

L. Gérard Saguené
L. Saguené.

LES MARINS FRANÇAIS

5528. — ARBEVILLE, TYP. ET STÉPH. V. REPAUX. — 1889

MAR

(Suite

VIES E

Quatrième c

[P

PYR
C

SOU
| JE

RETAUX

LES
MARINS FRANÇAIS

(Suite et complément de *la France héroïque*)

VIES ET RÉCITS DRAMATIQUES

D'APRÈS LES DOCUMENTS ORIGINAUX

PAR

M. BATHILD BOUNIOL

Quatrième édition, revue, corrigée et complétée jusqu'à
ces dernières années

TOME PREMIER

[PRÉFACE — HUE QUIÉRET — BÉTHENCOURT
JEAN DE VIENNE — LAUDONNIÈRE
VILLEGAGNON — LÉRY ET YVES D'ÉVREUX
PYRARD — LE CAPITAINE PAULIN — DE BRUE
CARTIER — CHAMPLAIN — LES FLIBUSTIERS
D'ENAMBUC — LE CHEVALIER PAUL
SOURDIS — DUQUESNE — FORBIN — LES D'ESTRÉES
JEAN BART — TOURVILLE — DUGUAY-THOUIN
* SUPPLÉMENT : DE CHARLES V A LOUIS XIII]

PARIS

RETAUX-BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

1889

Tous droits réservés.

De même
de M. Bathi
trois édition
plique, non
récits, mais
tienne que l'

On nous d
nous borner
niol ? Cela
qu'il y avait
présentait l'
leur place n
peut même c
siècle. La ga
dire que M.
français plu
demandé à u
par des trava
pléter cette g

PRÉFACE

DE LA NOUVELLE ÉDITION

De même que la *France héroïque*, les *Marins français* de M. Bathild Bouniol ont reçu un bon accueil du public; trois éditions ont été rapidement épuisées. Ce succès s'explique, non seulement par le charme et la variété des récits, mais aussi par la double note patriotique et chrétienne que l'écrivain a imprimée à son ouvrage.

On nous demandait une nouvelle édition. Devions-nous nous borner à reproduire la dernière de M. Bathild Bouniol? Cela nous aurait été facile, mais nous avons cru qu'il y avait mieux à faire. Dans la glorieuse galerie que présentait l'écrivain des noms manquaient qui y avaient leur place marquée; les lacunes étaient nombreuses, on peut même dire regrettables, surtout pour le dix-neuvième siècle. La galerie était donc incomplète, et l'on aurait pu dire que M. Bathild Bouniol nous donnait *des marins français* plutôt que *les marins français*. Nous avons donc demandé à un écrivain de la presse catholique, déjà connu par des travaux historiques, de vouloir bien revoir et compléter cette galerie.

Mais comment le faire ? Devait-on simplement intercaler entre les héros dont M. Bathild Bouniol avait rappelé les exploits, ceux qu'il avait laissés de côté ? Outre que cela aurait entraîné bien loin, — et nous ne voulions pas dépasser la limite des deux volumes primitifs, — il y aurait eu, chaque écrivain ayant sa forme, des différences trop marquées. L'écrivain à qui nous avons confié ce travail, a pris un autre système qui nous paraît préférable. Revoyant page par page, on peut le dire, le travail de M. Bouniol, il en a supprimé un certain nombre d'intérêt moins grand ; et cela lui a permis, sans trop grossir l'ouvrage, de donner place, dans deux suppléments qui terminent chacun des volumes, sinon à tous les serviteurs oubliés de la France, au moins aux plus méritants. Il s'est surtout attaché à rester fidèle à cette note patriotique et chrétienne à laquelle, en grande partie, M. Bathild Bouniol avait dû son succès. Aussi a-t-il fait une large place dans le supplément du dernier volume à ce glorieux amiral Courbet qui a ajouté de si belles pages au *Gesta Dei per Francos* !

En publi
j'annonçais
riaux, les
publication
complis au
ne l'espéra
m'avaient f
cadre une
d'eux-mêm
nements curi
nairement
comme po
je recher
nales, à ce

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

... La marine, cette science vaste dont l'art d'Euclide est le fondement, dont la philosophie est l'âme, et qui, dans son cercle immense, embrasse l'air, les cieux, la terre et la mer.

Éloge de Duguay-Trouin.

En publiant la seconde édition de la *France héroïque*, j'annonçais que, vu l'abondance et la richesse des matériaux, les *Vies des Marins* seraient réservées pour une publication spéciale qui aurait lieu ultérieurement. J'accomplis aujourd'hui cette promesse et plus tôt que je ne l'espérais. Mais mes précédentes études historiques m'avaient frayé la voie pour celles-ci, et Dieu aidant, mon cadre une fois tracé, les documents venaient comme d'eux-mêmes se placer sous ma main et à mon gré, documents curieux, intéressants, écrits ou dictés le plus ordinairement par des témoins oculaires. Car, pour ce livre comme pour la *France héroïque*, c'est là surtout ce que je recherchais, empressé de remonter aux sources originales, à ces relations premières d'écrivains non suspects

et dont le mérite avait frappé naguère Bernardin de Saint-Pierre qui, dans son style poétique, dit si bien :

« Je n'ai pas eu le bonheur, comme les premiers marins qui découvrirent les îles inhabitées, de voir des terres pour ainsi dire sortir des mains de la nature ; mais j'en ai vu des portions assez peu altérées pour être persuadé que rien ne devait égaler leurs beautés virginales. Elles ont influé sur les premières relations qui en ont été faites et elles y ont répandu une fraîcheur, un coloris et je ne sais quelle grâce naïve qui les distinguera toujours avantageusement, malgré leur simplicité, des descriptions savantes qu'on en a faites dans les derniers temps ! »

Cet ouvrage n'offrira donc pas un moindre intérêt que le précédent ; j'ose croire même qu'il aura plus d'attrait encore par le grand nombre de personnages singuliers, de physionomies tout originales et peu ou point connues souvent, comme par la variété des tableaux et des épisodes. Le théâtre, lui-même, où se jouent ces grands drames historiques, prête davantage encore à l'inattendu des effets, aux scènes émouvantes, terribles, sublimes ; car comme Thomas l'a dit, non sans éloquence, quoique avec emphase, dans son *Éloge de Duguay-Trouin* :

« Si jamais l'homme eut l'occasion de déployer cet instinct de courage, que lui donna la nature, c'est dans les combats qui se livrent sur mer. Les batailles de terre présentent à la vérité un spectacle terrible, mais du moins le

1. *Études de la nature*. Tomé 1^{er}.

sol qui port
vrir sous le
ennemi et le
la terre enti
Dans les cor
deviennent
de vastes ab
secousses, e
vents produ
le précipite
déploie sur
vaisseaux, e
d'un embr
immense, re
gereuse et l
et séparé du
étroite d'ou
de tous côté
chose de pl
blable, qui,
che, le joint
beau, et un
vents et du
Aussi quel
les vies de J.
Jean Bart, D
plus modern
je encore ces

sol qui porte les combattants ne menace pas de s'entr'ouvrir sous leurs pas ; l'air qui les environne n'est pas leur ennemi et les laisse diriger leurs mouvements à leur gré ; la terre entière leur est ouverte, pour échapper au danger. Dans les combats de mer, les éléments, principe de la vie, deviennent tous les ministres de la mort. L'eau n'offre que de vastes abîmes dont la surface, balancée par d'éternelles secousses, est toujours prête à s'ouvrir. L'air agité par les vents produit les orages, trompe les efforts de l'homme et le précipite au devant de la mort qu'il veut éviter. Le feu déploie sur les eaux son activité terrible, entr'ouvre les vaisseaux, et réunit la double horreur d'un naufrage et d'un embrasement. La terre, reculée à une distance immense, refuse son asile ; sa proximité même est dangereuse et le refuge est souvent un écueil. L'homme isolé et séparé du monde entier est resserré dans une prison étroite d'où il ne peut sortir tandis que la mort y entre de tous côtés. Mais parmi ces horreurs, il trouve quelque chose de plus terrible pour lui, c'est l'homme, son semblable, qui, armé de fer, et mêlant l'art à la fureur, l'approche, le joint, le combat, lutte contre lui sur ce vaste tombeau, et unit les efforts de sa rage à celle de l'eau, des vents et du feu. »

Aussi quelles vies aux péripéties étonnantes, inouïes, que les vies de J. de Vienne, du capitaine Paulin, de Duquesne, Jean Bart, Duguay-Trouin, Tourville, etc., et dans les temps plus modernes, de La Pérouse, Surcouf, Duperré, etc. Dirai-je encore ces prodigieux aventuriers de Saint-Domingue et

des Antilles dont j'ai tenu à faire connaître les plus célèbres, et à qui il n'a manqué qu'un plus noble but pour être des héros incomparables.

En regard de ces personnages qu'on pourrait croire légendaires, j'ai placé, contraste piquant et enseignement tout à la fois, les figures plus calmés, quoique non moins admirables et attrayantes, de ces courageux navigateurs, de ces colons intrépides, auxquels nous devons quelques-unes de ses excellentes Relations dont il a été parlé plus haut et qui de bonne heure avaient planté dans les îles et les continents lointains le drapeau de la France. Ces hommes trop peu connus pour la plupart aujourd'hui, Béthencourt, Laudonnière, Pirard, de Brue, Cartier, Champlain, Orgeron, etc., je m'estimerais heureux si je pouvais rajeunir leur gloire et réveiller autour de leurs noms, pour moi si glorieux, l'attention d'une postérité insuffisamment soucieuse de ses illustres aïeux.

On s'étonnera peut-être qu'avec cette suite de grands hommes, réunissant à la fois le courage, la science, le talent d'administration, et souvent toutes les nobles vertus, la France ait vu si tôt lui échapper tant de belles colonies, créées au prix d'infatigables labeurs et du plus héroïque dévouement. Mais ce malheur tient à des causes qu'il serait trop long de développer ici, et qui sont indiquées en divers endroits de mon livre.

« L'Histoire, a dit Charlevoix ¹, ne présente dans l'ori-

1. *Histoire de la Nouvelle-France.*

gine du pri-
capables de
secret de go
fondateurs
pour la plu
s'y enrichir.
à qui ils on
ger la Reli
propres int
l'Église. »

C'est là ce
nos fondate
d'Enambuc,
levoix, *ava*
des Indiens
affection, ce
preuve sing
l'Indien Jap
dation de la

« Tu acqui
de qualité d
femme, tes
en cette ter
que la tien
comme tu
sidéré la bo
son et de tr
infinité de]

gine du principal de ces établissements que des objets capables de faire estimer notre nation, *la seule qui ait le secret de gagner l'affection des Américains*. En effet, les fondateurs de ces colonies ont eu beaucoup plus à cœur pour la plupart d'établir la Foi parmi ces barbares que de s'y enrichir. Nos Rois n'ont rien tant recommandé, à ceux à qui ils ont fait part de leur autorité, que de protéger la Religion et ont presque toujours sacrifié leurs propres intérêts à cette vue si digne des fils aînés de l'Église. »

C'est là ce qui distingue en effet tout particulièrement nos fondateurs de colonies, les Champlain, les Cartier, les d'Enambuc, les d'Orgeron, etc., qui, comme le dit Charlevoix, *avaient eu le secret de nous gagner l'affection des Indiens*. Je trouve de ces sentiments, de cette tendre affection, comme de la reconnaissance qui les inspirait une preuve singulière dans l'admirable discours qu'adressait l'Indien Japy-Ouassou à l'amiral de Rasily, lors de la fondation de la colonie du Maragnan (Brésil) :

« Tu acquerras un grand renom parmi les personnages de qualité d'avoir quitté un si beau pays que la France, ta femme, tes enfants et tous tes parents pour venir habiter en cette terre ; laquelle, encore qu'elle ne soit pas si belle que la tienne, et que tu n'y aies pas toutes les commodités comme tu voulais avoir, néanmoins quand tu auras considéré la bonté de notre terre remplie de gibier, de venaison et de fruits, la mer et les belles rivières pleines d'une infinité de poissons, et un brave peuple qui t'obéira et te

fera conquérir toutes les autres nations voisines, cela te contentera.

«... Au reste, j'ai grande espérance en ta bonté et douceur : car tu me sembles avoir parmi ta façon guerrière une façon douce et d'un personnage qui nous gouvernera sagement ; et te dirai là-dessus que tant plus un homme est né grand et avec de l'autorité sur les autres, d'autant doit-il être doux, gracieux et clément ¹. »

Et maintenant me sera-t-il permis, en terminant, de répéter ce que disait le bon Godefroy Loyer dans la préface de sa vieille et intéressante narration : « J'ose dire que la nouveauté et la vérité, qui ne se trouvent pas toujours ensemble, se trouvent dans ma Relation ². Je ne l'ai pas composée sur le témoignage d'autrui, mais sur celui des yeux ³, et les choses que j'y rapporte sont aussi certaines qu'extraordinaires. »

1. Claude d'Abbeville.

2. *Voyage à la côte d'Isigry*, par Godefroi Loyer.

3. Je dois dire, moi, d'après les témoins oculaires.

D'abord qu
temps qui on
guerres termi
son immense
mer Baltique
inquiétés par
arrêter leurs
avec une me
flotte compos
spécial, moind
plus solides c
reux et des s
dents.

Tant que
comme l'avai

HUE QUIÉRET

Les origines de la flotte.

D'abord quelques mots en façon d'introduction sur les temps qui ont précédé Quiéret. Lorsque Charlemagne, ses guerres terminées, n'eut plus qu'à s'occuper d'organiser son immense empire, qui s'étendait de l'Atlantique à la mer Baltique et de l'Èbre à la mer du Nord, il vit ses États inquiétés par les pirates scandinaves et sarrasins. Pour arrêter leurs incursions et mettre ses peuples à l'abri, avec une merveilleuse rapidité, il créa une nombreuse flotte composée de navires construits dans un but tout spécial, moins pour l'attaque que pour la défense, et qui, plus solides que légers, montés par des matelots vigoureux et des soldats aguerris, rendirent les pirates plus prudents.

Tant que vécut Charlemagne, il en fut ainsi; mais comme l'avait trop prévu le grand homme, à peine était-il

dans la tombe, que les pirates reprirent toute leur audace d'autant que les successeurs incapables de Charlemagne, au milieu des troubles de l'époque, ne purent s'occuper de l'entretien de la flotte ; il en résulta que Normands et Danois purent à peu près sans obstacle approcher de la côte sur leurs *drakars* (dragons) et leurs *snekkars* (serpents), navires à rames, à une seule voile carrée et de forme allongée, tandis qu'avec des barques plus légères (*holkers*), ils remontaient le cours des fleuves ainsi qu'ils firent pour la Seine lorsque à diverses reprises ils vinrent assiéger Paris. Ces incursions se terminèrent, comme on sait, par l'établissement du plus illustre chef des pirates, Rollo, et de ses vaillants compagnons, dans une province maritime qui d'eux a pris le nom de Normandie, terre de laboureurs, comme aussi de braves soldats et d'excellents matelots.

Bon nombre de Normands se trouvaient sur la flotte que Guillaume le Conquérant fit construire pour sa grande expédition d'Angleterre (1066), et qui se composait de navires à fond plat, n'ayant qu'un faible tirant d'eau et, dans leur construction ingénieuse, ressemblant assez à de grands cygnes qu'on verrait se jouer majestueux sur l'onde. Grâce à cette belle flotte, Guillaume put transporter d'une seule fois dans l'île son armée et conquérir l'Angleterre par la bataille d'Hastings.

Les croisades commencent une série d'expéditions favorables au développement de la marine, quoique à vrai dire, les vaisseaux ou galères ne servissent guère que comme moyens de transport sans prendre une part directe à la guerre. Toutefois, lors du premier siège de Ptolémaïs (Saint-Jean d'Acre), en 1104, nous voyons une flotte génoise de soixante-dix galères aider aux travaux du siège en bloquant la ville du côté de la mer.

Presque t
appartenait
Philippe-Au
son fils Lou
une partie f
tie devint in

Saint Lou
sans doute
même cons
Mortes, et
nefs march
poupe et tr
çais que de

Dans la :
ce fait, inté
composées s
dée par Flo
porta le tit
insuccès de
politiques
ports : « U
sades, dit
qui ne se
temps apr
commerce
pour les ar
idées plus
établissement
Languedo
départs et
rejetés des
y resta ap
comptoires

Presque tous les vaisseaux d'abord frétés par les croisés appartenaient aux républiques d'Italie, mais plus tard Philippe-Auguste, lors de l'expédition en Angleterre de son fils Louis, fit construire une flotte considérable, dont une partie fut détruite par les Anglais et dont l'autre partie devint inutile par suite de l'échec de l'expédition.

Saint Louis donna une attention sérieuse à la marine, sans doute en vue de ses expéditions lointaines ; il fit même construire sur la Méditerranée le port d'Aigues-Mortes, et sa flotte, composée de galères et de grandes nefs marchant à la voile, avec deux mâts, un château de poupe et trois ponts, comptait autant de bâtiments français que de navires génois et italiens.

Dans la seconde croisade de saint Louis, nous noterons ce fait, intéressant pour nous, que la flotte paraît avoir été composée surtout de vaisseaux français ; elle était commandée par Florent de Varennes, qui, le premier en France porta le titre d'amiral. Constatons aussi, malgré l'apparent insuccès des croisades, qu'on leur dut, en outre de résultats politiques considérables, de grands progrès sous divers rapports : « Un grand mouvement naval fut opéré par les croisades, dit très bien M. L. Guérin... La marine militaire, qui ne se composait alors et ne se composa encore longtemps après en général que de vaisseaux empruntés au commerce, devint une source de spéculations et de fortune pour les armateurs ; elle excita leur zèle, leur inspira des idées plus larges, les poussa de côte en côte à de lointains établissements... Les provinces du midi (Provence et Languedoc) furent tenues dans un continuel éveil par les départs et les retours des croisés... Quand ceux-ci furent rejetés des pays qu'ils étaient allés conquérir, le commerce y resta après eux ; les négociants français conservèrent des comptoirs en Syrie, sur la côte d'Afrique. Stambou

même ne les repoussa pas de son sein. Marseille y puisa une nouvelle source de prospérité et devint comme un grand bazar où l'Orient versa incessamment sur l'Occident ses plus riches produits. »

La découverte de la boussole, qu'on fait remonter au temps de Philippe-Auguste, avait d'ailleurs beaucoup contribué à faciliter les expéditions lointaines en donnant de la hardiesse aux navigateurs qui ne craignaient plus autant de perdre les côtes de vue.

Sous Philippe le Bel commence, par une querelle de matelots anglais et français dans le port de Bayonne, cette longue rivalité qui devait faire tant de fois se choquer sur l'Océan les flottes des deux nations. Sous ce règne eut lieu pareillement la première grande bataille navale livrée par une flotte française, la bataille dite de Ziraskiée (1304). Notre flotte se composait de vingt-neuf nefes ou vaisseaux ronds armés à Calais, et de seize galères d'Italie, que commandait le Génois Régnier de Grimaldi, amiral de France. Non moins habile que brave, il battit complètement une flotte flamande de quatre-vingts grandes nefes sans compter beaucoup d'autres vaisseaux. Gui de Namur, qui ne doutait pas de la victoire avec des forces tellement supérieures, fut trompé par les habiles manœuvres de son ennemi, fait prisonnier avec sa galère et conduit à Paris dans la tour du Louvre.

Le règne malheureux de Philippe VI vit presque à son début le grand désastre naval de l'*Écluse* si fatal à notre marine déjà florissante. Nous donnons, d'après les écrits du temps, un récit de cette bataille. C'est la première où figure un amiral français sur lequel, du reste, nous ne pouvons donner que peu d'indications biographiques.

« Or, vo
retrait vers
(armée), et
tenait en t
Barbevoire
ces trois r
Génois, No
hiver plusi
vent courir
Ric et là e
repoussés d
sur mer qu
leur compa
terre qu'il
mettaient à
de France e
cial, ils con
tophe, auq
dite nef éta
Anglais am
au roi angl
ces Normar

II

La bataille de l'Écluse.

« Or, vous conterons du roi Philippe (1340) qui était retrait vers Paris et avait donné congé à tout son grand ost (armée), et fit durement renforcer sa grosse navie qu'il tenait en mer, dont messire Hue Kieret, Bahuchet et Barbevoire étaient capitaines et souverains. Et tenaient ces trois maîtres écumeurs grand'foison de soudoyers Génois, Normands, Picards et Bretons ; et firent en cet hiver plusieurs dommages aux Anglais ; et venaient souvent courir jusqu'à Douvres et à Zandvich, à Wincésée, à Ric et là environ sur les côtes d'Angleterre, en vain repoussés durement par les Anglais ; car ils étaient si forts sur mer que plus de quarante mille soudoyers étaient en leur compagnie et ne pouvait nul issir ne partir d'Angleterre qu'il ne fût vu et su, et puis pillé et volé ; et tout mettaient à mort. Si conquirent ces dits mariniers au roi de France en cet hiver maint grand pillage ; et par especial, ils conquirent la belle grosse nef qui s'appelait *Christophe*, auquel combat périrent plus de mille Anglais. La dite nef était toute chargée d'avoire et de laines que les Anglais amenaient en Flandre et avait coûté moult d'avoire au roi anglais à faire faire : mais ses gens la perdirent sur ces Normands et en firent depuis les Français maint par-

lement, comme ceux qui furent grandement réjouis de ce conquêt. » (FROISSART.)

Les Anglais par malheur ne tardèrent pas à prendre leur revanche, et la bataille de l'Écluse fut fatale à notre marine. « Le roi d'Angleterre et les siens, qui s'en venaient cinglant, regardèrent et virent devers l'Écluse si grande quantité de vaisseaux que des mâts ce semblait droitement un bois. Si en fut fortement émerveillé et demanda au patron de sa navie quelles gens ce pouvaient être : il répondit qu'il pensait que ce fut l'armée des Normands que le roi de France tenait sur mer, lesquels plusieurs fois lui avaient fait grand dommage, et tant que ars (brûlé) et robé la bonne ville de Hantonne et conquis *Christophe*, son grand vaisseau, et occis ceux qui le gardaient et conduisaient. Donc répondit le roi anglais :

« — J'ai de longtemps désiré que je les pusse combattre ; nous les combattons, s'il plaît à Dieu et à saint George ; car voirement m'ont-ils fait tant de contraires que j'en veux prendre vengeance, si je puis.

« Lors fit le roi ordonner tous ses vaisseaux et mettre les plus forts devant et fit frontière à tous côtés de ses archers... Quand le roi d'Angleterre et son maréchal eurent ordonnés les batailles à leurs navires bien sagement, ils firent tendre les voiles contremont et vinrent au vent de quartier sur destre, pour avoir l'avantage du soleil, qui en venant leur était au visage. Si (or) s'avisèrent et regardèrent que ce leur pouvait trop nuire et dérivèrent un petit et tournoyèrent tant qu'ils eurent vent à volonté. Les Normands, qui les voyaient tournoyer, s'émerveillaient pourquoi ils le faisaient et disaient :

« — Ils reculent, car ils ne sont pas gens à combattre à nous.

« ... Si vinrent leurs vaisseaux en bon état, car ils

étaient sages
ordonnèrent
conquis sur
et grand fo
(FROISSART)

Malgré le
pas que les
habileté, et
leur faute
courage et
vaire, marir
la côte pou
ses collègue
terre, dans
inutile la s
même leur
les vaisseau
français, sur
étroit espace
barrassaient
est probable
capitaine, ce
tous deux,
en pleine m
se savait mi
royer en me

« Là, se c
et archers e
l'autre diver
cher et à co
ils avaient g
si les jetaien
chaient ense

étaient sages hommes de mer et bons combattants ; et ordonnèrent *Christophe*, le grand vaisseau, qu'avaient conquis sur les Anglais en cette même année, tout devant et grand foison d'arbalétriers génois pour le garder. » (FROISSART.)

Malgré le témoignage favorable de Froissart, il ne paraît pas que les amiraux français aient déployé une grande habileté, et la bataille fut perdue en grande partie par leur faute encore que Hue Quiéret fit preuve de grand courage et se montrât « bon chevalier et hardi. » Barbevaire, marin plus expérimenté, voulait que la flotte quittât la côte pour se porter à la rencontre des Anglais ; mais ses collègues s'y refusèrent, obstinés à rester près de la terre, dans une petite anse où le manque d'espace rendait inutile la supériorité de leurs forces. Cette supériorité même leur devint un désavantage parce que, attaqués par les vaisseaux légers et rapides des Anglais, les navires français, surchargés de combattants et resserrés dans un étroit espace, ne pouvaient manœuvrer librement et s'embarraissaient l'un l'autre bien loin de se porter secours. Il est probable que Quiéret, brave soldat plutôt qu'habile capitaine, céda, par une condescendance qui fut fatale à tous deux, au désir de Bahuchet craignant de se risquer en pleine mer, « lui qui, au dire des *Grandes Chroniques*, se savait mieux mêler d'un compte à faire que de guerroyer en mer. »

« Là, se commença bataille dure et forte de tous côtés et archers et arbalétriers à tirer et à lancer l'un contre l'autre diversement et roidement, et gens d'armes à approcher et à combattre main à main àprement et hardiment ils avaient grands crocs et havets de fer tenant à chaînes ; si les jetaient dedans les nefs de l'un à l'autre et les accrochaient ensemble afin qu'ils pussent mieux adhérer et plus

fièrement combattre... Et fut cette bataille félonneuse et très horrible ; car bataille et assaut sur mer sont plus durs et plus forts que sur terre ; car là ne peut-on reculer ni fuir ; mais il faut combattre et attendre l'aventure, et chacun en droit soi montrer sa hardiesse et sa prouesse... Là, y eut maintes appertises d'armes faites, mainte lutte, mainte prise, mainte rescousse. Et dura la bataille et la pestilence de l'heure de prime jusqu'à haute nonne (de six heures à midi). Si convient là les Anglais souffrir et endurer grande peine, car leurs ennemis étaient quatre contre un et tous gens de fait et de mer. Mais finalement furent les Normands et tous ceux qui là étaient avec eux morts et déconfits, péris et noyés, ni oncques pied n'en échappa que tous ne fussent mis à mort. Là fut le roi d'Angleterre de sa main très bon chevalier, car il était dans la fleur de sa jeunesse... Après sa victoire, il demeura toute cette nuit, qui fut la veille de saint Jean-Baptiste, sur mer en ses naves devant l'Écluse, en grand bruit et grande noise de trompes et de nacaires, tambours, cornets et de toutes manières de ménestrandies, tellement qu'on n'y ouït pas Dieu tonner. » (FROISSART.)

Telle fat, après celle de Ziraskiée, la première grande bataille livrée par nous et que fit perdre malheureusement l'imprudence des généraux, malgré le courage des soldats et des matelots, et la vaillance de Barbevaire et Quiéret. Barbevaire put sauver sa division en prenant le large ; Hue Quiéret, après une défense acharnée, se fit sauter avec son bâtiment ; suivant d'autres historiens, fait prisonnier, il fut assassiné de sang froid ; pour Bahuchet, il aurait été pendu au mât de son vaisseau.

L'h

« Conqu
mier que
courage p
pour y ch
mais pour
n'avait ju
réussit si
peuples-l
religion :
d'autres c
ont été et
est un hc
pour tout
lents effet

Ainsi s'

BÉTHENCOURT

L'honneur des premières découvertes.

« Conquesseur des îles Canaries, Béthencourt, le premier que l'on sache, a, nouvel Argonaute français, d'un courage pieux et magnanime, tenté le grand Océan, non pour y chercher des trésors comme la plupart des autres, mais pour planter la foi chrétienne dans ces îles que l'on n'avait jusqu'alors attaquées que pour butiner. Ce qui lui réussit si heureusement qu'aujourd'hui encore tous ces peuples-là lui doivent leur bonne police, civilité et vraie religion : et même il a frayé et ouvert le chemin à tant d'autres depuis à entreprendre les plus grandes choses qui ont été et seront en admiration aux siècles suivants. Cela est un honneur et un los immortel pour la France, voire pour tout le reste du monde qui en a ressenti de si excellents effets. »

Ainsi s'exprime l'honnête Bergeron dans la préface qu'il

a mise en tête de la première édition, publiée par lui, de *l'Histoire de la première Découverte et Conquête des Canaries*, d'après le manuscrit original communiqué par M. Galien de Béthencourt, conseiller du Roi en sa cour du Parlement de Rouen. « Cette histoire est d'autant plus vraie, dit-il avec raison, qu'elle est écrite du temps même et par ceux qui avaient accompagné ce seigneur en toute cette entreprise, les sieurs F. Pierre Bontier, religieux de Saint-François, et Jean Le Verrier, prêtre. »

« Un temps jadis, souloit-on (avait-on coutume) mettre en écrit les bonnes chevaleries et les étranges choses que les vaillants conquéreurs soulaient faire au temps passé comme on trouve ès anciennes histoires. Ainsi voulons-nous ici faire mention de l'entreprise que fit le sieur de Béthencourt, chevalier de et baron, né du royaume de France en Normandie, lequel Béthencourt se partit de son hôtel de Grainville-la-Teinturière en Caulx, et s'en vint à la Rochelle et là trouva Gadifer de la Sale, un bon et honnête chevalier. Il y eut parole entre ledit Béthencourt et Gadifer, et lui demanda Mgr de Béthencourt vers quelle part il voulait tirer, et ledit Gadifer dit qu'il allait à son aventure. Adonc Mgr de Béthencourt dit qu'il était fort joyeux de l'avoir trouvé et lui demanda s'il lui plairait de venir en sa compagnie en contant au dit Gadifer son entreprise et tant que le dit Gadifer fut tout joyeux de l'ouïr parler et de l'entreprise qui était faite par le dit Béthencourt. Il y eut moult (beaucoup) de belles paroles entre eux deux, qui trop longues seraient à raconter. Adonc se partirent Mgr de Béthencourt et Messire Gadifer et toute son armée de la Rochelle, le premier jour de mai 1402, pour venir ès parties de Canare, pour voir et visiter tout le pays, en espérance de conquérir les îles et mettre les gens en la foi chrétienne, avec très bon navire et suffisamment

garni de gens
leur étaient

Pour fou
était un pe
roi Charles
le Neuf-Ch
ses plus be

Béthenc
alla relâche
de Cadix o
de Gènes et
terie. Il su
franc et ou
lui laissa
quelques j
granza, pu
l'île de La
le dit sieur
Rubicon. »

Pendant
Béthencou
gènes, qui
l'intérieur
des monta
appointère
Béthencou
Roy du p
et plusieurs
l'obéissance

1. *Histoire*
par Messire
de Saint-Fr

garni de gens et de victuailles, et de toutes les choses qui leur étaient nécessaires pour leur voyage¹. »

Pour fournir à la dépense, le sire de Béthencourt, qui était un personnage important de l'époque, chambellan du roi Charles VI, seigneur de Grainville, de Saint-Serre sous le Neuf-Châtel, de Lincourt, de Reville, etc., avait engagé ses plus beaux domaines à son oncle, le sire d'Orgemont.

Béthencourt, passant devant Belle-Isle et l'île de Ré, alla relâcher en Espagne dans les ports de la Corogne et de Cadix où il eut quelques démêlés avec des marchands de Gènes et de Séville qui l'accusaient faussement de piraterie. Il suffit de quelques paroles, appuyées de son air franc et ouvert, pour faire justice de ces calomnies, et on lui laissa toute liberté de continuer sa route. Après quelques journées de navigation, il atteignit l'île d'Alleganza, puis toucha à l'île Gracieuse, et enfin aborda à l'île de Lancerote où il résolut de s'établir « et fit faire le dit sieur de Béthencourt un chalet qui s'appelait Rubicon. »

Pendant qu'on s'occupait de cette construction, de Béthencourt avisa à se mettre en relations avec les indigènes, qui, à l'arrivée des étrangers, s'étaient retirés dans l'intérieur « et tantôt fut trouvé des gens qui descendirent des montagnes et vinrent par devers eux (les Français) et appointèrent que le Roi du pays viendrait parler à M. de Béthencourt en certain lieu et ainsi fut fait. Si vint le dit Roy du pays vers Béthencourt en la présence de Gadifer et plusieurs autres gentilshommes et se mit le dit Roi en l'obéissance du dit Béthencourt et de sa compagnie, comme

1. *Histoire de la première découverte des Canaries*, faite en 1402, par Messire Jean de Béthencourt, écrite par Pierre Bontier, religieux de Saint-François et Jean Le Verrier, prêtre.

amis, non comme sujets, et leur promit-on qu'on les garderait à l'encontre de tous ceux qui leur voudraient mal faire. Mais on ne leur a mie bien tenu le convenant ainsi comme vous orrez plus à plein ci-après déclaré. »

Après cet heureux résultat des négociations, les travaux du fortin terminés, « semblant au dit Béthencourt qu'un nommé Bertin de Berneval était homme de bonne diligence; il lui bâilla tout le gouvernement de ses gens et du pays, puis passa avec Gadifer de la Sale et le surplus de sa compagnie à l'île d'Eribanie, nommée Forte-Aventure. »

II

Un traître.

Mais dans cette île comme dans la première, à l'arrivée des étrangers, les naturels s'étaient enfuis dans les montagnes d'où il fut impossible de les faire redescendre. En même temps, les marins « de la nef principale », quoique celle-ci appartint à Gadifer, déclarèrent vouloir s'en retourner en Europe, et Béthencourt n'obtint pas sans peine d'être ramené, avec ses compagnons, à Lancerote au port de Loupes. Là, après avoir tenu conseil, avec la Sale et les autres, voyant les marins mariniers, et en particulier Robert, le maître marinier, obstinés à retourner en Europe, il résolut de repartir avec eux pour aller chercher des renforts. Bientôt en effet il s'embarquait en lais-

sant le com
comme lieu
et d'armes,
fort, tout le
sons comm
Berneval
courage »
Rochelle, «
ses alliance
entre les I
partit d'Es
pérèrent ;
même tem
court, cor
Gascons.

Le chef
« parla à t
courage qu
qui était p
de loups r
de l'île Gra
(navire es
maître de l
drait quar
Lancerote,
ledit maît
pagnons (p
fausses par
lui octroya

Bertin fu
chefs Cana
gnols, desc
de grandes

sant le commandement à Gadifer et à Bertin de Berneval, comme lieutenant du premier : « Ce gentilhomme de nom et d'armes, mais non de cœur, auquel le dit sieur se fiait fort, tout le pis qu'il put faire il le fit et de grandes trahisons comme vous orrez plus à plein déclaré. »

Berneval qui « avait pieça mauvaistié machinée en son courage » par de sourdes menées, dès le port même de la Rochelle, « commença à soi rallier des compagnons et fit ses alliances avec plusieurs gens » d'où résulta une rixe entre les Normands et les Gascons « devant que la nef partit d'Espagne » et où des uns et des autres beaucoup périrent ; néanmoins le perfide Berneval avait su, en même temps que rester innocent aux yeux de Béthencourt, conserver de nombreux partisans parmi les Gascons.

Le chef parti, il continua ses pratiques sournoises, et « parla à tous ceux qu'il pensa qu'ils fussent du mauvais courage qu'il était. » Profitant d'une absence de Gadifer qui était passé dans l'île de Loupes pour avoir des peaux de loups marins, « il s'en alla avec ses alliés en un port de l'île Gracieuse où était arrivée la nef *Tranchemarre* (navire espagnol), et donna ledit Bertin à entendre au maître de la nef assez de mensonges, et lui dit qu'il prendrait quarante hommes des meilleurs qui fussent en l'île Lancerote, qui valaient bien chacun 2,000 francs afin que ledit maître le voulût recevoir en sa nef, lui et ses compagnons (pour les ramener en Europe) et tant fit par ses fausses paroles que le maître mû de grande convoitise le lui octroya. »

Bertin fut à peine de retour de l'île Gracieuse que des chefs Canares arrivèrent au fort annonçant que les Espagnols, descendus à terre, leur donnaient, par leurs allures, de grandes inquiétudes. « Berneval, les rassurant, leur

dit qu'ils seraient tantôt secourus et, tenant une lance à la main, et reniant Dieu, il ajouta :

« — J'irai parler aux Espagnols et, s'ils y mettent la main, je les tuerai ou ils me tueront. »

« Puis, accompagné de plusieurs de ses alliés, il se rendit à un village nommé la Grande Aldée où il trouva plusieurs des grands chefs Canares auxquels il dit :

« — Allez et faites le roi venir et ceux qui avec lui sont, je les garderai bien contre les Espagnols.

« Le roi et ses chefs au nombre de vingt-quatre vinrent en toute confiance, et le perfide, après les avoir abusés par l'accueil le plus cordial, leur fit bonne chère. Le souper terminé, il leur dit :

« — Dormez sûrement et n'ayez nul crainte, car je vous garderai bien.

« Mais, quand il les vit plongés dans un profond sommeil, le traître se mit devant l'huis l'épée en la main et les fit tous prendre et lier... Puis bâilla et livra ces pauvres gens innocents en la main des larrons qui les menèrent vendre à des étrangères terres en perpétuel servage. »

Mais au grand dépit de Berneval, le prisonnier le plus important, le roi, lui échappa. « Comme homme hardi, fort et puissant, il rompit ses liens et se délivra de trois ou quatre hommes qui en garde l'avaient desquels un Gascon le poursuivit. Mais le Roi se retourna moult aigrement sus contre lui et lui donna un coup tel que nul ne l'osa plus approcher. »

Cependant Bertin, devenu par cet odieux moyen l'allié des Espagnols, envoya avertir ses adhérents de venir le rejoindre et ceux-ci, mettant le comble à leur trahison, ne craignirent pas de s'emparer d'un bastel (petite barque) envoyé par Gadifer pour quérir vivres. Vainement les gens de Gadifer leur remontrent que le lieutenant « n'a devers

lui ni pain
recouvrer si
l'ayons pou
nous les te
durement :

« — Ne n
en avons be
Tranchema

Ce ne fut
trente hom
Espagnols p
au fort. Pui
de tout ce
vivres, mur
pouvait em
la nef *Tran*

Ce miséra
complices n
patron de l
bande furer
le butin. C
plièrent les
auprès de G
bablement,
se jetèrent
gagner la c
d'aborder c
et les autre
vie dans un

Quand à
qu'il se vit
« lequel inc
gnous et fi

lui ni pain ni farine ni eau douce et n'en peut avoir et recouvrer si ce n'est par le bastel, plaise à vous que nous l'ayons pour lui transmettre, autrement lui et ses gens nous les tenons pour morts, » les révoltés répondent durement :

« — Ne nous parlez plus, nous n'en ferons rien ; car nous en avons besoin pour nous retirer avec Bertin en la nef *Tranchemarre*. »

Ce ne fut pas tout : Berneval, survenu peu après avec trente hommes du navire, eut la lâcheté de livrer aux Espagnols plusieurs femmes françaises qui se trouvaient au fort. Puis, après avoir fait charger les deux barques de tout ce qu'il trouvait à sa convenance dans le fort, vivres, munitions, artillerie, etc., en détruisant ce qu'il ne pouvait emporter, il regagna avec ses hommes et son butin la nef *Tranchemarre*.

Ce misérable, craignant qu'à son retour en Espagne ses complices ne devinssent ses accusateurs, fit tant près du patron de la nef que « les compagnons qui étaient de sa bande furent mis à terre » pendant que lui s'éloignait avec le butin. Ces malheureux, désespérés et effrayés, supplièrent les chapelains restés au fort d'intercéder pour eux auprès de Gadifer. Quelques-uns, les plus coupables probablement, doutant du pardon, sans attendre la réponse, se jetèrent dans un bastel et firent force de rames afin de gagner la côte d'Afrique. Mais ils se brisèrent au moment d'aborder contre un écueil ; deux d'entre eux furent noyés et les autres, tombés aux mains des Maures, finirent leur vie dans un dur esclavage.

Quand à Berneval, à peine le navire fut arrivé à Cadix, qu'il se vit dénoncé par Courtille, trompette de Gadifer, « lequel incontinent fit prendre Bertin et tous ses compagnons et fit faire le procès contre eux et par mains de

justice les fit enchaîner et mettre ès prisons du roi en Cadix et fit savoir tout le fait à M. de Béthencourt qui se trouvait lors à Séville. »

III

Les prétentions de Gadifer.

Béthencourt en effet, à son retour en Europe, voyant que l'état de la France ne lui permettait pas d'avoir les secours en hommes et en argent dont il avait besoin, s'était adressé au roi de Castille qui prétendait avoir un droit de souveraineté sur les Canaries. Très bien accueilli par le prince auquel il fit hommage de sa conquête, il reçut en échange la seigneurie des dites îles de Canarie et aussi congé de faire battre monnaie au pays de Canare. Ce qui valait mieux, le roi, outre un cadeau de 20,000 maravédis, lui fit bâiller « pour secourir ceux des îles, en attendant qu'il pût s'y rendre lui-même, une nef bien artillée et approvisionnée et si y avait bien quatre-vingts hommes de fait. »

Béthencourt donna l'ordre aussitôt au capitaine de mettre à la voile en le chargeant pour Gadifer d'une lettre qui se terminait par ses mots : « J'ai été moult ébahi des grandes faussetés de Bertin de Berneval et lui en méprendra...
« Mon très cher frère et ami, il faut souffrir beaucoup de

« choses ;
« jours le

« Gadifer
ce qu'il lui
mage au r

Les seco
situation c
l'abomina

cerote, si
mal conte
que notre
nous pré

l'autre et
l'autre...;
nous, s'ir
de nos ge
avant con
prit gran
surplus s
cavernes.

Les pri
voir le b

qu'arriva
confiant
de son a
« et se m
compagn
ment il a
à l'île G
les dispo
pour s'é

Béthenc

Peu de

« choses ; ce qui est passé il le faut oublier, en faisant tous les jours le mieux qu'on pourra. »

« Gadifer fut tout joyeux de la venue de la barque et de ce qu'il lui avait écrit, mais non de ce qu'il avait fait hommage au roi de Castille. »

Les secours et le renfort arrivaient fort à propos, car la situation des colons était devenue critique, par suite de l'abominable trahison de Berneval. Les gens de l'île Lancerote, si bien disposés pour nous d'abord, « mais très mal contents de ce qu'ils furent ainsi pris et trahis, disaient que notre foi et notre loi n'étaient point si bonnes que nous prétendions quand nous nous trahissions l'un et l'autre... ; et ces païens de Lancerote, tous émus contre nous, s'irritaient fort tant qu'ils se rebellèrent et tuèrent de nos gens dont ce fut pitié et dommage... Et delà en avant commença guerre à l'encontre de ceux du pays. On prit grand foison de leurs gens et femmes et enfants, et le surplus sont en tel point qu'ils se vont tapissant par les cavernes. »

Les prisonniers pour la plupart ayant consenti à recevoir le baptême, l'île se trouvait à peu près soumise lorsqu'arriva le bâtiment expédié par Béthencourt. Gadifer confiant dans ce renfort, et assuré de la prochaine venue de son ami, résolut d'étendre ses conquêtes sans retard « et se mit en mer dedans la barge avec la plupart de la compagnie pour aller visiter les autres îles. » Successivement il aborda à l'île d'Eribanie, à la grande Canarie, puis à l'île Gomère, à l'île de Fer, à l'île des Palmes ; mais vu les dispositions des insulaires, ne se jugeant point en force pour s'établir, il revint à Lancerote attendre l'arrivée de Béthencourt.

Peu de temps après, « icelui arriva au port de Rubicon,

lu roi en
art qui se

, voyant
'avoir les
t besoin,
avoir un
accueilli
, il reçut
e et aussi
e. Ce qui
aravédis,
attendant
rtillée et
hommes

de mettre
re qui se
s grandes
rendra...
ucoup de

à la belle petite compagnie, et messire Gadifer et toute la compagnie vinrent au devant de lui, on ne saurait dire la grande fête qu'on lui faisait. Là furent les Canariens qui s'étaient fait baptiser, qui se couchaient à terre en lui cuidant faire révérence. » Cet événement acheva la pacification de l'île en décidant la soumission du roi qui, plusieurs fois prisonnier, avait toujours réussi à s'échapper et à rejoindre les siens. Mais, tombé de nouveau entre les mains des Français, « il fut mené en présence de messire Gadifer et de plusieurs autres. Et adonc le dit Roi se prit à se coucher disant qu'il se sentait vaincu et se mettait à la merci de M. de Béthencourt et leur dit qu'il voulait se faire baptiser et tout son hôtel dont M. de Béthencourt fut bien joyeux et toute la compagnie.... M. de Béthencourt et Gadifer se tirèrent à part ensemble et s'entre-accolèrent et baisèrent pleurant l'un et l'autre d'être cause de mettre en la voie de salut tant d'âmes et de personnes.

« L'an mil quatre cent quatre, le vingtième jour de février, le roi de Lancerote, païen, fut donc baptisé lui et son ménage, et nommé par son parrain, le sire de Béthencourt LOUIS, et montrait par semblant qu'il avait bon vouloir d'être bon chrétien... et à son exemple tout le pays se faisait baptiser. »

Béthencourt, tranquille désormais de ce côté, songea à réaliser ses projets de conquête qu'il ne bornait pas aux îles Canaries, car il voulait les étendre jusqu'aux côtes d'Afrique et à la rivière d'Or. Dans cette pensée, il se transporta au cap Boyador, sur un bateau, avec vingt hommes, s'empara de quelques Africains et revint au fort Rubicon où, pendant longtemps encore, les circonstances contraires, surtout le manque de vivres, le condamnèrent à l'inaction. « Après la prise du Roy et que les vivres

qu'ils avaièr
eu moult à
vivre. Ils on
vin et vécu
temps coucl
fors en la p:

Comment N

« Un jou
très fort per
ce qu'il ava
Adonc le di
espace de t
grands trav
sa peine et
iles, à cette
lui et les si
conquises e
court fort a

« Monsie
bien vrai q
fûtes conte
l'un de l'au
fait jusqu'i
Normandie
artillerie et
où je vous
l'aide de D
et autres b
répondre,
conquis, n
père qu'ils

qu'ils avaient lors recouvrées fussent déperdues, ils avaient eu moult à souffrir eux qui avaient accoutumé de bien vivre. Ils ont été par l'espace d'un an sans pain et sans vin et vécu de chair et de poisson ; et ont été moult longtemps couchant à terre pleine sans draps, linges ni langes, fors en la pauvre robe déchirée qu'ils avaient vêtue. »

Comment M. de Béthencourt et Gadifer eurent parole ensemble

« Un jour il advint que Messire Gadifer de la Sale était très fort pensif tant que M. de Béthencourt lui demanda ce qu'il avait et pourquoi il faisait si étrange chère (mine). Adonc le dit Gadifer lui répondit qu'il avait été un grand espace de temps en sa compagnie, là où il avait eu de grands travaux et qu'il lui faisait bien mal d'avoir perdu sa peine et demanda qu'il lui baillât une ou deux de ces îles, à cette fin qui les augmentât et mit en valeur pour lui et les siens. Toutefois icelles îles n'étaient pas encore conquises et y avait beaucoup affaire à les avoir. Béthencourt fort attristé lui dit :

« Monsieur de la Sale, mon frère et mon ami, il est bien vrai que, quand je vous trouvai à la Rochelle, vous fûtes content de venir avec moi et étions fort contents l'un de l'autre sans quelques paroles. Le voyage que j'ai fait jusqu'ici fut commencé, dès mon hôtel de Granville en Normandie, et ai amené mes gens, mon navire, vivres et artillerie et tout ce que j'ai pu jusques à la Rochelle, là où je vous trouvai, tant qu'à la fin ici je suis venu avec l'aide de Dieu, de vous et de tous les bons gentilshommes et autres bons champions de ma compagnie. Et pour vous répondre, les îles et pays que demandez ne sont pas encore conquis, ni mis là, où, si Dieu plait, ils seront, car j'espère qu'ils seront conquis et baptisés. Je vous prie qu'il

ne vous ennuie point, car il ne m'ennuie pas d'être avec vous ; mon intention n'est point et ne peut être, que vous perdiez votre peine et que vous ne soyez rémunéré, car il vous appartient bien. Je vous prie que nous parachevions ce que nous avons si bien commencé en restant frères et amis.

« — C'est très bien dit, reprit messire Gadifer, mais il y a une chose dont je ne suis pas content, car vous avez déjà fait hommage au roi de Castille des îles Canariennes et vous en dites du tout seigneur, et même l'a fait crier le dit Roi par la plupart de son royaume et que nul ne vienne ès dites îles sans votre congé ? »

« — Il est bien vrai, répliqua Béthencourt, que j'ai fait l'hommage que vous dites et aussi que je me tiens le vrai Seigneur des Îles puisqu'il plaît au Roi de Castille. Mais, s'il vous plaît attendre la définitive de notre affaire, je vous bâillerai et laisserai telles choses de quoi vous serez content.

« — Je ne serai pas tant en ce pays, ce dit messire Gadifer, car il faut que je m'en retourne en France, je ne veux plus ici être. »

Béthencourt s'efforça de nouveau par de bonnes paroles, de sages raisonnements et d'affectueuses promesses et remontrances, de calmer Gadifer ; il n'y réussit pas sans peine. Mais enfin « les dits chevaliers pour cette heure s'apaisèrent le mieux qu'ils purent tant qu'ils se parurent de l'île Lancerote et vinrent en l'île d'Éribanie, nommée Forte-Aventure, et besognèrent très-bien comme vous orrez ci-après. »

L'île de Forte-Aventure est douze lieues par delà du côté nord-est. « Le pays est garni de plaine et de montagnes et peut-on chevaucher d'un bout à l'autre et y trouve-t-on en quatre ou cinq lieues ruisseaux d'eau douce

de quoi me
garni d'aut
manière de
et sont les
bras d'un l
de lait qui
grand plan
beaucoup
pourpre le

« ... De v
stature, au
en leur loi.
garnison se
la font sécl
la manges
des chairs
suif et le m
sons le pair

Les natu
étrangers
défendre d
courageés, i
put s'occup
nommé Ric
point de l'
dissensions
en vinrent
autrefois sc
mots : Si
venez !

Béthenc
vous y trou
paroles jus

de quoi moulins pourraient moudre... Le pays est moult garni d'autre bois qui porte lait de grande médecine en manière de baume et autres arbres de merveilleuse beauté, et sont les branches fort nombreuses et grosses comme le bras d'un homme, et quand on les coupe, tout est plein de lait qui est de merveilleuse vertu : d'autres bois y a grand planté (abondance) et y croit une graine qui vaut beaucoup qu'on appelle *Orsolle* : elle sert à teindre en pourpre le drap et autres choses.

« ... De villages y a grand foison. Les gens sont de grande stature, audacieux et de dur entendement et très fermes en leur loi... Ils ne vivent que de chair et en font grande garnison sans saler, et la pendent en aulieux (hôtels) et la font sécher jusques à tant qu'elle est bien fanée et puis la mangent... Les maisons sentent très-mal pour cause des chairs qui y sont pendues... Ils sont bien garnis de suif et le mangent aussi savoureusement comme nous faisons le pain. »

Les naturels virent de fort mauvais œil l'arrivée des étrangers et, pendant trois mois, Béthencourt eut à se défendre de leurs attaques. Lorsqu'enfin, effrayés et découragés, ils se furent retirés dans l'intérieur, Béthencourt put s'occuper de fonder un établissement et bâtit un fort nommé Riche-Roche, pendant que Gadifer, sur un autre point de l'île, en bâtissait un second. Par malheur les dissensions recommencèrent entre les deux chefs et elles en vinrent à ce point que Gadifer envoya à son supérieur, autrefois son ami, une lettre qui ne contenait que ces mots : *Si vous y venez ! si vous y venez ! si vous y venez !*

Béthencourt lui répondit aussitôt sur le même ton : *Si vous y trouvez ! si vous y trouvez !* « Et furent en grosses paroles jusqu'au bout de quinze jours. »

Une expédition de Gadifer dans la grande Canarie suspendit pour un temps la querelle; mais dès qu'il fut de retour à Lancerote, elle recommença et l'on put craindre un moment qu'elle n'aboutit à une hostilité déclarée. Cependant tous deux grâce aux conseils de leurs amis, cédant à de meilleures inspirations, convinrent de s'embarquer pour se rendre en Espagne et soumettre le litige au roi de Castille, ce qu'ils exécutèrent en effet. Henri III se prononça en faveur de Béthencourt qui retourna aux Canaries; Gadifer n'y revint plus.

IV

Les Iles fortunées.

Béthencourt revenu à Forte-Aventure, ne pensa plus qu'à consolider ses établissements et à achever la conquête des diverses îles, l'île de Fer, Gomère, Palma, Canarie. Sur chacune d'elles la Relation des bons religieux nous donne des détails curieux et plus piquants encore dans ce style qui a tant de charme dans sa naïveté originale.

« Or, parlerons premièrement de l'île de Fer qui est l'une des plus lointaines. C'est une très belle île et contient cinq lieues de long et cinq de large et est en manière de croissant... Et est le pays haut et assez plein, garni de grands bocages de pins et de lauriers portant mûres longues et grosses à merveilles, et sont les terres bonnes

pour labo
chos:s...
à grand
planté de
et des lé
mal et se
sont mou
hommes
plus hau
eau et cl
la meill
icelle ea
qu'on n'
soit une
aussi gra
qu'on eù

« L'île
grands b
de drago
portant l
manières
terres b
d'herbes.
de chair
trouvé ès

« L'île
et est ga
bétail m
seraient
peuple q
pays de
fussent s
aucun gr

pour labourer, pour blé, pour vins et pour toutes autres choses... Et y sont faucons, éperviers, alouettes et cailles à grand planté... Les eaux y sont bonnes et y à grand planté de bêtes, c'est à savoir pourceaux, chèvres, brebis, et des lézards grands comme un chat, mais ils ne font nul mal et sont bien hideux à regarder. Les habitants d'illec sont moult belles gens, hommes et femmes, et portent les hommes grandes lances qui ne sont point ferrées... Et au plus haut du pays sont arbres qui toujours dégouttent eau et claire qui choit en fosse creusée au pied des arbres, la meilleure pour boire que l'on saurait trouver. Et est icelle eau de telle condition que, quand on a tant mangé qu'on n'en peut plus et on boit d'icelle eau, avant qu'il soit une heure, la viande est toute digérée tant qu'on a aussi grande volonté de manger qu'on avait auparavant qu'on eût mangé.

« L'île de Palma est très-haute et très-forte, garnie de grands bocages de diverses conditions, comme de pins et de dragonniers portant sang de dragons et d'autres arbres portant lait de grande médecine et de fruitages de diverses manières, et y court bonnes rivières parmi, et y sont les terres bonnes pour tous labourages et bien garnies d'herbes... Les habitants sont belles gens et ne vivent que de chair et est le plus délectable pays que nous ayons trouvé ès îles de par deça.

« L'île de Gomère est très-forte, île en manière de trèfle, et est garni de dragonniers et d'autres bois assez et de bétail menu, et de moult d'autres choses étranges qui seraient longues à raconter. Elle est habitée de grand peuple qui parle le plus étrange langage de tous les autres pays de par deça ; et parlent des basses lèvres ainsi que fussent sans langue. Et, dit-on, qu'un grand prince, pour aucun grand méfait, les fit là mettre en exil et leur fit tailler

leurs langues et, selon la manière de leur parler, on le pourrait croire.

« L'île d'Enfer, qui se dit Tonerfils (Ténériffe), est en manière d'une herche (herse), presque aussi grande que la grande Canarie, et contient environ dix-huit lieues de long et dix de large, et a en grande montagne la plus haute qui soit en toutes les îles et s'étend la patte de la montagne de tous côtés par la plus grande partie de l'île... Le pays est moult bon pour tout labourage, et moult grand peuple y habite qui sont les plus hardis de tous les autres peuples qui habitent ès îles.

« La grande Canarie contient vingt lieues de long et douze de large et est la plus renommée de toutes les autres îles et y sont les montagnes grandes et merveilleuses du côté du Midi, et devers le Nord assez plein pays et bon pour le labourage. C'est un pays garni de grands bocages de pins et sapins, de dragonniers, d'oliviers, de figuiers, de palmiers portant dattes et de moult arbres. Les gens qui y habitent sont fort grand peuple et se disent gentilshommes sans ceux d'autres conditions... La plus grande partie d'eux portent devises entaillées sur leur chair de diverses manières, chacun selon sa plaisance, et portent les cheveux liés par derrière en manière de tresse. Ils sont belles gens, bien formés et leurs femmes sont bien belles; affublés de peaux pour couvrir leur nudité; ils sont bien garnis de bêtes, pourceaux, chèvres et brebis, et de chiens sauvages qui semblent loup... Il ne fault point de dire que ce ne soit une fort bonne île, pleine de tous biens; et y viennent les blés deux fois l'an sans y faire amendement, et si ne saurait-on trop malaisement labourer la terre qu'il n'y vienne plus de bien qu'on ne saurait dire. »

Nous trouvons dans Plutarque une description des îles

Fortunée
mettre en
que les a
pendant

« Il y
ordinaire
apporte
qu'elle en
voir prod
mais aus
d'homme
peuple y
peine ou
jamais o
y sont fo
de l'air n
y soufle
vents de
à sortir l
pour la
en un es
leur forc
y soufle
Midi et d
de petite
que rafr
cement t
jusques
créance
âmes bi
(PLUTA
On co
tentât le

Fortunées qu'il nous semble intéressant et curieux de mettre en regard de la première narration. Elle prouve que les anciens avaient connu ces îles, ensuite perdues pendant de longs siècles :

« Il y pleut bien peu souvent une pluie douce, mais ordinairement y souffle un doux et gracieux vent, qui apporte une rosée laquelle atrempe tellement la terre qu'elle en est grasse et fertile, non seulement pour pouvoir produire tout ce qu'on y voudrait planter et semer, mais aussi en produit d'elle-même, sans œuvre ni main d'homme, tant et de si bon fruit, qu'il suffit à nourrir le peuple y habitant oisif, sans qu'il ait besoin de se donner peine ou souci de rien. L'air y est doux et serein sans jamais offenser les corps, pour ce que les saisons de l'an y sont fort tempérées, et que les mutations des quantités de l'air n'y sont jamais excessives, à cause que les vents y soufflent devers la terre du côté deçà, comme sont les vents de la Tramontaine et du Levant, quand ils viennent à sortir hors du rond de la terre habitable sont déjà lassés pour la longueur de leurs cours, et puis s'allant espandre en un espace infini d'air et de mer, ils ont déjà perdu toute leur force avant qu'ils puissent arriver là. Et les vents qui y soufflent de devers la haute mer comme sont ceux du Midi et du Ponent, y amènent bien quelquefois de la mer de petites pluies menues : mais le plus souvent ne font que rafraichir un peu l'air d'une moiteur qui nourrit doucement toutes choses, que la terre y produit tellement que jusques aux barbares est cela passé en ferme et assurée créance que là sont les Champs-Élisées et le séjour des âmes bienheureuses que le poète Homère a tant célébré. »
(PLUTARQUE *Vie de Sertorius.*)

On conçoit que la possession de ce paradis terrestre, tentât le seigneur normand, encore, d'après ce que témoigne

on le

est en
que la
de long
ute qui
agne de
ays est
euple y
peuples

long et
autres
ses du
et bon
ocages
guiers,
es gens
gentils-
grande
air de
portent
ils sont
belles ;
nt bien
chiens
de dire
ens ; et
amen-
bourer
saurait

les îles

la Relation en maint endroit, qu'il fût, en bon chrétien, pressé surtout par le désir d'amener les idolâtres à la connaissance de la vérité.

V

Un législateur chrétien.

Béthencourt dut commencer par l'achèvement de la conquête de Forte-Aventure dont les habitants, pendant son absence, avaient repris courage ; ils étaient venus en nombre attaquer le fort de Riche-Roche imprudemment dégarni de troupes et l'avaient ruiné. Tous les jours depuis lors, sur un point quelconque de l'île, les Français avaient à livrer des combats dans l'un desquels, au dire de la Relation, fut tué un canarien, « géant de neuf pieds de long, nonobstant que Monsieur de Béthencourt eût expressément défendu qu'on l'occit s'il était possible, et voulût qu'on le prit vif. » Le bon religieux rend lui-même témoignage à l'intrépidité des indigènes défendant leur indépendance contre des conquérants qui avaient vis-à-vis d'eux tant d'avantages et en particulier celui des armes. « Il n'y avait guère de temps qu'ils nous avaient bien battus, tant qu'ils nous ont renvoyés à l'hôtel les têtes sanglantes, les bras et les jambes rompus de coups de pierres ; car d'autres harnois ils n'ont point et croyez qu'ils manient et jettent une pierre beaucoup mieux que

ne fait un
balète qua
rent compr

Cepend
casques e
mettaient
enlevaient
otages. Au
qu'une pl
relation d
et leur av
chrétiens
qui veule
de Béthe
viennent
de le voir
tiens ».

Béthen
au messa
habitant
des deux
accueillit
se firent
sous les r
de même
tous faire
jourd'hu
gneur de
grande d

L'île p
fussent i
méditait
des renf

ne fait un chrétien ; il semble que ce soit un carreau d'arbalète quand ils la jettent et sont fort légères gens et courent comme lièvres. »

Cependant, d'ordinaire, les Français, protégés par leurs casques et cuirasses et armés de lances et arquebuses, mettaient promptement en fuite les indigènes auxquels ils enlevaient leurs femmes et leurs enfants gardés comme otages. Aussi les deux chefs ou rois de l'île, convaincus qu'une plus longue résistance était impossible, et « vu la relation d'aucuns de leur part qui avaient été prisonniers et leur avaient rapporté la manière du gouvernement des chrétiens, et comme ils traitent gracieusement tous ceux qui veulent être leurs sujets », envoyèrent vers Monsieur de Béthencourt un canarien pour lui mander « qu'ils viennent devers lui à trêves et qu'ils avaient grand désir de le voir et que leur désir et vouloir était d'être chrétiens ».

Béthencourt, après une réponse des plus amicales faite au messager qu'il renvoya tout de suite accompagné d'un habitant de Lancerote, son interprète, se rendit au devant des deux rois qu'il trouva au rendez-vous indiqué et qu'il accueillit avec les plus grands témoignages d'affection. Ils se firent instruire, eux et leurs familles, et furent baptisés sous les noms de *Louis* et *Alphonse*, et leurs sujets firent de même à leur exemple. « Et de là en avant se venaient tous faire baptiser, puis les uns puis les autres, tant qu'aujourd'hui, la merci Dieu, ils sont tous chrétiens. Et le seigneur de Béthencourt a commandé qu'on leur fasse la plus grande douceur qu'on pourra. »

L'île pacifiée, Béthencourt, qui craignait que ses forces fussent insuffisantes pour les nouvelles conquêtes qu'il méditait, résolut de retourner en Europe pour y chercher des renforts. Cette fois, ce ne fut pas vers l'Espagne qu'il

stien,
con-

de la
adant
is en
ment
puis
çais
re de
ls de
pres-
oulût
moi-
ndé-
vis
mes.
bien
têtes
de
oyez
que

fit voile, mais vers la France, pressé par le désir de revoir sa femme qu'il y avait laissée, comme aussi ses parents et ses amis. « Béthencourt ne trouva point sa femme à Grainville, car elle était à Béthencourt; il l'envoya quérir et, quand elle fut venue, il ne faut point demander la chère qu'ils firent ensemble; oncques mais, Monsieur ne fit si grande chère à Madame et lui donna et apporta des nouvelles des païs de par delà. »

Ses parents, son oncle en particulier, comme ses amis, ne témoignèrent pas moins de joie de sa venue, et quand il eut annoncé son projet de retourner prochainement aux îles en emmenant avec lui tous ceux qui voudraient le suivre, nombre de gentilshommes s'offrirent et aussi beaucoup d'autres gens de « tous métiers qu'on saurait dire et deviser », tentés par ses promesses; car, disait-il, avec trop de vérité, « il y a beaucoup de gens mécaniques en ce pays qui n'ont pied de terre et qui vivent à grande peine, et s'ils veulent venir par de là, je leurs promets que je leur ferai de tout le mieux que je pourrai... et quand ils y seront, il ne faut point douter qu'ils seront en bon pays pour y vivre bien à l'aise et sans grande peine de corps, et ceux qui voudront je leur donnerai assez de terre pour labourer, s'il leur plaît. »

Peu de temps après donc, il put se rembarquer à Harfleur, emmenant avec lui, « huit vingt (160) hommes de défense et foison de gens mécaniques et de labour. Et le premier de mai il prenait congé de sa femme et de ses amis. »

Après une heureuse traversée, il aborda à Lancerote et à Forte-Aventure « où trompettes sonnaient et clairons, tambourins, menestres, rebecques, buccines et tous instruments. On n'eut pas ouï Dieu tonner de la mélodie qu'ils faisaient et tant que ceux d'Eribanie et de Lancerote furent

tout ébahi
le dit seig
ments; m
le dit seig
avaient ap
vu de la r
au rivage
langage :

« — Vc

« Et éta
et s'entr'a
grande jo
arrivé à t
fit grande
lui pensa
comme p
lui. »

Confian
taient de
devenus
à celui q
même Ro
jets de c
la plus i
laquelle
trajet, un
court ar
des deu
opéré, d
de leur c
gènes qu
armes et
mirent

tout ébahis et spécialement les Canariens, nonobstant que le dit seigneur ne cuidât point avoir amené tant d'instruments; mais il y avait beaucoup de jeunes gens de quoi le dit seigneur ne se doutaient point qui en jouaient et avaient apporté leurs instruments avec eux... Vous eussiez vu de la nef les Canariens, femmes et enfants, qui venaient au rivage au devant de lui et disaient et criaient en leur langage :

« — Voici notre Roi venir !

« Et étaient si joyeux qu'ils saillaient (sautaient) de joie et s'entr'accollaient, et paraît bien clairement qu'ils avaient grande joie de sa venue... Et, quand Monseigneur fut arrivé à terre, il ne faut pas demander si tout le peuple lui fit grande chère. Les Canariens se couchaient à terre en lui pensant faire le plus grand honneur qu'ils pouvaient, comme par une façon de dire que corps et biens étaient à lui. »

Confiant dans les renforts qu'il amenait et qui s'augmentaient des secours qu'on pouvait attendre des indigènes devenus chrétiens et, à ce qu'il semblait, très affectionnés à celui que dans leur langue ils qualifiaient Seigneur et même Roi, Béthencourt n'hésita pas à reprendre ses projets de conquête. Il résolut, cette fois, de commencer par la plus importante des îles, par la grande Canarie, vers laquelle il se dirigea avec trois galères. Mais, pendant le trajet, une tempête sépara les navires; celui de Béthencourt arriva seul au rendez-vous où il fut rejoint par l'un des deux autres, Néanmoins, à peine le débarquement opéré, des officiers et des soldats, sans attendre les ordres de leur chef, se lancèrent en avant pour attaquer les indigènes qu'on voyait à distance. Grâce à la supériorité des armes et à la surprise de cette soudaine agression, ils les mirent promptement en déroute; mais, entraînés témé-

rairement à la poursuite, ils se trouvèrent enveloppés par les indigènes qui avaient fait volte-face, et chargeant avec furie les Français, surpris à leur tour, ils en tuèrent et blessèrent un grand nombre. Entre les premiers se trouvèrent malheureusement le brave Jean Courtois et Hannibal, bâtard de Gadifer.

Cet échec fut très sensible à Béthencourt qui crut sage de ne pas continuer l'entreprise avec les forces restreintes dont il disposait, et de se borner à la conquête des îles moins importantes. Successivement donc, malgré la résistance des insulaires, il s'établit à Palma, à Gonnère, à l'île de Fer, s'efforçant, après s'être fait craindre, de se faire aimer; par son esprit de douceur, par son gouvernement paternel et juste, il s'occupait d'amener à la vérité les idolâtres dont il avait sincèrement à cœur la conversion. Aussi ne cessait-il de répéter aux siens : « Qu'on leur fasse la plus grande douceur qu'on pourra, *les traitant comme fils et comme frères.* »

C'est d'après ces idées qu'il organisa le gouvernement, voulant qu'il n'y eût *différence aucune entre ses sujets français et indigènes*, et que bonne et loyale justice fut rendue à tous suivant les coutumes de France et de Normandie.

Toutes choses sagement réglées, Béthencourt institua gouverneur des îles, en qualité de son lieutenant, son neveu Malo de Béthencourt, qu'il avait ramené avec lui lors de son dernier voyage. Puis pressé de nouveau du désir de revoir la France, il fit ses adieux à ses amis et à ses sujets; il est touchant de lire, dans la narration des deux témoins oculaires, avec quelle désolation les Canariens eux-mêmes le virent s'éloigner : « Vous auriez vu tout le peuple crier et braire et plus encore les Canariens que ceux du pays de Normandie; c'était pitié des pleurs et des

gémissement
peuple des
plus de mal
si serré qu'i
A Dieu ! »

Béthencourt
voile de La
Espagne et
pour les îles
pas peu ce
voyage. He
ment de l
retrouver e
de longues
pensée d'a
la vieilles

« L'an
bien qu'il
rendit l'an
pouvait ja
belle fin q
tous ses s

Le lecte
par nous
nos empre
Canaries
établissen
cette cons
grande ét

1. Ce nor
roseau qui
ont dit, de

gémissements que les uns et les autres faisaient... Et si au peuple des dites îles faisait mal de son allée, encore faisait plus de mal au dit seigneur de les laisser ; il avait le cœur si serré qu'il ne pouvait parler et ne leur pouvait dire : *A Dieu !* »

Béthencourt ne revit plus les Canaries. Ayant mis à la voile de Lancerote le 15 décembre 1405, il se rendit en Espagne et de là à Rome où il obtint du pape un évêque pour les îles, chose qui lui tenait fort à cœur et qui n'avait pas peu contribué à lui faire entreprendre ce nouveau voyage. Heureux d'avoir réussi, il revint, au commencement de l'année 1406, en France où il eut la joie de retrouver en bonne santé sa femme avec laquelle il vécut de longues années encore. Après l'avoir perdue, s'il eut la pensée d'aller finir ses jours près de ses chers Canariens, la vieillesse et les infirmités le retinrent.

« L'an 1425, un jour advint qu'il fut malade et voyait bien qu'il se mourait. Tantôt après, il ne fut guère qu'il ne rendit l'âme. Son frère vint ainsi qu'il se mourait et ne pouvait ja plus parler ; il ne faut douter qu'il a eu aussi belle fin qu'on saurait dire : il fit son testament et a eu tous ses sacrements. »

Le lecteur ne s'étonnera pas des développements donnés par nous à cette biographie. Il ne regrettera pas non plus nos emprunts multipliés à la *Relation de la conquête des Canaries*¹, le plus ancien monument qui nous reste des établissements que les Européens ont faits outre mer. C'est cette considération qui nous a engagé à donner une aussi grande étendue à notre travail. L'honneur de cette priorité

1. Ce nom vient, d'après Bergeron, « d'une espèce de canne ou roseau qui croit en abondance en ces îles, et non, comme aucuns ont dit, de la quantité de chiens (*canis*) qui y furent trouvés. »

rend à jamais illustre le nom du sire de Béthencourt dont Bergeron a eu raison de dire :

« Il est bien certain que, dès l'an 1402, notre Béthencourt entreprit sa conquête qu'il acheva en cinq ou six ans..., ce qui sert à rabattre d'autant la vanité des Portugais et Castillans qui se vantent d'être les premiers découvreurs et conquêteurs des nouvelles terres vu que nos Français les ont précédés en cela... Aussi peut-on dire que Béthencourt et les Français ont été cette étoile matinière qui par son lever a ouvert la porte à la lumière du soleil par laquelle le monde en ces derniers jours a été rempli de la vue et de la connaissance de soi-même. »

J E

Le nom
postérité,
siège de C
tache de
Vienne, g
sart, tém
rable solli
anglais qu
jointes d'
Le con
prouve q
ter la cor

1. Voir I
t. II.

JEAN DE VIENNE

De fâcheux alliés.

Le nom de Jean de Vienne, mériterait de passer à la postérité, ne fût-ce que pour sa noble conduite lors du siège de Calais, à jamais illustré par le dévouement d'Eustache de Saint-Pierre et de ses compagnons. Jean de Vienne, gouverneur de la ville, d'après le récit de Froissart, témoigna pour les généreux bourgeois d'une admirable sollicitude, et il ne les remit aux mains des seigneurs anglais que les larmes aux yeux et en les priant à mains jointes d'intercéder en leur faveur¹.

Le commandement d'une place de cette importance prouve que Jean de Vienne, quoique jeune, avait su mériter la confiance du roi. Il la devait à ses qualités person-

1. Voir le récit développé de cet épisode dans la *France héroïque* t. II.

et dont

léthen-
ou six
Portu-
décou-
ue nos
on dire
mati-
ière du
a été
a. »

nelles, non moins qu'à l'illustration de sa famille, l'une des plus anciennes de la Bourgogne. Jean de Vienne, seigneur de Roulans, Clairvaux, etc., né en 1322, fit, très jeune encore, la guerre de Flandre où, par sa bravoure comme par la maturité précoce de son jugement, il attira sur lui l'attention du roi. Quelques années après, nous le retrouvons à Calais avec le titre d'amiral. Jean de Vienne prouva qu'il en était digne.

La flotte qu'il commandait, unie à celle du roi de Castille, fit sur mer une rude guerre aux Anglais dont les navires n'osaient plus sortir des ports. Quand mourut Charles V qui, par les conseils de Jean de Vienne surtout, avait donné une attention particulière à notre marine, les Français étaient maîtres de la mer. L'amiral eût désiré qu'on en profitât pour passer le détroit et transporter la guerre au cœur de l'Angleterre; il ne se lassait pas de répéter au roi que c'était le moyen le plus sûr de forcer ces vieux ennemis à abandonner le continent et en même temps pour porter les plus rudes coups à leur puissance. Afin de montrer que la chose était possible, facile même, il arma soixante bâtiments avec lesquels il voulait faire une descente en Angleterre. Mais, avant même que cette flotte eût quitté le port, de terribles bourrasques vinrent l'assaillir; puis elle eut à repousser les agressions des Anglais qui, vaincus dans plusieurs combats et forcés à la retraite, essayèrent d'incendier la flotille, à l'aide de brûlots; l'adresse et le courage des marins français sauvèrent les navires. Enfin on put mettre à la voile; mais au milieu du détroit, une horrible tempête éclata et les pilotes, après avoir essayé vainement de lutter contre la violence des éléments conjurés, durent céder et regagner le port où, rentrés sains et saufs, il se plurent à reconnaître qu'ils avaient été sauvés plutôt par une grâce de la Providence

que par le
puisque les
port, lors
tout à cou
quement.

Jean de
matelots e

« — Qu
si souvent
entendu
par la ci
passé! Qu
de la mer
donc cel
Importe-t
fer ou pa
mieux a
l'occasion
ses temp
Dieu, sur
et hardi
visages
leur con
toucher
marins,
aussi me

On lu
à la fois
profita
La flott
descent
Hasting
puis il

que par leur propre habileté. Le péril semblait passé puisque les navires pour la plupart se trouvaient dans le port, lorsqu'une panique, qui semble inexplicable, saisit tout à coup les équipages et surtout les troupes de débarquement.

Jean de Vienne aussitôt fit mettre à terre soldats et matelots et leur dit dans un bref et énergique langage :

« — Quoi donc, et qu'ai-je oui dire ? Vous que j'ai vus si souvent braves et intrépides, vous auriez eu peur ? J'ai entendu des murmures, des cris qui semblaient arrachés par la crainte, la crainte du péril quand le péril était passé ! Qu'était ce risque d'ailleurs ? Celui du naufrage et de la mer qui menaçait de nous engloutir. Eh bien ! qu'a donc cette mort de plus terrible que mainte autre ? Importe-t-il de mourir noyé ou percé d'un vireton, par le fer ou par l'eau ? N'est-ce pas tout un ? Mais si vous l'aimez mieux ainsi pourtant, à la bonne heure, soyez en paix, l'occasion ne vous manquera pas. Quant à la mer et à ses tempêtes, n'en ayez souci ! Comptez, avec l'aide de Dieu, sur ces habiles et courageux pilotes, sur ces robustes et hardis matelots dont les regards assurés, dont les visages riants vous disent qu'il n'y a rien à redouter en leur compagnie et qu'avec de tels hommes on est sûr de toucher le port ! Soldats, quand je suis fier de mes braves marins, voudrez-vous que j'aie à rougir de vous qui êtes aussi mes enfants ? »

On lui répondit par des acclamations qui témoignaient à la fois du repentir et d'un généreux enthousiasme dont profita Jean de Vienne pour ordonner le rembarquement. La flotte fit voile pour l'Angleterre où, grâce à une brusque descente, l'amiral surprit successivement les villes de Rye, Hastings, Portsmouth, Plymouth, qu'il mit à contribution ; puis il revint en France avec un riche butin.

Lorsque, en 1386, Charles VI, par les conseils de Clisson, eut résolu une grande expédition en Angleterre, nul n'applaudit d'un cœur plus joyeux que l'amiral à la pensée de cette entreprise et n'aida avec une ardeur plus infatigable aux préparatifs qui se faisaient sur une vaste échelle. On sait que la flotte ne comptait pas moins de quatorze cents bâtiments qui devaient porter cent soixante mille hommes, plus une ville de bois au lieu de tentes, pour les abriter aussitôt après le débarquement. Cette formidable entreprise, dont l'Angleterre avait pris grande épouvante, échoua par divers motifs, parmi lesquels nous mentionnerons seulement l'arrestation, par ordre du duc de Bretagne, du connétable de Clisson, chargé du commandement de l'expédition. Jean de Vienne pleura de douleur de voir échapper une si magnifique occasion de s'illustrer en mettant pour toujours la France à l'abri des attaques de l'Anglais. Il voulut se dédommager en prenant le commandement des troupes envoyées en Écosse au secours du roi attaqué par les Anglais et qui avait réclamé l'appui du roi de France. Néanmoins l'accueil fait aux Français par leurs alliés ne fut rien moins qu'amical, si nous en croyons Froissart qui n'est pas toujours exact :

« Ces nouvelles s'épandirent parmi Écosse qu'il y avait grand'foison de gens d'armes venus en leur pays. Si commencèrent à murmurer les aucuns et à dire :

« — Quel diable les a mandés ? Ne savons-nous pas bien faire notre guerre sans eux aux Anglais ? Qu'on leur dise qu'ils se retournent et que nous sommes gens assez en Écosse pour maintenir notre guerre et que point nous ne voulons leur compagnie. Ils ne nous entendent point ni nous eux ; nous ne savons parler ensemble ; ils auront tantôt rillé et mangé tout ce qui est en ce pays ; ils nous feront plus de contraires, de dépits et de dommages, si nous les

laissons v
embattus
nos maiso
refaites à
trois jours
et de la ra

« Ainsi
gneurs d
haïssaien
qu'ils poi
certes qu
car ils c
grand'pe
vaux et c
toutes fa
défaut, i

« Qua
appris ce
château
vèrent e

« —
sûmes
mainten
seigneu
mises d
« en to
« pauv
« de l'a
longue
honora

« Et
Jean d
qu'il p

laissons venir, que les Anglais ne feraient si ils étaient embattus entre nous. Et si les Anglais ardent (brûlent) nos maisons, que peut-il chaloir ? Nous les aurons tantôt refaites à bon marché, nous n'y mettrons au refaire que trois jours ; il suffit que nous ayons quatre estaches (clous) et de la ramée pour lier par dessus.

« Ainsi disaient les Escots en Écosse à la venue des seigneurs de France ; et n'en faisaient nul compte et les haïssaient en courage et les diffamaient en leur langage ce qu'ils pouvaient ainsi comme rudes gens et sans honneur certes qu'ils sont... et si redoutent de leurs biens perdre, car ils ont un pauvre pays ; car on n'y trouve rien : à grand'peine y recouvre-t-on du fer pour ferrer les chevaux et du cuir pour harnois, selles et brides. Les choses toutes faites leur viennent par mer et quand cela leur défaut, ils n'ont nulle chose.

« Quant ces barons et chevaliers de France qui avaient appris ces beaux hôtels à trouver, ces salles parées, ces châteaux et ces bons molis lits pour reposer, se virent et trouvèrent en cette pauvreté, si commencèrent à rire et à dire :

« — En quel pays nous a amenés l'amiral ? Nous ne sûmes jamais que ce fut de pauvreté ni de dureté fors maintenant. Nous trouvons bien les promesses que nos seigneurs de pères et nos dames de mères nous ont promises du temps passé, disant : « Va, va, tu auras encore « en ton temps, si tu vis longuement, de durs lits et de « pauvres nuits. De tout ce sommes-nous bien apparents « de l'avoir. » Pour Dieu, chevauchons sur Angleterre. Le longuement séjourner en Écosse ne nous est profitable ni honorable.

« Et tout ce remontrèrent les chevaliers à monsieur Jean de Vienne, leur capitaine, et l'amiral les rapaisait ce qu'il pouvait et leur disait :

« Beaux seigneurs, il nous faut souffrir et attendre et parler bellement puisque nous sommes mis en ce danger : il y a un trop grand péril à repasser ; et si ne pouvons retourner par Angleterre. Prenons en gré ce que vous trouvez, vous ne pouvez pas toujours être à Paris, ni à Dijon, ni à Beaune, ni à Châlons ; il faut, qui veut vivre en ce monde et avoir honneur, avoir du bien et du mal. »

« Ainsi rapaisait messire Jean de Vienne les seigneurs de France et se acointait ce qu'il pouvait des barons et des chevaliers d'Écosse ; mais il en était si petit visité que rien, car ce sont gens mal acointables. Et la greigneur (plus grande) visitation et compagnie que ces seigneurs de France avaient c'était du comte Douglas et du comte Moret. Ces deux seigneurs leur faisaient plus de soulas que tout le demeurant de l'Écosse. »

Quoi qu'il en fut de ce mauvais vouloir de leurs alliés, les Français firent de glorieux exploits encore dans cette expédition. « Et seulement, dit un autre historien contemporain ¹, baïlla le roi d'Écosse trois mille combattants aux Français, lesquels délibérèrent, avec la dite compagnie, passer outre et savoir s'ils trouveraient les Anglais, et se partirent ensemble et passèrent par merveilleux déserts et tant cheminèrent qu'ils arrivèrent en Angleterre, en un pays aucunement peuplé et où y avait aucunes forteresses... et vinrent devant un château nommé Drouart que les Anglais et les Écossais tenaient comme imprenable. Et advisa l'amiral la dite place, et lui sembla que par un endroit elle était prenable d'assaut, et en parla à ses compagnons, lesquels furent tous d'opinion qu'on l'assaillit.

1. Juvénal des Ursins, plus fidèle généralement que Froissard.

Les Écoss
qu'ils la t
paratoires
l'assaut.
toutefois
àprement
vue des
d'aider a
esbahis d
y avait q
devant e
qu'ils ne
des Fran

« ...
étaient s
gens, et
aider à
marches
Es dites
pour eu

Peu
ral po

Les Écossais, au contraire, disaient que ce serait folie et qu'ils la tenaient comme imprenable. L'amiral fit ses préparatoires (préparatifs), et fit sonner les trompettes à l'assaut. Et combien qu'il y eut gens de défense dedans, toutefois les Français assaillirent si rigoureusement et àprement la place qu'ils y entrèrent et la gagnèrent à la vue des Écossais qui les regardaient sans faire semblant d'aider aux Français, et étaient comme statues de pierre, esbahis de la grande vaillance des Français. Autres places y avait qu'on tenait fortes au pays ; mais rien n'arrêtait devant eux. Et fort doutaient (craignaient) les Écossais qu'ils ne leur jouassent un mauvais tour et se séparèrent des Français.

« ... Quand l'amiral sut la venue des Anglais et qu'ils étaient si grosse puissance, et plus dix fois qu'il n'avait de gens, et que les Écossais n'avaient pas intention de leur aider à combattre les Anglais, ils se retrahirent vers les marches d'Écosse en la comté de Glas où ils furent reçus. Es dites marches furent pour aucun temps les Français pour eux remettre et là faisait-on bonne chères. »

II

Deux croisades.

Peu après son retour en France, le roi fit choix de l'amiral pour l'envoyer comme ambassadeur auprès du roi de

Castille, afin d'empêcher le mariage projeté entre le fils du monarque et la fille du duc de Lancastre. L'ambassadeur du roi de France déclara nettement et sans ambages les motifs pour lesquels cette union déplaisait à son maître. Arrivé devant le roi (de Castille) et son conseil, « il (l'amiral), qui était tout prêt, dit ainsi en beau langage et orné :

« Sire roi et vous tous ceux de son conseil, le roi de France m'envoie par devers vous pour la cause de ce qu'il lui est venu à connaissance, que vous mariez votre fils à la fille du duc de Lancastre ; et vous savez que celle partie où vous vous alliez lui est contraire et adverse ; et vient à grande merveille au roi de France et à son conseil comment vous pouvez recueillir, ouïr, ni entendre à nul traité du monde soit de mariage ou autre sans le su de mon très-redouté seigneur, le roi, notre sire, et son conseil . . . Si vous mande de par moi que vous preniez garde de faire ou d'avoir fait chose aucune qui soit préjudiciable au roi ni au royaume de France : par quoi les obligations et alliances, qui sont jurées et scellées du roi Henri, votre père, et des prélats, nobles et cités de ce royaume, ne soient en rien enfreintes ni corrompues ; car, s'il était su ni ouvert, vous vous seriez encouru en sentence du pape et excommunication, et peine impardonnable, et en l'indignation du roi et de tous les nobles du royaume de France, et ne trouveriez, avec le blâme que vous encourriez et recevriez, plus grands ennemis qu'eux. C'est la parole du roi et de son conseil et laquelle par moi ils vous mandent. »

« Quand le roi de Castille et une partie de son conseil qui là était, ajoute Froissart, eurent ouï l'amiral de France ainsi parler et si vivement, ils furent tout ébahis ; et regardèrent l'un l'autre ; et n'y eut oncques homme qui relevât

le mot
répond

« —
pays ;
bien y
ce que
répons

conten

« —
congé
semain
et « ta
tenait

Jean
le mer
de lui
ou le
rait e

La
vait h
et l'ar
castil
maria
pria
souve
mare
Fran

L'a
son m
qu'un
mais
reste
Tuni

le mot ni fit réponse. Toutefois un évêque, qui là était, répondit et dit aussi :

« — Messire Jean, vous êtes nouvellement venu en ce pays; et le roi et nous nous voyons moult volontiers que bien y soyez venu. Beau sire, le roi a bien ouï et entendu ce que vous avez dit et parlé. Si en aurez hâtivement réponse dedans un jour ou deux, telle que vous vous en contenterez.

« — Il suffit, répondit messire Jean de Vienne qui prit congé et se retira en son hôtel. » Mais tout une grande semaine s'écoula sans que l'amiral entendit parler de rien et « tant s'en mélancholia, car point ne voyait le roi qui se tenait toujours en ses chambres sans soi montrer. »

Jean de Vienne alors envoya l'un de ses chevaliers chez le membre du conseil qui avait porté la parole avec ordre de lui dire que, si la réponse n'arrivait pas le jour même ou le lendemain sans plus de retard, l'ambassadeur partirait et n'attendrait pas davantage.

La cour de Castille s'inquiéta de la menace qu'on le savait homme à réaliser, et bientôt après, le conseil se réunit et l'ambassadeur fut prié de s'y rendre. Là, malgré la fierté castillane, on lui donna des explications courtoises sur le mariage trop avancé pour qu'il pût se rompre; mais on le pria de bien assurer son auguste maître que la Castille, se souvenant des engagements pris par Henri de Transtamare, n'en resterait pas moins la plus fidèle alliée de la France.

L'ambassadeur dut se contenter de ces explications. A son retour en France, l'amiral apprit, non sans regret, qu'une trêve avait suspendu la guerre avec les Anglais; mais une occasion s'offrait pour Jean de Vienne de ne pas rester oisif. Une expédition venait d'être décidée contre Tunis dont les corsaires désolaient les côtes d'Europe et en

particulier ruinaient le commerce des Génois qui avaient réclamé le secours de la France. Jean de Vienne, ainsi que beaucoup d'autres illustres seigneurs et chevaliers, voulut prendre part à cette espèce de croisade dont Jean de Bourbon, amiral de Naples, avait été nommé chef.

La flotte partit de Gènes, ayant à bord plus de quatorze cents chevaliers et un corps de troupes génoises : « Grand beauté et grand plaisance fut à voir l'ordonnance du parlement, comme ces bannières, ces pennons et ces drapeaux, armoysés bien et richement des armes des seigneurs, ventilaient au vent et resplendissaient au soleil, et de ouïr ces trompettes et ces claironceaux retentir et bondir et autres menestrels faire leur métier de pipes et de chalumelles et de nacaires tant que du son et de la voix qui en issait la mer en retentissait toute.

« ... Environ heure de basse none aperçurent les chrétiens les tours de la ville d'Afrique, Tunis, car les mariniens leur enseignèrent. Toutes gens en étaient réjouis et à bonne cause... Et les Sarrasins, quand ils connurent la grand'planté des galées et des vaisseaux qui approchaient, si furent tous ébahis, et dirent bien entre eux par l'appareil qu'ils voyaient que grand peuple leur venait et qu'ils auraient siège. Or, se sentaient-ils en ville si forte et si bien garnie de tours et de murs, et si bien pourvue d'artillerie que ce les reconfortait et rendait courage hardiement et grandement. » (FROISSART.)

Néanmoins ils ne s'opposèrent point au débarquement par le conseil d'un « ancien chevalier sarrasin » qui dit aux siens, en homme instruit par une vieille expérience : « Si conseille pour le mieux que nous leur laissions prendre terre et par loisir. Ils n'ont nuls chevaux pour courir le pays et point ils n'y courront. La ville d'Afrique (Tunis) n'a crainte d'eux ni de leurs assauts, car elle est

forte ass
encore p
feuillées
espoir c
vent ese
nôtre...
ront d'
nous, l
et com
mourro
et sans
conseil

Ce p
vieux r
ardeur
grande
tenaien
mouch
ardaie
oncu
et de l
rompu
Une se
ruptio
tant d
pouva
multi
plexio
ne leu
nouve
Né
et bie
la ma

forte assez et bien pourvue. L'air est chaud et sera-t-il encore plus chaud. Ils seront logés au soleil et nous en feuillées. Ils gâteront leurs pourvéances ; ils n'en auront espoir de nulles s'ils logent ici longuement. Ils seront souvent escarmouchés et réveillés à leur dommage et non au nôtre... La grande chaleur du soleil et la peine qu'ils auront d'être presque toujours en armes par la doutance de nous, les mettra vite en une infirmité et maladie griève, et comme ils ne sont point forts ni nourris de notre air, ils mourront communément, si en serons-nous bien vengés et sans coup férir. Je n'y vois pas de ma part meilleur conseil. »

Ce plan fut adopté et il en arriva précisément comme le vieux musulman l'avait annoncé : « La grande chaleur et ardeur du soleil qui descendait du ciel donnait trop grande peine et travail aux chrétiens, car les Sarrasins les tenaient toujours en doute (en crainte) de celle escarmouche ; et quand les armures étaient échauffées, ils ardaient tous là-dedans. Merveille fut à parler raison, que oncques nul ne s'en pût issir que il ne mourût de chaleur et de l'air qui, au mois d'août, était tout échauffé et corrompu. Encore leur advint une incidence merveilleuse. Une semaine, par la grande chaleur qu'il faisait et la corruption de l'air, vinrent et descendirent généralement tant de mouches que tout l'ost en fut changé et ne s'en pouvaient ni savaient comment garder. Et tout le jour elles multipliaient... De toutes douceurs propices à leurs complexions les Français étaient tout espains (privés), car rien ne leur venait du royaume de France, vivres ni pourvéances nouvelles. »

Néanmoins le courage des croisés n'en fut point ébranlé, et bien que bon nombre d'entre eux eussent succombé par la maladie ou dans les escarmouches, ils étaient résolus à

poursuivre le siège jusqu'à ce que la ville fût prise lorsqu'ils apprirent que les Génois traitaient secrètement avec les infidèles. Ils prirent aussitôt le parti de rembarquer : ce ne fut pas toutefois sans avoir obtenu du dey la signature d'un traité par lequel il s'engageait à faire respecter désormais par les corsaires tunisiens les côtes de France, celles de Gênes, comme les îles de la Méditerranée. De plus, tous les esclaves chrétiens furent rendus et Tunis paya 10,000 ducats pour les frais de la guerre.

Quelques années après (1396), Jean de Vienne prit part encore à la croisade qui finit si tristement dans la plaine de Nicopolis. Elle avait pour chef nominal Jean de Bourgogne, comte de Nevers, depuis trop célèbre sous le nom de Jean sans Peur. Jean de Vienne commandait l'avant-garde.

L'amiral dans ces tristes circonstances, fut à la hauteur de sa réputation militaire ; il fit preuve d'autant de sagesse que d'héroïsme.

Au moment où les chevaliers français, entraînés par le comte d'Eu, voulaient se jeter sur l'innombrable armée de Bajazet sans même attendre les Hongrois, Jean de Vienne et les plus expérimentés entre les capitaines s'efforcèrent de modérer cette fougue, mais en vain. Sur ces entrefaites on vit accourir à toute bride « le maréchal du roi de Hongrie, un moult appert et vaillant chevalier qui s'appelait messire Lemhalle, monté sur un coursier très-bien allant, et vint chevauchant jusque vers les seigneurs de France et s'arrêta devant la bannière de Notre-Dame et dit tout haut que bien fut ouï et entendu :

« — Je suis ici envoyé de par monseigneur le roi de Hongrie et vous prie et vous mande par moi que point ne faites si grand outrage que d'aller commencer bataille et assaillir les ennemis jusques à tant que vous aurez par

le roi autre
vieurs e: c
des Turcs e
ce que je v
conseil ; je

« A ces l
seigneurs s
feraient. L
chose était

« — Le
qu'il veut
est bonne.

« Or, m
d'Eu, se fé
ment dem
tout le co
remonté.

« — Oit
fleur et l'
et ja nous
d'avoir la
croirai po

« Et pu

« — An
verra aujc

« Quan
France air
et regard
la banniè
et leur ra
a faire ?

« — Si
peut être

le roi autres nouvelles, car il fait doute que nos découvreurs et coureurs n'ont point bien rapporté la certainté des Turcs et avons envoyé autres chevaucheurs. Or, faites ce que je vous devise, et c'est l'ordonnance du roi et de son conseil; je m'en retourne et ne puis demeurer.

« A ces mots s'en retourna le maréchal de Hongrie, et les seigneurs se mirent ensemble pour savoir quelle chose ils feraient. Là, fut demandé au seigneur de Coucy quelle chose était bonne à faire, il répondit :

« — Le roi de Hongrie a cause de nous demander ce qu'il veut que nous fassions, et l'ordonnance du maréchal est bonne.

« Or, me fut dit que messire Philippe d'Artois, comte d'Eu, se félonna (irrita) de ce qu'on ne lui avait premièrement demandé son avis, et dit par orgueil et par dépit tout le contraire de ce que le sire de Coucy avait dit et remontré.

« — Oïl, oïl (oui, oui), le roi de Hongrie veut avoir la fleur et l'honneur de la journée. Nous avons l'avant-garde et jà nous l'a-t-il donnée; or nous veut retollir (enlever) d'avoir la première bataille; et qui l'en croie, je ne l'en croirai point.

« Et puis dit au chevalier qui portait la bannière :

« — Au nom de Dieu et de saint Georges, va, car on me verra aujourd'hui bon chevalier,

« Quand le sire de Coucy eut ouï le connétable de France ainsi parler, si tint la parole à grande présomption et regarda messire Jean de Vienne qui tenait et portait la bannière Notre-Dame, la souveraine de toutes les autres et leur ralliance, et lui demanda quelle chose était bonne à faire?

« — Sire de Coucy, répondit-il, là où vérité et raison ne peut être ouïe, il convient que outrecuidance règne. Et

puisque le comte d'Eu se veut combattre et assembler aux ennemis, il faut que nous le suivions; mais nous serions plus forts si nous étions tous ensemble que nous ne serons là où nous assemblerons sans le roi de Hongrie.

« Pendant qu'ainsi parlaient et devisaient, les mécréants approchaient moult fort; et les deux ailes des batailles où bien y avait en chacune soixante mille hommes, se commençaient à clore, et se trouvèrent les chrétiens, qui n'étaient pas sept cents, emmy eux... Or, regardez la grande folie et outrage; car s'ils eussent attendu le roi des Hongres, ils eussent fait un bon fait; et par eux et leur orgueil fut toute la perte... Mais à vrai dire, ils firent, avant qu'ils chussent au danger de leurs ennemis, grande foison d'armes. » (FROISSART.)

Telle est la version du plus grand nombre des historiens, mais elle est contredite par l'auteur (ancien) de la *Vie de Boucicaut* qui s'appuie, dit-il, « du témoignage des plus notables en vaillance et chevaliers qui y fussent et qui sont dignes de croire (créance); le comte de Nevers et tous les seigneurs et barons français qu'ils avaient menés, arrivèrent devers le Roi tout à temps pour eux et même en très-belle ordonnance. » Il attribue la perte de la bataille uniquement à la prompte fuite des Hongrois « lesquels communément ne sont pas gens arrêtés en bataille et ne savent grever leurs ennemis, si ce n'est à cheval, traire (tirer) de l'arc devant et derrière toujours en fuyant. Quand ils virent cette entrée en bataille, par peur du trait commencèrent une grande partie d'eux à reculer comme lâches et faillis de cœur¹. »

Quoi qu'il en soit, les Français, qu'ils se trouvassent dans cette extrémité par l'abandon de leurs alliés ou par

1. *Vie de Boucicaut*, par un contemporain (anonyme).

leur impru-
pour assen-
étaient con-
pourtant il
comme le s
tant plus s
vainquiren
comme cot

Entre le
Vienne au
bannière d
de porter e
Jean de Vi
plus vaillar

Mais les
héros, se v
environnèr
ment que
car plus d
Et toutefoi
nier ne pu
pitié! » L'a
au milieu
moment p
même, il s

— A Die
ici l'honne

Et éleva
maintenu
droite fra
donna de
dru des e
saient dev

leur imprudence, se comportèrent vaillamment, « et tantôt pour assembler aux Sarrasins, frappèrent avant... peu étaient contre si grande quantité. Mais ne croyez pas que pourtant ils reculassent et gauchissent, ains tout ainsi comme le sanglier, quand il est atteint, plus se fiche avant tant plus se sent envahi, tout ainsi nos vaillants Français vainquirent la force des pieux et de tout, et passèrent outre comme courageux et bons combattants. »

Entre les plus braves se distinguait l'amiral Jean de Vienne auquel avait été confié l'étendard sacré. « Et la bannière de Notre-Dame que les Français ont accoutumé de porter en bataille, bailla le connétable à porter à messire Jean de Vienne, amiral de France, pour ce qu'il était le plus vaillant d'entre eux et qui plus avait vu. »

Mais les croisés à la fin, quoique tous combattissent en héros, se virent accablés par le nombre : « car tous les environnèrent et envahirent de toutes parts si mortellement que plus ne purent se défendre. Et quelle merveille ! car plus de vingt Sarrasins étaient contre un chrétien. Et toutefois en occirent plus de vingt mille : mais au dernier ne purent forçoyer ! Hâ ! hà ! quel dommage et quelle pitié ! » L'amiral, resté presque seul sur le champ de bataille au milieu des monceaux de morts ou de mourants, un moment parut s'étonner, mais tout aussitôt revenu à lui-même, il s'écria :

— A Dieu ne plaise, compagnons, que nous ternissions ici l'honneur de notre nom !

Et élevant l'image de Notre-Dame qu'il avait toujours maintenue fermement de sa main gauche, tandis que la droite frappait sans relâche avec la hache ou avec l'épée, donna de l'éperon à son cheval et se précipita « au plus dru des ennemis » qui lui barraient le chemin et se dressaient devant lui comme une muraille. Peu s'en fallut ce-

pendant qu'il ne parvint à se frayer un passage à travers leurs innombrables escadrons où il fauchait si largement et faisait d'effroyables trouées laissant derrière lui les cadavres par monceaux. Six fois, il releva l'étendard de la Vierge qui s'était abaissé sous la grêle des flèches et des traits ou la violence du choc. Enfin l'héroïque chevalier, son casque brisé, sa cuirasse faussée en maint endroit, percé lui-même de flèches et de coups de lance et couvert de blessures en tel nombre qu'on ne les eût pu compter, vit son cheval mortellement atteint s'affaisser sous lui ; entraîné dans la chute, il tomba sanglant sur le sol où bientôt il expira. Mais de ses deux bras déjà raidis par la mort, il serrait encore la sainte bannière que les Sarrasins n'arrachèrent pas sans peine à ce cadavre, D'ailleurs les barbares eux-mêmes ne purent se défendre d'admiration pour tant d'héroïsme ; ils témoignèrent de leur respect pour ces nobles dépouilles. Le corps fut mis à part et reçut les honneurs de la sépulture, ce qui permit plus tard de le rapporter en France où il fut enterré dans l'abbaye de Bellevue ¹. Là déjà se trouvait le corps de Guillaume de Vienne qui avait fait modestement inscrire sur sa tombe : *Ci gît Guillaume, père de Jean de Vienne.*

1. Diocèse de Besançon.

« L'an
public qu
son princ
terres ne
propres p
prise, et
véritable
ayant re
18^e jour
berges d
nombre
moyen d
à jamais
Ainsi

LAUDONNIÈRE

La Floride.

« L'amiral de Châtillon, seigneur plus désireux du bien public que de son propre, ayant connu la volonté du Roi, son prince (Charles IX), qui était de faire reconnaître les terres neuves, fit en toute diligence équiper des vaisseaux propres pour ce fait, et lever des gens dignes de telle entreprise, entre lesquels il élut le capitaine Ribaut, homme véritablement expérimenté au fait de la marine, lequel ayant reçu son commandement se mit en mer, l'an 1532, 18^e jour de février, accompagné seulement de deux roberges du Roi, mais si bien fourni de gentilshommes *du nombre desquels j'étais*, et de vieux soldats, qu'il avait moyen de faire quelque chose mémorable et remarquable à jamais. »

Ainsi débute Laudonnière dans la narration de son pre-

mier voyage à la Floride¹. Il semble suivre de là qu'il n'avait point le commandement en chef de l'expédition et n'était que le lieutenant de Ribaut.

Après une heureuse navigation qui dura un peu plus de deux mois, les Français arrivèrent en vue de la Floride où sur le rivage « on aperçut plusieurs Indiens, hommes et femmes qui tout exprès s'étaient transportés en ce lieu pour y recevoir les Français avec toute douceur et amitié, comme bien ils montrèrent par la harangue que leur Roi fit et les présents dont il honora le capitaine. »

Néanmoins Ribaut se rembarqua et continua son voyage pour reconnaître la côte plus au nord, descendant de temps en temps à terre, encouragé par l'accueil toujours sympathique des habitants comme par la richesse du pays. J'emprunte à la narration originale la description d'un paysage, description qui se ressent de la vivacité de la première impression : « L'ancre posée, le capitaine avec ses soldats mit pied à terre et descendit premièrement où nous trouvâmes le lieu si plaisant et délectable que rien plus ; car il était tout recouvert de hauts chênes et cèdres en infinité, et, au dessous d'iceux, de lentisques de si suave odeur, qu'icelui seul faisait trouver le lieu de très-grand contentement. Cheminant au milieu de ces ramées, nous ne voyions autre chose que poules d'Inde s'envoler par les forêts, perdrix grises et rouges quelque peu différentes des nôtres, mais en grandeur principalement. Nous enten-

1. *L'Histoire notable de la Floride, située ès Indes occidentales*, contenant les trois voyages faits en icelle par certains capitaines et pilotes, décrit par le capitaine Laudonnière, mise en lumière par M. Bazanier, gentilhomme français mathématicien (1586, Paris). Il ne faut pas oublier que Laudonnière est calviniste; de là, dans sa relation, certaines choses qui étonnent et détournent. Ainsi l'amiral de Châtillon, « plus désireux du bien public que de son bien propre », n'est autre que Coligny, le perpétuel rebelle.

dions aussi
loups-cervi
d'animaux
mimes à p
des poisson
nous en p
coques, qu
que deux t
nourrir un

Voici un
par Laudo
béré recon
m'achemir
que des cè
raine odel
arbres étai
portant de
sait pour r
vignoble,
des arbris
lieu, la m
lieues env
en îles et il
bref le lieu
contraints

Les inc
semblaien

« Les ho
rance, be
tionnés. I
La plupart

1. Ou squ

dions aussi des cerfs bramer dans les forêts, des ours, des loups-cerviers, des léopards, et autres plusieurs espèces d'animaux à nous inconnus. Contents de ce lieu, nous nous mimes à pêcher avec la senne, et primes en si bon nombre des poissons, que c'était chose admirable. Et entre autres, nous en primes d'une espèce que nous appelons *salicoques*, qui n'étaient moins grosses qu'écrevisses, de sorte que deux traits de senne étaient suffisants quelquefois pour nourrir un jour l'équipage de nos deux vaisseaux. »

Voici un autre coin de paysage, non moins bien décrit par Laudonnière (deuxième voyage) : « Or, avais-je délibéré reconnaître les singularités de la montagne. Par quoi m'acheminai au droit sommet d'icelle où ne trouvâmes que des cèdres, des palmiers et des lauriers de si souveraine odeur que baume ne sentirait rien au prix. Les arbres étaient de toutes parts environnés de ceps de vigne portant des grappes en telle quantité que le nombre suffisait pour rendre le lieu habitable. Outre cette fertilité de vignoble, on ne voit que l'esquine¹ entortillée à l'entour des arbrisseaux en grande quantité. Quant au plaisir du lieu, la mer s'y voit à découvert, et plus de six grandes lieues environ la rivière Belle ; prairies toutes recoupées en îles et îlettes, lesquelles s'entrelacent les unes aux autres ; bref le lieu est si plaisant que les mélancoliques seraient contraints y changer leur naturel. »

Les indigènes, si bien disposés pour les étrangers, ne semblaient point, à les voir, en désaccord avec le milieu : « Les hommes sont de couleur olivâtre, de grande corpulence, beaux, sans aucune difformité et bien proportionnés. Ils se couvrent d'une peau de cerf bien corroyée. La plupart d'eux sont peints, par les bras et cuisses, de

1. Ou *squine*, plante du genre des salsepareilles.

forts beaux compartiments, la peinture desquels ne se peut jamais ôter à cause qu'ils sont piqués dedans la chair. Ils portent les cheveux forts noirs et longs jusque sur la hanche ; toutefois il les troussent d'une façon qui leur est bien séante. Ils sont vaillants de leurs personnes, mais grands dissimulateurs et traîtres, et la guerre chez eux ne se mène que par surprise ; ils tuent tous les hommes qu'ils peuvent prendre, puis leur arrachent la tête pour avoir la chevelure. » L'auteur ajoute, ce qui complète le portrait quant au moral, mais le rend sans doute moins flatteur : « Étant de retour de la guerre, ils sont trois jours et trois nuits à faire bonne chère, danser et chanter. Ils font même danser les plus anciennes femmes du pays, tenant les chevelures de leurs ennemis en main ; et, en dansant, chantent louanges au soleil, lui attribuant l'honneur de la victoire. Ils n'ont connaissance de Dieu (*sic*) ni d'aucune religion, sinon ce qui leur apparait comme le soleil et la lune. Ils ont leurs prêtres auxquels ils croient fort pour autant qu'ils sont grands magiciens, grands devins et invocateurs de diable. »

La merveilleuse fécondité de la terre et ces trésors prodigués comme à l'envi par la nature semblaient presque dispenser les arrivants du travail pénible de la culture, et l'on comprend qu'ils se soient laissé séduire tout d'abord à l'enchantement de ce paradis terrestre. Ribaut, après avoir pris possession au nom du roi en érigeant une petite colonne en pierre sur laquelle il écrivit le nom du prince et la date de l'arrivée, résolut de fonder sans retard un premier établissement. Dans un discours ou harangue un peu longue, et qui pour un vieux loup de mer sent bien sa rhétorique, il fit part de son projet aux hommes de l'équipage et termina en invitant ceux qui voudraient rester et devenir colons à se déclarer. « A peine eut-il

achevé se
qu'un pl
le capitai
qu'ils esp
tions néce
semblait,

On con
appelé Ci
command
comme à
recommen
sir à citer
« sence d
« de votr
« troupe
« demeur
« sion qu
« envie,
« de nou
« vous c
« aussi d
« moi-m
« le vrai
« en frate
« sion, et
« treprise

Malheu
ses soldat
conseils
peuvent
que n'att
entrèrent
leur origi

achevé son propos que la plupart des soldats répondit qu'un plus grand heur ne leur pouvait advenir, suppliant le capitaine avant que partir de ce lieu leur bâtir un fort, qu'ils espéraient puis après achever, et leur laisser munitions nécessaires pour leur défense, se montrant, comme il semblait, ennuyés de tant tarder à ce faire. »

On construisit donc un établissement retranché qui fut appelé *Charlesfort* et dont le capitaine Albert fut installé commandant par Ribaut qui, avant de partir, lui fit, comme à ceux qui restaient, au nombre de vingt-huit, les recommandations les plus sages et qu'on a tellement plaisir à citer : « Capitaine Albert, j'ai à vous prier en la présence de tous que vous ayez à vous acquitter si sagement de votre devoir et si modestement gouverner la petite troupe que je vous laisse, laquelle de si grande gaité demeure dans votre obéissance, que jamais je n'aie occasion que de vous louer et ne taire, comme j'en ai bonne envie, devant le Roi le fidèle service qu'en la présence de nous tous promettez faire en sa Nouvelle-France. Et vous compagnons, dit-il aux soldats, je vous supplie aussi de reconnaître le capitaine Albert comme si c'était moi-même qui demeurât, lui rendant l'obéissance que le vrai soldat doit faire à son chef et capitaine, vivant en fraternité les uns avec les autres, sans aucune dissension, et, ce faisant, Dieu vous assistera et bénira vos entreprises. »

Malheureusement Ribaut parti, ni le capitaine Albert ni ses soldats ne se souvinrent longtemps de ses excellents conseils : « C'est l'ordinaire des hommes, lesquels ne peuvent demeurer en un état, et aiment mieux se ruiner que n'attenter toujours quelque chose de nouveau.... Ils entrèrent donc en partialités et dissensions qui prirent leur origine d'un soldat nommé Guernache, lequel, à ce

qui m'a été récité, fut assez cruellement pendu par son propre capitaine (Albert) et pour assez maigre occasion, lequel capitaine, usant encore de menaces envers les soldats français qui étaient demeurés pour lui obéir, et qui par aventure, comme il est à présumer, ne lui obéissaient, fut cause qu'ils se mutinèrent, d'autant que, le plus souvent, il mettait ses menaces à exécution dont ils le pourchassèrent tellement qu'enfin ils le firent mourir.... Cependant ils commencèrent à bâtir un petit brigantin en espérance de revenir en France s'il ne leur venait secours. Le brigantin terminé, le vent survint si à propos qu'il semblait qu'il les invitait à se mettre à la mer, ce qu'ils ne différèrent. Mais enivrés de la trop excessive joie qu'ils avaient de retourner en France, ou bien privés de toute providence et considération, sans avoir égard aux vents inconstants et à un moment muables, ils se mirent en mer avec de si maigres victuailles que la fin de leur dessein se trouva malheureuse et désespérée.

« Après donc qu'ils eurent navigué le tiers de leur chemin, ils furent surpris de calmes si ennuyeux qu'en trois semaines ils n'avancèrent pas de vingt-cinq lieues. Pendant ce temps les vivres se diminuèrent et vinrent en telle petitesse qu'ils furent contraints ne manger que chacun douze grains de mil¹ par jour, qui sont peut-être la valeur de douze pois. Encore telle heur ne leur dura que bien peu, car tout à coup les vivres défailirent, et n'eurent pour plus assuré secours que les souliers et les colets qu'ils mangèrent. Quant au boire, les uns usaient de l'eau de mer, les autres de leur propre urine, et demeurèrent en telle désespérée nécessité l'espace d'un fort long temps, durant lequel une partie mourut de faim... Les

1. Blé de Turquie.

survivan
quelques
dient qu'
qui fut
duquel la
chose si
l'écrire..
Dieu, us
la tristes
si excess
longtemp
Ainsi t
conté par
le citer t
rendent l

Or, per
gantins po
terribles
rique, cha
aux colon
que, lors
de Mai,

survivants enfin vinrent en ce dernier désespoir que quelques-uns d'entre eux proposèrent qu'il était plus expédient qu'un seul mourût que tant de gens périssent... Ce qui fut exécuté en la personne d'un nommé Lachère, duquel la chair fut partie également à ses compagnons, chose si pitoyable à réciter que ma plume même diffère de l'écrire... Après si long temps et ennuyeux travaux, le bon Dieu, usant de son accoutumée miséricorde, leur changea la tristesse en joie, et leur fit paraître la terre dont ils furent si excessivement réjouis que le plaisir les fit demeurer longtemps comme insensés. »

Ainsi finit ce lamentable épisode si curieusement raconté par le vieil historien ; je n'ai pu mieux faire que de le citer textuellement, sauf quelques retranchements qui rendent le récit plus rapide.

II

Odieuse agression.

Or, pendant que les malheureux embarqués sur le brigantin pour revenir en France, en étaient réduits à de si terribles extrémités, Laudonnière faisait voile pour l'Amérique, chargé par l'amiral Coligny de porter des secours aux colons. Arrivé, le 15 juin 1564, à l'entrée de la rivière que, lors du premier voyage, on avait appelée la *Rivière de Mai*, il trouva le fort abandonné et ruiné et décida

qu'un autre serait construit, mais à deux lieues de l'embouchure du fleuve.

Les Indiens témoignèrent une grande joie du retour des Français qu'ils fêtèrent par les cris répétés de : *Antipola! antipola* (ami) ! Ils s'empressèrent aussi de leur montrer qu'ils avaient respecté la colonne naguère élevée par Ribaut.

« Nous la trouvâmes, dit Laudonnière, environnée de couronnes de laurier et à ses pieds force petits paniers de mil qu'ils appellent en leur vulgaire *Tapaga Tapola*. Ils la baisèrent lors à leurs arrivée et nous supplièrent de faire de même. » Le parousti ou cacique *Saturiana* vint rendre visite à Laudonnière, et, serrant ses mains avec un air de grande affection, lui présenta ses enfants dont l'ainé était chargé d'offrir au capitaine un lingot d'argent. *Saturiana* se montra plus pressé encore le lendemain quand le Français lui vint rendre sa visite. « Nous le trouvâmes à l'ombre d'une frescade¹, accompagné de bien quatre-vingts Indiens, et paré pour lors à l'indienne, c'est à savoir d'une grande peau de cerf accoutrée en chamois, et peinte en compartiments d'étranges et diverses couleurs, mais d'un portrait si naïf et sentant son antiquité, avec toutes les règles compassées au juste qu'il n'y a si exquis peintre qui y sût trouver à reprendre ; tant est le naturel de ce peuple étranger parfait et bien conduit que, sans aide ni faveur aucune des arts, il peut, par le moyen de sa première mère, contenter l'œil des artisans, voire de ceux qui par leur industrie peuvent trouver à redire des choses les plus parfaites. »

Le parousti voulut faire présent à Laudonnière de sa belle peau de cerf et lui prodigua, autant et plus que la veille, les témoignages d'affection, mais peut-être pas com-

1. Abri de feuillages.

plètement
chaque in
prononcé
pas au F
des enne
plus affe
mon pou
tenta tel
eux. »

Prome
regretter
prêt à se
eution, l
du fort e
ajouta «
Pinimiti
et s'il ne
ressentir

Laud
neutralit
se réalis
arquebu
de la cor

Le cor
résultat

A que
pourtant
tés par l
marcher
retour a
moqueri
entendre
Laudc

plètement désintéressés. Dans les discours du chef, à chaque instant revenait le mot : *Thimogona! Thimogona!* prononcé avec un accent et des gestes qui ne permettaient pas au Français de douter que le parousti désignât ainsi des ennemis : « Dont m'étant aperçu, pour me le rendre plus affectionné, je lui promis de l'accompagner de tout mon pouvoir s'il voulait les combattre; chose qui le contenta tellement que dès lors il se promit la victoire sur eux. »

Promesse inconsidérée que Laudonnière fut prompt à regretter; car, lorsque quelque temps après, le parousti, prêt à se mettre en campagne, en envoya réclamer l'exécution, le Français s'en excusa en disant que les travaux du fort exigeaient sa présence et celle de tous les siens; il ajouta « que pour son amitié il ne voulait pas acquérir l'inimitié de l'autre. » Le parousti « ne s'en contenta fort » et s'il ne le montra pas ouvertement, il garda un profond ressentiment du refus.

Laudonnière ne sut pas persister dans cette politique de neutralité. Séduit par des promesses qui ne devaient pas se réaliser, il consentit à envoyer un secours de vingt-cinq arquebusiers au cacique Outina, le chef le plus important de la confédération des Apaches.

Le concours des Français décida de la victoire, mais ce résultat éveilla la défiance même des Indiens, nos alliés.

A quelques temps de là, d'autres soldats dont Outina pourtant avait demandé le secours, « furent assez mal traités par lui et au lieu de les mener contre Astina, il les fit marcher contre ses autres ennemis. Par quoi étant de retour au fort, fâchés et aiguillonnés au possible d'une telle moquerie, ils me firent leurs plaintes et me donnèrent à entendre qu'ils étaient presque morts de faim. »

Laudonnière s'était donc aliéné les Indiens qui en ve-

naient à considérer les Français comme des auxiliaires non moins dangereux que puissants dont il fallait se débarrasser à tout prix. « Ces Indiens, traitres et méchants de nature, et connaissant notre famine étrange, nous vendaient les vivres si chèrement qu'en moins de rien ils nous tirèrent toute notre marchandise que nous avions de reste. Qui pis est, craignant d'être forcés de nous, ils n'approchèrent plus de notre fort que de la portée d'une arquebuse. Là ils apportaient leur poisson dans leurs petites almadies¹ jusques auxquelles nos pauvres soldats étaient contraints aller, et le plus souvent, ainsi que j'ai vu, se dépouiller de leur propre chemise pour avoir un poisson. Que si quelquefois ils remontraient aux sauvages le prix excessif qu'ils prenaient, ces méchants leur répondaient brusquement :

« — Si tu fais grand cas de ta marchandise, mange-la et nous mangerons notre poisson.

« Puis ils éclataient de rire et se moquaient de nous à gueule bée ; dont nos soldats, perdant toute patience, eurent souvent envie de les mettre en pièces et leur faire payer le tribut de leur folle arrogance. »

La misère croissait toujours ; cela provoqua parmi les colons et les soldats des mécontentements qui aboutirent à un complot dont un bas officier, du nom de des Fourneaux, se fit le chef. Les mutins pénétrèrent un matin dans la chambre de Laudonnière qui, surpris et malade d'ailleurs, ne put se défendre. Ils se saisirent de lui et le conduisirent à bord d'un navire dont ils s'étaient emparés et, en le menaçant de la mort, ils arrachèrent au capitaine l'autorisation d'armer deux brigantins afin de se procurer des vivres dans les colonies espagnoles. Les

1. Barques en écorce.

hommes
d'abord
tout ce
l'adresse
moment
mis en f
(le fort)
avait de
de pirat
pour de

Rétat
soldats
déconve
qu'un e
son ord
gnons r
garrotté
ils furent

Les v
fait pris
mil et d
cines qu
tiers : l
et en f
avec de
si grand
les ord
qu'il pu
dre pou
se man

Rédu
courag
France

hommes qui montaient ces brigantins firent une descente, d'abord à Cuba, puis à la Jamaïque, et s'emparèrent de tout ce qui se trouvait à leur convenance. Mais, grâce à l'adresse et à l'énergie du gouverneur de la Jamaïque, un moment prisonnier et qui sut leur échapper, ils furent mis en fuite et revinrent peu triomphants à la *Caroline* (le fort). Là, déjà, un envoyé du gouverneur de Cuba les avait devancés pour se plaindre énergiquement des actes de piraterie commis au préjudice des habitants de l'île et pour demander justice.

Rétabli dans son commandement par des officiers et des soldats fidèles, Laudonnière, à qui les mutins, après leur déconvenue, offraient de faire leur soumission, jugea qu'un exemple de sévère punition était nécessaire. Par son ordre, quatre des plus coupables, que leurs compagnons n'essayèrent même pas de défendre, furent saisis, garrottés et amenés à terre ; condamnés à être pendus, ils furent exécutés immédiatement.

Les vivres manquaient de plus en plus, bien qu'on eût fait prisonnier Outina pour forcer ses sujets à apporter du mil et du poisson : « Si bien que notre recours fut aux racines que la plupart des nôtres faisaient piler dans les mortiers : les autres prenaient du bois d'esquine, le battaient et en faisaient de la farine, laquelle ils faisaient bouillir avec de l'eau et la mangeaient. Même cette misère fut si grande qu'il s'en rencontra un, lequel éplucha parmi les ordures de ma maison toutes les arêtes de poisson qu'il put trouver, lesquelles il fit sécher et mettre en poudre pour en faire du pain. Les effets de cette famine hideuse se manifestèrent incontinent par des maladies. »

Réduits à cette détresse, les soldats et colons perdirent courage et pressèrent Laudonnière de les ramener en France. Celui-ci, après avoir quelque temps résisté,

dut se rendre à leurs instances et songer à l'évacuation du fort et au embarquement. Il s'occupait de ses préparatifs de départ quand parut dans la rade une escadre de quatre navires anglais commandés par le capitaine Hawkins qui, avec une générosité rare, prodigua aux Français tous les secours dont ils avaient besoin, offrant de ramener en Europe sur ses navires ceux des colons qui le désireraient, ce que beaucoup acceptèrent. Laudonnière, lui, avait acheté du capitaine un bâtiment sur lequel il comptait s'embarquer avec ses officiers et ses soldats.

Tout semblait ainsi réglé lorsqu'à l'horizon on signala trois navires d'un fort tonnage¹ portant pavillon français. Ils vinrent mouiller à quelque distance et de l'un d'eux une barque se détacha qui amena à terre un officier par lequel Laudonnière apprit que les trois navires venaient de France en effet avec des renforts, des munitions, des vivres, et qu'ils avaient pour commandant Ribaut. Laudonnière se réjouissait à la pensée de revoir son ancien capitaine et ami, mais sa joie fut singulièrement troublée par la lecture d'un pli que lui remit l'officier et qui lui annonçait, en termes assez brefs, qu'il était relevé de ses fonctions, rappelé en France, et remplacé dans son poste par Ribaut. Des rapports envoyés contre lui en Europe, rapports calomnieux et trop facilement écoutés, avaient provoqué sa destitution. Mais lorsque Ribaut fut descendu à terre, il fut facile à Laudonnière de montrer le peu de fondement des accusations portées contre lui, et après une explication amicale entre les deux capitaines, il fut convenu que Laudonnière resterait provisoirement pour surveiller les travaux de réparations des fortifications du

¹ Sans compter les moindres embarcations, car Charlevoix parle de sept navires.

fort qu'i
travail
ralliés a
navires
Avilas.

Comme
deux cap
se croya
furent b
et leur i
Menand
Françai
rait hun
ne devai

« — L
ses pied
dence e
Couronn
nous ad
donc bie
réponse.
en consé

« — Q
lui, en
généreu
nemi pa
mais la
plus intr
les vais
grands,
les nôtre
bat dan
un long

fort qu'il ne pouvait plus être question d'évacuer. On y travaillait activement avec l'aide des Indiens, de nouveau ralliés aux Français, lorsqu'on vit arriver six grands navires espagnols commandés par Pedro Menandez de Avilas.

Comme les deux nations n'étaient point en guerre, les deux capitaines français ne s'inquiétèrent point d'abord, se croyant assurés contre tout projet d'agression ; mais ils furent bientôt détrompés. Grands furent leur étonnement et leur indignation quand un parlementaire, envoyé par Menandez, vint, au nom de l'amiral espagnol, sommer les Français de se rendre à discrétion, déclarant qu'il traiterait humainement les catholiques, mais que les hérétiques ne devaient espérer ni grâce ni merci !

« — Le misérable ! s'écria Ribaut hors de lui et jetant à ses pieds l'insolent message. Vit-on jamais pareille impudence et plus insigne violation des traités, car les deux Couronnes sont en paix ! Mais ces Espagnols !... Oser nous adresser une proposition aussi outrageante ! Il croit donc bien à notre lâcheté ! je vais lui porter moi-même la réponse... à coups de canon. Et il donnait déjà les ordres en conséquence.

« — Que faites-vous ? dit Laudonnière, plus maître de lui, en dépit de sa juste indignation. Je comprends le généreux sentiment qui vous fait courir au devant de l'ennemi par l'impatience de venger un si sanglant affront, mais la réflexion doit vous retenir ; le courage, même le plus intrépide, n'exclut pas la prudence. Considérez que les vaisseaux des Espagnols sont plus nombreux, plus grands, et, ce semble, mieux armés, mieux équipés que les nôtres, leurs forces presque doubles. Risquer le combat dans ces conditions, avec des équipages fatigués par un long voyage, n'est-ce point une tentative trop hasar-

deuse ? Retranchés au contraire dans le fort pourvu d'une bonne artillerie, nos braves soldats, nos colons, quoique inférieurs en nombre, peuvent défier tous les efforts de l'ennemi, et, s'il ose s'approcher, s'il ose surtout tenter une descente, lui faire payer cher son manque de foi et sa témérité ! Songez surtout aux dangers de cette mer si étrangement perfide où les orages sont fréquents et tout à coup bouleversée par la tempête, alors que, comme à présent, la voyant paisible et riante, on croyait davantage pouvoir se fier à elle.

« — Non, non, dit Ribaut obstiné dans sa résolution. Ils croiraient que nous avons peur et il me tarde de leur prouver... » Et malgré les nouvelles et pressantes observations de son collègue, il donna l'ordre d'embarquer sur les plus grands navires tous les hommes valides, ne laissant guère à Laudonnière pour la défense du fort qu'une cinquantaine d'hommes. Garnison bien insuffisante, et que Ribaut jugeait presque inutile encore, puisqu'il ne devait pas laisser aborder les Espagnols qu'il se croyait sûr de battre.

Mais sa confiance, qui ressemblait trop à la présomption, fut trompée cruellement et il ne tarda pas à regretter d'avoir si opiniâtrement fermé l'oreille aux conseils du prévoyant Laudonnière. Car à peine sa flottille eut quitté le port, qu'elle se vit assaillie par une violente tempête, et ne put joindre celle des Espagnols, à l'abri dans la *Rivière des Dauphins*, tandis que les navires français, bientôt séparés les uns des autres, étaient entraînés au loin par les vents et les vagues furieuses. Après avoir erré tout une semaine le navire de Ribaut vint s'échouer à peu de distance du fort, alors occupé par les Espagnols, auxquels le capitaine fut forcé de se rendre lui et les siens. Mais malgré la foi jurée, tous les prisonniers furent massacrés.

Maint
nus ma
fuyaient
espagnols
Rivière
les navires
ment qu
désespé
furent t
vint cor
chure c
navires
Les E
sifs (sa
au nom
paigne,
sanglan
ayant e
femmes
disant q
venus i
hérésies
sanglan
aux Fra
navrer l
ils eusse
les yeu
puis av
contre l
Ce ré
protesta

1. Dan

Maintenant voici comment les Espagnols étaient devenus maîtres du fort. Pendant que les vaisseaux français fuyaient malgré eux emportés par l'ouragan, la flotte espagnole, profitant d'un instant de calme, quitta la *Rivière des Dauphins*, et s'approcha du fort canonné par les navires et bientôt attaqué par les troupes de débarquement qui s'en emparèrent assez vite malgré la résistance désespérée de Laudonnière et de ses rares soldats qui tous furent tués. Le capitaine, resté seul avec un soldat, parvint comme par miracle à s'échapper et à gagner l'embouchure du fleuve où il put s'embarquer sur un des petits navires laissés en arrière par Ribaut.

Les Espagnols auraient même égorgé les colons inoffensifs (sans doute les nouveaux émigrants venus d'Europe) au nombre de 400 : « Ces massacreurs et bourreaux d'Espagne, dit le Moine de Mourgues, pour couronner leur sanglante tragédie, firent un beau grand feu de joie, et, ayant entassé dessus tout les corps des hommes, des femmes, des petits enfants, les réduisirent en cendres, disant que c'étaient de méchants luthériens qui étaient venus infecter cette nouvelle chrétienté et y semer des hérésies. Cette furieuse troupe rejetait même sa colère et sanglant dépit sur les morts et les exposèrent en montre aux Français qui restaient sur les eaux¹ et tâchaient à navrer le cœur de ceux desquels ils ne pouvaient, comme ils eussent bien voulu, démembrer les corps ; car arrachant les yeux des morts, les fichaient au bout des dagues et puis avec cris, hurlements et toute gaudisserie, les jetaient contre nos Français vers l'eau. »

Ce récit est d'un témoin oculaire, mais ce témoin est protestant et quelque peu suspect quand il s'agit des

1. Dans les vaisseaux échappés au naufrage.

Espagnols catholiques. Il ne faut pas oublier que les calvinistes français à la même époque, attaquaient en pleine paix les Pays-Bas espagnols et que, sur toutes les mers, les corsaires hollandais et anglais pendaient les missionnaires catholiques.

Laudonnière, de retour en Europe, se plaignit hautement de l'agression des Espagnols. On ne voulait aucunement se brouiller avec l'Espagne, et l'on n'avait pas lieu d'être satisfait des calvinistes. Il se retira dans son pays où il mourut. Gourgues devait le venger.

III

La vengeance.

« Ce gentilhomme bordelais (Gourgues), dit Basanier, l'éditeur du voyage de Laudonnière, poussé d'un désir de vengeance, de relever l'honneur de sa nation, emprunte de ses amis et vend partie de ses biens pour dresser et fournir trois moyens navires portant 150 soldats avec octante mariniers choisis sous le capitaine Cazenove, son lieutenant, et François, maître sur les matelots. Puis, partit le 22 août 1567, et après avoir combattu quelque temps les vents et tempêtes contraires, enfin arriva et territ à l'île Cuba », d'où il fit voile pour la Floride. Là passant devant le fort, il arbora le pavillon espagnol pour tromper la garnison qui le salua de deux canonnades que les navires leur

rendirer
qu'il eût
quinze
nommée
Une fi
exaspér
Seconde
d'une m
dont la
ment, n
Françai
enlevés,
balles d
« aux b
accroch
par un
sa faute
Mais au
donné,
comme
fit écri
fais ce
mais ce
Char
le vrai
par la
cents q
l'expéd
rieuse
condui
fait un
qu'en l
eux. »

rendirent. « Gourgues feignant d'aller ailleurs jusqu'à ce qu'il eût perdu le lieu de vue, la nuit venue, descendit à quinze lieues du fort, devant la rivière Tacatacourou, nommée Seine par les Français. »

Une fois à terre, il se mit en rapport avec les Indiens exaspérés par les violences et la tyrannie des Espagnols. Secondé par ces nombreux alliés, Gourgues, profitant d'une nuit obscure, arrive jusqu'au pied du fort principal dont la garnison, quoique surprise, se défend courageusement, mais en vain. Tout cède à la fougue des assaillants, Français et Indiens auxiliaires; les retranchements sont enlevés, et les Espagnols qui, ne tombent pas sous les balles des arquebuses ou le tranchant du fer sont pendus « aux branches des mêmes arbres où ils avaient naguère accroché les Français; cinq desquels avaient été étranglés par un Espagnol qui, se trouvant à tel désastre, confessa sa faute, et la juste punition que Dieu lui faisait souffrir. Mais au lieu de l'écriveau que Pedro Menandez leur avait donné, portant ces mots en Espagnol : *Je ne fais ceci comme à Français, mais comme à Luthériens*, Gourgues fit écrire en une table de sapin avec un fer chaud : *Je ne fais ceci comme à Espagnols, ni comme à Mariniers, mais comme à traitres, voleurs et meurtriers.* »

Charlevoix dit avec raison à ce sujet : « Outre que dans le vrai les représailles sont rarement exemptes d'injustice, par la raison qu'elles tombent plus souvent sur les innocents que sur les coupables, je ne crains point de dire que l'expédition du chevalier de Gourgues, jusque-là si glorieuse pour lui, aurait été infiniment plus relevée par une conduite où sa modération et la générosité française eussent fait un beau contraste avec l'inhumanité des Espagnols qu'en la terminant avec la même fureur qu'il détestait en eux. »

Gourgues « se voyant pauvre de gens pour garder les forts, moins encore pour les peupler », et craignant que, lui parti, les Espagnols ne vinssent de Cuba ou des Antilles pour s'y établir de nouveau, ou que « les sauvages ne s'en prévalussent plus tard contre les Français », résolut de ruiner remparts et bâtiments, ce qu'il exécuta en peu de temps aidé par les Indiens qu'il avait su persuader de l'utilité pour eux de la mesure et qui s'y employèrent avec un tel zèle que bientôt les fossés furent comblés et les retranchements mis au raz de terre. Cela fait, Dominique se rembarqua, comblé de présents par les sauvages qui de tous les pays voisins accouraient pour le saluer comme leur tuteur et libérateur et « fondant en larmes pour son départ ».

Gourgues à son retour en France fut dénoncé par la cour d'Espagne à la cour de France « comme auteur de si sanglant acte contrevenant à leur alliance et confédération sans faire attention que les siens avaient été premièrement infracteurs de cette confédération », dit Lescarbot. « Lorsqu'il vint à Paris pour se présenter au roi lui faire entendre, ajoute Basanier, avec le succès de son voyage les moyens qu'il avait de remettre tout ce pays en son obéissance, à quoi il protestait d'employer sa vie et tout ce qui lui restait de moyens, il eut recueil et réponses tant diverses qu'il fut enfin forcé de se céler longtemps à la cour de Rouen. » Sans l'assistance d'amis puissants, le vaillant capitaine eût couru risque de la vie. Aussi la reine d'Angleterre, Elisabeth, lui ayant fait faire des propositions très avantageuses s'il voulait entrer à son service, on lui conseillait fort d'accepter et il n'en paraissait pas éloigné, ce qui ne témoigne pas d'une foi catholique bien solide. Mais, sur ces entrefaites, il fut averti que le roi de France, qui au fond n'avait pas eu regret et bien au contraire à son action

lui ren
nonce
de la r
Quel
le com
son dro
emparé
reux à
partit en
tombé
jours «
la réputa
taines d
éloges s
fût entr
et si elle
du nom
Le de
où Charl
hérétique
prise ins
prit de s
gascon a
Marsan c
ble à la R
jamais. »

1. Gourgues
avec trente
une défense
galère

lui rendait ses bonnes grâces, ce dont il reçut bientôt l'annonce officielle et tout aussitôt il déclina les propositions de la reine d'Angleterre.

Quelque temps après, dom Antoine lui offrit à son tour le commandement de la flotte qu'il armait pour soutenir son droit à la couronne de Portugal dont Philippe II s'était emparé. Gourgues accepta cette fois sans hésitation, heureux à la pensée de combattre encore les Espagnols, et il partit en toute hâte pour se rendre auprès du prince. Mais, tombé malade à Tours, il y mourut au bout de quelques jours « universellement regretté, dit Charlevoix, et avec la réputation d'un des plus braves et des plus habiles capitaines de son siècle, digne sans doute des plus grands éloges si le ressentiment de ses injures particulières¹ ne fût entré pour rien dans la plus brillante action de sa vie et si elle n'eût eu d'autre motif que son zèle pour l'honneur du nom français. »

Le dernier historien espagnol de la Floride, à l'époque où Charlevoix écrivait, avait prétendu que Gourgues était *hérétique furieux*, de sorte qu'on pouvait croire son entreprise inspirée moins par le zèle patriotique que par l'esprit de secte. Mais Charlevoix dit que « ce gentilhomme gascon appartenait à une famille distinguée de Mont-de-Marsan connue de tout temps par un attachement inviolable à la Religion catholique et que lui-même ne s'en éloigna jamais. »

¹ Gourgues jeune encore, servant en Italie, avait eu à soutenir avec trente hommes l'effort de l'armée espagnole tout entière. Après une défense héroïque, fait prisonnier, il aurait été envoyé sur une galère

R



Lors
punir les
contre le
qu'on po
valier de
merveille
consigné
Malte. Un
se vit sé
l'apercev
Le chréti
autant qu
cheval de
puis le tr
gnard, il
et donna
salué par
mes.

Ce hard
par ses av
vers 1510

T. 1.

VILLEGAGNON

Lors de l'expédition de Charles-Quint en Afrique pour punir les corsaires d'Alger de leurs agressions continuelles contre la chrétienté, on remarqua beaucoup, parmi ceux qu'on pourrait appeler les nouveaux croisés, un jeune chevalier de Malte qui se distingua par son intrépidité et son merveilleux sang-froid. On citait de lui notamment ce fait consigné par Vertot dans son *Histoire des chevaliers de Malte*. Un jour, le jeune chevalier, entraîné par son ardeur, se vit séparé des siens et démonté. Un cavalier maure, l'apercevant alors, court sur lui à toute bride et le blesse. Le chrétien néanmoins, malgré sa blessure, leste encore autant que hardi, s'élançe d'un bond sur la croupe du cheval de son ennemi qu'il enlace d'un bras vigoureux ; puis le traversant de part en part avec la lame de son poignard, il jette à terre le cadavre, s'affermit sur les étriers et donnant de l'éperon au cheval, regagne le camp chrétien salué par les applaudissements joyeux de ses frères d'armes.

Ce hardi chevalier, c'était Villegagnon, depuis si célèbre par ses aventures au Brésil et ses disputes avec Calvin. Né vers 1510, à Provins, d'une ancienne et noble famille, il

était neveu de Villiers de l'Île-Adam, grand maître de l'Ordre de Malte où il fit profession en 1531. Robuste, bien fait de sa personne, adroit à tous les exercices, il joignait à ces avantages extérieurs un esprit sagace, une vive intelligence développée de bonne heure par la culture des lettres.

Caractère aventureux, Villegagnon fut du nombre des gentilshommes qui se disputèrent l'honneur de voler au secours de Marie Stuart, la belle et infortunée reine d'Ecosse dont les Anglais menaçaient les Etats. Trompant les croisières anglaises, il aborda sur la côte septentrionale du royaume, prit Marie à son bord, et la ramena, saine et sauve, en Bretagne (1548).

Deux ans après, il apprit que les Turcs se préparaient à attaquer Tripoli que tenaient alors les chevaliers de Malte ; aussitôt il en informa le grand maître, d'Olmedes, afin qu'il se tint sur ses gardes, et complétât, s'il était besoin, ses préparatifs de défense. Les Turcs avaient mis le siège devant Tripoli dont les habitants perdaient courage, lorsque parut Villegagnon suivi de six autres chevaliers envoyés par le grand maître. Ce faible secours suffit pour rendre le courage aux assiégés. Ils réparèrent leurs fortifications sous la direction de Villegagnon qui encourageait les ouvriers par la parole et par l'exemple. Néanmoins, malgré d'héroïques efforts, abandonnée à elle-même, Tripoli dut capituler, et Villegagnon revint à Malte, puis de là se rendit en France. Bientôt, apprenant qu'on imputait aux Français la chute du fort de Tripoli, il publia une relation du siège dans laquelle il justifia pleinement les chevaliers français.

Peu après, il fut nommé par Henri II vice-amiral de Bretagne ; mais des démêlés avec le gouverneur de Brest, où il avait bien sa part de torts, forcèrent Villegagnon à

quitter
sation
que les
pour y
il, n'éta
était de
sement,
lequel l
Mis e
lier sa b
au fond
protesta
draient
ainsi po
ce qui
apostat,
taires ? S
position

Quoi
plète à c
tinée à
mettre à
2,000 to
lesquels
des solda

Le 12
après qu
assaillit l
à bord c
relâcher
relâche f
riers, qu
désertère

quitter la province. Il revint à Paris et demanda l'autorisation d'aller fonder une colonie en Amérique, en affirmant que les circonstances n'avaient jamais été plus favorables pour y combattre les Espagnols. Mais Villegagnon, paraît-il, n'était point sincère dans ses déclarations; son intention était de se diriger vers le Brésil pour y fonder un établissement, bien que ce pays appartint alors au Portugal avec lequel la France se trouvait en paix.

Mis en rapport avec l'amiral de Coligny, il sut se concilier sa bienveillance en lui faisant entendre que l'expédition, au fond, n'avait pas d'autre but que d'assurer un asile aux protestants dans le cas où les circonstances leur deviendraient trop contraires en Europe. Villegagnon parlait-il ainsi pour réussir auprès de l'amiral en flattant ses idées, ce qui était peu digne d'un chevalier de Malte? Ou bien, apostat, s'était-il laissé séduire aux prédications des sectaires? Sa conduite permet d'accepter l'une et l'autre supposition; mais la dernière paraît la plus vraisemblable.

Quoi qu'il en soit, Coligny donna une approbation complète à ce projet. Outre une somme de 40,000 livres, destinée à pourvoir aux premiers besoins des colons, il fit mettre à la disposition de Villegagnon deux navires de 2,000 tonneaux bien armés, bien approvisionnés et sur lesquels s'embarquèrent, avec une compagnie d'artificiers, des soldats et des aventuriers.

Le 12 juillet 1555, on quittait le port du Havre; mais après quelques heures de navigation, une violente tempête assaillit les navires, et bientôt une voie d'eau, qui se déclara à bord du vaisseau que montait le chevalier, le força à relâcher à Dieppe pour réparer ses avaries. Pendant cette relâche forcée, bon nombre des artificiers et des aventuriers, que la mer avait rendus malades et découragés, désertèrent. Malgré cet abandon qui, en affaiblissant ses

forces, devait contribuer au mauvais succès de l'expédition, Villegagnon persévéra dans ses projets. Aussitôt son navire réparé, il remit à la voile et, après une navigation laborieuse, il arriva, le 10 novembre, à l'entrée de la baie de Rio-Janeiro.

Au lieu de fonder tout d'abord un établissement en terre ferme, Villegagnon débarqua son monde sur une petite île, située à une lieue environ de la côte, et de toutes parts entourée, et aussi protégée par des rochers. Il s'établit au centre sur un roc élevé à plus de 50 pieds, et qui, creusé à l'intérieur, fut transformé en vaste magasin. Ce fort reçut le nom de *Fort Coligny*, en l'honneur de l'amiral, à qui Villegagnon écrivit une longue lettre dans laquelle il vantait la richesse du pays, son admirable température, sa végétation luxuriante qui en faisait un véritable paradis terrestre. Il ajoutait (ce qui d'ailleurs était vrai) qu'il s'était ménagé l'alliance de plusieurs tribus indiennes témoignant des dispositions les plus amicales. Il terminait en demandant des renforts et en réclamant « quelques bons théologiens de Genève ».

La réponse se fit longtemps attendre, et Villegagnon dans l'intervalle eut à lutter contre de grandes difficultés dont il ne triompha que grâce à son énergie et à un esprit fertile en ressources. D'abord l'île manquait d'eau, ce qui obligea, plus d'une fois, le capitaine à rationner les colons déjà peu satisfaits de se voir réduits pour leur nourriture aux productions du pays.

Trois navires arrivèrent d'Europe expédiés aux frais de la Couronne. « Ils portaient deux cents quatre-vingt-dix hommes, six enfants destinés à apprendre la langue des naturels et cinq jeunes femmes avec une matrone qui excitèrent particulièrement l'admiration des sauvages, plus étonnés, dit Léry, de voir des femmes vêtues (car ils

n'en
moni
aussi
encor
gagno
Guilla
qui a
curie
n'est
laisse
récits
tém
les g
Dans
cette
« va
« eu
« l'un
« per
« nat
« cor
« bre
« ext
Ce
suspe
par V
vice.
lesqu
guerr
plus
embr
gaut,
qu'il

n'en avaient jamais vu) qu'ils ne furent ébahis des cérémonies ecclésiastiques, lesquelles cependant leur étaient aussi du tout inconnues. » Sur les navires se trouvaient encore, comme passagers, Bois-le-Comte, neveu de Villegagnon, deux ministres protestants, Pierre Richer et Guillaume Chartier, expédiés par Calvin, et Jean de Léry qui a écrit une relation de l'expédition, relation fort curieuse, mais très hostile à Villegagnon. Jean de Léry n'est certainement pas impartial, et on peut croire qu'il se laisse entraîner par l'esprit de secte quand on compare ses récits avec ceux des écrivains portugais qui rendent un témoignage plus favorable à Villegagnon, dont ils louent les grands desseins et l'habileté comme administrateur. Dans une lettre du gouverneur portugais de Rio Janeiro à cette époque, on lit : « Villegagnon n'agit pas avec les sauvages de la même manière que les Portugais ; il est avec eux libéral à l'excès et observe une stricte justice. Si l'un de ses gens commet une faute, il est immédiatement pendu ; aussi est-il craint de ces derniers et adoré des naturels. Il se fait instruire dans l'usage des armes, et comme la tribu avec laquelle il est allié est très nombreuse et l'une des plus braves, il peut devenir bientôt extrêmement redoutable. »

Ce témoignage si explicite d'un ennemi rend un peu suspect ce que Léry nous raconte des cruautés exercées par Villegagnon contre les sauvages qu'il avait à son service. « Trente ou quarante hommes et femmes *Margaias*, lesquels les Toupinambous, nos alliés, avaient pris en guerre et lui avaient vendus pour esclaves, étaient traités plus cruellement. Et de fait, je lui vis une fois faire embrasser une pièce d'artillerie à l'un d'eux, nommé Mingaut, auquel, pour une chose qu'il ne méritait presque pas qu'il fût tancé, il fit néanmoins (à l'imitation du cruel

empereur Dioclétien), surfondre ou dégoutter, sinon du plomb, du moins du lard fort chaud sur les reins, tellement que ces pauvres gens disaient en leur langage : « Si nous eussions pensé que *Paycolas* (ainsi appelaient-ils Villegagnon) nous eût traités de cette façon, nous nous eussions plutôt fait manger à nos ennemis que de venir vers lui. »

Léry commence par se louer du bon accueil fait, lors de leur arrivée, aux émigrants par Villegagnon, « lequel vint au-devant d'eux, les saluant l'un après l'autre, comme aussi avec un visage ouvert, les accolant et les embrassant fort affectueusement ; » mais il ne tarde pas à changer de langage. « Toutefois, nous autres, nouveaux venus, demeurâmes et dinâmes, ce jour-là en la même salle où pour toutes viandes, nous eûmes de la farine faite de racines (de manioc), du poisson boucané, c'est-à-dire roti à la mode des sauvages, d'autres racines cuites aux cendres, et pour breuvage, parce qu'il n'y a en cette île fontaine, puits, ni rivière d'eau douce, de l'eau d'une citerne ou plutôt d'un égout de toute la pluie qui tombait en l'île, laquelle était aussi verte, orde et sale, qu'un vieil fossé couvert de grenouilles. Vrai est qu'en comparaison de celle si pesante et si corrompue que j'ai dit ci-devant que nous avions bue au navire, encore la trouvions-nous bonne. Finalement notre dernier mets fut que, pour nous rafraîchir du travail de la mer, au partir de là, on nous mena tous porter des pierres et de la terre en ce fort de Coligny qu'on continuait de bâtir : c'est le bon traitement que Villegagnon nous fit dès les beaux premiers jours de notre arrivée, sans que la nécessité le contraignit à ce qu'il n'eût aucun égard à ce que nous étions fort affaiblis du passage de la mer, et à la chaleur qu'il fait ordinairement en ce pays-là. »

Certes, cette conduite serait dure ; mais l'historien protestant n'exagère-t-il pas ? L'irritation perce dans son style, irritation dont la vraie cause se trouve peut-être dans cette phrase qui termine le paragraphe : « Il n'y eut celui de nous qui, par manière de dire, ne s'employât allégrement, outre ses forces, l'espace d'environ un mois à faire ce métier, lequel néanmoins, nous n'avions pas accoutumé. Sur quoi je puis dire que Villegagnon ne s'est pu justement plaindre que, *tant qu'il fit profession de l'Évangile*, en ce pays-là, il ne tira de nous tout le service qu'il voulut ».

N'est-ce point là le principal tort de Villegagnon aux yeux de Léry ? Il est certain du reste qu'à l'arrivée des nouveaux émigrants Villegagnon fit ouvertement profession de calvinisme. Pendant le premier sermon du ministre Richer, « Villegagnon, entendant exposer cette matière, ne cessait de joindre les mains, de lever les yeux au ciel, de faire de grands soupirs et autres semblables contenance, faisant émerveiller un chacun de nous. Semblablement, quand le sermon fut achevé, Villegagnon faisant toujours le zélé, tant, comme il disait, pour dédier son fort, que pour faire confession de sa foi en face de l'Église (s'étant mis à genoux sur un carré de velours, lequel son page portait ordinairement après lui), prononça à haute voix deux oraisons desquelles ayant eu copie, je les ai insérées mot à mot, sans y changer une seule lettre. »

Léry donne, en effet, tout au long ces discours ou prédications qui n'ont pas moins de sept pages dans le livre. Puis, il s'étend longuement sur les variations religieuses de Villegagnon qu'il accuse de « révolte ». Cette révolte n'était qu'un retour à la vraie foi.

L'expédition mal commencée finit mal. Après bien des démêlés avec Léry et les sectaires qu'il expulsa, Villega-

gnon se rendit lui-même en France pour y chercher des secours et des renforts, dit-il, aux quelques soldats qu'il laissait dans l'île et qui ne devaient plus le revoir, « car les Espagnols, ayant surpris la garnison, égorgèrent, comme gens sans aveu et corsaires, tous les Français restés au Brésil¹. »

De retour en France, Villegagnon vit ses demandes repoussées ; puis engagé dans des controverses théologiques où il se jeta avec toute la fougue de son caractère, il renonça à tous ses projets de colonisation. Il eut au moins le courage de répudier hautement ses erreurs et de confesser sa faute dont il reçut l'absolution ; il rentra même dans son ordre où son repentir ne parut pas douteux puisque nous le voyons par la suite, à diverses reprises, chargé de missions honorables, celle entre autres de représenter l'Ordre à la cour de Rome. La considération dont il jouissait prouve qu'on ne jugeait pas sa conduite au Brésil de la même manière que Léry dont le témoignage est fort suspect.

« Ses querelles avec les ministres que Calvin lui avait envoyés, disent d'après les auteurs portugais des écrivains modernes, MM. Roquette et Weiss², et dont *il voulait réprimer l'esprit altier et dominateur*, en le brouillant avec une partie de ses gens, paralysèrent ses efforts. Sans cette circonstance et, si les troubles qui agitaient la France à cette époque eussent permis de lui fournir les secours dont il avait besoin, les Portugais auraient attaqué sans succès son établissement naissant, et l'Anglais Southey, dans

1. Charlevoix : A cette époque les couronnes d'Espagne et de Portugal se trouvaient, depuis quelques années, réunies sur la tête de Philippe II.

2. *Biographie universelle*.

son Hi
gnon
par sa
probal
çaise.

Voil
ratifié
soit pr
ont à

son *Histoire du Brésil*, n'hésite pas à dire que, si Villegagnon ne s'était pas brouillé avec ses compagnons (un peu par sa faute et beaucoup par la leur), Rio-de-Janeiro serait probablement devenue la capitale d'une colonie française. »

Voilà, je crois l'expression de la vérité, et ce jugement, ratifié par la postérité, mérite que le nom de Villegagnon soit prononcé avec honneur et respect par tous ceux qui ont à cœur les gloires de la patrie.

cher des
ats qu'il
ir, « car
rgèrent,
çais res-

des re-
ogiques
e, il re-
moins le
onfesser
ans son
ue nous
de mis-
l'Ordre
ouissait
il de la
ort sus-

ni avait
crivains
voulait
ouillant
s. Sans
France
secours
ans suc-
y, dans

de Por-
tête de

La B
qu'elle
ses ess
même
nombr
se sent
connai
vages
rités a
Il y a l
citer p

1. Vo

J. DE LÉRY

YVES D'ÉVREUX ET CLAUDE D'ABBEVILLE

1

Quelques notes biographiques.

La Relation de Jean de Léry¹, intéressante par les détails qu'elle nous donne sur l'expédition de Villegagnon et sur ses essais de colonisation avortés, est surtout curieuse et même précieuse par les chapitres, heureusement les plus nombreux, où le vieil auteur, dans un style coloré et qui se sent de la vivacité de la première impression, nous fait connaître les mœurs, les habitudes, le caractère des sauvages de même que la physionomie du pays, ses singularités au point de vue du règne minéral, végétal, animal. Il y a là, et en grand nombre, des pages qu'on a plaisir à citer parce qu'elles peignent à merveille les objets et les

1. *Voyage au Brésil*. in-12, 1611

Individus ; aussi, sûr par ma propre expérience que le lecteur goûtera ces descriptions qui mettent pour ainsi dire les choses sous les yeux, aussi bien que les anecdotes, les épisodes qui ajoutent tant d'intérêt à la narration, je ne craindrai pas de faire au livre maintenant très peu connu de Léry de nouveaux emprunts, d'autant plus que je puis contrôler et compléter les récits du voyageur calviniste à l'aide de deux autres ouvrages presque contemporains, écrits d'une façon charmante aussi, et dont les auteurs, par leur caractère, par le souvenir de leurs vertus, par leur zèle et leur dévouement à la religion et à la patrie, nous peuvent donner toute confiance. J'ajoute que le long séjour qu'ils avaient fait parmi les sauvages nous assure qu'ils ne disent rien à la légère, et que leur livre est le fruit de longues et patientes observations. Quelques mots avant d'aller plus loin, ou mieux quelques notes biographiques sur les trois auteurs, J. de Léry, le bon père Yves d'Evreux et Claude d'Abbeville.

J. de Léry qui, simple étudiant encore, avait été expédié par Calvin au Brésil, avec les ministres en titre, pour leur servir d'acolyte, revenu en Europe, fut promu par le pape de Genève aux fonctions de pasteur qu'il exerça aux environs de la Charité-sur-Loire. Forcé de se réfugier à Sancerre en 1573, il se trouva dans cette ville pendant le siège qu'elle eut à subir et dont il publia l'histoire (1574, in-8). « La famine horrible à laquelle on fut réduit dans la ville dit la *Biographie universelle*, affaiblit de nouveau sa santé qui ne s'était jamais bien rétablie depuis son voyage ; il mourut en 1611 », c'est-à-dire trente-six ans après, d'où il est permis de conclure que Léry n'avait point autant souffert du siège, que le dit le biographe.

Lorsque, en 1613, l'amiral de Razilly et la Revardière s'entendirent pour fonder une colonie française dans la

province de Maragnon, au nord du Brésil, l'amiral, fervent catholique, songea tout d'abord aux moyens d'établir une mission pour évangéliser les Indiens. Sur sa demande, Marie de Médicis écrivit au père Léonard qui gouvernait alors le grand couvent des capucins de la rue Saint-Honoré. Quatre religieux, quand tous s'offraient avec un admirable zèle, furent désignés et le père Yves d'Evreux fut nommé leur supérieur.

Razilly, qui les avait reçus à son bord, les conduisit à leur destination et, sitôt arrivés, avec un zèle tout apostolique, ils travaillèrent à la conversion des Indiens idolâtres, non sans succès comme le prouve la narration du P. Yves. Celui-ci ne s'y épargna pas, et même, à la suite de ses fatigues répétées, il fut atteint d'une maladie grave, une paralysie qui le força à repartir pour l'Europe où il eut la douleur d'apprendre que, par suite de la ruine de la colonie française détruite par les Portugais, malgré le courage héroïque de la Revardière, la civilité naissante des Indiens ne pouvait que décliner. Le bon Père, pendant les loisirs forcés que lui faisait la maladie, avait écrit, d'après ses notes et souvenirs, le récit du voyage au Brésil, qui fut imprimé. « Mais, dit M. Ferdinand Denis, dans l'excellente édition qu'il nous a donné de cet ouvrage devenu introuvable¹, pendant l'impression du livre, un événement d'une haute portée politique s'était produit. Le mariage d'une princesse espagnole avec Louis XIII avait été résolu; et tout un parti dans la cour de France avait un intérêt singulier à étouffer tout ce qui pouvait porter ombrage à la maison d'Espagne. Les projets de conquête dans l'Amérique du Sud cessaient tout à coup de trouver des partisans. Dès lors même on dut employer tous les

¹ 1. *Voyage au Brésil*, nouvelle édition. — in-8.

moyens pour faire oublier un projet de conquête dont avec le temps l'Espagne s'était inquiétée; et la relation du père Yves, écrite d'un style si modéré, qui racontait simplement les incidents d'une expédition lointaine, fut vouée à un complet anéantissement. »

L'édition, en effet, fut supprimée : un seul exemplaire fut sauvé par l'amiral de Razilly qui, après l'avoir fait relier magnifiquement, le présenta à Louis XIII adolescent. Cette démarche n'eut d'autre résultat que de faire déposer l'ouvrage sur les rayons de la Bibliothèque royale « où tout le monde le laissa dormir » et d'où il ne devait être tiré qu'après plus de deux siècles par le nouvel éditeur. L'injuste oubli auquel le livre avait été condamné s'étendit à l'auteur sur lequel les biographes se taisent absolument.

Ce que j'ai dit du père Yves d'Évreux, supérieur de la mission, peut s'appliquer à Claude d'Abbeville, sauf qu'il fut moins éprouvé par la maladie et que, de retour en Europe, il ne vit pas entraver la publication de son livre¹. Sa relation, qui piquait vivement la curiosité par la nouveauté des détails qu'elle donnait sur ces pays alors si peu connus, et « sur les mœurs merveilleuses des Indiens », fut recherchée avidement et, aujourd'hui encore, elle peut être consultée avec fruit. Quoique très-bienveillant pour les Indiens, Claude d'Abbeville peint d'une manière plus hardie et plus franche leurs vices et leur cruauté, ce qui fait mieux comprendre de quel profond abîme le christianisme venait les tirer. Son livre, si exact sous ce rapport, abonde en descriptions intéressantes.

1. *Mission des Pères Capucins au Maragnon*. in-12.

quête dont avec
la relation du
i racontait sim-
taine, fut vouée

seul exemplaire
près l'avoir fait
uis XIII adoles-
tat que de faire
liothèque royale
où il ne devait
le nouvel édi-
t été condamné
raphes se taisent

supérieur de la
ville, sauf qu'il
e, de retour en
on de son livre¹.
osité par la nou-
pays alors si peu
s des Indiens »,
encore, elle peut
ienveillant pour
ne manière plus
r cruauté, ce qui
bime le christia-
sous ce rapport,

n-12.

II

Un paradis terrestre.

« Si tant est que la bonne température d'une région ou climat, dit Claude d'Abbeville, ne consiste ou ne dépend que d'une pureté ou modération de l'air, je n'estime pas (ce qui pourrait sembler un paradoxe à aucuns) qu'il y ait lieu plus tempéré et plus délicieux que ce pays-là... Il ne se peut un air plus beau et plus serein qu'il y a ordinairement... Ce pays-là est exempt de toutes contrariétés extrêmes de ces premières qualités : le froid n'y est jamais, sinon en très grande température avec le chaud, et la sécheresse n'y manque non plus de convenables arrosements. Vous n'y voyez point de frimas, ni tant de vilains brouillards comme ici, et n'avez sujet d'y boucher le nez pour quelque infection du serein.

« Au pays du Brésil, on ne sait ce que c'est de vent septentrional excessif en siccité et froidure ; l'on n'y ressent pas le vent méridional putride, maladiif, extrêmement corrosif ; les vents occidentaux froids et humides n'y règnent nullement. L'hiver vous voyez ici la terre toute stérile ; au Brésil, elle est toujours féconde et fructifie en tout temps ; la terre est ici affreuse l'hiver, toutes herbes étant mortes ou flétries, et les arbres dépouillés et comme tout secs ;

au Brésil, vous y avez continuelle verdure, la terre y est toujours diaprée de belles plantes, de diverses et rares fleurs. Entin, il n'y a jamais en ce pays-là qu'un printemps perpétuel, accompagné de l'automne et d'un continuel été : et le tout avec une telle température qu'en toutes les saisons et en tous les mois de l'année, les arbres portent feuilles, fleurs et fruits, lesquels rendent si bonne odeur parmi l'air que toutes les campagnes ne sont autres que *croceis halantes floribus horti*.

« La terre étant là arrosée de tous les côtés par le moyen des bonnes eaux et merveilleusement tempérée par la douceur de l'air, elle ne peut qu'elle ne soit très-fertile ; elle est toujours féconde sans avoir été en friche ni reposée, et elle porte en tout temps sans avoir été ni fumée, ni amendée.... Pour semer toutes sortes de graines, il ne faut aucune industrie ou invention, que jeter ou ficher simplement votre semence en terre sans la bêcher auparavant, et dedans peu de temps vous en retirez bien grande usure.

« Aussi les hommes y vivent longues années. La terre même et les animaux, les eaux et les poissons, l'air et les oiseaux, les plantes, les fruits et les fleurs sont tout autres qu'ici par la température de cette région. Vous n'êtes pas là débile, pesant et endormi comme ici durant les grandes chaleurs de l'été ; au contraire, vous y êtes tout allègre, gaillard et dispos ; et au lieu que vous êtes ici fade et dégoûté par les grandes chaleurs, vous êtes là en continuel appétit ».

Voilà la description d'ensemble : passons maintenant aux détails dans lesquels nos auteurs excellent. Voici d'abord à propos des arbres et des plantes :

« Il se trouve au Brésil, dit Léry, beaucoup de sortes de bois de couleur, entre lesquels j'en ai vu aussi d'aussi

la terre y est
verses et rares
à qu'un prin-
et d'un con-
érature qu'en
née, les arbres
ident si bonne
ne sont autres

côtés par le
t tempérée par
oit très-fertile ;
che ni reposée,
ni fumée, ni
graines, il ne
eter ou ficher
bêcher aupa-
i retirez bien

nées. La terre
ns, l'air et les
ont tout autres
ous n'êtes pas
ant les grandes
s tout allègre,
es ici fade et
s là en conti-

ns maintenant
cellent. Voici

oup de sortes
aussi d'aussi

jaunes que buis, d'autres rouges ¹, d'autres naturellement violets. Semblablement il s'en trouve qui ont les feuilles plus épaisses qu'un teston (plat) ; d'autres les ayant larges d'un pied et demi. Mais surtout je dirai qu'il y a un autre arbre de ce pays-là, lequel avec sa beauté sent si merveilleusement bon que, quand les menuisiers qu'avions amenés de France le chapotaient ou rabotaient, si nous en prenions des copeaux en la main, nous avions la vraie senteur d'une fraîche rose. Un autre au contraire, que les sauvages appellent *aouai*, pue et sent si fort les aulx, que, quand on le coupe ou qu'on en met au feu, on ne peut durer auprès.

« Le *Paco-Aire* ² est un arbrisseau croissant communément de dix à douze pieds de haut. Son fruit a plus de demi-pied de long, et de forme assez ressemblant au concombre : et aussi jaune quand il est mûr ; toute-fois croissant vingt ou vingt-cinq serrés tous ensemble en une seule branche, nos Brésiliens, les cueillant par gros floquets, les emportent en cette sorte à leurs maisons. Touchant la bonté de ce fruit, quand il est venu à maturité, vous diriez en le mangeant que c'est une figue.

« Quant aux ananas, quand ils sont venus à maturité, étant de couleur jaune doré, ils ont une telle odeur de framboise que, non-seulement en allant par les bois et autres lieux où ils croissent, on les sent de fort loin, mais aussi quant au goût fondant à la bouche, et étant naturellement si doux qu'il n'y a confitures de ce pays qui les surpassent ; je tiens que c'est le plus excellent fruit de l'Amérique.

« Pour conclusion, je dirai que, tout ainsi que j'ai ci-

1. Il a donné son nom au pays : *Brésil* veut dire *rouge*.

2. Le bananier sans doute.

devant déclaré qu'il n'y a bêtes à quatre pieds, oiseaux, poissons, ni animaux, en cette terre du Brésil, qui en tout et partout, soient semblables à ceux que nous avons en Europe ; qu'aussi, excepté ces trois herbes, à savoir du pourpier, du basilic, et de la fougère, je n'ai vu arbres, herbes, ni fruits, qui ne diffèrent des nôtres ».

« *L'acajouyer*, dit Claude d'Abbeville, est un arbre ordinairement plus grand et plus gros que les grands pommiers et poiriers que nous ayons. Ses feuilles sont assez semblables à celles du noyer. Ses fleurs sont petites, rougeâtres et très-odoriférantes, exhalant une odeur très-suave parmi l'air que l'on ressent de fort loin. Son fruit s'appelle acajou. De ce fruit les Indiens tirent un vin qu'ils appellent acajou *caossin*.

« *L'amonyeau* est l'arbre où croit le coton ; il n'est pas bien haut, mais fort touffu. Sa feuille est assez semblable au sycomore sauvage ; ses fleurs sont très-belles, d'une couleur jaune et quelquefois blanche, faites comme les clochettes ou campanelles ; son fruit est comme les grosses olives, mais plus pointu par le bout, lequel venant de s'ouvrir en trois, il sort de gros flots de coton au milieu desquels il y a six ou sept petits grains noirs ».

« Il y a des épines, écrit Yves d'Évreux, que vous diriez être créées de Dieu pour représenter le mystère de la passion de Jésus-Christ, parce qu'elles croissent par bouquet, quatre en bas également distantes l'une de l'autre, en forme de croix et une au coupeau, qui tourne la pointe vers le ciel, et est ornée de neuf feuilles réduites en trois petits bouquets, chaque petit bouquet en possédant trois, lesquelles, la saison arrivée, se convertissent en trois fleurs, cette belle épine consistant au milieu. Ces cinq épines sont les cinq instruments des cinq plaies de Jésus-Christ. »

« Mais il faut se borner, et dans cette flore brésilienne si

prodigieusement riche et abondante, j'ai dû me contenter de faire connaître quelques espèces, de même que pour la faune non moins riche.

LÉZARDS.

« Nos Brésiliens au surplus, dit Léry, prennent des lézards qu'ils appellent *touous*, non pas verts ainsi que les nôtres, mais gris et ayant la peau lisse, comme nos petites lézardes; mais quoiqu'ils soient long de *quatre à cinq pieds*, gros de même, et de formes hideuses à voir, tant y a néanmoins que, se tenant ordinairement sur les rivages des fleuves et lieux marécageux comme les grenouilles, aussi ne sont-ils non plus dangereux. Et dirai plus qu'étant écorchés, estripés et nettoyés, et bien cuits (la chair en étant aussi blanche, délicate, tendre, et savoureuse que le blanc d'un chapon), c'est l'une des bonnes viandes que j'ai mangées en Amérique. Semblablement, nos Topinambous ont certains gros *crapauds*, lesquels boucanés avec la peau, les tripes et les boyaux leur servent de nourriture... Ils mangent au semblable des serpents gros comme le bras, et longs d'une aune de Paris, et même j'ai vu des sauvages en trainer et apporter (comme j'ai dit qu'ils font des crocodiles) d'une sorte de serpents riolés de noir et de rouge, lesquels encore tout en vie ils jetaient au milieu de leurs maisons, parmi leurs femmes et enfants qui, au lieu d'en avoir peur, les maniaient en pleines mains.

« Outre plus, il y a en ce pays-là une bête ravissante que les sauvages appellent *Jan-ou-are*¹, laquelle est presque aussi haute enjambée et légère à courir qu'un lévrier;

1. Jaguar.

mais comme elle a de grands poils à l'entour du menton, et la peau fort belle et bigarrée comme celle de l'once, aussi en tout le reste lui ressemble-t-elle bien fort. Les sauvages, non sans cause, craignent merveilleusement cette bête, car vivant de proie comme le lion, si elle les peut attraper, elle ne faut pas de les tuer, puis les déchirer par pièces et les manger.

« Il se trouve aussi, en cette terre du Brésil, un marmot (singe) que les sauvages appellent *sagouin*¹, non plus gros qu'un écureuil et de semblable poil roux : mais quant à sa figure ayant le mufle, le col et le devant et presque tout le reste ainsi que le lion, fier qu'il est de même ; c'est le plus joli animal que j'aie vu par deçà.

« J'en veux encore décrire deux lesquels sur tous les autres sont de forme étrange et bizarre. Le plus gros que les sauvages appellent *hay*² est de grandeur d'un gros chien barbet, et a la face ainsi que la guenon, approchant de celle de l'homme, le ventre pendant comme celui d'une truie pleine de cochons, le poil gris, enfumé ainsi que la laine de mouton noir, la queue fort courte, les jambes velues comme celle d'un ours et les griffes fort longues... Mais au demeurant (chose qui semblera possible fabuleuse), j'ai entendu non-seulement des sauvages, mais des truchements dire que jamais homme ni par les champs ni à la maison n'avait vu manger cet animal.

« L'autre que les sauvages nomment *Couti*³ est de la hauteur d'un grand lièvre, a le poil court, poli et tacheté ; les oreilles petites, droites et pointues ; mais quant à la tête, outre qu'elle n'est guère grosse, ayant depuis les yeux un grouin long de plus d'un pied, rond comme un

1. Babouin ou Callitriche.

2. Ay.

3. Agouti.

bâton et s'étrécissant tout à coup, sans qu'il soit plus gros par le haut qu'auprès de la bouche ; ce museau, dis-je, ressemblant le bourdon ou le chalumeau d'une cornemuse, il n'est pas possible de rien voir de plus bizarre et de plus monstrueuse façon.

« La plus furieuse bête du Brésil, dit Yves d'Évreux, est l'once¹, laquelle tire en grandeur aux lévriers de deçà. Sa face ressemble plus au chat qu'à tout autre animal : elle a les moustaches furieusement arrangées, la vue vivace et épouvantable ; sa peau est comme la peau d'un loup tacheté de noir ainsi que le léopard ; ses griffes sont fort longues, ses pattes comme les pattes d'un chat, la queue grande et bien plus longue que tout le corps ensemble, allant toujours diminuant jusqu'au bout ; elle lui sert de jouet au milieu d'une plaine de sable, courant après elle en tournoyant, tout ainsi que vous voyez faire aux petits chats... Elle aime la solitude et hait toute sorte de compagnie, va seulette dans les bois, n'est jamais accompagnée... Elle ne craint ni redoute aucune chose. Elle s'arrête si elle vous voit venir à elle, et se met au bout du chemin par où vous devez passer, tellement qu'il faut ou tourner bride ou se résoudre à la combattre, car elle ne cède point. »

L'ornithologie n'offre pas moins de merveilles à l'œil charmé du voyageur.

« Il ne se peut dire combien d'espèces d'oiseaux il y a en cette région-là ; chacune en a une multitude innombrable parce que l'air, y étant très doux et très agréable, tous les oiseaux y multiplient extrêmement ; le pays et les arbres en sont couverts tellement qu'on les peut (comme l'on dit) gauler ainsi qu'on fait les pommes en Normandie... Et il

1. Ocelot.

n'y a nulle comparaison des nôtres avec ceux de ce pays-là, soit pour la beauté, soit pour l'excellence et la bonté d'iceux ; car ils y prennent une nourriture si bonne et si délicate qu'ils en sont non-seulement d'autant plus beaux et mieux refaits ; mais aussi ils en sont si excellents que nous n'avons rien de si délicat. » (CLAUDE D'ABBEVILLE.)

Écoutons maintenant Léry :

« Quant au plumage, je ne crois pas que, en tout le monde universel, il se trouve oiseaux de plus émerveillable beauté ; aussi en les considérant, y a-t-il bien de quoi, non pas magnifier nature ainsi que font les profanes, mais l'excellent et admirable Créateur.

« Pour donc en faire la preuve, le premier que les sauvages appellent *Arat*¹, a les plumes des ailes et celles de la queue qu'il a longue de pied et demi, moitié aussi rouge que fine écarlate, et l'autre moitié de couleur céleste aussi étincelante que le plus fin écarlatin qui se puisse voir et, au surplus, tout le reste du corps azuré. Quand cet oiseau est au soleil où il se tient ordinairement, il n'y a œil qui se puisse lasser de le regarder.

« L'autre nommé *canidé*², ayant tout le plumage sous le ventre et à l'entour du col aussi jaune que le fin or : le dessus du dos, les ailes et la queue d'un bleu si naïf qu'il n'est pas possible de plus, étant avis qu'il soit vêtu d'une toile d'or par-dessous, et emmantelé de damas violet figuré par-dessus ; on est ravi de telle beauté.

« Mais, pour une singulière merveille et chef-d'œuvre de petitesse, il n'en faut pas omettre un que les sauvages nomment *gonambuch*³, de plumage blanchâtre et luisant,

1. Ara,

2. Le Couroucou resplendissant.

3. Colibri.

lequel, combien qu'il n'ait pas le corps plus gros qu'un frelon ou qu'un cerf-volant, triomphe néanmoins de chanter ; tellement que ce très petit oiselet ne bougeant de dessus ce gros mil que nos Brésiliens appellent *avati* ou sur autres grandes herbes, ayant le bec et le gosier toujours ouverts, si on ne le voyait et l'oyait par expérience, on ne croirait jamais que d'un si petit corps il pût sortir un chant si franc et si haut, voire, dirai-je, si clair et si net qu'il ne doit rien au rossignol.

« Il est un autre oiseau ¹ pas plus gros qu'un pigeon et de plumage gris cendré ayant la voix pénétrante et encore plus piteuse qu'un chat-huant : nos pauvres Topinambous, l'entendant aussi crier plus souvent de nuit que de jour, ont cette rêverie imprimée au cerveau que leurs parents et amis trépassés, en signe de bonne aventure et surtout pour les encourager à se porter vaillamment en guerre, leur envoient ces oiseaux.

« Il y a encore en ce pays-là des chauves-souris ², presque aussi grandes que nos choucas, lesquelles entrent ordinairement la nuit dans les maisons ; si elles trouvent quelqu'un qui dorme les pieds découverts, s'adressant toujours au gros orteil, elles ne feront point de sucer le sang, voire en tireront parfois plus d'un pot sans qu'on en sente rien. »

Les insectes abondent, non moins admirables que les grands papillons aux couleurs éclatantes, et dont les ailes scintillent au soleil comme des pierres précieuses. Ou que ces mouches lumineuses dont Yves d'Évreux nous fait une si charmante description :

« Elles prennent leur ébat, volantes çà et là pour plai-

1. Chevrèche.

2. Vampire.

sir, et pour ce qu'elles ont à converser parmi les ténèbres, la providence de Dieu les a pourvues d'un flambeau qu'elles portent devant et derrière elles... tellement que ces vermisseaux, volant à travers un nuit obscure, semblent autant de grosses étincelles qui sortiraient d'une ardente fournaise à fondre les métaux. »

Par malheur pullulent aussi là-bas certaines bestioles malfaisantes qui, avec maints reptiles dangereux ou de redoutables maladies, le *vomito negro*, par exemple, nous gâtent un peu, ce paradis terrestre, comme ils le faisaient pour madame Pfeiffer, l'intrépide voyageuse, qui se plaint si vivement des moustiques, des barates, des fourmis, des tiques, etc., le fléau de toutes les habitations aux champs comme à la ville et si terribles au dormeur... qui n'en dort pas. Pour elle, ce désagrément et quelques autres ne sont pas entièrement compensés par la beauté du climat et la splendeur de cette végétation dont elle nous dit : « Quand on veut voir la nature dans toute sa fécondité et dans une activité constante, c'est au Brésil qu'il faut aller. Cependant que l'on se garde de croire que tout soit beau... Je trouvai l'air et le climat extrêmement lourds et désagréables, et la chaleur accablante... Puis on regarde d'abord avec joie cette verdure continuelle, cette parure constante du printemps, mais on finit par convenir qu'avec le temps tout cela perd de son charme, On désirerait un peu d'hiver; la floraison nouvelle des plantes, le retour des parfums embaumés du printemps font d'autant plus plaisir qu'on en a été privé quelques mois. »

En regard des descriptions enthousiastes des anciennes relations, il m'a paru utile et piquant tout à la fois de placer, en façon de correctif, ce passage d'un voyageur moderne dont les appréciations plus calmes paraissent en

général justes et vraies, dans leur sincérité un peu chagrine. Revenons à nos vieux auteurs qui, après nous avoir si bien décrit le pays, nous montrent les habitants (indigènes) qui ne sont pas moins curieux, quoique pas toujours aussi charmants !

III

Les Cannibales.

« En premier lieu donc, les sauvages nommés Topinambous, habitant la terre du Brésil, n'ont le corps ni monstrueux ni prodigieux à notre égard ; bien sont-ils plus forts, plus robustes et plus replets, plus dispos, moins sujets à maladie ; et même il n'y a presque point de boiteux, de borgnes, contrefaits ni maleficiés entre eux. Davantage, combien que plusieurs parviennent à l'âge de cent ou six vingt ans (car ils savent bien retenir et compter leurs âges par lunes), peu y en a qui en leur vieillesse aient les cheveux blancs ni gris : choses qui pour certain montrent non-seulement le bon air et bonne température de leur pays, auquel, comme j'ai dit ailleurs, sans gelées ni grandes froidures, les bois et herbes et champs sont toujours verdoyants, mais aussi (eux tous buvant vraiment à la fontaine de Jouvence) le peu de soin et de souci qu'ils ont des choses de ce monde.

« Si maintenant vous voulez représenter un sau-

vage, imaginez en votre entendement un homme nu bien informé et proportionné de ses membres, ayant tout le poil qui croit sur lui arraché (selon la coutume), les cheveux tondus de la façon que j'ai dit, les lèvres et joues fendues, et des os pointus ou des pierres vertes, comme enchâssées en icelles, les oreilles percées avec des pendants dans les trous, le corps peinturé, les cuisses et jambes noircies de cette teinture qu'ils font du fruit *genipot*, des colliers composés d'une infinité de petites pièces de cette grosse coquille de mer qu'ils appellent *vignol*, tels que je vous les ai déchiffrés, pendus au col, vous le verrez comme il est ordinairement en son pays et tel quant au naturel que vous le voyez pourtrait ci-après ¹, avec seulement son croissant d'or bien poli sur la poitrine, sa pierre au pertuis de la lèvre, et pour contenance son arc débandé et ses flèches aux mains. Au près de ce Topinambou, l'une de ses femmes, laquelle, suivant leur costume, tient son enfant dans une écharpe de coton...

« Pour la seconde contemplation d'un sauvage, lui ayant ôté toutes les susdites fanfares de dessus, après l'avoir frotté de gomme glutineuse, couvrez-lui tout le corps, les bras et les jambes, de petites plumes hachées menu comme de la bourre teinte en rouge, et lors étant ainsi artificiellement velu de ce poil follet, vous pourrez penser qu'il sera beau fils.

« En troisième lieu, soit qu'il demeure en sa couleur naturelle (olivâtre ou tirant sur le brun) ou qu'il soit peinturé ou emplumassé, revêtez-le de ses habillements, bonnets et bracelets si industrieusement faits de ces belles et naïves plumes de diverses couleurs, dont je vous ai fait

1. Dans une gravure sur bois moins naïve qu'on n'eût pensé pour l'époque.

mention, et ainsi accoutré, vous pouvez dire qu'il est en son grand pontificat.

« Finalement, ajoutant aux choses susdites l'instrument nommé *Maraca*¹ en sa main et le panache de plumes qu'ils appellent *arraroye* sur les reins, et les sonnettes composées de fruits à l'entour de ses jambes, vous le verrez lors, ainsi équipé, en la façon qu'il est quand il danse, saute, boit et gambade. » (LÉRY.)

Le père Yves complète ce portrait, par la peinture de l'homme de guerre : « Lorsqu'ils vont en guerre, ils préparent leurs plumasseries pour la tête, bras, reins, et pour leurs armes. Pour la tête, ils se font une perruque de plumes d'oisillons rouges, jaunes, verts et violets qu'ils attachent à leurs cheveux avec une espèce de gomme, et appliquent sur leur front de grandes plumes d'aras et de semblables oiseaux en forme de mitre qu'ils lient derrière la tête. Ils mettent à leurs bras des bracelets de plumes de diverses couleurs, tissés avec fil de coton. Sur les reins, ils ont une rondache faite de la plume de la queue d'autruche qu'ils suspendent avec deux cordons de coton teint en rouge, passant le col en croisade sur le dos.... J'ai voulu savoir par mon truchement pourquoi ils portaient ces plumes d'autruche sur les seins; ils me firent réponse que leurs pères leur avaient laissé cette coutume afin de leur enseigner comme ils devaient se comporter à la guerre contre leurs ennemis, imitant le naturel de l'autruche qui, quand elle se sent la plus forte, elle vient hardiment contre celui qui la poursuit : si elle se sent la plus faible, levant ses ailes, pour embouffer le vent, elle s'enfuit, jetant de ses pattes le sable et les pierres vers son ennemi. »

¹ Fait, dit le vieil auteur, d'une grosse noix remplie de pierres rondes et bruyant plus fort qu'une vessie remplie de pois.

Claude d'Abbeville dit à son tour : « Quand ils vont à la guerre et autres telles solennités, ils se revêtent de plumages ou de certains atours et accoutrements faits de plumes rouges, bleues, vertes, jaunes et autres diverses couleurs extrêmement belles qu'ils savent merveilleusement bien agencer. Ils les entremêlent à leur plaisir tant que l'œil en soit très content, une couleur retirant et faisant bien paraître l'autre ; puis ils les arrangent ou les composent ou approprient par ensemble fort artistement, les liant par le plus gros bout avec du fil de coton entrelacé à la façon des rets, de sorte qu'au dedans ils ressemblent aux filets à pêcher ou plutôt au lacis ayant les mailles assez petites ; mais en dehors toutes ces belles et rares plumes sont tellement entremêlées et arrangées les unes sur les autres avec tant d'artifice qu'on ne les peut voir ni considérer sans admiration. »

Quant aux femmes, elles vont, comme les hommes, le plus ordinairement, assez peu vêtues, ce qui, au dire de nos vieux auteurs, ne les empêche pas d'avoir leur coquetterie : « Différant en cela des hommes, elles ne se font point fendre les lèvres ni les joues, et par conséquent ne portent aucunes pierreries au visage ; mais quant aux oreilles, afin de s'y appliquer des pendants, elles se les font si outrageusement percer que, quand ils sont ôtés, on passerait aisément le doigt à travers les trous ; quand elles en sont coiffées, cela leur battant les épaules, voire jusque sur la poitrine, il semble à les voir un peu de loin, que ce soient oreilles de levriers qui leur pendent de côté et d'autre.

« Touchant le visage, voici comment elles se l'accoutrent. La voisine ou compagne, avec le petit pinceau en la main, ayant commencé un petit rond droit au milieu de la joue de celle qui se fait peinturer, tournoyant tout à l'entour en rouleau et forme de limaçon, non-seulement

continuera jusqu'à ce qu'avec les couleurs, bleu, jaune et rouge, elle lui ait bigarré et chamarré toute la face; mais aussi au lieu des paupières et sourcils arrachés elle n'oubliera pas le coup de pinceau. » (LÉRY.) Ajoutez à cette toilette de grands bracelets composés d'os blancs, coupés et taillés en manière de grosses écailles de poisson, des colliers idem nommés *bourres* en leur langage, et vous aurez le modèle d'une élégante. C'est là sans doute une étrange façon de s'embellir; mais en fait de mode tout est possible, il n'est point d'invention bizarre, d'imagination ridicule, extravagante, qui ne paraisse gentillesse si la mode l'impose; n'en avons-nous pas nous-mêmes des preuves?

Ces sauvagesses d'ailleurs sont des mères excellentes.

« L'enfant, *peitan* (qui répond à notre *bébé*), n'est point caressé, emmaillotté, échauffé, bien nourri, bien gardé, ni mis en la main d'aucune nourrice, ains simplement lavé dans le ruisseau, ou en quelque vase plein d'eau; est mis en un petit lit de coton, ses petits membres ayant toute liberté sans vêtue quelconque, soit sur le corps, soit sur la tête; il se contente pour sa nourriture du lait de sa mère, et des grains de mil rotis sur les charbons et mâchés dans la bouche de sa mère, réduits en farine et détremés de sa salive en forme de bouillie, laquelle sa mère lui donne en sa petite bouche ains qu'ont accoutumé les oiseaux de repaitre leurs petits, c'est-à-dire bouche à bouche. Il est bien vrai que, quand l'enfant est un peu fort, par une connaissance et inclination naturelle, vous le voyez rire, s'éjouir et tressaillir à la mode des enfants sur les bras de sa mère, la considérant mâcher grossemment en sa bouche sa nourriture et portant son petit bras à la bouche de sa nourrice, il reçoit dans le creux de sa main cette pâture naturelle qu'il porte droit à sa petite bouche et mange. Et

quand il se sent rassasié, il jette le surplus à terre, et détournant son visage, frappant de ses mains la bouche de sa mère, il lui fait entendre qu'il n'en veut plus..... Ces petits enfants rendent en ce jeune âge le respect et le devoir que la nature leur demande en ce degré : car ils ne sont point criards, pourvu qu'ils voient leurs mères, se tiennent en la place où elles les mettent. Quand elles vont jardiner au bois, elles vous les asseyent tout nus comme ils sont sur le sable et la poudre, où ils se tiennent sans dire mot quoique l'ardeur du soleil leur donne vivement sur la tête et sur le corps. » (YVES D'ÉVREUX.)

Les enfants restent sous la tutelle de leur mère jusqu'à l'âge de sept ou huit ans et sont appelés *Kounounyméry* (petits garçonnets). « On leur fait de petits arcs et des flèches proportionnés à la force de leurs bras ; lors s'amasant les uns avec les autres de même âge, ils plantent et attachent quelques courges devant eux sur lesquelles ils tirent leurs flèches, et ainsi de bonne heure ils s'adestrent tant les bras que la vue à tirer justement. On ne voit battre ni fouetter ces enfants qui obéissent à leurs parents et respectent ceux qui sont plus âgés qu'eux. Cet âge d'enfant est infiniment agréable. » (YVES.)

Très sobres quant au manger, les sauvages ne font pas de même pour la boisson : « Je prie que par manière de préface (sans toutefois que j'approuve le vice), arrière Allemands, Flamands, Lansquenets, Suisses et tous qui faites profession de boire par deçà ; car tout ainsi que vous-mêmes, après avoir entendu comment nos Américains s'en acquittent, confesserez que vous n'y entendez rien auprès d'eux ; aussi faut-il que vous leur cédiez en cet endroit... Et de fait je les ai vus non-seulement boire trois jours et trois nuits sans cesser ; mais aussi, après qu'ils étaient si saouls et si ivres qu'ils n'en pouvaient plus

(d'autant que quitter le jeu eût été pour être *schlem*, réputé efféminé et plus que *schlem* entre les Allemands), quand ils avaient rendu leur gorge, c'était à recommencer plus belle que devant. » Les femmes chargées de préparer ce breuvage de *casiné* ou *caouin* « présentant et baillant à chacun en sa main de grandes gobelles toutes pleines qu'ils ne faillent point de boire et trousser tout d'une traite; elles-mêmes, en servant de sommeliers, n'oublient pas de chopiner d'autant. » (LÉVY.)

L'ivrognerie n'est pas le seul vice des sauvages; ils en ont d'autres, parmi lesquelles la vengeance tient un des premiers rangs. De plus, d'après Léry, ils sont cannibales.

« Nos barbares, dit-il, s'ils se font la guerre, ce n'est point pour conquérir le pays et les terres les uns des autres, car chacun en a plus qu'il ne lui en faut, moins encore parce que les vainqueurs prétendent s'enrichir des dépouilles, rançons et armes des vaincus; ce n'est pas cela qui les mène. Car, comme eux-mêmes confessent, n'étant poussés d'autre affection que de venger, chacun de son côté, ses parents et amis, lesquels par le passé ont été pris et mangés, ils sont tellement acharnés les uns à l'encontre des autres que quiconque tombe en la main de son ennemi, il faut que, sans autre composition, il s'attende d'être traité de même, c'est-à-dire assommé, boucané et mangé. »

Voici la description exacte d'un de ces horribles festins. « Celui qui est là auprès pour faire le massacre, levant lors sa massue de bois avec les deux mains, donne du rondeau qui est au bout de si grande force sur la tête du pauvre prisonnier que, tout ainsi que les bouchers assomment les bœufs par deçà, j'en ai vu qui du premier coup tombaient tout roide morts, sans remuer puis après ni bras ni jambe.... Or, sitôt que le prisonnier aura été ainsi assommé, s'il avait une femme comme j'ai dit qu'on en

donne à quelques-uns, elle, se mettant auprès du corps, fera quelque petit deuil : je dis nommément *petit* deuil ; car suivant vraiment ce qu'on dit que fait le crocodile, après que cette femme aurait fait ses tels quels regrets et jeté quelques feintes larmes sur son mari mort, si elle peut, ce sera la première qui en mangera. Cela fait, les autres femmes, et principalement les vieilles, se présentant avec de l'eau chaude qu'elles ont toute prête, frottent et échaudent de telle façon le corps mort qu'en ayant levé la première peau, elles le font aussi blanc que les cuisiniers par-deçà pourraient faire un cochon de lait prêt à rôtir. Après cela, celui duquel était le prisonnier, avec d'autres tels et autant qu'il lui plaira, prenant ce pauvre corps, le fendront et mettront si soudainement en pièces qu'il n'y a boucher en ce pays-ci qui puisse plutôt démembrer un mouton.

« Or, toutes les pièces du corps et même les tripes, après être bien nettoyées, sont incontinent mises sur les *bou-cans*¹ auprès desquels, pendant que le tout cuit ainsi à leur mode, les vieilles femmes (lesquelles appètent merveilleusement de manger de la chair humaine), étant toutes assemblées pour recueillir la graisse qui dégoutte le long des bâtons de ces grandes et hautes grilles de bois, exhortant les hommes de faire en sorte qu'elles aient toujours de telle viande, en léchant leurs doigts, disent : *Yquatou!* il est bon !

« Quand la chair d'un prisonnier ou de plusieurs (car ils en tuent quelquefois deux ou trois en un jour) est

1. Grandes grilles de bois, soutenues par de gros pieux hauts de deux pieds et sur lesquelles on fait cuire la chair coupée par quartiers à l'aide d'un feu lent et doux, mais qui donne peu de fumée cependant.

ainsi cuite, tous ceux qui ont assisté à voir faire le massacre, s'étant de rechef réjouis à l'entour des *boucanés* sur lesquels, avec œillades et regards furibonds, ils contemplent les pièces et membres de leurs ennemis : quelque grand qu'en soit le nombre, chacun, s'il est possible, avant que de partir de là, en aura son morceau. Non pas cependant, ainsi qu'on pourrait estimer qu'ils fassent cela ayant égard à la nourriture : car combien que tous confessent cette chair humaine être merveilleusement bonne et délicate, tant y a néanmoins que plus par vengeance que par le goût (hormis ce que j'ai dit des vieilles femmes qui en sont si friandes), leur principale intention est qu'en poursuivant et rongeant ainsi les morts jusqu'aux os, ils donnent par ce moyen crainte, terreur et épouvantement aux ennemis. Et de fait, pour assouvir leurs courages félons, tout ce qui peut se trouver ès corps de tels prisonniers est entièrement mangé par eux. »

IV

Les Missionnaires.

Quand on a lu ces terribles pages, on comprend que le bon père Claude d'Abbeville, après avoir décrit ces orgies de cannibales, s'écrie avec l'accent d'une profonde émotion : « Voilà [le comble des cruautés, où le diable, bourreau implacable des [pauvres âmes aveuglées, avait mené ce

pauvre peuple païen au milieu des ténèbres de l'infidélité. Dieu néanmoins, par sa bonté infinie, le regardant de son œil de miséricorde au plus fort de leur rage, nous fit la grâce de leur faire entendre comme cette coutume détestable et diabolique était du tout contraire à la volonté de ce grand *Toupan* (Dieu) qui nous commande très expressément d'aimer nos ennemis. »

Et cependant ces cannibales étaient très accessibles aux enseignements des missionnaires. Le père Yves nous raconte dans les termes les plus touchants les résultats consolants de sa prédication.

« Dans les *carbets*¹ on ne parle plus d'autre chose que de cette nouvelle connaissance de Dieu, chacun rapportant à son tour ce qu'il aurait pu entendre, quand ils nous venaient visiter, et réunissant tous ces discours ensemble, finissaient leurs *carbets* en très grand désir de voir baptiser leurs enfants et eux aussi... Qui pourrait dire le grand nombre des personnes qui nous venaient visiter pour apprendre quelque chose du mystère de la foi ? Certes, cela ne se peut dire... La nation des *Topinambous* était une vraie *Panthère*, cruelle sur tout autre peuple, ainsi que leur coutume de faire le témoigne assez, mangeant leurs ennemis ; mais aussitôt que le renouveau de la grâce a paru sur leur terre, ils ont changé leur cruauté en douceur, leurs discours damnables en discours salutaires, les puantes odeurs procédantes de leur *boucan* en bonnes odeurs s'attirant les unes les autres à l'odeur de Jésus-Christ, rejaillissante au dehors par les pores ouverts d'un amour vers le prochain à lui vouloir le même bien qu'ils ont reçu. »

) Claude d'Abbeville dit de son côté : « Et de fait, depuis

1. Assemblées.

la promesse qu'ils nous firent, il ne leur est aucunement arrivé de massacrer, de boucaner ni manger personne ; ainsi, au contraire, détestant les cruautés qu'ils ont exercées par le passé, au lieu qu'ils étaient ci-devant cruels et acharnés, au lieu qu'ils étaient comme tigres et loups ravissants, ils sont à présent comme brebis et moutons : au lieu qu'ils étaient enfants du diable, maintenant plusieurs sont enfants de Dieu, et les autres demandent le baptême, ne respirant à présent que de vivre en toute bénignité et humanité. »

Et plus loin : « Davantage je dirai que plusieurs vieillards d'un aspect vénérable, entrevoyant au travers de nos comportements religieux une lueur tout autre que la leur seulement naturelle, convaincus en eux-mêmes, par la lumière qui leur paraissait lors, regrettaient leurs vies passées, jetant de leurs cœurs mille sanglots et surchargeant leurs âmes d'une infinité de regrets de ce qu'étant trop vieux et âgés, ils ne pourraient voir les belles choses, se disaient-ils, que les *Pays* devaient faire en leur terre.

« Les jeunes, qui étaient tous les jours à nos portes, ne demandaient autre chose que d'être instruits et informés de notre créance, pour se pouvoir rendre professeurs de la doctrine évangélique. C'était chose admirable aussi de voir les mères, qui en ce lieu chérissent leurs enfants si tendrement que même elles ne les peuvent abandonner de vue, être néanmoins tant désireuses de leur avancement qu'elles ne respiraient autre chose que se voir privées de leur présence et de les laisser en notre compagnie pour être instruits et faits semblables à nous. »

Aussi la joie du bon missionnaire déborde :

« Nous étions si étonnés d'entendre ces nouveaux discours que nous ne pouvions que répondre à ces pauvres créatures pour leur grande joie qui nous avait saisi le

cœur et nous faisait tomber les larmes des yeux, n'ayant jamais ouï parler de choses semblables : O quelle joie ! ô quelle jubilation ! »

Et encore : « Et puis qui est-ce qui n'ait senti son cœur tressaillir de joie en voyant la ferveur et allégresse avec laquelle cette jeunesse se présentait au saint baptême ? La modestie, la gravité, la piété et la dévotion qui reluaient en leur extérieur, faisaient voir sensiblement l'abondance de grâces que la bonté divine versait dedans leurs cœurs ; lesquelles, regorgeant de ces petits vaisseaux, rejaillissaient au dehors dessus les assistants par une si sensible communication que nous étions tous, et Français et Indiens, du tout liquéfiés de cette joie ineffable, voyant la ferveur de ces nouveaux chrétiens, tant que nous fûmes contraints de lever la bonde à nos larmes et de les laisser couler. »

Combien d'autres pages je pourrais ajouter à celles-ci ! Mais cela suffit, et je me bornerai à rappeler que, ce qui se passait au Brésil n'est pas un fait isolé, mais résume en quelque sorte toutes les merveilles dont le Nouveau-Monde était le témoin à cette époque et que plus tard on admira dans toutes ces contrées où la croix fut plantée successivement, au Paraguay, dans la Floride, à la Louisiane, au Canada, etc.

v
b
q
i
e
c
h
t

FRANÇOIS PYRARD

Dès l'année 1503, un marin français du nom de Gonnelville montrait notre pavillon dans l'océan Indien. Mais, battu par de continuelles tempêtes, après avoir touché sur quelques points du littoral, il regagna la France. Cet insuccès découragea pour longtemps les plus audacieux, et ce ne fut guère qu'un siècle après environ, vers 1601, qu'un autre Français, Pyrard, embarqué sur l'un des deux bâtiments, envoyés spécialement par les armateurs bretons dans ces mers lointaines, vint échouer près des Maldives. Le navire sombra, mais l'équipage réussit à gagner la terre. Pyrard devint esclave du roi de Mahé, et dès lors commença pour lui tout une vie d'aventures les plus singulières et qu'il nous a racontées d'une façon très intéressante ; aussi lui laisserons-nous souvent la parole.

Et d'abord voici le récit du naufrage : « En cet état, tous étant endormis, le navire, le *Corbin*, heurta rudement et toucha par deux fois un banc, et comme au bruit on s'éveillait en sursaut, il toucha une troisième fois et se renversa sur le banc. Je vous laisse à penser en quel état tous ceux du navire pouvaient être, quel piteux spectacle c'était que de nous, et quels cris et gémissements furent

ayant
le ! ô

son
resse
bap-
n qui
ment
odans
eaux,
une si
ançais
oyant
fûmes
laisser

les-ci !
qui se
me en
-Monde
admira
ccessi-
iane, au

jetés comme de personnes qui se sentent perdues et échouées la nuit sur une roche au milieu de la mer, n'attendant que la mort toute certaine. Les uns pleuraient et criaient de toute leur puissance, les autres se mettaient en prières et d'autres se confessaient les uns les autres, et au lieu d'avoir un chef¹ pour nous commander et donner courage, nous en avions un qui affligeait et augmentait notre pitié, car il y avait un mois et plus qu'il n'était relevé du lit ; mais la crainte de la mort le fit incontinent lever tout en chemise et tout faible qu'il était et se mit à pleurer parmi nous.

« Nous estimions tous que le navire allait couler, d'autant que nous ne voyions rien du tout que de grosses vagues passer sur nous... Trois quarts d'heure après ou environ, l'aube parut, par le moyen de quoi nous reconnûmes des îles voisines à cinq ou six lieues de distance au delà des bancs... Cela nous donna quelque espèce de consolation et nous fit venir le courage d'essayer par quelque moyen que ce fût de sauver nos vies et tâcher à prendre terre, encore qu'avec tout cela il y avait peu d'espérance, vu le long espace de mer qu'il fallait passer avant que d'aborder, et encore après cela, nous courions hasard d'être empêchés et d'être tués par ceux du pays... On prit des matériaux, des vergues et de grosses pièces de bois que l'on nomme antennes. On lia donc cela ensemble en forme d'une grande claie et par dessus on y cloua plusieurs planches et tables tirées du dedans du navire. »

Mais, après de longues heures employées à ce travail, on reconnut qu'il était en pure perte par l'impossibilité d'enlever le radeau, que Pyraud nomme un *pangaye*, par

1. Le capitaine s'appelait La Bardelière, qualifié par Pyraud bourgeois de Saint-Malo.

dessus le banc et le mettre à flot. L'orage cependant continuait et la mer déferlait en vagues furieuses sur le navire penché d'un côté et dont la coque adhérait au rocher. Le radeau devenu inutile, on essaya de dégager le galion (canot), ce qu'on avait cru d'abord impossible, mais contre toute attente, après une soirée et une nuit de fatigue, on parvint à le soulever par-dessus les bancs et à le mettre à la mer ; tous s'embarquèrent avec des provisions et des armes ; puis l'on rama vers la terre. Sur la plage qui était celle de l'île *Pouladou*, l'une des Maldives, se trouvaient les naturels qui ne consentirent à laisser aborder les naufragés qu'à la condition qu'ils livreraient d'abord leurs armes. Les Français, dans leur malheureuse impatience de descendre à terre, se résignèrent à ces exigences, ce dont ils ne tardèrent point à avoir grand regret quand ils reconnurent que les habitants de l'île n'étaient pas au nombre de plus de vingt-cinq ou trente et qu'il eût été facile, avec moins de précipitation, en gardant ses armes, de faire la loi au lieu de la recevoir.

Mais s'étant mis eux-mêmes à la discrétion des insulaires, les naufragés se virent retenus prisonniers, et séparés les uns des autres, conduits par petits groupes dans les îles. Pyrard fut mené de Bouladou à Passidoué « où, dit-il, nous souffrîmes toutes sortes d'afflictions et de misères, pressés de famine, couchés sur la dure au dehors, sans couvert, exposés aux injures de l'air et des pluies qui étaient lors continues parce que c'était leur hiver. Joint que les eaux de toutes ces îles sont si malsaines pour tous étrangers qui n'y sont point accoutumés, et l'intempérie de l'air si grande, que j'ai remarqué durant mon séjour que ceux du dehors et toutes sortes d'étrangers, même des Indiens de la terre ferme et des autres îles, n'y peuvent faire une longue demeure sans que presque

ous deviennent malades et la plupart n'y meurent. »

Pyrard cependant trouva moyen, par quelques petits services qu'il rendit aux indigènes, de les adoucir et d'obtenir des vivres pour lui et ses compagnons. En même temps, il s'étudiait à apprendre la langue du pays, ce à quoi il réussit assez vite, si bien que, quelque temps après, conduit à Mahé, résidence du roi, et présenté à celui-ci, il l'étonna par sa facilité à s'exprimer dans l'idiome du pays. « Cela plut fort au prince et lui donna envie de s'enquérir de moi à quoi servaient beaucoup de choses qu'on avait tirées de notre navire et dont il ne pouvait comprendre l'usage ; je lui rendis raison et m'exprimai du mieux que je pus. La nuit étant close, il commanda au seigneur qui m'avait amené de me loger et traiter chez lui et à moi tous les jours le voir avec les autres courtisans. Les jours suivants, je fus tout occupé à entretenir le roi et à lui répondre de tout ce qu'il me demandait des mœurs et des façons d'Europe. »

Pyrard se trouva tout naturellement en faveur auprès du prince et il en profita aussitôt généreusement pour obtenir qu'on fit venir à Mahé la plupart de ses compagnons dispersés dans les îles ; mais ils l'en récompensèrent assez mal, plusieurs, Flamands d'origine, « disant du mal de lui par truchement aux seigneurs et habitants du pays. L'occasion de cette discorde vint de ce qu'ils étaient jaloux et envieux de me voir plus courtoisement recueilli que non pas eux, que j'étais bien voulu et estimé du roi, toujours auprès de lui et en conséquence gracieusement traité par les grands. »

Et cependant Pyrard n'usait de sa faveur que dans l'intérêt de tous ! Ces calomnies néanmoins firent quelque impression sur l'esprit du roi qui s'irrita bien davantage de diverses tentatives faites par les prisonniers pour s'em-

pare
la lo
pabl
autr
dans
nis.
enco
à Ma
sent
aupr
lui f
tout
«
tiqu
bien
des
prin
relig
et te
prov
serv
prés
devi
je m
leur
part
de la
com
Fran
P
jam
Mah
nati

parer d'un bateau et s'échapper de l'île. C'était là, d'après la loi du pays, un crime de lèse-majesté ; aussi les coupables, pris en flagrant délit, furent-ils décapités. Les autres et Pyrard lui-même se virent de nouveau déportés dans une île écartée, où ils se trouvaient comme des bannis. Cependant au bout de quatre mois, le roi, qui gardait encore souvenir du Français, donna ordre de le ramener à Mahé et il permit aussi que ses compagnons l'y suivissent. Pyrard, dès le premier entretien, réussit à se justifier auprès du roi qui lui rendit toute sa confiance, et même lui fit donner un logement au palais, voulant pouvoir à toute heure converser avec son favori.

« Je servais le roi, dit Pyrard, comme l'un de ses domestiques, prêt à faire tous ses commandements. J'étais fort bien auprès de lui et des reines qui souvent s'enquéraient des façons de vivre des Français, de leurs mœurs, habits et principalement des habits des dames de France et de notre religion. Le roi me donna un logis à part, assez près de lui, et tous les jours on m'apportait de sa maison du riz et des provisions nécessaires pour ma vie ; il me bâilla aussi un serviteur pour me servir, outre quelque argent et d'autres présents dont il m'accommoda ; par le moyen de quoi je devins quelque peu riche à la manière du pays à laquelle je me conformais au plus près qu'il m'était possible, et à leurs coutumes et façons de faire, afin d'être mieux venu parmi eux... Bref, il ne me manquait rien que l'exercice de la religion chrétienne, dont il me fâchait fort d'être privé, comme aussi de perdre l'espérance de jamais revenir en France. »

Pyrard était depuis cinq ans dans l'île, désespérant de jamais en sortir, lorsqu'un matin tout à coup parut devant Mahé une grande flotte dont la présence jeta la consternation dans l'île où l'on ne s'attendait aucunement à une

agression de ce genre. La surprise fut telle que l'on ne songea pas à la défense et que le roi ne pensa qu'à fuir sur l'un de ses vaisseaux. Pyrard le rencontra précisément au moment où il se dirigeait vers le port. « J'étais alors chargé d'armes et autres hardes que je portais pour embarquer sur les galères et étant tout mouillé et en pauvre équipage ; le roi me dit que j'étais honnête homme, et que je prisse courage, me disant un mot qui est commun en toute l'Inde, à savoir *sabaté* qui veut dire : *grand merci* ! Quand il me dit ce mot, la larme me vint à l'œil de pitié. Car il pleurait et faisait les plus grandes lamentations du monde de se voir contraint de quitter tout, et voir porter ainsi ses femmes qui de leur côté fondaient toutes en larmes, et tout le reste du peuple était en grande désolation par les rues et n'entendait-on que cris, pleurs et gémissements ! »

La flotte ennemie venait du Bengale ; l'amiral, ayant eu avis de la fuite du roi, se hâta d'envoyer à sa poursuite quelques vaisseaux qui atteignirent la galère royale ; le prince se défendit et fut tué. Quant à Pyrard, on le prit pour un Portugais, et comme tel on le traita durement. Mais sa qualité de Français enfin reconnue, il fut conduit au chef qui en usa avec lui fort humainement et le prit sous sa protection. La flotte, chargée du butin, fit voile pour le Bengale où, après un mois de navigation, elle entra dans le port de Chatican. De là, Pyrard gagna Calicut dont le roi est l'un des plus puissants de la contrée.

« Je vis là, dit-il, deux Pères jésuites, l'un Italien et l'autre portugais, fort bien venus auprès du roi (quoique gentil) qui leur donne pension de cent écus par an pour leur vivre et entretien. Ils ont fait bâtir une église sur le bord de la mer en un lieu que le roi leur a donné ; et ont congé et licence du roi de convertir le peuple au christianisme, sans toutefois user de contrainte et y ont fait un

tel fr
de n

Su
franç
par
et là
ler p
puits
dem
faisa
d'un
tout
bien

Il

à Co

Mais

à po

d'un

taine

trait

pour

la m

de S

qui

cet i

La

relig

asse

duit

com

(de

Fra

E

tel fruit que, quand je partis, il y avait déjà bon nombre de nouveaux chrétiens. »

Sur les conseils des bons Pères, Pyrard et trois autres français se dirigèrent vers Cochin ; mais arrêtés en route par des Portugais, ils furent envoyés garrottés à Cochin et là « le gouverneur me fit constituer prisonnier et dévaler par une corde en une tour fort basse comme en un puits. J'y fus neuf ou dix jours et crois que, si j'eusse demeuré quelque peu davantage, je fusse mort ; car il y faisait si étouffant qu'on n'y pouvait respirer, outre l'odeur d'une infection insupportable, de façon que j'avais le corps tout couvert de grosses bubes extérieures qui me faisaient bien de la douleur. »

Il dut sa liberté à l'intervention des bons Pères établis à Cochin ; et grâce à eux également, il s'embarqua pour Goa. Mais le pauvre Pyrard, que la mauvaise fortune s'obstinait à poursuivre, grièvement blessé sur le navire par la chute d'un mât, se vit en péril de mort ; « et néanmoins le capitaine de la galiote, sans pitié pour mon état pitoyable, me traitait le plus grand indignement et barbarement qu'on pourrait dire ; et eût fait pis, même me voulait jeter dans la mer sans la bonne assistance d'un religieux de l'ordre de Saint-Dominique du nom de frère *Manuel du Christ*, qui me consolait à tout propos et résistait aux cruautés de cet inhumain capitaine. »

Lorsqu'on arriva à Goa, Pyrard, par les soins du bon religieux, fut transporté à l'hôpital d'où il sortit, après un assez long séjour, complètement guéri, mais pour être conduit à la prison, « et même on parlait de le faire mourir comme étant allé en ces pays contre l'ordonnance du roi (de Portugal) et la paix faite entre ce roi et celui de France. »

Enfin, grâce au zèle d'un Père jésuite français qui « s'em-

ploya pour lui comme son propre frère », il fut mis en liberté, mais il dut se résigner à servir comme soldat dans les troupes de Goa. Il fit avec les Portugais plusieurs expéditions aux royaumes de Dekan et d'Ormus, à Ceylan, à Malacca, Sumatra, Java, etc. Après ces campagnes parfois rudes et périlleuses, et dans lesquelles Pyrard, quoique enrôlé malgré lui, fit son devoir de brave soldat, il revint à Goa, mais s'y vit assez mal récompensé ; car, sur un faux soupçon « qu'ils étaient là pour épier », Pyrard et plusieurs autres étrangers furent emprisonnés. « De sorte qu'il fallut que les pères jésuites se remissent en peine pour notre délivrance, et s'assemblèrent quatre ou cinq d'entre eux à cet effet et nous firent sortir de prison après y avoir demeuré près de trois semaines. »

Pyrard obtint alors son congé en même temps que son passage sur une caraque qui se rendait au Brésil. « Au reste le vice-roi, l'archevêque et quelques autres grands seigneurs et habitants de nos amis nous départirent libéralement de leurs moyens... Mais je ne veux oublier une fort grande disgrâce qui m'arriva avant que de partir : c'est que mes deux compagnons et moi allâmes par la ville pour acheter ce qu'il me fallait ; par malheur on me coupa ma bourse où se trouvait mon argent, ce qui me causa une grandissime incommodité durant tout le voyage... Et ainsi il fallait que, comme le malheur m'avait accompagné dès le commencement de mon voyage, il me saisit encore par tous les progrès d'icelui et jusqu'à la fin, voire depuis même, comme il a toujours constamment fait jusqu'à présent, dont Dieu soit loué qui m'a fait la grâce de le supporter patiemment. »

Cependant la traversée de Goa au Brésil se fit assez heureusement ; à Rio-Janeiro, Pyrard ayant obtenu de nouveau son passage sur un navire qui retournait en Europe,

arriv
de C
renc
Jacq
mar
Roc
L
pub
tion
entr
et r
San
ave
L
et l
par
sag
ser
geu

arriva enfin aux îles de Bayonne dans une baie de la côte de Galice. Là il s'arrêta pour faire, en exécution d'un vœu renouvelé par lui plusieurs fois, un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle ; puis il prit passage sur un navire marchand qui, en trente-six heures, le conduisit à la Rochelle ; le 16 février 1611, il arrivait à Laval, son pays.

La même année, il se rendit à Paris et ne tarda pas à publier le récit de son voyage, ce qui attira sur lui l'attention et lui valut la protection de personnages puissants, entre autres le président Jeannin, l'avocat général Bignon, et même la reine Marie de Médicis à qui l'ouvrage est dédié. Sans doute Pyrard leur dut de finir paisiblement sa vie aventureuse.

Le grand mérite du récit de ce voyageur c'est la sincérité et l'exactitude ; on voit qu'il a curieusement étudié et sans parti pris les mœurs et coutumes, comme aussi les paysages si divers des contrées qu'il a parcourues, et ses observations n'ont point été démenties par celles de voyageurs plus récents.

L

Sol
même
« qu
et en
de l'a
Capit
sa ve
« l
eut u
dit P
porte
éveill
pour
déro!
gouja

LE CAPITAINE PAULIN

I

Le jeune Volontaire.

Soldat de fortune, le capitaine Paulin ne dut qu'à lui-même, à sa vaillance comme à son intelligence, de s'élever, « quoique extrait de bas lieux dont il ne se taisait point et en faisait gloire », dit Brantôme, aux premiers grades de l'armée navale. Voici comment l'auteur des *Vies des Capitaines illustres* nous raconte les débuts du héros avec sa verve et son style original :

« Les guerres de Milan et de Piémont étant émues, il y eut un caporal d'une compagnie passant par le bourg du dit Paulin, qui s'appelait la Garde (depuis il en voulut porter le nom), et le voyant jeune enfant, gentil et tout éveillé d'esprit avec bonne façon, le demanda à son père pour le mener avec lui. Le père le lui refusa ; mais il se déroba du père et s'en alla avec le caporal et le servit de goujat (valet) environ deux ans ; et puis, le voyant de

bonne volonté lui donna l'arquebuse, le fit si bon soldat qu'il parut toujours pour tel, puis il fut enseigne et lieutenant, puis capitaine. Ah ! qu'il s'est vu sortir de très bons soldats de ces goujats ! »

M. de Langey du Bellay, lieutenant général du roi en Piémont, l'homme le plus adroit, le plus pénétrant de son temps, au dire des historiens, « l'éleva et l'avança pour le connaître homme d'esprit, de valeur, de belle façon et belle apparence, car il était beau et de belle taille, et pour le connaître de bon service. »

Mais Paulin se recommandait par des mérites plus sérieux que les avantages extérieurs ou même la bravoure. Pendant son rude apprentissage du métier des armes, il avait mis à profit ses loisirs, quoiqu'ils fussent rares, pour cultiver son esprit et suppléer à l'instruction première qui lui avait manqué. Alors qu'il n'était encore que goujat ou simple soldat, il cherchait à s'instruire, et son service terminé, il se retirait en quelque endroit solitaire pour étudier. Les connaissances variées qu'il acquit ainsi suppléèrent pour lui à l'expérience et donnèrent, bien avant le temps, une singulière maturité à son esprit d'une sagacité et d'une perspicacité peu communes. Ce fut là sans doute ce qui attira l'attention de M. de Langey ; il prit le jeune homme en grande amitié et, dans un de ses voyages à Paris, l'ayant emmené avec lui, il le présenta au roi François I^{er} en le lui recommandant chaleureusement.

Le roi fit causer à plusieurs reprises le jeune capitaine ; convaincu que M. de Langey en avait bien jugé et que, dans ce brave officier, il y avait l'étoffe d'un diplomate, il n'hésita pas à lui confier une négociation des plus importantes dans les circonstances actuelles. Il s'agissait de décider la république de Venise à conclure un traité d'alliance offensive et défensive avec la France contre Charles-Quint.

Pauli
nœuv
sans
Pauli
franc
trait,
au b
et il
çois l
honor
que
mèr
des c
le Gr
de p
aux
ciati
son
batt
tino
les i
l'ari
pro
trot
le c
sou
qu'
(flo
ven
gre
cap
gue
fail

Paulin fut envoyé à Venise dans ce but ; et malgré les manœuvres de l'ambassadeur de Charles-Quint et les partisans nombreux qu'il comptait dans le Sénat, le capitaine Paulin, par ses manières insinuanes auxquelles un air de franchise militaire et de bonne humeur donnait plus d'attrait, par sa parole facile et brillante, par l'or qu'il savait au besoin ne pas ménager, triompha de tous les obstacles et il revint à Paris avec le traité signé et paraphé. François I^{er} l'en récompensa par l'ambassade de Constantinople, honneur qui lui imposait une tâche plus difficile peut-être que la première. Le but de la nouvelle mission était le même à peu près que celui du voyage à Venise, mais dans des conditions plus difficiles encore : « Il était envoyé vers le Grand Seigneur, sultan Soliman, pour négocier avec lui de prêter quelque grosse armée de mer à faire la guerre aux mers et aux côtes de l'Empereur. Il eut en cette négociation de grandes peines, là où il lui fallut bien déployer son esprit et le montrer quel il était ; car il lui fallut combattre contre les secrètes menées de l'Empereur à Constantinople, contre les fermes résolutions des Vénitiens, contre les mauvaises volontés des bachas, et qui plus est, contre l'arrogance et inconstance de Soliman qui maintenant lui promettait, maintenant se dédisait ; mais il alla, il vira, il trotta, il traîta, il monopola, et fit si bien et gagna si bien le capitaine des janissaires, comme il voulut, l'entretint si souvent et se rendit à lui si agréable qu'il en eut enfin ce qu'il voulut, et emmène Barberousse avec cette armée (flotte) que plusieurs qui vivent encore ont vue en Provence et à Nice. Qui plus est, au départir, le Grand Seigneur commanda à Barberousse d'obéir du tout en tout au capitaine Paulin et se gouverner par son conseil, à faire la guerre aux ennemis selon son vouloir, et ce dernier ne faillit pas à s'en faire accroire, car en plus d'une circons-

tance, il ne faillit point à prendre le commandement.»

Pendant son séjour à Venise, le capitaine, pour se reposer des labeurs diplomatiques et se distraire des ennuis que lui causaient parfois les intrigues des ennemis, aimait à se promener dans le port. Il prit plaisir à contempler le mouvement des navires, à faire causer les capitaines et pilotes, visitant tantôt un navire, tantôt l'autre, souvent même y demeurant des journées entières. Et ainsi, aidé de son génie naturel, il s'instruisit aux manœuvres qu'il connut dans leurs moindres détails au point d'étonner par la sagacité de ses observations les hommes de mer vieilliss dans le métier. Barberousse en particulier ne fut pas peu surpris, lorsqu'il vit ce soldat, dont peut-être en lui-même il comptait avoir facilement raison, présider, dans un moment critique, à la manœuvre avec une assurance, un calme et une habileté qui paraissaient annoncer une vieille pratique. S'il dut s'incliner devant la science de ce jeune homme, il ne dut pas moins céder à sa fermeté, quand il n'eût pas demandé mieux, lui, musulman, non content de détruire les fortifications des Espagnols et ruiner leurs établissements, de porter le ravage sur toute la côte d'Italie. « Mais Barberousse, d'après ce qu'avait commandé le capitaine Paulin, n'osa jamais attaquer ni faire mal à aucuns chrétiens, bien que ce fût la vraie proie par où il passa, et même à toutes les terres du pape comme au port d'Ostie et autres qui tremblaient de peur et Rome et tout... Le capitaine Paulin, prompt à les rassurer, leur manda qu'ils n'eussent point de crainte et qu'on ne leur ferait aucun mal. »

La conduite du capitaine, dictée par une généreuse conviction, était aussi celle d'un habile politique ; elle pouvait dans une certaine mesure atténuer l'impression fâcheuse que produisait, dans le monde chrétien, cette alliance

être
infl
liqu

A
vit a
qui,
ses r
géné
de n
la G
ache
néce
se r
navi
velle
vant
l'ord
envc
qui
peu
Al
dol e

étrange et même impie du Fils aîné de l'Eglise avec des infidèles dans une guerre contre un autre prince catholique.

II

Les Caprices de la fortune.

A son retour de Constantinople, le capitaine Paulin se vit accueilli avec la plus grande distinction par François I^{er} qui, n'estimant pas qu'il fût trop grande récompense pour ses nouveaux et importants services, le nomma d'emblée général des galères. Il lui avait de plus octroyé des lettres de noblesse en l'autorisant à prendre le titre de baron de la Garde, du nom de cette seigneurie que le capitaine avait achetée. Paulin, malgré le repos qui pouvait lui sembler nécessaire après tant de fatigues, quittant aussitôt la cour, se rendit à Marseille et, réunissant tout ce qu'il put de navires, alla rejoindre Barberousse, et fit avec lui une nouvelle campagne sur la côte d'Italie en 1543. L'année suivante, pendant l'absence du comte de Grignan, il dut, par l'ordre du roi, prendre le commandement des troupes envoyées en Provence à cause de la fermentation religieuse qui alors agitait ces contrées et particulièrement les pays peuplés de Vandois.

Alors eut lieu l'expédition contre les Vandois de Mérindol et de Cabrières.

Le baron de la Garde n'y aurait point été étranger, d'après Brantôme, qui nous dit : « S'étant comporté un peu trop rigoureusement en Provence contre les hérétiques de Mérindol et Cabrières (car il haïssait mortellement ces gens-là), il encourut la malgrâce de son Roy, dont il en garda la prison longtemps, l'espace de trois ans et, sans ses bons services, il eût eu plus grande peine. »

Des écrivains pourtant, M. Léon Guérin, par exemple, disent que le baron de la Garde fut victime des intrigues de ses ennemis qui ne pardonnaient pas à l'ex-capitaine sa haute fortune et sa supériorité. Cette opinion est confirmée par le résultat du procès dont il sortit à son honneur. Au reste, sa disgrâce ne fut pas immédiate, comme paraît le dire Brantôme, puisque Paulin fit une campagne encore contre les Anglais avec l'amiral d'Annebault. C'est dans cette guerre qu'il enseigna aux Français les manœuvres d'ensemble ; jusqu'alors chaque navire combattait en quelque sorte pour lui-même, sans s'inquiéter des autres.

La campagne terminée, Paulin, à peine rentré dans le port, se vit destitué de ses fonctions de général des galères et mis en prison. Il en sortit en 1551, après une déclaration solennelle du parlement qui proclamait son innocence. Libre, il alla tout aussitôt servir en Toscane sous Paul de Termes. « Il fit là certain jour un brave combat, très hasardeux et très heureux ; car, retournant de Civita-Vecchia avec deux galères (aucuns disent six), s'étant élevé un orage et une tourmente des plus terribles, il fut contraint de se jeter sur la place Saint-Florent en Corse, attendant que la furie de la mer s'apaisât. Durant laquelle vinrent à passer à sa vue onze grands vaisseaux bien armés en guerre et six mille Espagnols qui s'en allaient en Italie et descendre à Gênes.

« Mais M. le baron de la Garde les alla aussitôt attaquer

avec ses galères en cette mer haute qui était fort peu d'avantage pour lui et grand pour les vaisseaux ronds... si bien qu'ayant entrepris le plus grand et le plus braye, le canonna et le mit à fond et après en fit autant à un second. Si bien que les autres, voyant le misérable état de leurs compagnons, se mirent en fuite et se perdirent aussitôt de vue. En ces deux coulés par le baron de la Garde, il y avait quinze cents Espagnols dont la plupart furent noyés et si peu de ceux qui échappèrent furent mis aux fers. Ceux qui savent ce que c'est qu'un combat de mer balanceront bien à dire si celui-là fut plus heureux que valeureux, ou plus valeureux qu'hasardeux. Quant à moi je le dis et l'un et l'autre. » (BRANTOME.)

Lorsque le baron de la Garde mourut, « il laissait plus d'honneur à ses héritiers que de biens et, en l'âge de plus de quatre-vingts ans, et si ne se montrait pas trop vieux, retenait encore quelque bonne et belle grâce et apparence du passé, qui le faisait fort admirer de tout le monde avec ses beaux contes du temps passé de ses voyages, de ses combats qui ont été si fréquents et si assidus que les mers de France, d'Espagne, d'Italie, de Barbarie, de Constantinople et du Levant en ont longuement résonné, encore, crois-je, que les flots en bruient le nom. » (BRANTOME.)

La marine lui dut de grands progrès ; il apprit à suppléer au nombre par l'habileté des manœuvres, en divisant la flotte par escadres toujours prêtes à se soutenir l'une l'autre. Il n'était pas seulement amiral, capitaine, pilote, suivant que l'exigeaient les circonstances ; dans les loisirs de la paix il devenait ingénieur et faisait construire, sur les modèles dessinés par lui, des galères à la fois plus légères et plus solides que celles mêmes qui sortaient des ports de Gênes et de Venise.

« Le baron de la Garde, dit encore son biographe, était

très honorable, magnifique, splendide, grand de pensées en sa charge, très libéral et trop ; car il est mort pauvre encore qu'il eût fait des beaux butins en son temps ; mais il dépensa tout, tant il était magnifique. »

usées
uvre
mais

ANDRÉ DE BRUE

LES FRANÇAIS AU SÉNÉGAL

I

Premiers établissements en Afrique.

D'après une tradition adoptée par la plupart des historiens et même les plus sérieux, ce furent des Normands qui, de 1364 à 1390, les premiers abordèrent aux côtes de Sénégambie et de Guinée, et avec le consentement des indigènes, s'y établirent. « En effet, n'est-il pas bien sensible, dit Villaut de Bellefonds, de voir par toutes ces côtes quantité de baies, que les Mores appellent *Baies de France*, des places mêmes qui portent encore le nom de nos villes comme le *Petit Dieppe*, *Paris*, etc., être si fort abandonnées (1659) qu'il n'en reste plus que le nom et le désir aux habitants de les y revoir. »

Il dit ailleurs d'une façon plus précise : « Comme la France commençait à respirer sous Charles V des guerres et malheurs qu'elle avait soufferts sous le roi Jean, son père, les Dieppois, de tout temps adonnés au commerce, équipèrent au mois de novembre de l'année 1364, deux vaisseaux du port d'environ cent tonneaux chacun qui firent voile vers les Canaries et arrivèrent vers Noël au Cap-Vert et mouillèrent devant *Rio Fresco* dans la baie qui conserve encore le nom de *Baie de France* Au mois de septembre de l'année suivante, les marchands de Rouen s'associèrent à ceux de Dieppe et, au lieu de deux vaisseaux, en firent partir quatre... Au commencement du règne de Charles VI, en 1380, ils équipèrent pour la même destination un vaisseau de cent cinquante tonneaux appelé la *Notre-Dame de bon Voyage*, et l'année suivante, partirent de Dieppe, le 28 septembre, trois vaisseaux nommés la *Vierge*, le *Saint-Nicolas*, l'*Espérance*... Or, par ce que dessus, je conclus que les Français ont les premiers habité ces terres, qu'ils les ont connues avant les Portugais, et que les Dieppois doivent avoir cet avantage, qui leur est justement dû, d'avoir été les premiers navigateurs de l'Europe ¹. »

Le capitaine qui commandait la première ou l'une des premières expéditions, Jean le Normand, surnommé *Pru-naut*, était de Rouen. Longtemps après son départ, Charles V, étant venu à Dieppe, entendit parler de ce voyage, en même temps que des inquiétudes que la longue absence du marin causait à sa famille et à ses amis, et il témoigna pour l'entreprise un vif intérêt. Par fortune, Jean le Normand et ses compagnons, échappés à tous les périls de leur navigation, arrivèrent sur ces entrefaits. Le

1. *Relation de Guinée*, in-8. — 1669.

roi voulut qu'ils lui fussent présentés et, après avoir entendu de la bouche du capitaine le récit de son voyage à la côte d'Afrique, il lui dit :

— Preux naute (hardi marin), Dieu vous maintienne ! Et en même temps qu'il l'anoblissait, il lui fit don d'une terre, le nomma « amirax de sa navie » et voulut qu'il s'appelât *Pru-naut* lui et tous ses descendants.

Ces faits paraissent établis par une tradition constante. « Il y a lieu de penser, dit avec raison M. d'Avezac, que les éléments du récit publié par Villaut de Bellefonds, le premier des expéditions dieppoises en Guinée au quatorzième siècle, avait été puisé dans les registres de l'amirauté de Dieppe que le bombardement de 1649 a détruits... Dans tous les cas, le fait fondamental de l'établissement des Français à la Mine au quatorzième siècle, n'en demeurerait pas moins constaté par des témoignages antérieurs qu'on a pu ignorer ou perdre de vue, mais qui subsistent et dont on essaierait vainement de contester l'autorité ¹. »

Il ne semble donc pas douteux que les Français fréquentaient depuis longtemps la côte d'Afrique et s'y étaient établis, encore que le Père Labat, dans sa *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale* ², ne soit pas remonté au delà de 1626. Alors nous voyons les Français authentiquement établis à l'embouchure du Sénégal (à Saint-Louis), mais dans des conditions qui prouvent que les établissements remontaient à une époque fort antérieure. Une *Compagnie* dite de Rouen avait le privilège du commerce sur la côte et la possession et l'exploitation des établissements ; elle en jouit jusqu'en 1664 où le mauvais état de

1. *Notice des découvertes faites au moyen âge dans l'Océan Atlantique.*

2. Cinq vol. in-12. — 1728.

ses affaires la força de vendre à la *Compagnie des Indes occidentales* laquelle, en 1672, dut céder à la *Compagnie du Sénégal*. A celle-ci succéda la *Compagnie dite du Sénégal, côte de Guinée et d'Afrique* (1681), dont les privilèges et établissements devinrent, en 1696, la propriété de la *Compagnie royale du Sénégal, cap Nord et côte d'Afrique*. Les compagnies, on le sait, changeaient souvent, ce qui était mauvais ; de plus, elles se préoccupaient trop exclusivement du succès immédiat et de l'intérêt matériel.

« On sera surpris, dit Labat, de ce que je ne dise rien de la manière dont le *spirituel* est administré dans les établissements où la Compagnie entretient des commis et d'autres officiers ; on aura raison ! mais je n'ai pu faire autrement, parce que ce point a été tellement négligé qu'il ne faut pas s'étonner que Dieu n'ait pas versé ses bénédictions sur des gens qui avaient si peu d'attention pour son culte. Je crois ne pas me tromper quand j'attribuerai à cela le désordre et la déroute de tant de Compagnies qui se sont succédé les unes aux autres et qui se sont trouvées ruinées parce qu'on peut les accuser toutes également d'une négligence criminelle sur cet article. Bien loin d'avoir pensé à faire porter la foi dans ce vaste pays, peuplé de tant de nations qui gémissent sous l'esclavage du démon, et qui sont privées des lumières de la vérité, à peine ont-elles eu soin d'entretenir dans leurs principaux comptoirs des aumôniers ; et encore quels aumôniers ? Souvent des gens sans aveu, sans dimissoires de leurs évêques, ou sans obéissance de leurs supérieurs : toujours sans pouvoirs, ordinairement sans science, et d'une conduite qui ne leur attirait ni le respect ni la confiance de ceux dont ils devaient répondre devant Dieu.

« La Compagnie des Indes, qui est entrée dans les droits

de
El
me
do
va
qu
po
les
tic
réj
po
ap
et
tic
de
av
fr
co
vo
ha
au

Bo
gn

<

de celle du Sénégal, n'a eu garde de tomber dans ce défaut. Elle est conduite par des gens dont la piété égale le talent merveilleux qu'ils ont pour remplir l'important ministère dont ils sont chargés. *Celui* d'entre eux qui, outre les travaux ordinaires de la direction, a l'inspection sur tout ce qui regarde le spirituel de la Compagnie, ne néglige rien pour que ses établissements, les pays qui en dépendent et les vaisseaux qu'elle fait équiper aient de dignes ecclésiastiques qui y entretiennent la religion et la piété et qui répandent les lumières de l'Évangile dans les lieux où elle porte son commerce. »

Le Directeur auquel l'auteur fait allusion, selon toute apparence, était André de Brue, alors de retour en France et dont les Mémoires écrits aussi bien que les communications verbales ont servi surtout à Labat pour la rédaction de son ouvrage. « Quand on considère, dit M. Walkenaer, avec quelle prudence ce directeur général du commerce français ménagea les affaires de la Compagnie et quelle considération il s'attira des rois nègres dans tous ses voyages, on prend nécessairement une haute idée de son habileté. Le long séjour qu'il fit en Afrique doit donner autant d'authenticité que d'agrément à ses relations. »

II

Ce que peut un homme.

De Brue fut nommé pour succéder en 1697 au sieur Jean Bourguignon, premier directeur de la quatrième Compagnie française du Sénégal. Son premier soin en arrivant

au Sénégal fut de visiter tous les comptoirs et de régler la conduite des employés de la Compagnie. De Brue, après une enquête sévère, prit toutes les mesures nécessaires pour mettre fin à tous les désordres. Le directeur général traita ensuite avec les divers princes dont les possessions bornaient le fleuve, et obtint de former de nouveaux établissements là où il le jugeait utile, comme aussi de relever ceux qu'on avait laissé tomber en ruines après un abandon forcé. C'est alors qu'il établit un poste dans le haut Sénégal, grâce à une concession du Siratik ou empereur des Foulahs.

Uniquement préoccupé des intérêts de la Compagnie et du désir, en consolidant ses établissements, de développer ses relations, le directeur général fit dans ce but de nombreuses excursions, soit sur la côte, soit dans l'intérieur. A plusieurs reprises, il remonta le Sénégal et se transporta en particulier par deux fois jusqu'au rocher Felou, près duquel se trouve un village que traversent les caravanes, venant de Tombret ou Tombouctou avec de l'or et des esclaves. Il éleva un fort sur la rive sud du fleuve dans la pensée d'attirer vers les comptoirs français toutes les marchandises que les caravanes portaient aux Anglais établis sur la rivière de Gambie. Il avait aussi pour but de se rapprocher des mines d'or du royaume de Bambouck que des agents intelligents, envoyés par lui, avaient eu le bonheur de découvrir sur les bords de la rivière de Falermé. Le fort Saint-Pierre en conséquence fut construit sur cette rivière à seize lieues de son confluent. A l'aide de retranchements mobiles, de Brue comptait pouvoir se transporter d'une mine à l'autre et ainsi assurer le monopole du commerce de l'or à la Compagnie.

Mais comme il s'occupait activement de ces projets (1712), il se vit rappelé en France où il fut retenu par les affaires

de l
ass
rep
sair
reg
ses
s'en
nég
Il é
de
plu
tic
vo
av
la
ch
et

ar
av
en
di
ét
ar
pi
sc
à
et
C
te
r
q
q

de la Compagnie et les siennes propres jusqu'en 1714. Les associés le pressèrent alors avec de vives instances d'aller reprendre son poste où sa présence semblait plus nécessaire que jamais. En effet, arrivé à Saint Louis, il eut le regret de constater qu'on n'avait guère fait que contrarier ses projets qu'il reprit aussitôt avec suite et ardeur. Il s'empressa de renouer toutes les alliances avec les princes nègres et maures, soit sur la Gambie, soit sur le Sénégal. Il établit le comptoir d'Albreda, fonda ceux de Bentam et de Bissao sur la côte. Le commerce des gommés, alors le plus important de tous, ne pouvait manquer d'attirer particulièrement son attention et d'éveiller sa sollicitude. Il voulut aller présider lui-même le *Marché du désert*, régla avec le *Brac* ou chef des marabouts maures les mesures et la nature des échanges, les frais de l'entretien des Maures, chassa les voleurs et les oisifs et maintint partout l'ordre et la tranquillité. Il fit mieux encore :

« Le général, dit Labat, fut extrêmement surpris, en arrivant au désert, d'apprendre qu'on ne s'était jamais avisé de faire la prière ni soir ni matin pendant qu'on était en traite. Les commis laissaient ceux qui étaient sous leur direction dans une entière liberté à cet égard, et comme ils étaient eux-mêmes dans une fort grande idolence sur cet article, ils n'avaient garde d'exiger des autres ce qu'ils ne pratiquaient pas eux-mêmes. Cet abus le toucha et il eut soin que, tous les matins et tous les soirs, on fit la prière à haute voix. Il défendit de faire aucune traite les dimanches et les fêtes et voulut que ces jours-là on chantât les vêpres. Cela plut extrêmement aux Maures, soient qu'ils aient véritablement de la religion, ou qu'ils n'en aient que l'apparence..... L'ordre donné par le sieur de Brue leur fit croire qu'il était marabout et augmenta beaucoup le respect qu'ils avaient déjà pour lui. »

Labat nous a conservé plusieurs autres très intéressants épisodes de ce voyage au désert : d'abord, la visite faite à de Brue par le prince maure Sidi-Addi, accompagné de quelques-unes de ses femmes. Le général, empressé de rendre la visite, trouva les dames fumant, mais « cet exercice ne les empêchait pas de causer ; si cela était, ajoute un peu malicieusement Labat, les femmes ne funeraient jamais ; car en tout pays elles ont le don de la parole au souverain degré. Le général et son interprète avaient assez à faire à répondre à toutes leurs questions. En général on peut dire qu'elles roulaient presque toutes sur les femmes de France, sur leur beauté, leurs habits, leur galanterie, sur la magnificence de la cour, sur les manières que les maris avaient avec leurs femmes. Le général ne manqua pas de les satisfaire amplement sur toutes ces questions ; mais rien ne les touchait davantage que le bonheur qu'ont les femmes de France d'être *seules* avec leurs maris. C'était là le véritable et l'unique bonheur d'une femme ; elles comptaient pour rien tout le reste. »

Cette visite fut suivie ou peut-être précédée de celle du roi d'Hoval auquel de Brue s'empressa également de rendre sa politesse. Il le trouva jugeant un procès : « Le fait est trop singulier pour n'être pas rapporté ici. Un marabout avait promis à un nègre qui allait à une expédition de lui donner un *gris-gris* (talisman) de si bonne trempe qu'il ne serait ni tué ni blessé pourvu qu'il lui donnât un bon cheval qu'il avait. Le cheval fut livré et le nègre, plein de courage et de confiance en son puissant *gris-gris*, ne laissa pas d'être tué tout des premiers. Les héritiers redemandaient le cheval au marabout qui éludait par différents subterfuges. Le roi demanda au général son sentiment ; le sieur de Brue répondit qu'il lui paraissait très juste d'obliger le marabout à rendre le cheval, et de lui défendre,

sous
atter
gran
mén
Vo
pied
«
ans.
et ri
air
un l
fait
l'Or
ven
mén
entr
que
de
pou
pas
por
pie
l'ha
lop
qui
les
des
cor
A
ses
ach
Cag
assi

sous peine de la vie, de se mêler de faire des *gris-gris*, attendu que son ignorance ou sa malice pouvait être d'un grand préjudice à l'état. Le roi prononça son arrêt conformément à l'avis du général. » (LABAT.)

Voici maintenant de ce digne roi d'Hoval un portrait en pied qui mérite d'être reproduit :

« C'était un homme de bonne mine d'environ soixante ans. Il avait la barbe et les cheveux gris, le visage maigre et ridé, les yeux vifs, le ton de voix agréable et un certain air de grandeur qui faisait connaître sa naissance. Il avait un habit de pagnes de coton blanc rayé de bleu qui était fait presque comme les surplis dont se servent les pères de l'Oratoire avec les manches fort larges; cet habit ne lui venait qu'aux genoux. Il avait par dessous une culotte de même étoffe, mais tellement large et ample qu'il y était entré plus de six aunes d'étoffe. Elle était plissée de manière que tous les plis se trouvaient derrière, ce qui lui servait de coussin pour s'asseoir. Belle commodité assurément pour des gens qui n'ont point d'autre siège, s'il ne fallait pas toujours les porter avec soi... Par dessus cet habit, il portait une bandoulière de drap d'écarlate large d'un demi-pied qui lui servait de baudrier soutenant un sabre... Tout l'habit et le baudrier étaient parsemés de *gris-gris* enveloppés fort proprement dans du drap d'écarlate, du maroquin rouge ou des peaux de bêtes sauvages, les uns carrés, les autres ronds, d'autres longs ou taillés à facettes comme des gros diamants, appliqués sur les différents endroits du corps auxquels ils servaient de défense. »

Au retour de son expédition au désert, le général reprit ses projets sur le Galam, relatifs à la traite de l'or. Il fit achever le fort de Saint-Joseph, et en éleva un autre à Cagnoura sous le nom de fort Saint-Pierre. En même temps, assuré de nouveau, par suite des explorations du facteur

français Compagnon, de l'existence des mines du Bambouck, il résolut de conquérir tout le pays et, dans ce but, il demanda à la Compagnie 1,200 hommes et deux millions de livres pour l'entretien de cette armée pendant quatre ans. Mais ces projets n'aboutirent pas, la Compagnie n'ayant pu ou voulu mettre à la disposition du général les ressources nécessaires. Jugeant même de nouveau sa présence utile en France, elle l'y rappela en 1720. Il y resta pendant trois années, puis retourna en Afrique avec le titre de commissaire de la Compagnie des Indes sur une escadre qui, après avoir manqué la prise de l'île d'Arguin, s'empara du fort de Portendic (aux Hollandais).

Lorsqu'il quitta définitivement la colonie, de Brue la laissa dans l'état le plus florissant. D'après ce que le père Labat nous apprend de son administration, nous ne pouvons qu'avoir une haute idée de son intelligence, de sa prudence et de sa merveilleuse habileté pour se concilier la sympathie des rois nègres ou maures et leur inspirer le respect. Le caractère, la probité, la sévère dignité des mœurs étaient chez lui à la hauteur des talents et l'on a eu raison de dire qu'il avait gouverné les affaires de la Compagnie, non pas en négociant, mais en véritable homme d'État. Il n'y a rien de trop dans ce jugement qu'a porté sur lui Walkenaër : « De Brue, par la hardiesse et la sagesse de ses vues, par son habileté et son courage dans l'exécution, par sa présence d'esprit et sa prévoyance dans les dangers, et enfin par cet esprit d'ordre et de méthode qui fait qu'on marche à son but sans précipitation et sans lenteur, doit être considéré comme un des plus habiles administrateurs qui aient existé ; il fut le véritable fondateur du commerce français en Afrique ¹. »

1. *Histoire des voyages*, III.

« (tranc
faire
dam
çois
rois
emp
mess
« de
Lesc
que
qu'i
avai
aup

JACQUES CARTIER

Les Sauvages du Canada.

« Quoi! le roi d'Espagne et celui de Portugal partagent tranquillement entre eux le Nouveau-Monde sans m'en faire part? Je voudrais bien voir l'article du testament d'Adam qui leur lègue l'Amérique! » s'écriait un jour François I^{er} avec ironie en apprenant les progrès de ces deux rois dans l'Amérique. Aussi accueillit-il avec un grand empressement la requête que lui fit, quelques temps après, messire de Chabot, grand amiral de France (1533), au nom « de Jacques Cartier, excellent pilote mallouin, dit Marc Lescarbot, lequel, désireux de perpétuer son nom par quelque action signalée, témoignait de la bonne volonté qu'il avait de découvrir des terres ainsi que les Espagnols avaient fait aux Indes Occidentales, et même, douze ans auparavant, Jean Verrazan, par commission du roi, lequel

prévenu par la mort, n'avait pu établir aucune colonie ès terres par lui découvertes. »

L'amiral, après avoir pris les ordres du roi, « fit en sorte que le dit Cartier eût charge de deux vaisseaux de chacun soixante tonneaux garnis de soixante et un hommes pour l'exécution de ce qu'il avait proposé. »

L'expédition mit à la voile le 20 avril 1534, faisant route à l'Ouest en tirant un peu vers le Nord. La navigation fut des plus heureuses et les vents si constamment favorables que, le 10 mai, on abordait à la côte orientale de Terre-Neuve. Cartier, après quelque séjour dans le port de Sainte-Catherine pour rafraîchir ses équipages, remit à la voile le 21 mai, et toujours en se dirigeant vers le Nord, il arriva en vue de l'île aux Oiseaux qui mérite bien son nom d'après ce qu'en dit l'excellent pilote :

« Des oiseaux il y a un si grand nombre que c'est chose incroyable à qui ne le voit, parce que combien que cette île (laquelle peut avoir une lieue de circuit) en soit si pleine qu'il semble qu'ils y soient expressément apportés et comme semés : néanmoins, il y en a cent fois plus à l'entour d'icelle et en l'air que dedans, desquels les uns sont grands comme pies, noirs et blancs, ayant le bec de corbeau. Ils sont toujours en mer et ne peuvent voler haut d'autant que leurs ailes sont petites, point plus grandes que la moitié de la main avec lesquelles ils volent de telle vitesse à fleur d'eau que les autres oiseaux en l'air. Ils sont excessivement gras et étaient appelés par ceux du pays *Apponath* desquels nos deux barques se chargèrent en moins de deux heures comme l'on aurait pu faire de cailloux ¹. »

1. *Brief récit et succincte narration de la navigation aux îles du Canada.* In-12. — Paris, Rouen. — 1545.

En
Nord
des C
rema
relâch
nom
que le
plus e
direct
nales,
(point
passag
mauv.
dévian
tale q
un au
de Sai
Chale
tout p
« L
multit
enviro
femme
qu'ils
venaie
barque
verre,
se réjo
tant et
vraime
plus p
n'eusse
barque

En quittant cette île, Cartier, remontant toujours vers le Nord, entra dans le détroit de Belle-Isle qu'il appela golfe des Châteaux. Il longea ensuite la côte du Labrador où il remarqua plusieurs beaux ports, un en particulier où il relâcha, et après y avoir planté une croix, il lui donna le nom de *Port-Servan*, aujourd'hui *Rock-Bay*. Mais voyant que le golfe ou ce qu'il avait jugé tel allait s'élargissant de plus en plus, et qu'en gouvernant toujours dans la même direction, il risquait de perdre de vue les terres méridionales, il vira de bord, et après avoir touché au cap Double (pointe Riche), il arriva non loin de l'ouverture du grand passage qui donne entrée dans le fleuve Saint-Laurent. Le mauvais temps l'empêcha d'y pénétrer immédiatement et, déviant de sa route, il fut entraîné vers la côte occidentale qu'il reconnut soigneusement dans l'espoir d'y trouver un autre passage. Après quelque séjour dans le petit port de Saint-Martin, temps qu'il employa à explorer la baie des Chaleurs, il remit à la voile et revint mouiller à Gaspé, tout près de l'embouchure du fleuve Saint-Laurent.

« Là, dit Cartier, à l'aborder, nous vîmes une grande multitude d'hommes sauvages qui pêchaient; ils étaient environ quelque quarante barques et tant en hommes, femmes qu'enfants plus de deux cents, lesquels, après qu'ils eurent quelque peu conversé en terre avec nous, venaient privément à bord de nos navires avec leurs barques. Nous leurs donnions des couteaux, chapelets de verre, peignes et outre choses de peu de valeur dont ils se réjouissaient infiniment, levant les mains au ciel, chantant et dansant dans leurs barques. Ceux-ci peuvent être vraiment appelés sauvages, car il ne se peut trouver gens plus pauvres au monde, et crois que tous ensemble n'eussent pu avoir la valeur de cinq sols excepté leurs barques et rêts. Pour vêtements ils ont quelques vieilles

peaux dont ils se couvrent à la manière des Egyptiens. Ils portent la tête entièrement rase, hormis un floquet de cheveux au plus haut de la tête, lequel ils laissent croître long comme une queue de cheval qu'ils lient sur la tête avec des aiguillettes de cuir. Ils n'ont autre demeure que dessous ces barques, lesquelles ils renversent et s'étendent sous icelles sur la terre sans aucune couverture. Ils mangent la chair presque crue et la chauffent seulement le moins du monde sur les charbons, le même est du poisson. »

Quelques jours après, le premier mai, eut lieu la prise de possession solennelle. Cartier fit faire par ses matelots une croix de trente pieds de haut, portant au milieu un écusson orné de fleurs de lis avec ces mots en grosses lettres « entaillées : *Vive le roi de France*. En après, dit Cartier, la plantâmes en la présence des sauvages qui la regardaient fort... Et l'ayant levée haut, nous nous agenouillons tous ayant les mains jointes, l'adorant à leur vue et nous faisons signe, regardant et montrant le ciel, que d'icelle dépendait notre rédemption, de laquelle chose ils s'émerveillèrent beaucoup se parlant entre eux, puis regardant cette croix.

« Mais bien que n'entendant point notre langue, les Indiens avaient compris la portée de cette cérémonie, car, peu d'instants après que le capitaine fut retourné à son bord, il vit une barque quitter le rivage et se diriger vers le navire. Dans cette barque se trouvaient le chef vêtu d'une vieille peau d'ours noir, son frère et ses deux fils. Dès qu'il fut à portée de la voix, il commença une longue harangue en montrant tour à tour la croix et toute la terre aux environs d'un air qui semblait dire que cette terre était toute à lui, qu'on ne devait point y planter une croix sans son congé. »

Ma
calm
avec
chai
Auss
avec
qu'a
tère
Ce
prés
preu
don
cois
arm
posa
neau
soix
avec
fler
dère
en q
soler
« ent
Roi,
dima
com
cun
Crea
avoi
égli
lequ
Le

Mais moyennant quelques cadeaux, Cartier l'eut bientôt calmé et si bien que le chef consentit à monter à bord avec les siens. « Nous fîmes vêtir à ses fils chacun une chaîne de laiton au col, dont ils se contentèrent fort. » Aussi, le capitaine ayant proposé au père de les emmener avec lui en France, avec promesse d'un prompt retour « et qu'apporterions ferrements et autres choses », ils acceptèrent tous sans beaucoup de difficulté.

Ces deux indigènes que Cartier, revenu en France, put présenter à l'amiral, puis au roi, étaient comme une preuve vivante de la réalité de ses découvertes, et firent donner pleine et entière confiance à ses récits. François I^{er}, après l'avoir félicité et encouragé, ordonna un armement plus considérable que le premier et qui se composait de la *Grande Hermine*, navire de cent vingt tonneaux, et de deux autres bâtiments, la *Petite Hermine*, de soixante tonneaux, et l'*Emerillon*, de quarante seulement, avec lequel on pourrait au besoin remonter le cours des fleuves et rivières. Plusieurs jeunes gentilshommes demandèrent, comme une faveur, de faire partie de l'expédition en qualité de volontaires. Avant le départ eut lieu un acte solennel de religion qui inaugurait dignement ce voyage « entrepris, dit Cartier, dans son Epître préliminaire au Roi, pour l'augmentation future de notre sainte foi. » Le dimanche, 16 mai 1535, jour et fête de la Pentecôte, « du commandement du capitaine et bon vouloir de tous, chacun se confessa et reçûmes tous ensemblement notre Créateur en l'église cathédrale de Saint-Malo : après lequel avoir reçu, fûmes nous présenter au chœur de la dite église devant révérend père en Dieu, M. de Saint-Malo, lequel, en son état épiscopal, nous donna sa bénédiction. »

Le mercredi suivant, 19 mai, la flottille mit à la voile.

II

L'épidémie.

La navigation cette fois fut plus laborieuse et même, au milieu du voyage, les navires s'écartèrent, séparés par les vents contraires ; mais ils se retrouvèrent tous trois et sans avarie dans le détroit de Belle-Isle, lieu du rendez-vous. « Lors du premier voyage, dit M. de Rossel qui, dans son article de la *Biographie universelle*, a très bien résumé le journal de Cartier, le pilote malouin avait longé les côtes du Saint-Laurent qui sont au sud du détroit de Belle-Isle ; dans cette seconde expédition il ne s'écarta pas de la côte septentrionale et pénétra presque en ligne droite dans l'intérieur du fleuve. Il le visita avec soin et s'avança à sept ou huit lieues au delà de l'endroit où depuis la ville de Québec a été bâtie. La rivière près de laquelle la flotte mouilla reçut le nom de *Sainte-Croix* ; mais la postérité lui a donné celui de Jacques Cartier. » Celui-ci, voulant pénétrer plus avant encore dans l'intérieur, laissa au mouillage ses deux plus grands navires et avec l'*Émérillon* remonta jusqu'à l'extrémité du lac Saint-Pierre, où il fut arrêté de nouveau par une grande barre traversant le canal qui lui devait servir de passage. Sans s'étonner, Cartier s'embarqua avec une partie de son équipage sur les canots et s'avança jusqu'au village nommé Hochelaya, à l'endroit

mér
trou
l'em
G
pre
rap
se c
tout
« Le
app
cère
et l
grar
vint
app
ou t
vive
tain
des
men
dépa
oyio
Il
Cart
plus
enfa
tém
ragn
Houl
moti
disc
sèrer
somi

même où s'élève maintenant Montréal. Les Français se trouvaient à plus de cent cinquante lieues marines de l'embouchure du fleuve.

Grâce aux deux Indiens dont nous avons parlé lors du premier voyage et qu'il avait ramenés avec lui pour les rapatrier, Cartier, sur toute la côte, n'eut pas de peine à se concilier les sauvages, car il en arriva à peu près partout où les navires mouillèrent comme à l'île d'Orléans. « Les gens du pays commencèrent à fuir et ne voulurent approcher jusqu'à ce que les deux dits hommes commencèrent à leur parler et à leur dire qu'ils étaient *Taiguragné* et *Domogaya*, et lors les autres commencèrent à faire grande chère, dansant et faisant plusieurs cérémonies, et vinrent partie des principaux à nos bateaux lesquels nous apportèrent force anguilles et autres poissons, avec deux ou trois charges de gros mil qui est le pain duquel ils vivent en la dite terre et plusieurs gros melons... Le capitaine, voyant leur bon amour et bon vouloir, leur donna des couteaux et petites patenôtres de verre, de quoi menèrent une merveilleuse joie ; de sorte que, nous étant départis d'avec eux distant d'une lieue ou environ, les voyions chanter, danser et mener fête de notre venue. »

Il en fut ainsi sur toute la route jusqu'à Sainte-Croix où Cartier fut reçu par le chef Donnacona, accompagné de plus de cinq cents personnes, tant hommes que femmes et enfants, qui, par leurs cris et leurs gestes, s'efforçaient de témoigner leur satisfaction. Mais, ayant appris par Taiguragné que le capitaine voulait passer outre et se rendre à Houlaga, ils s'efforcèrent, soit jalousie, soit tout autre motif, de le détourner de ce dessein. Voyant que tous leurs discours ne pouvaient ébranler sa résolution, ils « s'avisèrent d'une ruse grossière à la vérité envers nous qui sommes armés du bouclier de la foi, mais qui n'est imper-

tinente entre eux et leurs semblables... Voici cette grande finesse : ils firent habiller trois hommes de la façon de trois diables, lesquels étaient vêtus de peaux de chiens noirs et blancs et avaient cornes aussi longues que le bras, et étaient peints par le visage de noir comme de charbon : et les firent mettre dans une de leurs barques à notre insu. Puis vinrent avec leur bande comme avaient coutume... Et incontinent arriva la dite barque où étaient les dits trois hommes apparaissant être trois diables, et faisant celui du milieu en venant un merveilleux sermon et passèrent le long de nos navires sans aucunement tourner les yeux vers nous, et allèrent asséner et donner en terre avec leur dite barque » d'où ils furent enlevés par les autres et entraînés dans le bois. Un des naturels, interrogé par Cartier sur ce que voulait dire cette cérémonie, répondit avec de grands soupirs et l'air du mystère : « Que leur dieu, nommé Cudovagni, avait parlé à Houlaga et que les trois hommes devant dits étaient de par lui venus lui annoncer les nouvelles et qu'il y avait tant de glaces et neiges que, s'ils y allaient, ils mourraient tous. »

« — Cudovagni n'est qu'un sot, répondit Cartier avec un rire auquel tous les siens firent écho, il ne sait ce qu'il dit; tu peux le déclarer de ma part à ses messagers, et nous avons, nous, un Dieu tout autrement puissant qui saura bien nous garder du froid et des glaces. »

Et à l'heure même il donna l'ordre de faire les préparatifs de départ. Le lendemain matin, il se mit en route sans rencontrer aucun des obstacles qu'on lui avait annoncés, outre que dans le village de Houlaga l'attendait le meilleur accueil. « Au milieu de cette ville, il y a une place entre les maisons, spacieuse d'un jet de pierre en carré, où nous nous arrêtâmes, et tout soudain s'assemblèrent toutes les femmes et filles de la dite ville dont l'une

par
raie
qu
tous
fire
tous
mys
B
nat
ou
fut
agé
mer
il se
frot
sou
cha
pilo
« Et
sieu
tent
sur
tain
fût
la p
sav
pau
sanc
grac
ce p
sem
pare
L

partie étaient chargées d'enfants entre leurs bras, qui pleuraient de joie de nous voir, nous faisant la meilleure chère qu'il leur était possible, nous faisant signe qu'il nous plût toucher leurs enfants. Après ces choses faites, les hommes firent retirer les femmes, et s'assirent sur la terre à l'entour de nous comme si nous eussions voulu jouer un mystère. »

Bientôt après, les femmes revinrent avec une grande natte sur laquelle on fit asseoir les étrangers. Puis, huit ou dix hommes parurent portant leur chef *Agouhanna* qui fut couché à terre sur une grande peau de cerf. Quoique âgé de cinquante ans à peine, il était perclus de tous ses membres et, montrant ses bras et ses jambes au capitaine, il semblait lui demander un remède. Cartier se mit à le frotter avec les mains, et le malade parut éprouver quelque soulagement de ces frictions ; alors eut lieu une scène touchante, plus admirable encore par la manière dont le pilote malouin, dans la simplicité de sa foi, nous la raconte : « Et tout incontinent furent amenés au dit capitaine plusieurs malades, comme aveugles, borgnes, boiteux, impotents et gens si très vieux que les paupières leur tombaient sur les joues : et seaient et couchaient près le dit capitaine pour les toucher : tellement qu'il semblait que Dieu fût là descendu pour les guérir. Le dit capitaine, voyant la piété et foi de ce bon peuple, dit l'Évangile saint Jean, savoir *In Principio*, faisant le signe de la croix sur les pauvres malades, priant Dieu qu'il leur donnât connaissance de notre sainte foi et de la Passion du Sauveur, et grâce de recouvrer chrétienté et baptême... Et lors fit tout ce pauvre peuple fort grand silence, et furent merveilleusement bien entendibles, regardant le ciel et faisant pareilles cérémonies qu'ils nous voyaient faire. »

Le capitaine leur fit ensuite à tous, hommes, femmes,

enfants, quelques menus présents comme couteaux, haches, *agnus Dei*, « dont ils menèrent merveilleuse joie », puis il se rembarqua pour revenir à Sainte-Croix où il avait résolu d'hiverner, ce qu'il fit en effet. Mais ici l'attendaient de terribles épreuves. La santé des équipages s'était maintenue excellente jusqu'alors, lorsque tout à coup une épidémie, dont le germe sans doute avait été apporté par des Indiens du voisinage trop tard soumis à la quarantaine, commença de sévir contre les Français. « La mortalité parmi nous commença d'une merveilleuse sorte et la plus inconnue. Car les uns perdaient la *soutenue* et leur devenaient les jambes grosses et enflées et les nerfs retirés et noircis comme charbon et aucunes toutes semées de gouttes de sang comme pourpre. Puis montait la dite maladie aux hanches, cuisses, épaules, au bras et au col. Et à tous venait la bouche si infecte et pourrie par les gencives que toute la chair en tombait jusques à la racine des dents lesquelles tombaient presque toutes. Et tellement s'éprit la dite maladie en nos trois navires qu'à la mi-février de cent dix hommes que nous étions, il n'y en avait pas dix sains, tellement que l'un ne pouvait secourir l'autre. Qui était chose pitieuse à voir... Et si étions en une crainte merveilleuse des gens du pays qu'ils ne s'aperçussent de notre pitié et faiblesse. »

Aussi Cartier prit-il ses mesures pour empêcher les naturels d'approcher des bâtiments et, par des bruits mystérieux exécutés à bord, il sut les tenir à distance. « Cependant le capitaine que Dieu a toujours préservé debout, voyant la pitié et la maladie ainsi *émues*, fait mettre tout le monde en prières et oraisons et porter ensuite une image et ressemblance de la Vierge Marie contre un arbre distant d'un trait d'arc de notre fort, et ordonna que le dimanche ensuivant l'on dirait audit lieu

la r
sair
psa
qu'
Et l
cap
met
Fra
N
cel
glac
terr
qui
de
prie
pre
ma
ret
ricc
san
trot
U
à q
de
état
aus
d'ic
pot
fort
gué
«
boi
et l

la messe, et que tous ceux qui pourraient cheminer, tant sains que malades, iraient à la procession chantant les sept psaumes de David avec la litanie en priant la dite Vierge qu'il lui plût prier son cher enfant qu'il eût pitié de nous. Et la messe dite et chantée devant la dite image, se fit le capitaine pèlerin à Notre-Dame dite de Rocamadour, promettant y aller si Dieu lui donnait grâce de retourner en France. »

N'est-ce pas un touchant, un admirable spectacle que celui de ces pauvres gens, presque enfermés dans les glaces, loin, bien loin de la terre natale, décimés par un terrible fléau, malades et quelques-uns déjà mourants, et qui, par ces actes solennels de piété, témoignent à la fois de leur résignation et de leur sainte confiance? Une telle prière méritait d'être exaucée et elle le fut d'une façon presque miraculeuse : « Pour lors étions si épris de la maladie qu'avions presque perdu l'espérance de jamais retourner en France si Dieu, dans sa bonté et infinie miséricorde, ne nous eût regardés en pitié et donné connaissance d'un remède le plus excellent qui fut jamais vu et trouvé sur la terre. »

Un jour que le capitaine était sorti du fort, il rencontra à quelque distance un Indien naguère gravement atteint de la maladie, et qu'il croyait mort, l'ayant vu dans un état presque désespéré : « car il avait une de ses jambes aussi grosse qu'un enfant de deux ans et tous les nerfs d'icelle retirés, les dents perdues et gâtées et les gencives pourries et infectes. Cartier, le voyant sain et guéri, fut fort joyeux, espérant par lui savoir comment il s'était guéri » et il se hâta de l'interroger à ce sujet :

« — La femme d'un sachem, répondit l'Indien, m'a fait boire une certaine eau dans laquelle avaient cuit l'écorce et les feuilles d'un arbre du pays, en même temps que sur

mes jambes on appliquait un emplâtre composé des dites feuilles ; et au bout de peu de jours je me suis trouvé tel que tu me vois, bien portant et dispos.

« — Ne pourrais-tu m'indiquer cet arbre précieux ; j'ai mon serviteur malade, je crois, de cette même maladie, et je voudrais essayer sur lui le remède ? »

« — Attends ici, je retourne au village et je vais t'envoyer de suite quelques-unes de nos femmes pour te montrer l'arbre. »

En effet, après une attente de quelques moments qui parurent des siècles à Cartier, par suite de son impatience, deux matrones parurent tenant en main plusieurs branches de l'arbre en question qu'elles nommaient en leur langue *Anneda*¹.

Cartier, après leur avoir témoigné sa gratitude par un généreux cadeau, revint en toute hâte au fort et ne perdit pas de temps pour préparer son infusion. Mais les malades, prévenus contre le remède indiqué par les sauvages et craignant que ce ne fût quelque drogue mortelle, se refusèrent d'abord à en boire et, malgré les prières et les instances du capitaine, à peine deux ou trois « se mirent en aventure d'icelui essayer. » Ils n'eurent pas à le regretter, car, au bout de quelques heures, ils se trouvaient déjà grandement soulagés, et après qu'ils eurent bu à diverses reprises de l'eau provenant de l'infusion, en même temps qu'on appliquait les emplâtres de feuilles sur l'enflure, ils virent les taches rouges et noires disparaître, leur peau reprendre, avec sa souplesse, sa couleur naturelle. Finalement ils se trouvaient guéris « par un vrai et évident miracle. Quand on eut vu ce, il y eut telle presse sur la dite médecine à qui premier en aurait : de sorte qu'un

1. C'était une variété de l'épinette blanche.

arbre
été en
opéra
pellie
pas ta
jours
ont v
grâce

La
pour
écha
grand
née e

équip
temp
trois
Petit

où, p
taine
en av

nacoi
dans
pren

relâc
« de
et pa

deux
navir
le vir
tier,
et to

Ca
de no

arbre aussi grand et aussi gros que je vis jamais arbres a été employé en moins d'une semaine : lequel a fait telle opération que si tous les médecins de Louvain et de Montpellier y eussent été avec toutes leurs drogues, ils n'eussent pas tant fait en un an que le dit arbre en a fait en huit jours. Car il nous a tellement profité que tous ceux qui en ont voulu user ont recouvré santé et guérison avec la grâce de Dieu. »

La belle saison venue, Cartier ne perdit pas de temps pour faire ses préparatifs et retourner en France. Les échanges avec les sauvages lui procurèrent outre une grande quantité de mil, force provision de viande boucanée et de poisson. Mais la diminution apportée dans ses équipages par la maladie lui fit craindre, en cas de gros temps surtout, de ne pouvoir suffire à la manœuvre des trois navires, et il résolut d'abandonner l'un d'eux, la *Petite Hermine*, qui fut échouée et enterrée dans le sable où, paraît-il, on l'a retrouvée il y a peu d'années. Le capitaine, voulant de nouveau amener en France des Indiens, en avait fait enlever plusieurs et entre autres le chef Donnacona par ses matelots. Mais la désolation que causa dans les villages cet acte inattendu de violence en fit comprendre tout l'odieux à l'honnête Cartier, qui se hâta de relâcher les chefs en leur donnant comme dédommagement « des hachots et autres menues besognes comme couteaux et patenôtres, dont partirent fort joyeux ». Donnacona et deux autres même alors restèrent de leur plein gré. Les navires mirent à la voile et après une heureuse traversée, le vingtième du mois de mai, « nous arrivâmes, dit Cartier, par la grâce de Dieu, avec contentement d'un chacun et toujours le vent favorable, au Havre-de-Grâce. »

Cartier, après quelques jours de repos, vint à Paris, et de nouveau le roi le reçut de la façon la plus honorable.

L'année suivante une expédition, pour la fondation cette fois d'un établissement, ayant été résolue, Cartier fut chargé avec le titre de capitaine général et maître pilote des vaisseaux du roi, du commandement des cinq navires, composant la flottille, sur l'un desquels devait s'embarquer aussi le sieur de Roberval, gentilhomme picard, nommé vice-roi et lieutenant général au Canada. Mais ce dernier ne se trouvant pas prêt en même temps que Cartier, le vieux pilote mit à la voile comptant que l'autre ne tarderait pas à le rejoindre. Après trois mois d'une navigation souvent orageuse, Cartier arriva à Sainte-Croix où, sa cargaison débarquée, il renvoya en France deux de ses navires et s'occupa de creuser les fondations d'un fort en attendant Roberval qu'on ne voyait toujours point paraître. De longs mois s'écoulèrent dans cette vaine attente; cependant les vivres s'épuisaient; les matelots, dont plusieurs avaient souvenir du terrible hivernage passé dans ce même endroit, commencèrent à murmurer. D'un autre côté l'attitude des sauvages donnait des inquiétudes; Cartier résolut de reprendre la mer pour revenir en France chercher lui-même des vivres et des renforts. Il mit à la voile en effet et, quelques jours après, se croisa dans la baie de Saint-Jean avec Roberval arrivé enfin, et qui le sollicita et même lui ordonna de retourner avec lui au Canada.

Mais Cartier, que sa position rendait indépendant, s'y refusa en disant au vice-roi que ses longs et inexplicables retards, seuls, l'avaient contraint à repartir et que maintenant qu'il s'était décidé au retour, il continuerait sa route, ce qu'il fit en effet; car, le 21 octobre 1542, il débarquait à Saint-Malo. On ne voit pas qu'à la cour on lui ait su mauvais gré de n'être pas resté au Canada, car le roi lui accorda des lettres de noblesse qui lui permirent de prendre le titre de seigneur de Limoilon, un village où il

habita
Malo.
petit
paraît-
On
Saint-
loisirs,
écrit on
en 154
titre: c
faite è
et par
d'habi
a repr
J'ai
que Ca
au Can
que Ca
de fond
uns dis
du Cap
tier ens
vement
le dern
çois I^r
Mais ils
l'ignore
leur na
eux, di
avait co
sonne r
que ces

habitait ordinairement quand il n'était pas retenu à Saint-Malo. Il s'était fait bâtir, dans le village en question, un petit château ou plutôt une maison de campagne qui, paraît-il, subsiste encore et s'appelle les *Portes Cartier*.

On ne sait pas s'il mourut là ou dans son habitation de Saint-Malo, car vers 1552 on perd sa trace. Pendant ses loisirs, soit à la ville, soit à la campagne, Cartier avait écrit ou dicté le récit de ses deux premiers voyages parus en 1545 chez Ponce Raffet (Paris, petit in-8), sous ce titre : « *Brief récit et succincte narration de la navigation faite es îles de Canada, Hochelaga, et Saguenay et autres et particulièrement des mœurs, langages et cérémonies d'habitants d'icelle.* » C'est l'ouvrage que Marc Lescarbot a reproduit pour la plus grande partie dans son histoire.

J'ai dit, d'après le plus grand nombre des biographes, que Cartier était revenu en France laissant Roberval seul au Canada. Le consciencieux Charlevoix cependant affirme que Cartier suivit Roberval et que tous deux s'occupèrent de fonder un établissement protégé par un fort élevé, les uns disent sur le fleuve Saint-Laurent, d'autres dans l'Île du Cap-Breton. Le fort terminé, Roberval d'abord et Cartier ensuite revinrent en France où celui-ci resta définitivement. Le vice-roi fit encore plusieurs voyages au Canada, le dernier en compagnie de son frère surnommé par François I^{er} le *Gendarme d'Annibal* à cause de sa bravoure. Mais ils périrent dans la traversée, par quel accident, on l'ignore ; car depuis on n'entendit plus parler d'eux ni de leur navire. Ce fut un désastre pour la colonie, « car avec eux, dit Charlevoix, tombèrent toutes les espérances qu'on avait conçues de faire un établissement en Amérique, personne n'osant se flatter d'être plus habile ou plus heureux que ces deux braves hommes. »

S.

A
fleu
étan
tout
dan
Diep
avec
des
paix
vers
roi t
née,
com
dans
nagi

SAMUEL CHAMPLAIN

I

Algonquins, Iroquois, Hurons, etc.

Après la ruine de l'établissement créé sur les bords du fleuve Saint-Laurent par Cartier et Roberval, la France étant trop occupée à l'intérieur par les guerres religieuses, tout projet de colonisation lointaine parut abandonné pendant de longues années. Néanmoins des marchands de Dieppe continuaient de se rendre au Canada pour y faire avec les sauvages le commerce des pelleteries au moyen des échanges. Puis, en 1599, quand Henri IV eut rendu la paix à la France, de nouveau les regards se tournèrent vers l'Amérique. Un sieur de la Roche, ayant obtenu du roi un privilège, prépara une expédition qui, mal combinée, n'aboutit qu'à des résultats désastreux. En 1603, le commandeur de Chatte, gouverneur de Dieppe, substitué dans le privilège de la Roche et Chauvin, forma une compagnie de marchands de Rouen auxquels s'associèrent

d'autres personne et prépara un nouvel armement dont il confia le commandement à Pontegravé, marin expérimenté de Saint-Malo. Sur ces entrefaites arriva des Indes orientales où il avait passé deux ans et demi Samuel de Champlain « gentilhomme saintongeois, capitaine de vaisseau et en réputation d'officier brave, habile et expérimenté. » Chatte avec lequel il se rencontra conçut pour lui la plus haute estime et lui proposa d'accompagner Pontegravé au Canada, ce que Champlain accepta d'autant plus volontiers que, mis en rapport avec le malouin, ils se trouvèrent en parfaite conformité de vues et d'idées.

Le navire, parti de Saint-Malo le 15 mars 1603, mouilla le 4 mai, dans le fleuve Saint-Laurent. Là nos marins s'embarquèrent sur leurs canots et remontèrent le fleuve jusqu'à Houlaga où Jacques Cartier, plus de soixante ans auparavant, avait reçu dans un village prospère une hospitalité si cordiale de la part des Indiens. Mais les nouveaux voyageurs, paraît-il, au même endroit, ne trouvèrent plus que quelques cabanes et de rares habitants. Champlain, après avoir visité successivement toute la rive du fleuve, s'arrêtant là surtout où la position lui semblait favorable pour un établissement, tâchant par des présents et de bons procédés de se concilier l'amitié des sauvages, regagna son navire qui mit à la voile. De retour en France, Champlain vint à Paris et présenta au roi Henri IV le récit de son voyage publié en un vol. in-8 sous ce titre : « *Des Sauvages ou Voyage de Samuel Champlain, etc.* »

Le commandeur de Chatte était mort pendant l'expédition, et le sieur de Mons, gouverneur de Pons, qui lui avait succédé, voulut lui-même se rendre au Canada, dans l'intention de fonder l'établissement projeté, non plus sur la rive de Saint-Laurent, mais sur la côte d'Acadie dont il jugeait le climat moins rigoureux. Champlain, quoique

gout;
pagn
au N
aban
désav
veau
rive
arrêt
pour
lui le
ment
Ap
il s'ar
son p
ment
nom
deven
penda
auprè
des vi
les pe
Cha
s'occu
Aussi
voyag
voix',
ne poi
il avai
l'un et
vigne,
et il n

goûtant médiocrement ce changement, consentit à accompagner M. de Mons. Un commencement d'établissement, au Nord-Est de la rivière de Pentagoet, ayant dû être abandonné, parce qu'on jugea par expérience la position désavantageuse, Champlain revint en France, où de nouveau il fit prévaloir la pensée d'un établissement sur la rive du fleuve Saint-Laurent. Ce projet définitivement arrêté, il repartit l'année suivante, 1608, avec Pontegravé pour le mettre sans retard à exécution, emmenant avec lui les premiers colons aussi bien que les approvisionnements et les matériaux nécessaires.

Après avoir remonté le fleuve presque jusqu'à Houlaga, il s'arrêta dans un endroit qu'il avait remarqué lors de son premier voyage et où le fleuve, à cause du rétrécissement de son lit, a reçu des sauvages le nom de *Québec*, nom qui fut depuis celui de la ville. Celle-ci, qui devait devenir la capitale de la colonie du Canada, se composa pendant longtemps seulement de quelques cabanes, bâties auprès des magasins où l'on déposait les marchandises des vaisseaux venant d'Europe et qui s'échangeaient contre les pelleteries apportées par les Indiens.

Champlain, en même temps qu'il élevait des habitations, s'occupait activement du défrichement tout à l'entour. Aussi nous voyons que dès l'année 1610, à son retour d'un voyage qu'il avait fait en France, « il trouva, dit Charlevoix¹, toutes choses dans le meilleur état, plus même qu'il ne pouvait raisonnablement l'espérer : l'année précédente, il avait fait semer du seigle et du froment, et la récolte de l'un et de l'autre avait été abondante. Il avait planté de la vigne, mais que ses gens avaient arrachée en son absence, et il n'y avait en effet nulle apparence qu'elle réussit.

1. *Histoire de la Nouvelle-France*. 3 vol., in-12.

D'ailleurs tout le monde se portait bien et paraissait content. »

Pendant que l'on s'occupait autour de Québec des défrichements, Champlain commença à nouer des relations d'amitié avec les sauvages dont « quantité, dit-il, étaient cabanés proche de nous qui faisaient pêche d'anguilles... En ce temps (septembre et octobre), tous les sauvages se nourrissent de cette manne et en font sécher pour l'hiver. Je considérerai fort attentivement leurs coutumes... Qui leur montrerait à vivre et leur enseignerait le labourage des terres et autres choses, ils apprendraient fort bien ; car il s'en trouve assez qui ont bon jugement. Ils ont une méchanceté en eux qui est d'user de vengeance, d'être grands menteurs, et auxquels il ne se faut trop assurer sinon avec raison et la force en main. Ils promettent assez, mais ils tiennent peu, la plupart n'ayant point de loi selon que j'ai pu voir avec tout plein d'autres fausses croyances. Je leur demandai de quelle sorte de cérémonies ils usaient à prier Dieu ; ils me dirent qu'ils n'en usaient point d'autres sinon qu'un chacun le priait en son cœur comme il voulait. Voilà pourquoi il n'y a aucune loi parmi eux et ne savent ce que c'est d'adorer et prier Dieu, vivant comme bêtes brutes ; mais je crois qu'ils seraient bientôt réduits au christianisme si on habitait et cultivait la terre, ce que la plupart désirent. Ils ont parmi eux quelques sauvages qu'ils appellent *Pilotois*, qu'ils croient parler au diable visiblement, leur disant ce qu'il faut qu'ils fassent tant pour la guerre que pour autres choses ; et ils obéissent aussitôt à leur commandement. Ils croient l'immortalité des âmes et disent qu'ils vont se réjouir en d'autres pays avec leurs parents et amis qui sont morts. Voilà tout ce que j'ai pu apprendre de leur croyance bestiale. »

Ces sauvages appartenaient à la nation des Algonquins et

plus
fut d
ces d
être
étaie
man
Ce
que
plair
ceux
se de
guer
tena
ronc
danc
à pr
heur
joye
eut
les
cont
Cl
Lau
tem
d'or
cour
quin
qu'i
vige
eau
d'av
poir
du

plus bas, vers Tadoussac, habitaient les *Montagnes*. « Il fut d'autant plus aisé aux Français de faire alliance avec ces deux nations, dit Charlevoix, que, bien loin de leur être à charge, ils les soulageaient dans leurs besoins qui étaient quelquefois extrêmes, quand la chasse leur avait manqué, ce qui arrivait assez souvent. »

Ce dernier passage est remarquable et prouve, mieux que tous les discours, la sagesse et la prévoyance de Champlain qui devait d'autant mieux s'assurer de ses alliés que ceux-ci pouvaient espérer que les Français les aideraient à se défendre contre leurs vieux ennemis, les Iroquois, nation guerrière et puissante et qui à elle seule depuis longtemps tenait tête à toutes les autres à plus de cent lieues à la ronde. L'attitude prise par cette confédération et ses tendances envahissantes firent que Champlain n'hésita point à promettre son appui contre elle aux sauvages ses voisins, heureux de trouver en lui un protecteur et qui se mirent joyeusement en campagne alors que le capitaine français eut consenti à les accompagner dans une expédition que les Algonquins, Hurons et Montagnez avaient projetée contre leurs ennemis.

Champlain, embarqué avec ses alliés sur le fleuve Saint-Laurent, le redescendit jusqu'à une rivière appelée longtemps la *Rivière des Iroquois*, parce que c'était par là d'ordinaire que les sauvages arrivaient pour faire leurs courses dans la colonie. Après l'avoir remontée environ quinze lieues, on se trouva en face d'un courant rapide qu'il fut impossible aux chaloupes de franchir. Les sauvages avaient assuré pourtant qu'on pouvait se rendre par eau jusqu'au campement des Indiens. Quoique mécontent d'avoir été trompés par eux, ce qu'il ne leur dissimula point, Champlain ne voulut pas paraître reculer au moment du péril. Il fit plus ; pour témoigner de sa confiance, il

prit une résolution qui, dans d'autres circonstances, eût semblé téméraire, mais, qui se justifiait en ce moment par la nécessité d'en imposer aux sauvages. Il renvoya tout son monde à Québec et resta au milieu des Indiens avec deux volontaires seulement qui se refusèrent à l'abandonner.

Cette détermination parut faire une grande impression sur les sauvages et ne contribua pas peu à l'ascendant que Champlain commença dès lors à prendre sur eux et qui depuis ne cessa de s'accroître. C'était beaucoup risquer cependant que de se mettre en campagne avec de tels alliés, braves sans doute, intrépides en face du danger, mais d'une rare imprévoyance qui ne leur permettait pas de se garder contre leurs ennemis. Dans les campements à la vérité, on se retranchait derrière de grands abattis d'arbres, mais on ne se préoccupait aucunement de poser des sentinelles pour la nuit à l'entrée du camp où personne ne veillait. On envoyait bien quelques éclaireurs à la découverte, mais ceux-ci, prompts à revenir, déclaraient n'avoir rien vu et chacun alors se couchait, comptant dormir tranquille; malgré mainte surprise, l'expérience n'avait pu les corriger. Telle était du moins la coutume de ces peuplades d'après Charlevoix qui dit qu'en cela les Iroquois se gardaient bien de les imiter. Tout au contraire, non moins braves que les autres, ils étaient plus prudents et plus circonspects, et c'est ce qui leur avait valu la supériorité sur leurs ennemis qui les égalaient en valeur et avaient sur eux l'avantage du nombre.

Champlain s'efforça de faire comprendre aux Indiens les dangers auxquels ils s'exposaient par leur imprudence; mais il n'y réussit que faiblement parce que ses conseils étaient contrariés par l'influence des *Pilotois* et *Ostemois*, dans lesquels ils avaient une confiance aveugle. La pre-

miè
de c
fait
robe
ne l
caba
entr
et q
trou
Tou
des
et c
vagi
c'es
leur
ces
dise
gen
ajou
tois
C
écor
fure
çais
pru
vis
prè
qui
gra
y a
sur

mière chose qu'on faisait en arrivant au campement, c'était de choisir un endroit favorable pour le Pilotois, « lequel y fait une cabane entourée de petits bois et la couvre de sa robe. Après qu'elle est faite, il se met dedans en sorte qu'on ne le voit en aucune façon, puis prend un des piliers de sa cabane et la fait branler, marmottant certaines paroles entre ses dents, par lesquelles il dit qu'il invoque le diable, et qu'il s'apparaît à lui en forme de pierre, et leur dit s'ils trouveront leurs ennemis et s'ils en tueront beaucoup... Tout le peuple est autour de la cabane assis à la manière des singes... Ces drôles contrefont aussi leur voix grosse et claire, parlant en langage inconnu avec autres sauvages ; et quand ils la représentent cassée, ils croient que c'est le diable qui parle et qui dit ce qui doit arriver en leur guerre, et ce qu'il faut qu'ils fassent. Néanmoins tous ces garnements qui font les devins de cent paroles n'en disent pas deux véritables et vont abusant ces pauvres gens auxquels je remontrai souvent qu'ils ne devaient y ajouter foi et que tout ce que faisaient et disaient les *Pilotois* n'était que folie¹. »

Ces conseils cependant commencèrent à être mieux écoutés après la première rencontre avec les ennemis qui furent défaits grâce surtout au secours du capitaine français et au terrible effet produit par les arquebuses. « Nous primes chacun une arquebuse et descendimes à terre. Je vis alors sortir de leur barricade, les ennemis qui étaient près de deux cents hommes forts et robustes à les voir, qui venaient au petit pas au devant de nous, avec une gravité et assurance qui me contenta fort, à la tête desquels y avait trois chefs... Comme je les vis s'ébranler pour tirer sur nous, je couchai mon arquebuse en joue et visai droit

1. *Voyages de Champlain*, in-4°.

à un des trois chefs, duquel coup il en tomba deux par terre, et un de leurs compagnons qui fut blessé. Les nôtres ayant vu ce coup si favorable pour eux, ils commencèrent à jeter de si grands cris qu'on n'eût pas ouï tonner... Les Iroquois furent fort étonnés que si promptement deux hommes avaient été tués, bien qu'ils fussent couverts d'armes tissues de fil de coton et de bois à l'épreuve de leurs flèches... Voyant leurs chefs morts (car le troisième tomba bientôt d'une balle), ils perdirent courage et se mirent en fuite gagnant la profondeur des bois. » Ils laissaient aux mains des vainqueurs dix à douze prisonniers, et, dès le même soir, l'un de ces derniers fut égorgé avec ces raffinements de barbarie dans lesquels se complait la cruauté réfléchie des Indiens vindicatifs, ce que, à son regret, Champlain ne pouvait encore empêcher aussi bien que la coutume de *scalper*, soit d'enlever aux morts ou mourants leur chevelure pour en faire trophée au retour dans les villages.

L'année suivante, Champlain entreprit une seconde expédition avec les Algonquins et les Montagnez, toujours contre les Iroquois qui furent de nouveau vaincus bien que retranchés dans un fort ou palis, et cette fois encore les arquebuses firent merveille : « Les Iroquois eurent tellement d'épouvante de l'effet qu'elles faisaient que, de crainte qu'ils avaient croyant ces coups être sans remède, ils se jetaient par terre quand ils entendaient le bruit. » Mais aussitôt après, ils se relevaient et faisaient pleuvoir sur leurs ennemis force flèches de l'une desquelles Champlain fut atteint assez grièvement. « Néanmoins, dit-il, la blessure ne m'empêcha pas de faire mon devoir, et nos sauvages aussi de leur part. » On fit cette fois encore une quinzaine de prisonniers qui ne furent pas mieux traités que lors de la première expédition. « Ce dit jour, ils en

firent
ongles
plusie
de l'e
chacu
brûlai
pauvr
hauts
langu
sur le
remet
bait d
grand
reux t

Voi
eut le
du m
il sen
ses all
avec
et les
patior
faire
rer qu
Dieu.
(dans
bons
Dieu.

Mai
vite q
tions
l'exist
que d

firent mourir trois de cette façon : ils leur arrachèrent les ongles, puis leur coupèrent les doigts et les brûlèrent en plusieurs endroits. Ils en amenèrent d'autres sur le bord de l'eau et les attachèrent tout droits à un bâton, puis chacun, venant avec un flambeau d'écorce de bouleau, les brûlait tantôt sur une partie, tantôt sur une autre, et ces pauvres misérables, sentant ce feu, jetaient des cris si hauts que c'était chose étrange à ouïr. Après les avoir fait languir de la façon, ils prenaient de l'eau, et la leur versait sur le corps pour les faire languir davantage, puis leur remettaient de rechef le feu de telle façon que la peau tombait de leur corps, et continuaient (les bourreaux) avec grands cris et exclamations, dansant jusqu'à ces malheureux tombassent morts sur la place. »

Voilà l'homme livré à ses seuls instincts ! Champlain eut le regret de ne pouvoir empêcher ces horreurs ; tout du moins sauva-t-il un prisonnier qu'il se fit donner. Mais il sentait de plus en plus augmenter son désir d'amener ses alliés à des sentiments d'humanité, ce qu'il ne jugeait avec raison possible que par la connaissance de la religion et les lumières de l'Évangile. C'était là sa grande préoccupation : « Car, dit-il, je jugeais à part moi que ce serait faire une grande faute si je ne m'employais à leur préparer quelque moyen de parvenir à la connaissance du vrai Dieu. Et pour y parvenir, je me suis efforcé de rechercher (dans l'un des voyages qu'il fit en France) quelques bons religieux qui eussent le zèle et affection à la gloire de Dieu. »

Mais la réalisation de ce projet ne put s'effectuer aussi vite que l'eût souhaité Champlain par suite de contradictions et de changements qui mirent presque en question l'existence de la colonie même. Pendant quatre années que durèrent ces démêlés, Champlain dut faire en France

plusieurs voyages et ce ne fut qu'au dernier (1615) qu'il eut la joie de ramener avec lui quatre missionnaires, religieux de l'ordre des Récollets, qui, à peine arrivés, travaillèrent avec un zèle tout apostolique à la conversion des sauvages. L'un d'eux même, le père Joseph Caron, n'hésita pas (malgré les observations prudentes de Champlain) à s'en aller seul parmi les sauvages pour apprendre plus vite leur langage et s'accoutumer à leur façon de vivre.

II

Un vrai grand homme.

Quelque temps après, les Algonquins vinrent de nouveau réclamer le secours de Champlain contre les Iroquois, leurs ennemis acharnés, « qui étaient toujours sur leur chemin, sur quoi j'avisai qu'il était très-nécessaire de les assister, tant pour les obliger à nous aimer que pour moyénner la facilité de mes entreprises et découvertes, et aussi que cela leur serait comme un acheminement et préparation au christianisme. »

On se mit en campagne. Champlain, cette fois encore, pour témoigner de sa confiance dans ses alliés, ne voulut être accompagné que de deux Français, habiles tireurs. Dans l'une des premières escarmouches, un petit épisode prouva l'ascendant qu'il avait acquis déjà sur les sauvages. On avait fait quelques prisonniers, parmi lesquels plu-

sieurs
capita
sonniè
pour
Cham
représ
comm
femme
traire
et bru
me de
guerre
leurs
cette f
femme
C'ét
Cham
quoiq
sagess
vir le
ils pre
bonne
sence
nos al
à se p
l'enne
à l'att
retran
leurs,
plain
renou
ragés
étant

sieurs femmes. Or, l'un des chefs, Yroquet, vaillant capitaine et fort affectionné aux Français, voyant ces prisonnières, coupa le doigt à une de ces pauvres femmes pour commencer leur supplice ordinaire, « sur quoi, dit Champlain, je survins et blâmai le capitaine Yroquet, lui représentant que ce n'était l'acte d'un homme de guerre, comme il se disait être, de se montrer cruel envers les femmes, qui n'ont de défense que les pleurs. Mais au contraire que cet acte serait jugé provenir d'un courage vil et brutal et que, s'il faisait plus de ces cruautés, qu'il ne me donnerait courage de les assister ni favoriser leur guerre. A quoi il me répliqua pour toute réponse que leurs ennemis les traitaient de même façon. Mais puisque cette façon m'apportait déplaisir, il ne ferait plus rien aux femmes. »

C'était beaucoup d'avoir gagné cela sur les Indiens, mais Champlain fut moins heureux au point de vue militaire, quoique les sauvages eussent paru d'abord comprendre la sagesse de ses conseils. « Lors je commençai à leur découvrir les moyens qu'il fallait tenir pour combattre, à quoi ils prenaient un singulier plaisir avec démonstration d'une bonne espérance de victoire. Mais lorsqu'on fut en présence des ennemis, emportés par l'impatience et la colère, nos alliés revinrent à leur ancienne manière qui consiste à se précipiter sans ordre et comme il plait à chacun sur l'ennemi. » Ils en furent aussitôt punis ; car ils échouèrent à l'attaque d'un fortin dans lequel les Iroquois s'étaient retranchés. Les assaillants y perdirent bon nombre des leurs, tués dans l'assaut, sans compter les blessés ; Champlain lui-même fut de ces derniers. Il insistait pour qu'on renouvelât l'attaque du fort ; mais les sauvages découragés voulurent faire retraite et il dut les suivre. La gelée étant survenue sur ces entrefaites, Champlain se résigna à

hiverner avec les sauvages au milieu des forêts ; et bientôt guéri de ses blessures, heureusement peu graves, il put prendre part à leurs chasses, dans l'une desquelles lui arriva une aventure qui aurait pu avoir les suites les plus graves :

« Au commencement... je m'engageai tellement dans les bois pour poursuivre un certain oiseau qui me semblait étrange, ayant le bec approchant d'un perroquet et de la grosseur d'une poule, le tout jaune fors la tête rouge et les ailes bleues, et allait de vol en vol comme une perdrix. Le désir que j'avais de le tuer me fit le poursuivre d'arbre en arbre fort longtemps jusqu'à ce qu'il s'envolât à bon escient, et en perdant toute espérance, je voulus retourner sur mes brisées, où je ne trouvai aucun de nos chasseurs tant que je me trouvai égaré parmi les forêts allant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, sans pouvoir me reconnaître. » Après avoir ainsi marché de longues heures, Champlain, fatigué en même temps qu'affamé, tua quelques oiseaux qu'il fit cuire, et ayant ainsi repris des forces, il se remit en route « priant Dieu, dit-il, qu'il me donnât l'esprit et le courage de pouvoir supporter patiemment mon infortune s'il fallait que je demeurasse dans ces déserts sans conseil ni consolation que la bonté divine. »

Le plus fâcheux pour lui, c'est qu'il avait oublié sa boussole et n'avait aucun moyen de se guider dans ces immenses forêts. Aussi, après avoir passé la nuit à la belle étoile et marché le lendemain la journée presque toute entière, il ne dut qu'à la protection de la sainte Providence, comme il se plait à le reconnaître, de retrouver une rivière qui le ramena, en suivant son cours, jusqu'au campement des sauvages, au grand contentement de ces derniers qui avaient comme perdu l'espérance de le revoir. « Et, lui disaient-ils, si tu ne fusse venu et que nous

n'eussio
Françai
fait moi

A soi
nécessai
la colon
de Con
Nouvell
quatre
défends
comme
plain q
veaux
procure
une en
essuyer
autres.

Enfit
prince
frère,
choisi
probe
allait
Une n
le non
velle-F
vain
de Qu
les sul
cienne

1. C
Canada

n'eussions pu te trouver, nous ne serions plus allés aux Français de peur qu'ils ne nous eussent accusés de t'avoir fait mourir. »

A son retour à Québec (20 mai 1616), Champlain jugea nécessaire un nouveau voyage en France dans l'intérêt de la colonie pour laquelle de loin il n'obtenait rien. Le prince de Condé, investi du titre de lieutenant général de la Nouvelle-France ¹, était à peu près impuissant. Pendant quatre années, Champlain dut s'épuiser en démarches, défendant le terrain pied à pied et « l'on ne saurait trop, comme l'a dit Charlevoix, admirer le courage de M. Champlain qui ne pouvait faire un pas sans rencontrer de nouveaux obstacles, qui consumait ses forces, sans songer à se procurer aucun avantage réel, et qui ne renonçait pas à une entreprise pour laquelle il avait continuellement à essuyer les caprices des uns et les contradictions des autres. »

Enfin ce zèle patriotique eut sa récompense. En 1620, le prince de Condé, ayant cédé sa vice-royauté à son beau-frère, le maréchal de Montmorency, et celui-ci ayant choisi pour le représenter en France M. Dolu, homme probe et zélé, Champlain, persuadé que la Nouvelle-France allait changer de face, n'hésita pas à y conduire sa famille. Une nouvelle compagnie, qui se forma l'année suivante, le nomma lieutenant-général pour le vice-roi de la Nouvelle-France, et lui accorda les fonds qu'il demandait en vain depuis quatre ans pour commencer les fortifications de Québec. Mais les travaux à peine en cours d'exécution, les subsides cessèrent par suite de dissensions entre l'ancienne et la nouvelle compagnie. Champlain aussitôt

1. C'était le nom donné à la colonie qui prit ensuite celui de Canada qu'elle a gardé.

(octobre 1624) s'embarqua pour la France, mais malgré la protection du duc de Ventadour, qui avait succédé à M. de Montmorency, il lui fallut lutter pendant deux années avant d'arriver à un résultat définitif. Enfin, au mois d'Avril 1626, il put repartir avec les fonds nécessaires pour Québec où les travaux de défense furent repris avec une extrême activité, et bientôt la ville se trouva protégée par de solides remparts et un ou plutôt deux forts; car un second avait été construit à quelques lieues plus bas, à l'endroit nommé la *Tourmente*. Les événements de l'année suivante prouvèrent combien le gouverneur avait eu raison de se hâter. Car, au mois de juillet 1628, on eut avis de l'arrivée de six vaisseaux anglais qui avaient jeté l'ancre dans la rade de Tadoussac, à quelques lieues de Québec. Le lendemain, devant la ville, parut une chaloupe dans laquelle se trouvait un Français prisonnier, portant une lettre ou sommation du commandant de la flotille, David Quer, qui demandait qu'on lui rendit la ville: « car Dieu « aidant, écrivait-il entre autres choses, tôt ou tard il faut « que je l'aie; je désirerais pour vous que ce fût plutôt de « courtoisie que de force, à cette fin d'éviter le sang qui « sera répandu des deux côtés et, la rendant de courtoisie, « vous pouvez vous assurer de toute sorte de contente- « ment. »

Bien que dans la ville, où les vivres commençaient à être rares, on pût craindre un siège, Champlain, après avoir pris l'avis de son conseil, répondit à la sommation par un refus énergique: « C'est pourquoi, disait-il hardi- « ment, ayant encore des grains, blés d'Inde, pois, fèves, « sans ce que le pays fournit, dont les soldats de ce lieu se « passent aussi bien que s'ils avaient les meilleures farines « du monde, si nous rendions un fort et habitation à l'état « que nous sommes maintenant, nous ne serions pas dignes

« de par
« châtim
« tant ne
« vous a
« recevo

Cette l
croyant l
tions qu
poudre e
quotidien
une vive
France a
apprit, p
Gaspey.
durée, ce
qui com
Québec d
gers, ouv
rité, cher
et qu'il a
trouvaie
furent dé
survenan
extrême
grains, q
dit Chan
d'aller e
vaquer à
sensible
quelques
la faim a
ayant vo
par ce m

« de paraître hommes devant notre roi et mériterions un
« châtiment rigoureux devant Dieu; la mort en combat-
« tant ne peut que nous être honorable. Venez donc, nous
« vous attendons d'heure en heure, délibérés de vous bien
« recevoir. »

Cette fière réponse étonna l'amiral anglais qui se retira, croyant la ville abondamment pourvue de vivres et de munitions quoique en réalité il s'y trouva à peine 50 livres de poudre et que chaque homme fût réduit pour sa ration quotidienne à sept onces de pois. Aussi attendait-on avec une vive impatience les vaisseaux qu'on savait partis de France avec des secours de toute espèce; et en effet, on apprit, peu de jours après, qu'ils avaient parus non loin de Gaspey. Mais la joie que causa cette nouvelle fut de courte durée, car bientôt on eut avis que le sieur de Roquemont, qui commandait la flotille, au lieu de venir tout de suite à Québec déposer son chargement aussi bien que ses passagers, ouvriers et colons, s'en était allé, par une folle témérité, chercher l'Anglais « plus fort que lui en munitions » et qu'il avait été complètement battu. Tous ses navires se trouvaient capturés. Les conséquences de cet événement furent désastreuses pour la colonie où, un hiver rigoureux survenant sur ces entrefaites, la disette de vivres devint extrême dans la ville : « car, en attendant la cueillette des grains, qui ne pouvait se faire avant trois ou quatre mois, dit Champlain, notre recours, quoique misérable, était d'aller chercher dans les bois des herbes et racines et vaquer à la pêche du poisson... La *déploration* la plus sensible en ces lieux en ce temps de disette était de voir quelques pauvres ménages chargés d'enfants qui criaient la faim après leurs père et mère... Les *Sociétés*, ne leur ayant voulu donner moyen de cultiver des terres, ôtaient par ce moyen tout sujet d'habiter le pays. »

Comme on le voit, de cette détresse on ne pouvait aucunement rendre responsable la prévoyance de Champlain qui ne négligea rien pour venir en aide à ces cruelles nécessités. Mais malgré tous ses efforts, la misère était si grande dans la colonie, qu'au mois de juillet 1629, les navires anglais ayant reparu devant la ville, il fallut se résigner à capituler aux conditions d'ailleurs les plus honorables plutôt que de soutenir un siège impossible.

Or, deux mois avant ces événements, ce que Champlain ignorait, la paix avait été conclue entre la France et l'Angleterre; aussi, lors de son arrivée à Londres, le gouverneur protesta avec énergie contre la légalité de la prise de Québec, et Richelieu, alors ministre et qui avait à cœur la gloire et les intérêts de la France, fit appuyer les réclamations de notre ambassadeur par la présence d'une escadre. Ce langage fut compris et le ministère anglais, qui ne voulait pas recommencer la guerre, ordonna la restitution du Canada où Champlain retourna, mais cette fois avec une pleine confiance et la certitude de n'avoir plus à craindre ni les hésitations ni les contradictions; car Richelieu, avant son départ, après l'avoir félicité de son courage et de sa persévérance, l'assura tout particulièrement de sa protection, et donna l'ordre de lui fournir tout ce qui serait nécessaire pour le solide établissement et développement de la colonie. « Aussi, dit un historien, de ce moment Québec, qui n'avait été jusque-là qu'une bourgade, prit l'importance d'une ville. Les sauvages, que les mauvais traitements des Anglais avaient éloignés, accoururent à l'envi dès qu'ils apprirent le retour de celui qu'ils appelaient leur père. »

D'intrépides missionnaires, des hommes vraiment apostoliques venus pour remplacer les bons pères récollets, des jésuites dont le nom est encore populaire au Canada,

les Lall
rent pa
rons, A
Quoiqu
et mèn
des Pil
tater d

« La g
dans le
Huron
dans le
offraier
lui opp
elle y
grande
corrige
plus c
religio
grande
bien d
(la grâ
gemen

Les
Indien
ne pou
enfant
mères
aussi s
plus s
fâcheu
pouvo
ne leur
Dieu l

les Lallemand, les Brébeuf, les Daniel Davost, ne craignirent pas de s'en aller seuls au milieu des sauvages, Hurons, Algonquins, Delawares, pour leur prêcher l'Évangile. Quoique pendant longtemps en butte aux contradictions et même aux persécutions provoquées par les intrigues des Pilotois ou jongleurs, ils eurent enfin la joie de constater des résultats sérieux et consolants de leurs efforts : « La grâce opérait, écrit Charlevoix, quoique diversement dans les uns et dans les autres : elle trouvait dans les Hurons des cœurs plus rebelles, mais plus de constance dans le bien lorsqu'ils l'avaient embrassé. Les Algonquins offraient à la grâce un cœur plus facile à préparer, et ils lui opposaient des obstacles plus aisés à surmonter, mais elle y rencontrait moins de solidité et de disposition aux grandes vertus. Elle triompha des uns et des autres, et elle corrigea ce qu'il y avait de défectueux. Plusieurs chefs des plus considérés dans les nations se déclarèrent pour la religion chrétienne, et demandèrent le baptême avec de grandes instances... Mais pour ces résultats, il en coûta bien des sueurs et du sang à plusieurs de ceux dont elle (la grâce) se servit pour opérer de si merveilleux changements. »

Les vices et les habitudes perverses de ces pauvres Indiens venaient surtout de leur première éducation qui ne pouvait être pire, d'après ce qu'atteste Champlain : « Les enfants sont fort libertins entre ces nations : les pères et mères les flattent trop, et ne les châtient point du tout ; aussi sont-ils si méchants et de si perverse nature que le plus souvent ils battent leur mère, et autres des plus fâcheux battent leur père, en ayant acquis la force et le pouvoir : à savoir si le père ou la mère leur font chose qui ne leur agrée pas, qui est une espèce de malédiction que Dieu leur envoie. »

Aussi l'une des choses qui contribuèrent le plus au progrès de la civilisation chrétienne, parmi les peuplades, fût la fondation à Québec d'un collège destiné à élever les enfants du pays dans nos croyances et à les familiariser avec nos mœurs et notre langue. Un don de six mille écus d'or dû à la générosité du marquis de Gamaches, dont le fils aîné s'était fait jésuite, servit pour les premiers frais d'établissement.

Champlain avait assisté à l'inauguration de ce collège dont il espérait, avec raison, les plus heureux résultats pour l'avenir, et il se réjouissait de voir enfin ses longs efforts couronnés de succès et la colonie en pleine voie de prospérité, lorsqu'il tomba malade, et peu de jours après, Français et sauvages pleuraient celui qu'ils nommaient à l'envi leur père et leur protecteur.

« Tous les historiens, dit M. de Rossel, s'accordent à louer sa bravoure, son désintéressement, la solidité de son jugement et la pureté de ses intentions. Son courage et sa constance à supporter l'intempérie des saisons et les privations de toute espèce lui firent surmonter tous les obstacles. En un mot, *c'est à lui seul que l'on dut l'établissement de la ville de Québec* et de la colonie du Canada... D'un tempérament fort et robuste, il endurait les plus grandes fatigues, allait visiter les sauvages accompagné uniquement de guides et de quelques Européens. La facilité avec laquelle il savait se plier à la manière de vivre des Indiens lui avait gagné leur amitié. Il savait en même temps se faire respecter ; la confiance qu'ils avaient en lui paraît n'avoir pas eu de bornes. »

Charlevoix avait dit déjà et non moins bien : « M. de Champlain fut sans contredit un homme de mérite, et peut être appelé à bon titre le *père de la colonie*. Il avait un grand sens, beaucoup de pénétration, des vues fort droites,

et person
les affaire
en lui, ce
meté dan
des contr
désintéres
sant pou
ses amis
neur et de
n'ignorait
fession :
voyageur
judicieux,
mer. »

Et pour
timent pro
de toutes
homme :
« la conqu
« songer à
« l'idolatri
Il parlait
prévenus n
de quelle u
Canada.

et personne ne sut jamais mieux prendre son parti dans les affaires les plus épineuses. Ce qu'on admira de plus en lui, ce fut sa constance à suivre ses entreprises, sa fermeté dans les plus grands dangers, un courage à l'épreuve des contre-temps les plus imprévus, un zèle ardent et désintéressé pour la patrie, un cœur tendre et compatissant pour les malheureux et plus attentif aux intérêts de ses amis qu'aux siens propres, et un grand fond d'honneur et de probité. On voit, en lisant ses *Mémoires*, qu'il n'ignorait rien de ce que doit savoir un homme de sa profession : on y trouve un historien fidèle et sincère, un voyageur qui observe tout avec attention, un écrivain judicieux, un bon géomètre et un habile homme de mer. »

Et pour mettre le sceau à cet éloge, ajoutons qu'un sentiment profondément religieux et chrétien était le mobile de toutes ses actions. Ne disait-il pas, ce vrai grand homme : « Que le salut d'une seule âme valait mieux que la conquête d'un empire et que les rois ne doivent songer à établir leur domination dans les pays où règne l'idolâtrie que pour les soumettre à Jésus-Christ. »

Il parlait ainsi surtout pour fermer la bouche à ceux qui, prévenus mal à propos contre la colonisation, demandaient de quelle utilité serait pour la France un établissement au Canada.

clo
cor
du
l'oi
de
pai
et
tou
fan
des

LA

GRANDE FLIBUSTE

LES FRANÇAIS AUX ANTILLES

I

Flibustiers et boucaniers.

Les Français passent pour ne pas quitter volontiers le clocher du village ; mais il n'en fut pas toujours ainsi, comme on l'a vu déjà, puisque les premiers « découvreurs » du Nouveau-Monde furent des Français. Dans le siècle que l'on a nommé le grand siècle, pendant ce magnifique règne de Louis XIV, l'esprit d'aventure entraînait par centaines, par milliers, sur les navires toujours en partance au Havre et ailleurs pour les colonies naissantes, des individus de toute classe. Parmi eux se trouvaient des cadets de famille, des gentilshommes ruinés ; des imprudents ou des téméraires ! Le plus grand nombre pourtant se

composait d'ouvriers des villes et des campagnes qui allaient chercher un établissement en pays lointain. Souvent n'ayant pas de quoi payer leur voyage, ils signaient un contrat à titre d'engagé qui les exposait à de dures épreuves.

Ces engagés devaient trois ans à leur maître, au bout desquels celui-ci donnait comme récompense et dédommagement à son valet, un fusil, deux livres de poudre, six livres de plomb, deux chemises, deux caleçons, et un bonnet; « et alors, dit OEmelin, l'historien des boucaniers et flibustiers, après qu'ils ont été leurs valets, ils deviennent leurs camarades, boucaniers en titre et traités par eux comme égaux et comme frères ¹. » Maintenant ce qu'étaient les boucaniers d'où sortirent les flibustiers dont les plus célèbres doivent figurer dans nos récits, Charlevoix, si bien informé, va nous l'apprendre.

« Pendant l'année 1630, alors que M. d'Enambuc s'établissait de nouveau à Saint-Christophe qu'il avait été forcé d'abandonner quelque temps à cause des Espagnols, quelques aventuriers français et anglais s'approchent de l'île espagnole (Saint-Domingue) et, ayant trouvé la côte septentrionale délaissée par les Castillans, ils s'y arrêtrèrent et s'y établirent. Comme les bois et les campagnes fourmillaient de bœufs et de cochons, ils s'y trouvèrent fort à leur aise, et les Hollandais, leur ayant ensuite promis de ne les y laisser manquer de rien et de recevoir en paiement les cuirs qu'ils tireraient de la chasse des bœufs, cette assurance acheva de les fixer. On appela ces colons *boucaniers* parce qu'ils se réunissaient, après leur chasse, pour y *boucaner* à la manière des sauvages, c'est-à-dire cuire ou sécher la viande à la fumée.

¹. *Histoire des aventuriers qui se sont signalés dans les Indes*, 2 vol. in-12. Paris, 1686.

ch
ur
nc
pr
ni
ar
le
en
ét
ét
lai
co
en
so
lai
dé
ce

qu
av
co
A
de
le
ils
ils
cér
for
de
Il

« Les boucans consistaient en de petits champs défrichés, où il y avait des claies pour faire boucaner la viande, un espace pour étendre les cuirs et des baraques qu'ils nommaient ajoupas, nom emprunté des Espagnols et qui primitivement venait des naturels du pays. Les boucaniers étaient là précisément à couvert de la pluie et des ardeurs du soleil, et le vent qui y entraît de toutes parts, les rafraichissait agréablement... Au reste, ils en usaient entre eux avec beaucoup de droiture et de franchise; c'eût été un crime que de ne rien tenir sous clé et l'on aurait été irrémisiblement chassé du corps pour le moindre larcin; mais la tentation n'en venait point et tout était commun non seulement entre les matelots¹, mais encore entre tous les boucaniers; ce qu'on ne trouvait pas dans son coffre, on l'allait chercher dans celui du voisin; il fallait seulement lui en demander la permission, et il eût été déshonoré s'il l'eût refusée: ainsi il n'y avait point dans cette république de mien ni de tien.

« De lois les boucaniers n'en reconnaissaient pas d'autres qu'un assez bizarre assemblage de conventions qu'ils avaient faites entre eux et dont ils avaient formé une coutume qu'ils regardaient comme la règle souveraine. A tout ce qu'on y pouvait opposer, ils répondaient froidement: *Ce n'est pas l'usage de la côte!* et ils fondaient leur droit d'en user ainsi sur ce qu'en passant le tropique ils avaient reçu un baptême qui les affranchissait, disaient-ils, de toute obligation contractée antérieurement à cette cérémonie marine... La religion même conservait sur eux fort peu de ses droits, et ils croyaient faire beaucoup que de n'avoir pas entièrement oublié le Dieu de leurs pères... Il est hors de doute que, si les boucaniers se fussent per-

1. Camarades.

pétues dans l'île de Saint-Domingue sur le pied où ils étaient au temps dont je parle, dès la troisième ou quatrième génération, ils n'eussent pas eu plus de religion que les Cafres ou Hottentots d'Afrique.

« Cependant plusieurs s'accoutumaient tellement à cette vie qu'ils devenaient incapable d'en mener une autre. On a vu des jeunes gens de bonne famille ne pouvoir se résoudre à quitter une profession si pénible, exposée à tant de risques et dans laquelle le seul libertinage les avait engagés, pour aller recueillir en France des successions considérables...

« Leur habillement consistait en une chemise tout imbue du sang des animaux qu'ils tuaient, un caleçon encore plus crasseux et fait comme un tablier de brasseur; une courroie qui servait de ceinture et d'où pendait une large gaine dans laquelle étaient quelques couteaux flamands, avec une espèce de sabre fort court nommé *manchette*, un chapeau sans bord excepté sur le devant où ils laissent un bout pour le prendre... Leurs fusils avaient un canon de quatre pieds et demi de long et tiraient des balles de 16 à la livre. Chacun avait à sa suite plus ou moins d'engagés selon ses facultés et une meute de vingt ou trente chiens parmi lesquels il y avait toujours un *brac* ou venteur. La chasse du bœuf était leur principale occupation, et s'ils donnaient quelques moments à celle du cochon marron, ce n'était guère que pour se divertir ou pour avoir de quoi se régaler. Dans la suite, il y en eut quelques-uns qui ne s'attachaient qu'à la chasse du cochon et en faisaient *boucaner* les chairs à la fumée de la peau même de la bête, ce qui leur donnait un goût merveilleux... Un jour ressemblait parfaitement à l'autre jusqu'à ce qu'on eût amassé le nombre de cuirs que l'on s'était engagé de fournir aux marchands; car alors le boucanier portait sa

mar
He !
Te
guoi
prin
d'un
prol
Espa
sère
et la
les l
cont
un a
à-di
de c
le jo
pure
lent
tiers
tiers
bout
«
ne fu
cette
genre
pilot
génie
par s
petit
cane
donn

« marchandise ou à la Tortue ou à quelque port de la grande Ile¹. »

Telle était la situation des boucaniers, lorsque les Espagnols qui occupaient la partie principale de l'île, entreprirent de les chasser de la côte, inquiets qu'ils étaient d'un tel voisinage. Après une longue guerre, qui en se prolongeant devint trop souvent cruelle, implacable, les Espagnols n'ayant pu triompher des boucaniers, s'avisèrent de faire eux-mêmes une battue générale dans l'île et la dépeuplèrent presque entièrement de bœufs. Alors les boucaniers, ne trouvant plus de quoi subsister, ni continuer leur commerce, se virent contraints à embrasser un autre genre de vie. Plusieurs se firent habitants, c'est-à-dire agriculteurs et colons; mais le plus grand nombre de ces chasseurs intrépides et infatigables, habitués tout le jour à tenir le fusil, à courir la forêt ou la plaine, ne purent se résigner à une existence pacifique, au labeur lent et pénible pour eux de la culture. Ils se firent *flibustiers* ou comme on disait dans les premiers temps, *friboutiers* du mot anglais *free-booter* qui se prononce *fribouter*, qui signifie proprement un forban, un pirate.

« Rien, dit Charlevoix qu'il nous faut citer encore, rien ne fut plus faible et plus petit que les commencements de cette redoutable milice. Les premiers qui embrassèrent ce genre de vie n'avaient ni bâtiments ni munitions, ni pilotes, ni aucune sorte de provisions; la hardiesse et le génie y suppléèrent en peu de temps. Ils commencèrent par se joindre plusieurs ensemble et par former de ces petites sociétés auxquels se donna, comme chez les boucaniers, le nom de *matelotage*; mais entre eux ils ne s'en donnaient point d'autre que celui de *frères de la côte*,

1. Charlevoix. — *Histoire de Saint-Dominique*. — 4 vol. in-12.



lequel avec le temps s'étendit à tous les aventuriers... Chaque société de flibustiers acheta un canot, et chaque canot portait vingt-cinq ou trente hommes. Ainsi équipés ils ne songeaient d'abord qu'à surprendre quelque barque de pêcheur ou autres semblables bâtiments. Quand ils avaient réussi, ils retournaient à l'île de la Tortue¹ pour y augmenter leurs équipages et pour l'ordinaire une barque était montée de cent cinquante hommes » entassés dans un étroit espace, serrés, pressés, étouffés, encaqués et exposés à tous les genres de fatigue et d'incommodités ; car, peu distraits par la manœuvre qui n'occupait guère que quelques bras, ils ne savaient comment tuer le temps, gênés pour jouer, pour dormir, pour se remuer.

On conçoit que des gens de cette trempe et de ce caractère, dans une telle situation, n'étaient pas difficiles sur le choix des moyens pour se mettre plus au large, et que la vue d'un beau navire fût pour eux une terrible tentation, sans compter l'aiguillon de la faim qui souvent les excitait encore et leur faisait oublier le péril quand il s'agissait de se procurer des vivres. De tels compagnons, condamnés depuis plusieurs jours à la ration chétive, et peut-être au jeûne, et qui n'avaient qu'à jouer des couteaux pour avoir tout en abondance, s'asseoir à une table plantureuse, puiser à même les tonneaux, ne pouvaient être paresseux à dégainer. « Aussi, dit Charlevoix, attaquaient-ils sans délibérer tout ce qu'ils rencontraient et ils allaient toujours droit à l'abordage... Les Espagnols, *qui les regardaient comme autant de démons*, et qui ne les *appelaient pas autrement*, sentaient leur courage se glacer dès qu'ils les voyaient de près, et prenaient le parti de se rendre

1. Lieu du rendez-vous général, île à peu de distance de Saint-Domingue et singulièrement fortifiée par la nature.

d'abord
faim et
venir d
qu'au p
l'abond
plus gr
fond au
saient
mêmes
embras
On les v
poitrine
ils retou
à leurs
Ces d
sur que

d'abord et de demander quartier... Leur patience dans la faim et dans tous les accidents fâcheux qui pouvaient survenir dans une vie pleine de si grands risques allait jusqu'au prodige, mais la victoire leur avait-elle ramené l'abondance, ils portaient la débauche et la mollesse aux plus grands excès. Car de religion il ne leur en restait au fond aucune trace dans le cœur; néanmoins ils paraissaient de temps en temps rentrer sincèrement en eux-mêmes; ils ne s'engageaient jamais au combat sans s'être embrassés les uns et les autres en signe de réconciliation. On les voyait ensuite se donner de grands coups dans la poitrine en signe de componction; mais échappés du danger ils retournaient d'abord à leur crapule, à leurs blasphèmes, à leurs brigandages. »

Ces détails préliminaires donnés, nous nous arrêterons sur quelques-uns de ces audacieux flibustiers.

MONTAUBAN

Les détails manquent sur les premières années de ce pirate qu'on voit tout à coup apparaître comme chef de flibustiers vers 1680 et qui fut, pendant vingt ans, la terreur des Espagnols et des Anglais. Ses équipages se composaient exclusivement de Français. Citons, forcé de nous restreindre, quelques-unes de ses croisières :

En 1691, commandant un navire monté par cent vingt hommes seulement, il pénètre dans le Rio de Sierra Leone, se présente devant cette ville protégée par une forteresse armée de vingt-quatre canons et défendue par une garnison nombreuse. Il prend d'assaut la forteresse ; la ville lui ouvre ses portes et se rachète du pillage par une contribution. Cette somme, jointe au produit de quelques autres prises, permet à Montauban d'échanger son chétif bâtiment contre un beau et bon navire. En 1693, il reprend la mer sur le *Loup*, corvette de trente-quatre canons avec laquelle il capture, près des îles du Cap Vert, quatre bâtiments anglais qu'il se borne à rançonner. Peu après, sur la côte d'Or (Guinée septentrionale), il se trouve en face de trois navires de guerre hollandais dont une frégate por-

tant s
Malgr
combi
qui se
fuite s
sous
jugea

Que
Juan,
pièces
nègre
vente.
comm
Mais l
du co
que s
pour l
pauvr
ment ;
office,
du na
vèren
quelq
avant
massa
entenc

A la
cité, l
frémi
certai
police

—
accent

tant sur son bord tout autant de canons que le *Loup*. Malgré l'inégalité des forces, Montauban ne s'effraie pas du combat et il l'accepte résolûment. Après une lutte acharnée, qui se prolongea toute une journée, le *Loup* force à la fuite ses adversaires, heureux de pouvoir se mettre à l'abri sous les batteries du fort de Bassan où Montauban jugea téméraire de les poursuivre.

Quelques jours après, sur la côte du Poivre, non loin de Juan, le *Loup* rencontre un navire anglais armé de vingt pièces de canon, et chargé de dents d'éléphants et de nègres, au nombre de trois cent cinquante, destinés à la vente. Montauban ordonne le branle-bas et la canonnade commence, le négrier paraissant résolu à se bien défendre. Mais le capitaine anglais, jugeant bientôt que les chances du combat lui seraient défavorables, et ne voulant pas que sa cargaison vivante tombât aux mains des Français pour les enrichir, donna barbarement l'ordre d'égorger les pauvres nègres, ce qui fut exécuté pour une partie seulement ; car, avant que les bourreaux eussent achevé leur office, les Français, montés à l'abordage, étaient maîtres du navire. Dans l'entrepont, comme dans la cale, ils trouvèrent les cadavres sanglants des malheureux nègres ; quelques-unes des victimes râlaient encore. L'une d'elles, avant de rendre le dernier soupir, put révéler la cause du massacre et répéter l'ordre du négrier que le noir avait entendu, comprenant par aventure un peu l'Anglais.

A la vue de ce carnage et de cet acte d'abominable férocité, les flibustiers eux-mêmes, si habitués au meurtre, frémissent. Montauban surtout, qui ne manquait pas d'une certaine générosité et se piquait de faire au besoin la police des mers, s'indigna :

— Cela est digne d'un Anglais ! s'écria-t-il avec un accent terrible. Je le disais bien que ces brigands ne

valent pas mieux que les Espagnols et peut-être ils valent moins ! N'était-ce point assez d'avoir enlevé, par trahison sans doute, ces pauvres gens à leur pays ? Quelle rage insensée autant qu'exécration a pu pousser à les égorger ainsi ? Mais pareille scélératesse ne restera pas impunie ! Justice sera faite des assassins.

Alors montrant du doigt le capitaine anglais qui se trouvait parmi les prisonniers et quatre matelots, désignés comme ayant fait l'office de bourreaux (et le sang dont ils étaient littéralement couverts ne laissait point de doute à cet égard), Montauban ordonna de les accrocher immédiatement à la vergue du grand mât, à laquelle bientôt on les vit suspendus tous les cinq. Puis le corsaire fit dire aux nègres survivants, témoins de cet acte de sévère justice, qu'il leur donnerait les moyens de retourner dans leur pays, ce qui eut lieu en effet. On pense la joie de ces pauvres gens qui, tombant à genoux, baisaient à l'envi ses pieds, ses mains, ses vêtements. Plusieurs demandèrent à rester sur le navire et furent incorporés dans l'équipage.

Le vainqueur fit passer sur sa prise quelques matelots avec un officier qu'il chargea de la conduire à Saint-Domingue ; mais elle fut enlevée au petit Gonave par un navire ennemi et l'équipage tout entier fut massacré en représailles de la pendaison du négrier. Montauban, quand il l'apprit, jura de venger ses compagnons, et il mit aussitôt à la voile pour une nouvelle croisière. Chemin faisant, il rencontra un câpre brandebourgeois qui faisait la course, capturant, *sans distinction de pavillon*, tous les petits navires. Le flibustier trouva le procédé malhonnête et fit justice du pirate. Puis il continua sa route à la recherche de l'Anglais qui ne se fit pas attendre, car sur la côte d'Angola (le 22 septembre 1693), on découvrit un grand

navire à
sabords
canons.

C'était
pourtant
que son
voiles, il
force, il
répondre
canons
bord et
dage. Au
bordée b
temps qu
poing, p
corps, il
tiers, et
étendus
daient qu

— Làc
capitaine
gands ! E
dans l'en
dans un
sa mèche
sacrifice
qu'effroya

Montau
des ordre
plus de de
tant sans
chute, il s
ture sous

navire anglais, montrant de chaque côté une rangée de sabords au nombre de vingt-six, soit cinquante-deux canons.

C'était là un redoutable adversaire ; le capitaine français pourtant ne chercha point à l'éviter, au contraire. Voyant que son ennemi arrivait sur lui vent arrière et à toutes voiles, il l'attendit, mais, pour le tromper sur sa propre force, il fit fermer les sabords et laissa gronder sans y répondre la canonnade de l'ennemi. Il ne démasqua ses canons que lorsque les deux navires se trouvèrent bord à bord et qu'il vit l'Anglais à portée des grappins d'abordage. Aussitôt ses canons se démasquent, et une terrible bordée balaie le pont ennemi, troue la carène en même temps que les marins du *Loup* se précipitent, la hachè au poing, par-dessus les bastingages. Dans cette lutte corps à corps, il n'était pas d'ennemi qui pût résister aux flibustiers, et bientôt ceux des Anglais que la hache n'avait pas étendus râlants sur le pont jetaient leurs armes et demandaient quartier.

— Lâches ! lâches ! misérables poltrons ! leur crie le capitaine anglais, vous n'échapperez pas plus que ces brigands ! Et, une mèche allumée à la main, il se précipite dans l'entrepont, de là dans la soute aux poudres et plonge dans un tonneau plein, dont il a fait sauter le couvercle, sa mèche allumée. Que lui importait dans sa fureur le sacrifice de sa propre vie ! L'explosion fut soudaine autant qu'effroyable et les deux navires sautèrent à la fois.

Montauban par bonheur se trouvait sur le pont donnant des ordres ; enlevé comme un fétu, il fut lancé, dit-on, à plus de deux cents toises de là, cruellement brûlé, mais pourtant sans blessures très graves. Quoique étourdi de la chute, il saisit d'instinct une épave qui se trouvait d'aventure sous sa main et, revenu à lui, se mit à nager. Bientôt

parmi les débris flottants et les cadavres ballottés sur cette mer rongie de sang, il aperçut quelques-uns de ses compagnons, échappés comme lui à la catastrophe et s'efforçant de se soutenir au-dessus des flots.

— Courage, mes amis, courage ! leur crie Montauban, je suis là ! Dieu nous a protégés, c'est à nous de ne pas nous abandonner ! Comptez, mes braves, sur votre capitaine.

A cette voix bien connue, les naufragés sentent redoubler leur ardeur ; ils nagent à l'envi, au nombre de quinze ou seize, vers le capitaine qui se dirige ensuite avec eux vers une chaloupe laquelle, par un heureux hasard, n'avait pas sombré avec les navires. Tous ils y montèrent et n'ayant ni rames ni boussoles, durent s'abandonner à la Providence ; après trois jours d'une navigation pénible, attristée par la mort de plusieurs des naufragés blessés, le canot attérit.

Ce serait bien ici le cas de rappeler le proverbe : *Un bienfait n'est jamais perdu*. Par une circonstance singulière, qu'on aurait tort sans doute de qualifier de hasard, en abordant au rivage, les infortunés marins virent accourir au-devant d'eux des nègres... entre lesquels se trouvaient plusieurs de ceux qui naguère avaient dû la vie et la liberté à Montauban ; celui-ci les reconnut, mais ne fut pas reconnu par eux, défiguré qu'il était par les brûlures qui avaient mis à vif la moitié de son visage. Ces nègres appartenaient à une bourgade chrétienne située à quelque distance ; après les premiers secours donnés aux naufragés, les noirs, à la prière du capitaine, le conduisirent vers leur chef, le prince Thomé qu'il avait connu naguère. Mais celui-ci à qui rien ne rappelait les traits de son ami, le jugeant un imposteur, parlait de lui faire couper la tête en punition de ses mensonges. Par bonheur, Montauban put

mon
ce qu
men
joie
puis
la pl
état
guér
toute
oubl
Ur
dema
loir l
et M
homr
fonds
il dor
cérén
conse
lots c
de le
avaie
nouv
Le
prie
prom
seraie
Mont
foi. P
préve
qu'ap
ses cc
Ces

montrer à la cuisse la cicatrice d'une ancienne blessure, ce qui ne laissa plus de doute sur son identité. Alors l'air menaçant du chef nègre fit place aux témoignages de la joie la plus vive. Il embrassa le capitaine avec effusion, puis le fit conduire dans sa propre case dont il lui donna la plus belle chambre et où tous les soins qu'exigeait son état lui furent prodigués. Aussi le blessé ne tarda-t-il pas à guérir à la grande joie du bon Thomé qui s'ingéniait de toutes les manières pour lui prouver son affection et faire oublier un moment de vivacité.

Un fils étant né sur ces entrefaites au chef noir, Thomé demanda au Français comme une grande faveur de vouloir bien être le parrain avec une négresse de haut parage : et Montauban était trop bon chrétien et trop honnête homme pour décliner cet honneur. Il tint donc sur les fonts baptismaux le nouveau-né auquel, en bon Français, il donna le nom de *Louis le Grand*. Peu de jours après la cérémonie, un navire portugais s'approcha de la côte ; il consentit à prendre sur son bord Montauban et ses matelots que le bon Thomé ne vit pas partir sans larmes. Eux de leur côté ne le quittèrent qu'avec peine et comme s'ils avaient eu le pressentiment, contre toute apparence, de nouveaux malheurs.

Le capitaine portugais les déposa à Saint-Thomas, où ils prirent passage sur un navire anglais dont le capitaine promit sur l'honneur de les conduire à la Barbade et là ils seraient libres de se rendre ailleurs. A l'air du capitaine, Montauban se serait cru blâmable de douter de sa bonne foi. Pourtant à leur arrivée à la Barbade, l'amiral Russell, prévenu, retint tous les Français prisonniers, et ce ne fut qu'après une longue captivité que Montauban et deux de ses compagnons purent recouvrer leur liberté.

Ces rudes épreuves, dont sa santé sans doute avait souff-

ert, rendaient maintenant moins attrayante pour le flibustier la vie d'aventures. D'ailleurs, prévoyant et sage, au contraire de beaucoup d'autres, il n'avait point gaspillé le produit de ses courses, et grâce à ses économies, il se trouvait posséder une honnête fortune. Il la réalisa, puis prit passage sur un navire qui revenait en France où il aborda heureusement. Il fit l'achat à Bordeaux d'une jolie villa où il vécut jusqu'à sa mort, arrivée en 1700.

Ce flibustier, dont le vrai nom ne nous est point parvenu, avait été surnommé *Montauban* du lieu de sa naissance qu'on place vers 1650.

L'
Sable
part
comm
Dans
turien
pour
de Sa
un b
maîtr
la fai
genre
fibus
Ici
dont
l'éton
naitre
ce trè
en si
des E.

L'OLONNAIS

L'Olonnais : on l'appelait ainsi parce qu'il était des Sables d'Olonne, en Poitou, et « je n'ai pu trouver nulle part son véritable nom dit OEmelin. Il passa aux Antilles comme *engagé* et il servit les trois ans de son engagement. Dans cette espèce d'esclavage, il entendit parler des aventuriers et souhaita fort de se trouver parmi eux : c'est pourquoi, ayant fini son terme, il se fit conduire à la côte de Saint-Domingue où il prit un second engagement avec un boucanier. Au bout de ses trois ans, de valet il devint maître et se fit de la réputation dans un corps où on ne se la faisait qu'à juste titre. Il se lassa pourtant bientôt de ce genre de vie, il lui fallait un plus vaste champ et il se fit *flibustier*. »

Ici commence véritablement la carrière de l'Olonnais dont les entreprises d'une audace fabuleuse provoquent l'étonnement. Après quelques campagnes qui le firent connaître, il obtint le commandement d'un navire et « avec ce très petit bâtiment, il fit des prises si considérables et en si grand nombre qu'on lui donna le surnom de *fléau des Espagnols*. »

Mais ces premiers et brillants succès furent suivis d'un soudain revers. Le bâtiment que montait l'Olonnais, jeté par la tempête sur un récif, s'y brisa et l'aventurier perdit par le naufrage tout ce qu'il possédait. Mais M. de la Place, alors gouverneur de la Tortue, « ne voulut pas laisser dans l'inaction un *si brave homme*, le remonta, » c'est-à-dire lui donna les moyens de se procurer un autre navire et de recruter un nouvel équipage. Il reprit la course avec plus d'audace et de succès que jamais, quand de nouveau son étoile parut l'abandonner. Son vaisseau, battu encore par la tempête, fut jeté sur la côte de Campêche, où il s'échoua. L'équipage cependant, à l'aide de canots ou de planches et de tonneaux, put gagner la terre. Du naufrage, ils n'avaient sauvé que leurs armes dont il leur fallut presque aussitôt se servir ; car les Espagnols, avertis de la catastrophe des flibustiers, ne voulurent pas laisser échapper une aussi belle occasion de se venger des ravages de ceux qu'ils qualifiaient de *ladrones*.

Les Français, auxquels l'Olonnais donnait l'exemple, se défendirent avec un courage héroïque et firent payer chèrement leur victoire aux Espagnols qui, grâce à l'immense supériorité du nombre, finirent par rester maîtres du terrain, tous les flibustiers ayant été pris ou tués. Parmi ces derniers les Espagnols comptaient que se trouvait leur *fléau*, le terrible Olonnais ; car, d'après ce qu'affirmaient plusieurs combattants, on l'avait laissé sur le champ de bataille noyé dans son sang. Et dans la ville, à cette nouvelle, on fit des feux de joie en réjouissance de sa mort. Mais la joie ne devait pas être de longue durée. L'Olonnais en effet était resté sur le champ de bataille étendu parmi les cadavres, mais vivant malgré quelques blessures. Voyant la partie perdue et tous ses camarades prisonniers ou tués, et lui-même dans l'impossibilité de s'échapper,

ent
stra
tom
de c
et
L
der
gna
cep
ses
rest
ruis
ver
séj
s'ab
par
côte
de l
bier
ma
jura
gnc
vou
tou
se
ne
can
au
qua
I
et
sai
ani

entouré qu'il était par les ennemis, il s'avisa d'un heureux stratagème que favorisa le déclin du jour. Il se laissa tomber comme atteint mortellement parmi les monceaux de cadavres, après avoir eu soin de se barbouiller la figure et les mains de sang.

Les vainqueurs y furent trompés et, croyant ne laisser derrière eux que des cadavres, ils s'éloignèrent en regagnant la ville où ils furent reçus en triomphe. La nuit cependant était venue. L'Olonnais en profita pour quitter ses vêtements qu'il échangea contre ceux d'un Espagnol resté sur le champ de bataille et, après avoir lavé dans un ruisseau voisin le sang dont il était souillé, il s'achemina vers la ville où, grâce à son costume, il entra et put séjourner sans attirer l'attention. Il trouva moyen alors de s'aboucher avec quelques esclaves auxquels il persuada, par l'espoir de la liberté, de le suivre pour enlever sur la côte le canot de leur maître et gagner tous ensemble l'île de la Tortue. Le projet s'exécuta et réussit complètement; bientôt l'Olonnais se retrouvait dans l'île sain et sauf, mais de nouveau ruiné et sans un sou vaillant. Aussi jura-t-il plus que jamais une haine implacable aux Espagnols les accusant de lâche cruauté alors qu'ils avaient voulu profiter de son désastre pour l'écraser et massacrer tous ses compagnons. Il ne songea plus qu'aux moyens de se venger. Mais il ne possédait plus rien et sans doute ce ne fut qu'à l'aide d'un emprunt qu'il put armer deux canots portant ensemble vingt-cinq hommes d'équipage, au dire d'OEmelin qui faisait partie de l'expédition en qualité de chirurgien.

L'Olonnais se dirigea sur Cuba, vers la côte du Nord, et se mit à croiser attendant les barques qui, dans cette saison, vont charger au port de *Boca de la Caravela*, des anis, du sucre, de la viande et du tabac, pour les porter

à la Havane. Mais aucune ne parut et l'Olonnais s'en étonnait quand un pêcheur lui donna à ce sujet des explications qui lui valurent la restitution de son canot. On avait appris dans la colonie, non sans stupeur, que l'Olonnais, ressuscité en quelque sorte, épiait avec ses deux canots la sortie des barques qui s'étaient bien gardées alors de quitter le port. Le gouverneur, don Francisco Davilla Orejon y Gaston, à qui les marchands se plaignaient avec vivacité des corsaires qui ruinaient le commerce, leur promit qu'avant peu il serait fait justice de ces *demonios*. Par ses ordres, une frégate légère portant dix canons et quatre-vingt-dix hommes d'équipage, l'élite de la jeunesse havanaise, quitta le port pour se mettre à la poursuite des flibustiers, et quatre autres barques, qu'on armait au Port-au-Prince, ne devaient pas tarder à la rejoindre. Avant que la navire s'éloignât du fort, le gouverneur avait fait jurer au capitaine qu'il ne serait fait de quartier à personne et que tout flibustier, qui ne serait pas tué en combattant, mais fait prisonnier, serait irrémisiblement pendu.

L'Olonnais qui, comme on l'a dit, n'avait que vingt et quelques hommes d'équipage, ne s'effraya pas à la pensée d'engager la lutte dans des conditions si prodigieusement inégales, et il fit partager sa confiance à ses matelots. Avertit que la frégate approchait, il fit débarquer tout son monde, tirer sur le sable et placer derrière un rideau d'arbres ombrageant le rivage les deux canots qu'il releva en manière de parapet et derrière lesquels il posta ses plus habiles tireurs. Dès que le jour commença de poindre, les Espagnols parurent, montant sur le pont de la frégate pour respirer l'air du matin, et grand fut leur étonnement quand ils se virent tout d'abord salués par une décharge de mousqueterie partant du rivage où ils n'apercevaient

pers
le p
d'au
fut
L
à la
plus
ses
n'at
loisi
cha
com
celé
à flo
emp
van
de s
mer
serr
bles
A
tout
que
tout
de c
mer
et n
—
ver
tous
fuss
suis
O

personne. Ce n'était point cependant une illusion, car sur le pont du navire gisaient plusieurs cadavres auxquels d'autres vinrent s'ajouter successivement. Le pont bientôt fut couvert de morts et de mourants.

Le capitaine, qui eût dû faire mettre aussitôt ses canots à la mer et opérer un débarquement, crut plus prudent et plus habile sans doute de faire jouer son artillerie. Mais ses canons, tirant au hasard et sur des ennemis invisibles, n'atteignirent personne, tandis que les flibustiers, visant à loisir, ne perdaient pas ainsi leur poudre, et pour eux chaque coup portait. Bientôt, jugeant par le nombre des combattants plus rares sur le pont et les cadavres amoncelés qu'ils pouvaient oser davantage, ils mirent leurs canots à flot et, voguant vers la frégate, qu'ils abordèrent, ils s'en emparèrent presque sans coup férir, les Espagnols survivants se montrant plus pressés de livrer leurs armes que de se défendre. Cette facile victoire aurait dû rendre clément l'Olonnais qui se souvint trop au contraire de son serment de haine et donna d'abord l'ordre d'achever les blessés, cruauté gratuite et odieuse.

A ce moment même, un noir sortit de l'entrepont et, l'air tout effaré, vint se jeter aux pieds du capitaine en disant que, s'il voulait lui faire grâce de la vie, il lui révélerait toute la vérité. L'Olonnais, surpris, croyant qu'il s'agissait de quelque important secret, promit au nègre non seulement la vie, mais aussi la liberté. « Ainsi parle, ajouta-t-il, et ne crains rien !

— Seigneur capitaine, lui dit alors le misérable, le gouverneur de la Havane, ne doutant point que l'on vous fit tous prisonniers, avait donné, en partant, l'ordre que vous fussiez tous pendus ; et j'avais été embarqué à cet effet ; je suis le bourreau pour vous servir. »

On pense comment cette révélation inattendue fut ac-

cueillie par le vindicatif flibustier, qui, serrant les dents, l'œil étincelant, le regard farouche, avec un geste terrible, ordonna que les écoutilles fussent ouvertes et que chacun des prisonniers lui fût tour à tour amené. A mesure que l'un d'eux paraissait sur le pont, il lui fendait le crâne ou le perçait de son sabre. Après cette exécution sauvage, il se rendit sur la frégate au Port-au-Prince où se trouvaient encore les barques destinées à lui donner la chasse, et les ayant prises, sans trouver grande résistance, il fit jeter les équipages à la mer. Un seul homme fut épargné dont il avait besoin pour l'envoyer au gouverneur avec une lettre dans laquelle il lui mandait ce qu'il venait de faire, « l'avertissant qu'il traiterait de même tous les Espagnols qui tomberaient entre ses mains et lui-même s'il avait ce malheur. »

Ce message, que d'Avila lut en frémissant, expédié, l'Olonnais fit voile avec sa frégate pour la Tortue où, salué à son arrivée par les acclamations joyeuses des flibustiers, il n'eut pas de peine à compléter son équipage. Qui n'eût voulu servir sur son bord et sous un tel chef ? Dans le port se trouvait en ce moment Michel le Basque qui rentrait, lui aussi, avec une très belle prise. Les deux aventuriers, dès longtemps amis, ense félicitant mutuellement, « résolurent de faire ensemble quelque entreprise importante, et ayant dressé leur plan, convinrent de le tenir secret ; ils publièrent seulement qu'ils allaient faire un armement et que ceux qui voudraient être de la partie ne tardassent pas à les venir joindre à la Tortue ou à les aller attendre à Bahia. La réputation des deux chefs attira au rendez-vous un fort grand nombre d'aventuriers de toute espèce. Bientôt, une petite flotte composée de six vaisseaux, portant quatre cents hommes d'équipage et dont l'Olonnais était l'amiral, faisait voile pour l'est. Chemin

faisan
charg
décha
par l
par c
aux
moin
sur la
plus
sur l
Elle
dait
resse
dix c
quan
eût s
chang
duqu
à la
après
dans
Ils
par le
vite s
précie
de l'a
arrive
natur
de l'a
temps
étaient
rant c
saisis.

faisant, on prit quelques navires dont le plus grand était chargé de cacao ; l'Olonnais l'envoya à la Tortue pour y décharger sa cargaison et lui ramener des hommes laissés par lui à terre faute de moyens de transport. Il fut rejoint par ce bâtiment à Curaçao, et alors seulement il déclara aux siens le but de l'expédition. Il ne s'agissait de rien moins que d'attaquer et piller Macaraïbo, ville importante sur la rive occidentale d'un grand lac. Cette cité, l'une des plus florissantes de celles que les Espagnols possédaient sur le continent, comptait de cinq à six mille habitants. Elle était protégée, en outre d'un banc de sable qui rendait l'embouchure du lac fort dangereuse, par une forteresse défendant le passage de la barre, forteresse armée de dix canons et occupée par une garnison de deux cent cinquante hommes. « Les Espagnols ne croyaient pas que l'on eût seulement la pensée d'entreprendre de les forcer. Ils changèrent bientôt de pensée ; le Basque, sous les ordres duquel l'Olonnais voulut servir, emporta la forteresse l'épée à la main après un combat très-opiniâtre. Nos braves, après cette expédition, ajoute Charlevoix, entrèrent dans dans le lac et allèrent se présenter devant la ville. »

Ils y pénétrèrent sans obstacles, abandonnée qu'elle était par les habitants riches qui s'étaient embarqués au plus vite sur des canots, avec leur argent et tous leurs effets précieux, pour se retirer à Gibraltar, petite bourgade, située de l'autre côté du lac, sur une hauteur où l'on ne pouvait arriver qu'en franchissant un marais offrant une barrière naturelle très forte et qu'il serait facile de défendre avec de l'artillerie et des retranchements si l'ennemi laissait le temps de les élever. Aussi quelques-uns des slibustiers étaient d'avis de marcher sans retard sur Gibraltar, « assurant qu'on aurait bon marché de gens que la frayeur avait saisis. Mais ce conseil ne fût pas goûté du plus grand nombre

de leurs camarades pressés de profiter de la victoire et qui ne songèrent plus qu'à faire bonne chère, à se plonger dans le vin et la débauche, » à ce point que si, cette même nuit, cinquante Espagnols seulement résolus étaient venus les attaquer, ils auraient eu sans peine raison des flibustiers presque tous engourdis par le sommeil léthargique de l'ivresse brutale. Les Français restèrent ainsi plus de quinze jours à Macaraïbo et ces quinze jours ne furent qu'une longue orgie qui fut fatale à plusieurs, succombant victimes de leurs excès.

Ils laissaient ainsi aux Espagnols de Gibraltar toute liberté de faire leurs préparatifs de défense et le temps fut mis à profit. Devant la ville déjà protégée par un terrain marécageux, trois retranchements s'élevèrent armés de soixante pièces de canon et défendus par plus de six cents hommes commandés par des officiers intrépides et qui tous devaient se faire tuer à leur poste.

Un matin, les flibustiers apprirent ces nouvelles qui les réveillèrent soudain de leur engourdissement. Tout aussitôt, à la voix du Basque et de l'Olonnais, ils coururent à leurs armes, puis s'embarquèrent pour traverser le lac, ce qu'ils firent heureusement. Arrivés à l'autre bord, ils se trouvèrent en face des retranchements élevés avec de grands abattis d'arbres et des terrassements. Encore ne pouvait-on y arriver que par un chemin étroit et marécageux où six hommes à peine pouvaient marcher de front. Les flibustiers cependant n'hésitèrent pas à s'y engager, mais à peine eurent-ils fait quelques pas qu'ils sentirent le sol se dérober sous eux, enfoncés dans la vase jusqu'aux genoux, et en même temps une batterie de vingt pièces tirait sur eux à mitraille. L'Olonnais et le Basque, marchant aux premiers rangs, ne laissèrent pas à leurs hommes le temps de s'intimider. A l'aide de branches d'arbres,

coupé
min f
retran
tance;
brave:
saut d
épouv
armes
trois c
flibust
daît le
« Cepen
tiers ;
ne fut
des to
en br
qu'on
tants
voulut
Une
qu'on
la ven
les av
les ori
ches, l
posai
Le par
ces ric
quelqu
et autr
un tra
alors
eût pu

coupées en toute hâte et jetées sur le sol mouvant, le chemin fut rendu solide et l'on put s'élaner à l'assaut des retranchements emportés malgré une vigoureuse résistance; mais rien ne put arrêter l'élan des flibustiers, des braves, dit Charlevoix, qui se précipitèrent aussitôt à l'assaut du second retranchement que les Espagnols, dans leur épouvante, ne songèrent plus à défendre, et jetant leurs armes, ils demandèrent quartier. Ils comptaient plus de trois cents hommes hors de combat, blessés ou tués, et les flibustiers une centaine au moins; mais cette victoire rendait les Français maîtres de Gibraltar comme de Macaraïbo. « Cependant le pillage ne répondit pas à l'attente des flibustiers; les Espagnols avaient fort bien caché leur or, et il ne fut pas possible de les contraindre, même par la force des tourments, à dire où ils l'avaient porté. On s'en vengea en brûlant la bourgade, et l'on retourna à Macaraïbo qu'on menaça de traiter de la même manière si les habitants ne se rachetaient point. Il fallut en passer par où ils voulurent. »

Une rançon convenue et payée grossit d'autant le butin qu'on évalua à plus de 1,500,000 écus, sans le produit de la vente des noirs prisonniers et le pillage des églises que les aventuriers avaient démolies après avoir enlevé tous les ornements, les vases sacrés, les croix et jusqu'aux cloches, les réservant pour orner une chapelle qu'ils se proposaient d'élever et qu'ils érigèrent en effet à la Tortue. Le partage du butin se fit et on revint à la Tortue où toutes ces richesses, follement prodigués, en quelques mois ou quelques semaines, allèrent s'engloutir dans les cabarets et autres lieux pires. L'Olonnais tout le premier, qui menait un train de grand seigneur, eut bientôt tout dissipé, et alors qu'avec le produit seul de sa dernière expédition, il eût pu faire une *honorable retraite*, comme dit naïvement

un de ses historiens, et vivre désormais tranquille, il dut songer à se remettre en campagne.

Dans cette campagne, l'Olonnais trouva la mort dans une rencontre avec les Indiens.

Vo
de c
la pl
tier.
«
ras.
Gasc
nobl
saur
sous
épai
que
sort
le co
rega
aver
que
fais
gno
la t

e, il dut
rt dans

IV

MONTBARS L'EXTERMINATEUR

Voici le portrait que l'historien des flibustiers nous fait de ce corsaire ; car peut-être ne mérite-t-il pas comme la plupart des autres la qualification de pirate et de flibustier.

« Je me souviens de l'avoir vu en passant aux Honduras. Il est vif, alerte et plein de feu comme le sont tous les Gascons. Il a la taille haute, droite et ferme, l'air grand, noble et martial, le teint basané. Pour ses yeux, l'on n'en saurait dire la forme, ni la couleur, étant cachés comme sous une voûte obscure à cause que ses sourcils noirs et épais se joignent en arcade au-dessus et les couvrent presque entièrement. On voit bien qu'un homme fait de cette sorte ne peut être que terrible : aussi, dit-on, que, dans le combat, il commence à vaincre par la terreur de ses regards et qu'il achève par la force de son bras... Cet aventurier n'est pas comme les autres qui ne combattent que pour le butin. Brave, hardi, déterminé, disant peu et faisant beaucoup, nul ne fut plus redoutable aux Espagnols, pas même l'Olonnais, qui, comme on l'a vu, a coupé la tête à je ne sais combien de gens de cette nation. Mais on

trouve sur ce sujet une grande différence entre ces deux aventuriers, en ce que l'Olonnais a souvent fait mourir plusieurs Espagnols qui ne lui résistaient pas et que *Montbars n'en a jamais tué un seul qui ne lui ait résisté, c'est-à-dire les armes à la main.* »

On remarquera la vigueur de touche dans ce portrait et il semble que l'original ait particulièrement inspiré le peintre; car, en outre de cette page énergique, il en est beaucoup d'autres excellentes dans le livre d'OEmelin, et le récit des exploits du célèbre aventurier est écrit d'une plume hardie et ferme; le style a de la netteté et de la couleur. L'écrivain, si souvent inégal ailleurs, après d'heureuses rencontres et des passages remarquables d'entrain et de vivacité, devient tout à coup trainant, lourd, diffus, sa phrase s'embarrasse et il lui échappe d'étranges naïvetés. Mais, dans cette narration, au contraire, il n'a presque point de ces défaillances, son style se soutient dans sa verve; on y sent l'homme qui a vu et qui sans effort nous met pour ainsi dire les choses sous les yeux. Aussi ferai-je à cette partie du livre plus d'un emprunt, selon mon habitude quand j'ai la bonne fortune de pouvoir m'appuyer du récit d'un témoin oculaire.

Comme Charlevoix, OEmelin juge que « la Providence a suscité les aventuriers pour punir les Espagnols. En effet, comme les Espagnols ont été et sont encore le fléau des Indiens, on peut dire que les aventuriers sont et seront toujours le fléau des Espagnols. » Et nul, comme on l'a dit, ne prit cette mission plus à cœur que Montbars. D'après OEmelin, qui force sans doute quelque peu les faits, Montbars serait parti, malgré son père, uniquement pour faire la guerre aux Espagnols. Voici son récit : Une nuit, il monte à cheval seul, et galoppe vers le Hâvre-de-Grâce, où il savait que se trouvait en ce moment un de ses oncles,

officie
tout p
contre
lait a
les br
armes
au pè
poser
noncé
jeune
comm
possib
transp

« D
le jeu
gnol
joie, i
mesur
que,
incon
enfer
bonhe
l'abor
sabre
se fit
valeu
vaiss
sur so
renco
à les

Les
de co
tier s

officier dans la marine royale et capitaine d'un vaisseau tout prêt à mettre à la voile et à partir pour une croisière contre les Espagnols. L'oncle, qui était ce qu'on appelait alors un vieux loup de mer, accueillit son neveu les bras ouverts et « le voyant bien fait et né pour les armes, il approuva son intention » et se chargea d'écrire au père pour lui faire comprendre qu'il ne pouvait s'opposer raisonnablement désormais à une vocation si prononcée. Il ajoutait qu'il devait être tranquille puisque le jeune homme ne quitterait pas son oncle qui l'aimait comme un fils et veillerait sur lui avec toute la sollicitude possible. Le père envoya son consentement. Montbars était transporté. Peu de jours après, on mit à la voile.

« Durant le voyage, dès que l'on apercevait un navire, le jeune Montbars demandait tout d'abord s'il était espagnol. Enfin, il en parut un, on l'en avertit ; alors ivre de joie, il courut à ses armes et brûlait d'impatience de se mesurer avec les Espagnols.... Mais comme son oncle vit que, quoi qu'il pût dire à son neveu, celui-ci s'exposait inconsidérément et en homme sans expérience, il le fit enfermer, puis essuya tout le canon des ennemis, et par bonheur ce fut sans beaucoup d'effet. Alors on en vint à l'abordage. Aussitôt on lâcha le jeune lion qui fondit, le sabre à la main, sur les ennemis, se mêla impétueusement, se fit jour parmi eux et, suivi de quelques-uns que sa valeur animait, il passa deux fois d'un bout à l'autre du vaisseau et renversa autant de fois tout ce qui se trouvait sur son passage. On m'a assuré qu'il avait fait dans cette rencontre des actions si extraordinaires qu'on aurait peine à les exprimer et peut-être à les croire. »

Les plus braves entre les Espagnols, tués ou mis hors de combat, les autres auxquels on consentit à faire quartier se rendirent et l'on resta maître du vaisseau et de sa

cargaison. « On trouva là de grandes richesses, par exemple trente mille balles de toiles de coton, des tapis velus et autres ouvrages des Indes de grande valeur; deux mille balles de soie reprise; deux mille petites barriques d'encens, mille de clous de girofle; puis une cassette, entourée de plusieurs barres de fer et fermée à quatre serrures, remplie de diamants bruns dont les plus gros paraissaient de la grosseur d'un bouton commun. »

Ces trésors, le jeune Montbars ne daigna pas seulement les regarder, il avait triomphé des Espagnols dont beaucoup étaient tombés sous son sabre, il ne demandait pas autre chose si ce n'est l'occasion de se signaler de nouveau contre eux; elle ne devait pas tarder à se présenter; car, d'après ce qu'on sut par les prisonniers, le navire capturé était suivi de deux autres, plus richement chargés, que la tempête avait écartés, mais qui avant peu de jours ne pouvaient manquer de paraître, le rendez-vous ayant été indiqué au Port-Margot. Or, le combat avait été livré dans les eaux de Saint-Domingue et non loin de ce port.

L'oncle de Montbars résolut de profiter de l'avis et d'attendre les navires dont la prise ne lui semblait pas douteuse d'autant plus que le vaisseau capturé, qui, seul, resterait visible dans le port, devait servir à attirer les autres dans le piège. Pendant qu'il prenait ses dispositions en conséquence, on aperçut plusieurs canots qui de la côte se dirigeaient vers le navire français.

— Quels sont ces gens-là, demanda le jeune Montbars, qui viennent vers nous si hardiment et comme vers des amis?

— Ils n'ont pas tort, lui répondit son oncle, puisqu'ils sont nos compatriotes; tu vois là quelques-uns de ces fameux boucaniers dont tu as entendu parler plus d'une fois sans doute. Ils viennent attirés par le bruit du com-

bat,
leur
Et
rent
sang
l'ai d
la ro
seule
de l'e
s'exc
—
gnole
—
le jet
—
vivac
bien
parle
à la
rejoi
traite
centa
Gare
—
étinc
serai
com
m'ex
faire
La
canie
bars,
pas l

bat, ou plus probablement pour échanger les produits de leur chasse contre de l'eau-de-vie.

En effet, les boucaniers montèrent à bord et présentèrent au capitaine « quelques paquets de cette chair de sanglier qu'ils savent si bien apprêter, qui est, comme je l'ai dit ailleurs, d'une odeur admirable, vermeille comme la rose et dont on aurait envie de manger en la voyant seulement. On reçut très bien leur présent et on leur donna de l'eau-de-vie en abondance. » L'un d'eux en remerciant s'excusa d'apporter si peu de viande :

— Mais, ajouta-t-il, depuis peu la cinquantaine espagnole a battu le pays, ravagé nos boucans et tout emporté.

— Comment souffrez-vous cela, dit impétueusement le jeune Montbars.

— Aussi ne le souffrons-nous pas, répondit l'autre avec vivacité, croyez-le, jeune homme. Les Espagnols savent bien quelles gens nous sommes et qu'ils trouveraient à qui parler. Ils ont donc pris le temps que nous étions tous à la chasse pour envahir les boucans. Mais nous allons rejoindre plusieurs de nos camarades encore plus maltraités que nous, et la cinquantaine, fût-elle devenue centaine et mille millièmes, ne tiendra pas contre nous. Gare aux Espagnols !

— Bravo ! à la bonne heure ! s'écria Montbars l'œil étincelant et avec un sourire. Si vous voulez, mes amis, je serai des vôtres, je marcherai à votre tête, non pour vous commander, car je n'ai pas cette présomption, mais pour m'exposer tout le premier et vous montrer ce que je sais faire contre les Espagnols.

La proposition n'était pas faite pour déplaire aux boucaniers qui, d'après la mine fière et l'air résolu de Montbars, jugèrent ce dont il était capable. L'oncle ne refusa pas la permission que le jeune homme lui demandait,

même il lui donna quelques braves pour l'accompagner et sans doute aussi pour lui servir d'escorte. Puis il dit en lui serrant la main :

— De la prudence et sois bientôt de retour; car les vaisseaux que j'attends, pris ou manqués, nous partirons à l'heure même.

Les canots ramèrent vers le rivage, et à peine on eut abordé qu'à quelque distance, dans une prairie entourée de bois et de collines, on aperçut « quantité de cavalerie ennemie lestée et bien montée, qui s'était ainsi assemblée, sachant que les boucaniers s'assemblaient aussi. Montbars, dont la haine redoublait à la vue des Espagnols, allait donner tête baissée parmi eux sans considérer leur multitude, lorsqu'un boucanier, homme de cœur et d'expérience, le retint en disant :

— Attendez, il n'est pas temps, et si l'on veut faire ce que je ferai, nous aurons ces gens-là sans qu'il en échappe un seul. Ces mots, sans qu'il en échappe un seul, arrêtrèrent à l'instant Montbars. »

Alors le boucanier fit faire halte à ses camarades en tournant le dos aux Espagnols qu'on eut l'air de ne pas avoir aperçus. Puis il déroula la tente de toile qu'il portait en bandoulière, suivant l'habitude des chasseurs, et la dressa pour le campement; ce que ses camarades firent à son exemple. En même temps on alluma le feu pour les marmites; on apporta des canots et l'on fit miroiter au soleil des flacons d'eau-de-vie que l'on eut soin de mettre bien en vue ainsi que « d'autres choses propres à se bien réjouir ».

Les Espagnols y furent trompés et ne doutèrent pas que telle était l'intention des boucaniers; ils résolurent donc de leur laisser toute liberté à cet égard dans la pensée de les surprendre ensuite dans l'accablement de

l'ivres
' haut c
sous l
— 7
bouca
ments
fringa
perdoi
Aus
niers c
leur de
vers la
ceux q
et de c
que le
Au J
que les
enfant
croyan
hors d'
pris et
par de
côtés à
escadre
qui, pr
qui n'a
deux.
Mon
fiter de
val, doi
vers le
escadre
rage, i

l'ivresse. Aussi, craignant d'être aperçus, ils quittèrent le haut de la colline pour descendre dans le bas et se cacher sous la feuillée.

— Très bien! ils mordent à l'hameçon! s'écria le vieux boucanier qui du coin de l'œil suivait tous les mouvements de l'ennemi, ils sont à nous! Demain, de tous ces fringants cavaliers vous verrez ce qu'il restera! Mais ne perdons pas de temps!

Aussitôt il dépêcha plusieurs des siens vers les boucaniers de tous les pays circonvoisins pour les avertir et leur donner au plus tôt rendez-vous dans le bois où, quand vers la brune les boucaniers s'y glissèrent, ils trouvèrent ceux qu'ils avaient mandés. Tous ensemble pleins d'ardeur et de confiance, la main sur leurs armes n'attendirent plus que le moment du combat.

Au point du jour, ils furent avertis par leurs éclaireurs que les Espagnols, précédés par des Indiens marchant en enfants perdus, descendaient en bon ordre de la colline, croyant les trouver endormis ou ivres et pour la plupart hors d'état de se défendre. Aussi ne furent-ils pas surpris et inquiets quand ils se virent, à leur arrivée, salués par des décharges de mousqueterie partant de tous les côtés à la fois. La cavalerie dut alors se diviser en petits escadrons, ce qu'avaient prévu précisément les boucaniers qui, protégés par les arbres, ne tiraient pas un seul coup qui n'abattit un homme ou un cheval et souvent tous les deux.

Montbars, lui, dans son impatience, dédaigna de profiter de l'avantage du terrain. Monté sur un superbe cheval dont il avait tué le maître, il courut le sabre à la main vers les Espagnols, chargeant, presque seul, tout un escadron; mais entouré par le nombre, malgré son courage, il aurait succombé victime de sa témérité, s'il n'eût

été promptement dégagé par les boucaniers. Le jeune homme, plus furieux, fondit sur les Espagnols fuyant à droite et à gauche et « auxquels il se fit remarquer et sentir par des coups aussi funestes que nouveaux. »

La déroute des Espagnols fut bientôt complète. Les boucaniers proposèrent alors à Montbars de profiter de la victoire pour aller ravager les habitations des Espagnols et, ce qui semblait devenu possible, pour en délivrer le pays.

— Allons ! dit joyusement Montbars infatigable et donnant de l'éperon à son cheval.

Mais à ce moment même, du côté de la mer, dans la direction du port, un coup de canon retentit suivi de plusieurs autres ; Montbars jugea que c'était le signal du combat.

— Mes amis, dit-il, là-bas mon oncle ou plutôt l'honneur me rappelle ; il faut, à mon regret, que je vous quitte.

— Non, non, s'écrièrent tout d'une voix les boucaniers, car nous vous suivrons ; la chasse ne presse pas et là-bas nos carabines peuvent être utiles.

Et ils se mirent en marche suivis ou précédés par les Indiens qui ne pouvaient songer à retourner vers les Espagnols. Tous s'embarquèrent et bientôt ils eurent rejoint le vaisseau qu'ils virent se disposant à appareiller. La décharge qu'on avait entendue était le coup de canon de partance tiré par le capitaine lequel ayant changé de dessein et ne voulant pas attendre plus longtemps les navires espagnols, avertissait son neveu et l'invitait à revenir.

Ravi de ce qu'on lui racontait du jeune homme, il le serra avec transport dans ses bras et fit le meilleur accueil aux boucaniers comme aux Indiens qu'il agréa volontiers

com
fit pa
lots,
com
nant
rime
Le
huita
trer
dans
se vi
moin
meil
force
et il
moy
lui c
Le c
cano
sans
ter l
foud
par
de
capi
aura
une
arm
mar
la n
tour
tout
mèr

comme auxiliaires pour l'expédition qu'il méditait. Il les fit passer tous, avec quelques-uns de ses meilleurs matelots, sur le navire pris aux Espagnols dont il confia le commandement à son neveu en lui donnant pour lieutenant et pour conseil un vieil officier aussi brave qu'expérimenté.

Les deux navires voguèrent de conserve pendant une huitaine de jours, cherchant aventure, mais sans rencontrer personne, lorsque tout à coup, après avoir fait relâche dans une grande baie, au moment où ils en sortaient, ils se virent attaqués par quatre navires espagnols dont le moindre était plus grand et semblait mieux armé que le meilleur des nôtres. Malgré la disproportion si grande des forces, l'oncle de Montbars n'était pas homme à reculer et il accepta résolument le combat, mais en trouvant moyen d'abord de diviser ses ennemis de façon à n'avoir, lui comme son neveu, qu'à se défendre contre deux navires. Le combat fut terrible, depuis plus de trois heures on se canonnait, on se mitraillait avec acharnement, d'ailleurs sans résultat décisif, les Espagnols ayant grand soin d'éviter l'abordage, tout en serrant de près l'ennemi qu'ils foudroyaient à babord et à tribord, mais qui leur répondait par un feu mieux nourri encore et qui couvrait leur pont de morts et de blessés, de débris. Cependant le vieux capitaine, qui voyait son neveu fort occupé de son côté et aurait voulu pouvoir le secourir, résolut d'en finir par une dernière furieuse attaque. Il fit charger toutes les armes, fusils et canons, artillerie et mousqueterie, commanda en même temps tous les matelots disponibles pour la manœuvre, et par une rapide volte-face, s'approchant tour à tour des deux navires, il leur lâcha de fort près toute sa bordée et les coula l'un après l'autre. Mais lui-même, dont le navire avait reçu la dernière décharge des

deux vaisseaux dans ses œuvres vives, il coula peu d'instants après ses ennemis, enseveli ainsi dans son triomphe; car il ne reparut point, la goutte dont il souffrait beaucoup, mais dont il avait surmonté les douleurs pour rester à son poste, l'ayant empêché de nager sans doute, à moins qu'il n'eût été atteint par une balle ou un éclat quelconque.

Quoi qu'il en soit, Montbars qui de loin avait vu la catastrophe, sentit redoubler son courage, soit par le désir de venger son oncle, soit même par l'espoir de pouvoir le sauver encore. Ce n'était plus un homme, mais pour les boucaniers et les Espagnols un démon, comme pour les Indiens un génie supérieur. Sa voix éclatait comme un tonnerre; son œil lançait la foudre. Electrisés par son exemple, ses hommes firent un suprême effort pour terminer au plus vite le combat. L'un des deux navires ennemis fut coulé et presque au même instant Montbars abordait l'autre sur lequel, sauté le premier, il se trouva, quelques moments, presque seul. Mais les Indiens, qui l'avaient vu, se laissant glisser dans la mer et nageant à l'envi vers le navire espagnol, y grimperent de tous les côtés à la fois, surprenant les ennemis qu'ils saisissaient à l'improviste et jetaient par dessus le bord, ce qu'ils trouvaient plus expéditif que de les tuer. De son côté, Montbars, secondé par des boucaniers sabrait ou fusillait à bout portant les Espagnols dont bientôt il ne resta pas un seul sur le navire, où le vainqueur fit arborer son pavillon. Mais d'ailleurs il ne songeait pas à se réjouir de sa victoire, désespéré tout au contraire de la mort de son oncle, dont il ne put même retrouver le cadavre quoique dans ce but il fit longtemps plonger les Indiens. Ne pouvant lui faire de belles funérailles, il ne songea plus qu'à venger sa mort.

Les
propo
trouv
sein p
projet
pilote
pas si
formi
mit se
forma
et pré
à la
« T
peur
lume
vant
jeté à
celui
reux.
qui
voya
Le pr
qui c
en fit
pays
veng
et le
com
lière
« I
mod
des
histo

Les boucaniers alors, entrant dans ces sentiments, lui proposèrent de faire une descente « dans un lieu qui se trouvait sur leur route et tout propre à faciliter son dessein par la multitude des Espagnols qui l'habitaient. » Ce projet sourit au jeune capitaine qui donna l'ordre au pilote de se diriger de ce côté, Mais la chose ne s'exécuta pas si vite que le gouverneur ne pût être averti ; il fit de formidables préparatifs de défense. Outre la milice qu'il mit sous les armes, il prit avec lui huit cents fantassins, formant trois bataillons, soutenus par cent vingt cavaliers, et précédés par quatre pièces de canon afin de s'opposer à la descente des ennemis.

« Tant s'en faut que les canonnades des ennemis fissent peur aux assaillants qu'au contraire elles ne firent qu'allumer l'ardeur des boucaniers et des Indiens : car, suivant l'exemple de Montbars qui, tout le premier, s'était jeté à terre, ils y furent aussitôt que lui, en sorte que celui qui s'y trouva le dernier s'estima le plus malheureux. Ils furent tous en un moment sur les ennemis, qui croyaient les surprendre et s'étonnaient en se voyant au contraire si soudainement et rudement chargés. Le premier bataillon fut culbuté et rejeté sur les deux autres qui commencèrent à s'ébranler. Montbars, les ayant joints, en fit un prodigieux carnage, pénétra bien avant dans le pays, le parcourant en victorieux, et eut la satisfaction de venger pleinement sur les Espagnols la mort de son oncle et le massacre des Indiens. » Ainsi s'exprime OEmelin qui, comme on le voit à son langage expressif, entraît singulièrement dans les sentiments de son héros.

« Le reste de son histoire, dit un biographe plus moderne, ne présente qu'une suite d'actions incroyables, des traits de bravoure qui tiendraient du roman si les historiens ennemis ne les rapportaient eux-mêmes. »

Quels sont ces historiens ? Nous n'avons pu le découvrir, et les nôtres sont assez brefs sur cet illustre flibustier. OEmelin, le plus explicite et le mieux renseigné, ne nous donne de détails que sur la première partie de sa carrière, la seule qu'il pût connaître, puisque Montbars était vivant encore et dans tout l'éclat de sa renommée, lorsque son historien écrivait.

Comment finit l'Exterminateur ? on l'ignore. Tout à coup il disparut de la scène sans que jamais plus on entendit parler de lui. Périt-il dans un naufrage ? fut-il tué dans un combat ? ou bien revint-il en Europe, comme Montauban, jouir paisiblement des richesses conquises à la pointe de l'épée ? Préféra-t-il se fixer dans le Nouveau-Monde à l'exemple de Morgan, qui, après le pillage de Panama, riche d'une énorme butin, se retira à la Jamaïque où il vécut, dit OEmelin, considéré, grâce à son argent et fit un très beau mariage ?

A toutes ces questions relatives à Montbars, il n'est pas de réponse certaine et l'on se trouve réduit aux conjectures. La plus vraisemblable et la plus généralement adoptée est toute à l'honneur de son caractère généreux et chevaleresque, quoique passionné. Montbars n'était ni cupide ni cruel ; et comme on l'a vu, seul un sentiment exagéré et impatient de la justice lui avait mis les armes à la main pour se faire l'instrument des vengeances du Ciel. Sa première ardeur atténuée, éclairée par la réflexion et l'expérience, en voyant les vices et les excès en tous genres de ses farouches compagnons, sans doute il voulut rompre absolument avec eux et avec sa terrible renommée. Il rentra volontairement alors dans l'obscurité, et se retira dans quelque retraite mystérieuse et profonde, dérochant sous une désignation anonyme ce nom et ce formidable surnom dont toutes les mers avaient retenti

et qui furent si longtemps la terreur des Espagnols.

Maintenant, à la décharge de ces derniers, rappelons ce qu'écrivit M. L. de la Rallaye dans un excellent article publié naguère par le *Monde* sur les *Marins français* :

« Hâtons-nous de le dire, pour l'excuse de cette noble nation, que les aventuriers qui sortirent de son sein, hommes d'action, mais peu scrupuleux, n'appartenaient pas en général à l'élite de la société. Après tout, une fois la conquête accomplie par ces enfants perdus qui, pour la plupart, n'en goûtèrent pas longtemps les fruits, la Couronne intervint pour régulariser la situation et défendre les malheureux indigènes contre l'oppression des Européens. S'il est un fait constant, c'est que le gouvernement des colonies espagnoles, dans les deux Amériques, se montra le constant défenseur des indigènes et qu'il développa largement la prospérité coloniale... On s'étonne quand on songe aux magnifiques résultats obtenus avec les faibles moyens dont on disposait alors. Tout ce qu'il y a de ponts, de chemins, d'aqueducs, de monuments de toute sorte, et quels monuments ! au Mexique, au Pérou et ailleurs, date de l'époque de l'empire colonial. La période de l'indépendance n'a fait que des ruines. » Ajoutons que, dans les pays où ont dominé les Espagnols catholiques, les indigènes n'ont pas été systématiquement exterminés ; les races indigènes existent encore, et les uns, venus de la fusion des deux races sont nombreux. Au contraire, les Indiens ont disparu dans des pays occupés par les Anglais protestants, et l'extermination se poursuit, plus lente, mais toujours systématique, dans l'ouest des Etats-Unis.

BERTRAND D'ORGERON

Une après-midi, j'étais entré dans la vieille église de Saint-Séverin. Ma prière faite à l'autel de la Vierge, je revins pour sortir par la travée de gauche. Non loin de la petite porte qui s'ouvre sur la rue Saint-Séverin je remarquai, clouée à la muraille, une grande plaque de marbre blanc avec une inscription en lettres d'or que je jugeai devoir être une épitaphe. Je ne me trompais pas, car, m'étant approché je lus ce qui suit :

Le dernier jour de janvier MDCLXXVI,
Sur cette paroisse de Saint-Séverin,
Est mort, rue des Maçons-Sorbonne,

BERTRAND ORGERON

Sieur de la Bouère en Jallais.

Qui, de MDCLIV à MDCLXXV.

Jeta les fondements d'une société civile et religieuse au milieu des flibustiers et boucaniers des îles de la Tortue et de Saint-Domingue ;

Il prépara ainsi,
par les voies mystérieuses de la Providence,
les destinées de la république d'Haiti.

R. I. P.

Pa
épita
bien,
nom
détai
thèq
Univ
la No
mém
tous
un p
pour
trarie
ma c
lorsq
Domi
je l'a
comp
du q
un sc
une l
quée
portr
dont
« I
sèren
clure
ces g
assen
qui a
faire
sonne
ter l'a

Par ce que je savais des boucaniers et flibustiers, cette épitaphe m'intéressa particulièrement, et cet homme de bien, dont elle me révélait d'une façon si inattendue le nom et l'existence, j'étais curieux d'avoir sur lui quelques détails. Aussi, dès le lendemain, je me rendais à la Bibliothèque de la rue Richelieu pour consulter la *Biographie Universelle*, mais ni dans celle-ci, ni dans Feller, ni dans la Nouvelle Biographie, publiée par Didot, je ne trouvai même mentionné le nom de d'Orgeron. Chose étrange ! tous les biographes, ce qui me ferait croire qu'ils se copient un peu les uns les autres, semblaient s'être donné le mot pour se taire sur M. d'Orgeron. Fort désappointé et contrarié, comme on l'imagine, je maugréais contre eux et ma curiosité ne s'éveillait que davantage par la difficulté lorsque la pensée me vint de consulter l'historien de Saint-Domingue, le judicieux et consciencieux Charlevoix dont, je l'avoue, je ne connaissais l'ouvrage que de nom. On comprendra ma satisfaction quand, à la table générale du quatrième volume, je lus le nom de M. d'Orgeron avec un sommaire étendu annonçant que ce personnage tenait une large place dans l'histoire. Je courus à la page indiquée dans le tome troisième et j'y trouvai tout d'abord ce portrait qui vengeait singulièrement le défunt des oublis dont j'ai parlé, mais qui les rend moins excusables :

« De tout ce que j'ai dit des différents corps qui composèrent la république des aventuriers, il est aisé de conclure que tout le monde n'était pas capable de gouverner ces gens-là, et que, pour en venir à bout, il fallait un assemblage de qualités qui se trouve rarement. C'est ce qui a fait tant d'honneur à M. d'Orgeron, lequel a su s'en faire estimer et s'en faire craindre, les attacher à sa personne et les affectionner à l'état, les accoutumer à respecter l'autorité des lois qu'ils avaient cru longtemps n'être

point faites pour eux ; ôter à leurs expéditions un peu de *cet air de brigandage* qui les décriait si fort même parmi ceux qui n'avaient rien à craindre de leurs courses ; rendre leur bravoure utile au prince, adoucir leurs mœurs, augmenter le nombre des habitants, tolérer sagement ce qui ne se pouvait empêcher sans s'exposer à de plus grands maux ; en un mot former une colonie réglée d'une troupe de scélérats qui n'étaient presque plus ni chrétiens ni sujets et paraissaient incapables de la moindre subordination. Aussi ne vit-on jamais un plus honnête homme, une âme plus noble et plus désintéressée, un meilleur citoyen, plus de probité et de religion, des manières plus simples et plus aimables, une plus grande attention à faire plaisir quoiqu'il en dût coûter, plus de constance et de fermeté, plus de sagesse et de véritable valeur, un esprit plus fécond en ressources ni des mœurs plus réglées. Il fut en un mot le père plutôt que le gouverneur des peuples confiés à ses soins, aussi propre à gouverner dans la paix que dans la guerre ; et il ne lui aurait rien manqué s'il eût été aussi heureux dans ses entreprises qu'il méritait de l'être et s'il eût eu moins de confiance dans la probité de ceux avec qui il eut à traiter. »

Dès l'âge de quinze ans, nous le voyons capitaine dans le régiment de la Marine. En 1656, il se laissa entraîner par ceux qui formaient une compagnie pour la rivière d'Ouatingo, dans le continent d'Amérique. Après avoir dépensé plus de 47,000 livres à s'équiper de tout ce qui était nécessaire pour un grand établissement, il s'embarqua. En arrivant à la Martinique, il apprit qu'on l'avait trompé et pensa dès lors à s'établir dans l'île. Mais le gouverneur de l'île, du Parquet, après avoir consenti à lui donner une concession dans le quartier dit du Cul-de-Sac, retira sa promesse. D'Orgeron accepte alors les propositions

de quelques boucaniers de Saint-Domingue qui l'engageaient à les suivre dans leur île. Il s'embarqua avec eux, ses engagés et son bagage, sur une méchante barque qui fit naufrage en abordant à Léogane. « Tout le monde se sauva, mais la plus grande partie de marchandises et provisions fut perdue. Se trouvant par ce malheur hors d'état de rien faire, M. d'Orgeron donna la liberté à ses engagés et se vit réduit à vivre pendant quelque temps avec les boucaniers qui eurent pour lui tous les égards dus à son mérite et à sa vertu. »

De nouvelles tentatives n'avaient pas mieux réussi, et d'Orgeron se trouva fort gêné lorsque la compagnie des Indes occidentales le mit à la tête de la colonie de Saint-Domingue en février 1655.

D'Orgeron, sur un théâtre plus vaste, plus digne de lui et n'ayant plus à se préoccuper de petits intérêts particuliers, ne tarda pas à déployer ces grandes qualités qui faisaient de lui tout à la fois un homme d'action et un excellent administrateur.

Les aventuriers, qui formaient une portion si considérable de la population, soit à la Tortue, soit à Saint-Domingue, consentirent à faire acte de soumission au nouveau gouverneur, mais venant au nom du roi et non pas de la compagnie qu'ils se refusaient à reconnaître. Ils firent de plus cette réserve qu'on ne leur interdirait pas le commerce avec les Hollandais qui ne les avaient jamais laissé manquer de rien dans un temps où l'on ne savait pas même en France qu'il y eût des Français à Saint-Domingue.

D'Orgeron n'accepta ni ne repoussa ces conditions, afin de ne pas engager l'avenir. « La première chose à laquelle il pensa dès qu'il eut pris possession de son gouvernement et qu'il vit les esprits tranquillisés, ce fut au moyen

d'établir solidement son autorité et rien ne lui parut plus propre à ce dessein que de se fortifier, d'occuper tous ses gens, de faciliter le commerce, afin de mettre la colonie en réputation. Il est vrai que la plupart des projets qu'il fit pour cela ne réussirent point parce qu'il ne fut point secouru à propos ; mais la Tortue et la côte de Saint-Domingue ne laissèrent pourtant pas de prendre bientôt une nouvelle face. »

L'année suivante, il proposa à la cour d'aller attaquer Santo-Domingo ; mais Colbert, paraît-il, hésita, faute de connaître assez celui qui lui faisait cette proposition. Cependant, mieux éclairé bientôt après, il accueillit favorablement d'autres ouvertures du gouverneur relatives à la construction d'un fort pour protéger la rade de la Tortue et diverses mesures jugées utiles à la prospérité de la colonie, mais qu'on n'aida point d'Orgeron à réaliser.

« Il fut un peu plus secondé dans le dessein qu'il avait de fixer le plus qu'il pourrait d'aventuriers en les mariant. On lui envoya des filles de France, et quoique le nombre n'en fût pas d'abord considérable, on s'aperçut bientôt d'un grand changement dans l'esprit et dans les manières des habitants. Il est vrai que, dans ces commencements, si les femmes communiquèrent à leurs maris un peu des vertus qui sont naturelles à leur sexe, ce ne fut pas tout à fait comme la lumière qui ne perd rien en se communiquant. Mais le temps a achevé de perfectionner les uns et a rendu aux autres ce qu'elles avaient perdu. D'un autre côté, leurs maris n'avaient pas laissé de leur inspirer aussi un peu de leurs vertus militaires et quelques-unes ont porté fort loin l'agilité et la bravoure.

« D'Orgeron s'avisait encore, pour faire fleurir la colonie, d'un autre expédient qui eut un grand succès et qui lui fit bien de l'honneur. Il avait remarqué que plusieurs

aven
que l
une l
par l
ceux
terres
denie
qu'il
bâtim
emba
lorsq
le cha
vue d
crétio
qu'on
ne vo
messe
vit m
égard
gager
ne sav
ses lib
vrai
toutes
plus s
et les
de tou
un si
Voi
torien
sentim
des co
qui n'

aventuriers ne continuaient leur vie errante et libertine que faute de certains secours nécessaires pour commencer une habitation. Il en instruisit la compagnie et l'engagea, par la vue de son propre avantage, à faire des avances à ceux qui voudraient s'attacher à faire la culture des terres. Il avança lui-même plus d'une fois ses propres deniers sans intérêts ; il fit plus, il acheta deux navires qu'il envoya en France pour son compte ; mais ces deux bâtiments étaient moins à lui qu'aux habitants. Chacun y embarquait ses denrées en payant un fret fort modique, et lorsqu'ils retournaient chargés des marchandises d'Europe, le charitable gouverneur en faisait étaler la cargaison à la vue de tout le monde et les mettait pour ainsi dire à la discrétion d'un chacun ; car non-seulement il n'exigeait pas qu'on payât argent comptant ce qu'on y prenait, mais il ne voulait pas même de billet et se contentait d'une promesse verbale de le satisfaire quand on pourrait. On le vit même plus d'une fois user d'une douce violence à cet égard envers ceux qui par timidité craignaient de s'engager ou par modestie n'osaient rien demander. Enfin, il ne savait personne dans le besoin qu'il ne le prévint par ses libéralités, dont la manière augmentait le prix. Il est vrai que cette conduite lui ayant gagné tous les cœurs, toutes les bourses lui étaient ouvertes. Fonds inépuisable, plus sûr et plus précieux que les mines les plus abondantes et les possessions les mieux établies ! Aussi on accourait de toutes parts à la Tortue pour s'y établir et vivre sous un si aimable gouverneur. »

Voici un intéressant épisode, raconté par OEmelin, l'historien des slibustiers, et qui montre mieux encore quels sentiments animaient d'Orgeron et ce qu'il était aux yeux des colons. Je laisse au style sa naïveté et sa libre allure qui n'ôtent rien à l'intérêt :

« Lorsque Messieurs de la compagnie occidentale abandonnèrent l'île de la Tortue, je fus exposé en vente (comme engagé) par leur commis-général qui m'acheta pour lui-même. Dans la suite, au lieu de m'employer à ce qui regardait ma profession, comme j'en étais convenu avec messieurs de la compagnie, il ne m'occupait qu'aux choses les plus serviles et ne me donnait qu'à moitié ce dont j'avais besoin, soit pour ma nourriture, soit pour mon vêtement. J'offris de lui payer tous les jours deux écus pour qu'il me permit de travailler de ma profession: loin d'y consentir, il me disait seulement que c'était Monsieur le Gouverneur (d'Orgeron) qui me donnait de tels conseils, quoiqu'il n'y eût jamais songé.

« Un an après mon arrivée, le mauvais traitement que je recevais me fit tomber malade. J'étais couché sous une méchante couverture sans rien prendre qu'un œuf par jour, qu'une pauvre esclave noire m'apportait. Bien que je fusse très faible, la grande altération où j'étais, causée par l'ardeur de ma fièvre, m'obligeait souvent de me lever, et de me trainer le mieux qu'il m'était possible, pour aller boire à une source qui se trouvait à dix ou douze pas de là.

« Enfin, après avoir beaucoup souffert, lorsque je croyais mourir, une sueur universelle et abondante me tira tout à coup d'affaire; mais à peine fus-je délivré de ce mal que j'en ressentis un autre pour le moins aussi fâcheux. C'était une faim pressante et par malheur je n'avais pas de quoi manger, ni la permission d'en aller chercher, en sorte que j'étais contraint de vivre d'oranges fort amères et qui ne commençaient qu'à nouer. En un mot, la faim me réduisit à des extrémités que j'aurais honte de dire et, pour comble de maux, on retenait toutes les lettres que mes parents m'envoyaient.

« Une fois je descendis du fort de la Roche, où demeuraient

rait mo
secrétaire
et me de
une bo
maître,
lunette
je fus ar
la roche
qu'il m
verneur,
particul
témoign

« Je r
aux pied
ceau de
sans ouv
souviens
pressa m
trième j
dire que
mon ma
enfia da
jamais d

« On
il me fe
autour
je vis
résolu d
avant qu
capucin,
dit que j
touché d
que nu.

rait mon maître, à la Basse-Terre, et j'y rencontrai un secrétaire de M. le gouverneur qui me mena à sa maison, et me donna à déjeuner avec deux ou trois verres de vin et une bouteille pleine qu'il m'obligea d'emporter. Mon maître, qui avait vu tout ce qui s'était passé avec une lunette d'approche, me fit ôter le vin que j'avais, sitôt que je fus arrivé, et mettre dans une basse fosse creusée sous la roche, remplie d'ordures et sans lumière, en disant qu'il me ferait périr dans ce lieu en dépit de M. le gouverneur, dont j'étais l'espion près de lui, qu'il détestait particulièrement à cause de la bienveillance qu'il m'avait témoignée à mon arrivée.

« Je restai enfermé trois jours dans ce cachot les fers aux pieds, et l'on ne me donnait par jour qu'un petit morceau de pain et un peu d'eau qu'on me passait par un trou sans ouvrir la porte. Je couchais nu sur la terre; je me souviens qu'une couleuvre m'entoura diverses fois et me pressa même le corps, ce qui me fit de la peine. Le quatrième jour, on m'ouvrit la porte et on voulut me faire dire que M. le gouverneur m'avait demandé ce que faisait mon maître. Je dis que, quand je devrais rentrer et périr enfin dans le lieu d'où l'on me tirait, je ne conviendrais jamais d'une telle chose, puisqu'elle n'était pas vraie.

« On me laissa toutefois sortir, mais comme châtement, il me fut commandé de défricher un terrain qui était autour du fort de la Roche. Je m'y rendis, mais comme je vis que je n'étais pas observé, je quittai tout, résolu d'aller me plaindre à M. le gouverneur; mais avant que de le faire, je fus consulter un bon religieux capucin, nommé le révérend père Marc d'Angers, qui me dit que je ferais bien et qu'il n'y avait aucun péril. Il fut touché de me voir, car j'étais maigre, pâle, défait et presque nu.

« L'état déplorable où je me trouvais marquait assez les mauvais traitements que j'avais endurés, sans que j'eusse besoin de le dire. Il me mena sur-le-champ, chez M. le gouverneur qui eut aussi compassion de moi ; ce qu'il me témoigna par des effets sensibles, car il ordonna sur l'heure à celle qui avait soin de sa maison de m'accommoder comme si je lui eusse appartenu. On me mit aussitôt dans un bon lit, où l'on ne me laissa manquer de rien ; si bien qu'en peu de jours je fus remis, et il ne me restait plus d'autre mal que de retourner chez mon maître ; ce qui n'arriva point ; car quand je fus entièrement rétabli, le bienfaisant M. d'Orgeron me mit avec un chirurgien célèbre dans le pays à cause d'une infinité de belles cures qu'il y avait faites.

« M. le gouverneur ne trouva pas à propos de me retenir près de lui de peur qu'on ne l'accusât d'ôter injustement les serviteurs des autres pour se les approprier ; il fit rendre, en le tirant de sa propre bourse, par les mains du chirurgien, à M. de la Vie, tout l'argent qu'il avait donné pour m'acheter ; si bien que je demeurai avec le chirurgien qui me fit autant de bien que M. de la Vie m'avait fait de mal. C'est ainsi que je me suis échappé des mains de ce méchant maître. »

Au bout de quatre années d'Orgeron pouvait se rendre ce témoignage : « Il y avait, écrit-il en 1659, il y avait à la Tortue, à Saint-Domingue, lorsque j'en fus fait gouverneur, environ quatre cents hommes, il y en a présentement plus de quinze cents et cet accroissement s'est fait pendant la guerre contre les Anglais et malgré la difficulté d'avoir des engagés. J'y ai fait passer chaque année à mes dépens trois cents personnes. L'avantage de cette colonie consiste premièrement en ce qu'elle fournit au Roi des hommes aguerris et capables de tout entreprendre ; secon-

dement
Jamâiqu

D'Org
qu'il arr
fixant p
cultivate
tiers en
La guer
demanda
pour les
tèrent qu
leur brig
à l'ennem
ments gé

Au cor
aventuric
montée
bientôt à
pas à ab
passage e
ou soldat
ayant per
leur pav
le vainqu
sa fréga
elle-mêm
la ramen
qu'il sen
dre la m
combat c
plus bra
action si
Champag

dement en ce qu'elle tient en échec les Anglais de la Jamaïque. »

D'Orgeron ne s'occupa pas seulement des boucaniers qu'il arracha pour la plupart à leur vie vagabonde en les fixant par l'attrait de la famille, et en faisant d'eux des cultivateurs et des artisans, il tenta d'agir sur les flibustiers en les accoutumant d'abord au frein de la discipline. La guerre ayant éclaté entre le Portugal et l'Espagne, il demanda et obtint du roi de Portugal des commissions pour les chefs des flibustiers. Quelques-uns n'en profitèrent que pour exercer plus hardiment et plus librement leur brigandage, mais bon nombre d'entre eux firent à l'ennemi une guerre loyale. A ceux-là les encouragements généreux ne manquèrent pas.

Au commencement de la guerre contre les Anglais, un aventurier nommé Champagne, commandant une frégate montée par quarante-cinq hommes d'équipage, réduits bientôt à trente-cinq par suite d'une catastrophe, n'hésita pas à aborder un grand navire anglais qui lui barrait le passage et portait sur son bord soixante-dix-huit marins ou soldats aguerris. Après une lutte acharnée, les Anglais, ayant perdu beaucoup d'hommes, furent forcés d'amener leur pavillon. Mais leur navire était dans un état tel que le vainqueur, après avoir fait passer les prisonniers sur sa frégate y mit le feu et l'abandonna. La frégate elle-même avait tant souffert qu'à grand'peine put-on la ramener à la Tortue où l'on constata des avaries telles qu'il semblait impossible qu'elle pût jamais reprendre la mer. « Mais le bon M. d'Orgeron, qui disait de ce combat qu'il ne s'était rien vu de plus vigoureux et de plus brave pendant la guerre, en récompense de cette action si généreuse, versa sa bourse dans la main de Champagne et lui donna en pur don huit cents pièces

de huit qui font huit cents écus. » (DU TERTRE¹.)

Voici qui n'est pas moins admirable. Il fit un jour l'adjudication d'une prise qui valait 800 pièces de huit, dont il ne voulut rien prendre pour lui, mais après avoir fait seulement donner trente pièces au greffier pour sa peine, il laissa tout le reste à ceux qui avaient capturé le navire. Puis quelques jours après, faisant réflexion au jugement qu'il avait rendu, il reconnut, après examen, au style et à la date, qu'il s'était trompé et que cette prise avait eu lieu quand déjà la paix était signée. « Sans attendre que les Anglais, qui en ce temps nous faisaient mille pilleries et mille injustices et qui comptaient cette affaire perdue, lui en fissent aucune réquisition, il rendit de son propre argent les 800 pièces de huit pour ne pas donner l'avantage aux Anglais de dire que le gouverneur de la Tortue leur eût fait cette injustice. »

Quelque temps auparavant, résolu à mettre un terme aux abus de la course, il arrêta qu'à l'avenir nulle prise ne serait valable qu'après examen préalable et déclaration par le gouverneur qu'elle était juste et légitime. Il s'ensuivit une grande émotion et une violente mutinerie parmi les flibustiers qui se trouvaient en ce moment à la Tortue, au nombre de plus de 400. Trois d'entre eux, envoyés par leurs camarades, vinrent pour se plaindre à M. d'Orgeron, alors à trois lieues de là, sur le navire d'un capitaine hollandais de ses amis. Prévenu de l'arrivée des flibustiers et de la nature de leur message, « il sortit aussitôt de la chambre du capitaine, écrit le père du Tertre et, tout en colère, il dit en frappant du pied sur le pont :

« — Où sont ces mutins et ces séditieux ? »

« Et alors du Moulin, qui était l'un d'eux, se présenta

1. *Histoire des Antilles.*

et répon
et M. d
pour le
près qu
fallut pa
rent pe
et lui p
de sembl

Autre
gouvern
petit Go
une atte
lement
d'eux s
homme
sentait
ayant é
s'embar
vint seu
divisa p
prêter
parole,
teux qu

Voilà
l'autorit
du respe
la conv
lable fer

D'Org
de Saint
la nouve
France
France :

et répondit effrontément que c'était lui et ses camarades ; et M. d'Orgeron, sans répliquer un seul mot, tira l'épée pour le tuer. Du Moulin s'enfuit et il fut poursuivi de si près que jamais il ne s'est cru si proche de sa fin. Il n'en fallut pas davantage, car du Moulin et ses camarades vinrent peu de jours après demander pardon à M. d'Orgeron et lui protester que jamais plus ils ne s'engageraient dans de semblables affaires. »

Autre exemple de cette intrépide fermeté. Lorsque le gouverneur voulut donner des officiers aux habitants du petit Gonave et les diviser par compagnies, ils virent là une atteinte à leur liberté. Alors, « oubliant assez brutalement toutes les bontés du gouverneur, plusieurs d'entre eux s'échappèrent jusqu'à dire que quelque honnête homme qu'il pût être, il le fallait jeter à la mer, s'il se présentait pour exécuter son dessein. Toutes ces choses lui ayant été rapportées à la Tortue où il était pour lors, il s'embarqua dans la chaloupe du capitaine la Prenade, vint seul au petit Gonave, y fit assembler les habitants, les divisa par compagnies, leur donna des officiers et leur fit prêter serment sans que pas un n'osât dire une seule parole, et ceux qui avaient fait les menaces furent si honteux qu'ils s'allèrent cacher. » (DU TERTRE).

Voilà ce que peut le courage d'un seul homme, quand l'autorité qu'il tient de sa position se double de l'estime et du respect qu'il a su inspirer à ses subordonnés, comme de la conviction où ils sont par expérience de son inébranlable fermeté.

D'Orgeron rêvait plus ; il voulait chasser les Espagnols de Saint-Domingue et donner l'île entière à la France ; à la nouvelle que la guerre avait de nouveau éclaté entre la France et l'Espagne, il se décida à faire un voyage en France afin de soumettre ses projets à la cour, répondant

du succès si l'on voulait seulement envoyer une escadre pour appuyer l'attaque qu'il méditait contre San-Domingo. Il apportait avec lui tout un vaste plan par lequel il se déclarait assuré de rendre la colonie florissante ; grâce à l'organisation nouvelle par lui proposée, il affirmait, non seulement pouvoir entretenir et solder les troupes, suffire aux dépenses de l'administration, mais chaque année « envoyer au roi 40,000 livres de pur bénéfice sans que Sa Majesté fût obligée à aucune avance. »

D'après ce que nous savons de d'Orgeron, de son caractère énergique, de sa haute intelligence, comme de sa ténacité, on peut croire que ses promesses n'auraient point été vaines, si le temps lui eût été donné pour les réaliser. Malheureusement, peu de semaines après son arrivée à Paris, « il y tomba malade d'une lienterie invétérée que ses dernières fatigues avaient apparemment rendue incurable et il y mourut sur la fin de la même année (1674) ou au commencement de la suivante sans avoir pu voir ni le roi ni le ministre. La compagnie des Indes lui était redevable de sommes assez considérables dont on assure que ses héritiers n'ont jamais touché un sol. Il est au moins certain qu'il est mort pauvre, après avoir eu bien des moyens légitimes d'amasser de grandes richesses. » Mais, ajoute Charlevoix, « mais il est mort avec une réputation qui rendra sa mémoire immortelle dans les fastes de la colonie de Saint-Domingue. On a pu remarquer, en lisant cette histoire, qu'il fut malheureux dans toutes ses entreprises ; mais on doit convenir qu'il fut l'homme du monde qui mérita le moins de l'être, que son courage ne l'abandonna jamais et que sa vertu le mit toujours au-dessus de ses malheurs. »

Le père du Tertre ne rend pas un témoignage moins favorable à cet homme illustre dont il dit que « c'est à sa

généros-
vables
petit G
subsiste
Saint-D
générei

L'his
entre a
suppor
même
sueur c
liberté,
avec et
n'ait
d'honr
néanm
le resp

D'Or
cesseur
et l'on
levoix,
que se
noble.
peut-è
toujou
bonté
fiance
non pl
s'établ
ne s'y
de bor
les pa
gentils

générosité, bonté, persévérance que nous sommes redevables des établissements des colonies de Léogane, du petit Gonave, et de la plus grande partie de tout ce qui subsiste tant dans l'île de la Tortue que sur la côte de Saint-Domingue. Ce gentilhomme de mérite était brave, généreux et doué d'une bonté singulière... »

L'historien cite de cette dernière vertu cette preuve entre autres : « Après son naufrage et ses malheurs qu'il supporta avec une constance tout héroïque, ne voulant pas même rétablir une fortune si délabrée par le travail et la sueur de ses valets et engagés, il leur donna à tous la liberté, leur fit manger ses victuailles et se réduisit à mener avec eux la vie des boucaniers. Je ne doute pas que ce n'ait été une étrange mortification à un gentilhomme d'honneur de se voir réduit à vivre avec de telles gens qui néanmoins l'honorèrent, l'aimèrent et ne perdirent jamais le respect dû à son mérite. »

D'Orgeron, heureusement pour la colonie, eut pour successeur, dans son gouvernement, Pouancey, son neveu, et l'on ne pouvait faire un choix meilleur, « car, dit Charlevoix, il n'y avait rien de plus semblable à M. d'Orgeron que son neveu ; il avait même l'air plus grand et plus noble. Au premier abord, on le croyait fier et hautain, peut-être même l'était-il un peu naturellement ; mais il sut toujours corriger ces dehors par tant de douceur et de bonté qu'il s'attira et se conserva jusqu'au bout la confiance et l'affection de chacun. Il ne voulut jamais souffrir, non plus que son oncle, qu'aucun avocat ni procureur s'établît dans son gouvernement de peur que les procès ne s'y introduisissent avec eux, et jamais il n'y eut plus de bonne foi dans le commerce et moins de démêlés entre les particuliers que pendant le gouvernement de ces deux gentilshommes qui, éclairés du seul bon sens et guidés

par une droiture inflexible et un désintéressement entier, prononçaient des arrêts auxquels personne ne refusait de souscrire. »

On sait que cette belle colonie de Saint-Domingue que la France devait en partie aux aventuriers et qui était devenue si florissante, a été perdue à la suite de la Révolution.

« Ce
Vaudro
sur mer
privé de
sa quali
suivre
par leur
avantag
veau-Mc
« Dan
1625, su
et de q
hommes
plinés. I
galion d
pièces d
baie et l'
lui donn

entier,
sait de

ue que
ri était
Révo-

D'ENAMBUC

Saint-Christophe et la Martinique.

« Ce gentilhomme, qui était un cadet de la maison de Vaudrocques-Diel en Normandie, s'étant rendu fameux sur mer par beaucoup de combats..., se voyant néanmoins privé des avantages qui étaient dus à sa naissance et à sa qualité par la rigueur des lois de son pays, résolut de suivre l'exemple de quantité de braves capitaines qui, par leur valeur et leur courage, avaient fait une fortune avantageuse dans cette opulente partie du monde (Nouveau-Monde).

« Dans cette résolution, il partit de Dieppe, en l'année 1625, sur un brigantin monté de quatre pièces de canon et de quelques pierriers, avec trente-cinq ou quarante hommes, tous braves soldats, bien aguerris, et bien disciplinés. Étant arrivé aux *Caimans*, il fut découvert par un galion d'Espagne de 400 tonneaux, monté de trente-cinq pièces d'artillerie, qui le surprit à son avantage dans une baie et l'attaqua si prestement à coups de canon qu'à peine lui donna-t-il le temps de se reconnaître. Cette fâcheuse

surprise ne fit point perdre le cœur à notre capitaine ; au contraire, tirant des forces de son courage, il se battit si vaillamment qu'ayant soutenu le choc avec une opiniâtreté incroyable pendant trois heures, l'espagnol, désespérant de le pouvoir prendre ou de le couler à fond, fut contraint de l'abandonner après la perte de la moitié de ses meilleurs soldats. Cette rencontre, quoique glorieuse, semble funeste à notre cadet, il voit apparemment son entreprise avortée ; son vaisseau à demi fracassé de ce combat ne peut presque plus tenir la mer ; ses voiles sont toutes percées de coups, ses cordages sont rompus, huit ou dix de ses hommes sont tués et la plupart des autres sont couverts de blessures. Ne sachant à quoi se résoudre dans cette fâcheuse extrémité, il fut inspiré de Dieu, qui l'avait choisi pour être le père et le fondateur des colonies françaises dans les îles cannibales, d'aller à l'île Saint-Christophe pour se mettre en état de chercher une fortune plus heureuse ¹. »

Or, dans l'île se trouvaient déjà un certain nombre de Français qui s'étaient établis en divers temps. « Ils vivaient en bonne intelligence avec les sauvages, se nourrissant des vivres qu'ils leur fournissaient librement. Son arrivée (à M. d'Enambuc) avec ses gens leur apporta une consolation infinie, ils le reçurent comme un ange du ciel, et vécurent avec lui l'espace de sept ou huit mois l'aimant comme leur père, l'honorant comme leur chef, et lui obéissant comme à leur maître. »

Il en résulta que d'Enambuc, d'après leurs instances, résolut de s'établir avec les siens dans l'île, sans aller chercher fortune ailleurs. Par une singulière coïncidence, le même jour presque où d'Enambuc abordait à Saint-Christophe, débarquaient dans une autre partie de l'île des

1. Du Tertre. — *Histoire des Antilles.*

Anglais
aussi à
s'associ
tout à
les étra
iles voi
Anglais
de leurs
Les p
Son bri
aim d'o
Il reçut
qui lui
sion de
iles, aut
téressa
10,000
purent s
Cardina
passager
Malheur
suite de
une fois
tipliés et
entière
environ.
France p
qui don
de se ren
Christop
Anglais e
était imm
Somme

Anglais commandés par le capitaine Waernard et échappés aussi à une attaque des Espagnols. Français et Anglais s'associèrent contre les sauvages dont l'attitude avait pris tout à coup un caractère menaçant et qui, pour expulser les étrangers, appelaient à leur aide tous les Indiens des îles voisines. Ceux-ci furent défaits, et les Français et les Anglais restèrent, pour le moment, paisibles possesseurs de leurs territoires.

Les premières années n'en furent pas moins laborieuses. Son brigantin réparé, d'Enambuc fit en France un voyage afin d'obtenir des renforts et des secours pour la colonie. Il reçut le plus favorable accueil du cardinal de Richelieu qui lui accorda, avec toutes sortes de privilèges, la concession de la colonisation de Saint-Christophe et des autres îles, autorisa la création d'une compagnie spéciale et s'intéressa lui-même dans l'entreprise pour une somme de 10,000 livres. D'Enambuc et son lieutenant du Rossey purent se rembarquer bientôt après sur la *Catholique*, la *Cardinale* et la *Victoire*, portant, outre les équipages, 530 passagers destinés à grossir le premier noyau des colons. Malheureusement plus de la moitié succomba en route par suite de maladies, sans compter ceux qui succombèrent une fois arrivés. Les Anglais, au contraire, s'étaient multipliés et ils prétendaient en profiter pour occuper l'île entière et chasser les Français réduits à 200 hommes environ. D'Enambuc ne se découragea point ; il revint en France pour exposer la situation au cardinal de Richelieu qui donna l'ordre au chef d'escadre de Cussac (1629) de se rendre avec une flotte de six vaisseaux à Saint-Christophe pour protéger la colonie à la fois contre les Anglais et contre les Espagnols dont une attaque sur l'île était imminente.

Sommés par Cussac de rentrer dans leurs limites, les

Anglais s'y refusèrent. Cussac aussitôt met son monde à terre ; quoique inférieur de beaucoup en forces, il bat les Anglais et rétablit les Français dans leurs anciennes possessions. Puis, jugeant que la flotte espagnole, qu'il devait combattre également, avait passé au vent de Saint-Christophe, il fit voile pour la France. Il s'était à peine éloigné que don Frederigo de Tolède, à la tête de trente-cinq galions et quatorze navires marchands armés en guerre, vint jeter l'ancre devant un fort commandé par du Rossey. Celui-ci se montra peu digne de la confiance que d'Enambuc lui avait témoignée, malgré l'exemple et les sollicitations de du Parquet, neveu du gouverneur.

« Cet officier, honteux de l'irrésolution de monsieur du Rossey qui laissait avancer les ennemis sans les combattre et voyant que sa crainte décourageait tous les soldats, crut qu'étant neveu du grand d'Enambuc, il y allait de son honneur de s'opposer aux Espagnols. Tout embrasé de ce beau feu, il aborde M. du Rossey avec ces paroles que j'ai souvent ouï répété à un des soldats qui le suivit partout :

« — Quoi ! Monsieur, endurerons-nous que ces ennemis triomphent de nous sans combattre ? Souffrirons nous qu'ils nous égorgent sans faire résistance ? Sera-t-il dit que les Espagnols attaquent les Français sans éprouver leur valeur ? Allons, Monsieur, mourons avec honneur ou empêchons qu'ils ne nous chassent. »

Du Rossey semble reprendre courage à ce langage ; il donne l'ordre à l'officier d'attaquer l'ennemi avec sa compagnie, promettant qu'il serait là pour le secourir au besoin. Du Parquet, plein de confiance, sortit avec ses hommes et quelques anglais ; « il mit le pied sur la terrasse des ennemis et, fondant sur eux tête baissée, après avoir tiré son mousqueton, il le jeta à la tête de ceux qui se

présent
il mit l'
autant
plus ha
En effet
eût fait
la terre
leurs of
fuirent

Il ne
fut tué
dit poin
considé
qui com
corps, il
« Enfin,
pu faire
avec le
percé de
pertiais

D'Ena
de son j
mort hé
étonner
s'embar
fort le p
Du Ross
donné se
d'Enam
gnols ét
l'île au
surer les
panique

présentèrent à lui ; ses deux pistolets lui ayant manqué, il mit l'épée à la main, faisant main basse partout, il tue autant de soldats qu'il en rencontre ; et voyant plier les plus hardis, il se promettait déjà de chasser les Espagnols. En effet, si son monde n'eût pas manqué de cœur, il leur eût fait abandonner leur poste ; mais ses gens, surpris de la terreur panique qui avait tellement saisi les Anglais que leurs officiers ne les purent jamais faire avancer, s'enfuirent honteusement. »

Il ne resta au vaillant officier que trois soldats dont un fut tué presque aussitôt. Dans cette extrémité, « il ne perdit point courage, voulant se signaler par quelque action considérable avant que de mourir. » Il attaque le capitaine qui commandait les Espagnols, et après une lutte corps à corps, il le perce de son épée et continue de combattre. « Enfin, après avoir fait tout ce qu'un Alexandre aurait pu faire en pareille circonstance, les forces lui manquant avec le sang plutôt que le courage, il tomba par terre percé de dix-huit coups dont le dernier fut un coup de pertuisane dans le côté. »

D'Enambuc pouvait être fier de son neveu, mais non pas de son indigne lieutenant du Rossey qui, à la vue de cette mort héroïque, tout éperdu de frayeur, « au point d'en étonner ses propres soldats, criant qu'il fallait se sauver, s'embarque avec une partie de ses officiers, laissant sur le fort le pavillon français. » Les soldats se sauvent par terre. Du Rossey, non content d'avoir aussi lâchement abandonné son poste, en arrivant à la Capterre où se trouvait d'Enambuc, déclara que tout était perdu, que les Espagnols étaient partout vainqueurs et qu'il fallait quitter l'île au plus vite. Vainement d'Enambuc s'efforça de rassurer les colons, les invitant à une courageuse défense ; la panique de du Rossey avait gagné presque tout le monde :

dans un conseil de guerre qui fut tenu pour la circonstance, d'Enambuc ne put faire prévaloir ses résolutions, et il dut se résigner à la retraite qu'il qualifiait de honteuse, mais à laquelle il ne pouvait plus s'opposer, car il avait été résolu « qu'on poignarderait M. d'Enambuc au cas qu'il ne voulût pas consentir au départ. »

Pendant que du Rossey faisait voile pour la France où il devait expier sa lâcheté sous les verroux de la Bastille, d'Enambuc déposait tour à tour les colons au nombre de 400 dans les îles d'Antigoa, Saint-Martin, Saint-Barthélemy, leur promettant qu'ils n'y resteraient pas longtemps et que, s'ils voulaient à l'avenir se montrer plus courageux et plus dociles, il les ramènerait à Saint-Christophe; il tint parole. Revenu à Antigoa, il y trouva un bâtiment français commandé par le capitaine Giron, homme de cœur et de résolution qui se mit à sa disposition. L'île d'Antigoa ayant été jugée malsaine, Giron commença par transporter les Français à Montserrat, mieux exposée, et où se trouvait des vivres en abondance. Puis, d'après le désir exprimé par d'Enambuc, il partit pour aller reconnaître en quel état était l'île Saint-Christophe.

« A son arrivé il trouva que les Anglais en étaient demeurés les maîtres. Aussitôt qu'ils l'eurent reconnu, ils envoyèrent un capitaine dans une chaloupe lui défendre de mettre pied à terre et d'y descendre personne. Giron, qui ne manquait point de cœur, répondit, puisqu'ils le traitaient d'ennemi, qu'il allait commencer lui-même les actes d'hostilité, et en même temps, il attaqua deux navires anglais qui étaient à la rade sans leur donner le loisir de se reconnaître; et après les avoir fort maltraités à coups de canon, il s'en rendit maître. Avec ces deux prises il vint mouiller l'ancre proche d'un troisième vaisseau beaucoup plus grand que les deux autres, jurant et

menaçan
lerait à f

Le cap
ses deux
en ramer
joie et re
en toute l
aguerris e
rurent d
beaucoup
descente e
lurent, si
qu'elle éta
des ancien
leurs hab
plantés, u
meubles e
les Espagn
mais d'en
tentés de l
jugeaient

Cependa
ne pouvait
compagnie
d'abandon
dais charg
vêtements,
crédit et co
conventions
d'autre, le
colonie bier

« Vivant
qu'à se bie

menaçant que, s'il tirait un seul coup de canon, il le coulerait à fond. »

Le capitaine se le tint pour dit. Giron aussitôt expédia ses deux prises à l'île de Montserrat et aux autres îles pour en ramener les colons qui, à ces nouvelles, pleurèrent de joie et rendirent mille grâces à Dieu. Ils s'embarquèrent en toute hâte au nombre de plus de 350, tous hommes aguerris et bien armés, et bientôt les deux navires repurèrent devant Saint-Christophe. Les Anglais, quoique beaucoup plus nombreux, n'osèrent plus s'opposer à la descente et « se soumièrent à tout ce que les Français voulaient, si bien que M. d'Enambuc rétablit la colonie telle qu'elle était avant le départ, trois mois après; il se saisit des anciens postes et tous les particuliers rentrèrent dans leurs habitations. Ils y trouvèrent beaucoup de vivres plantés, une partie de leurs cases en bon état, fournies de meubles et d'outils propres à cultiver la terre, d'autant que les Espagnols n'ayant pas dessein de s'établir dans l'île, mais d'en chasser ceux qui s'y trouveraient, s'étaient contentés de brûler quelques cases, et d'emporter ce qu'ils jugeaient plus rare et plus précieux. »

Cependant d'Enambuc, convaincu qu'après ces échecs il ne pouvait attendre ni avances nouvelles ni secours de la compagnie française, se voyait presque dans la nécessité d'abandonner l'île, lorsque arrivèrent des navires hollandais chargés de marchandises de tout genre, vins, farines, vêtements, qui furent vendues aux colons à six mois de crédit et contre la récolte prochaine du petun (tabac). Les conventions ayant été fidèlement exécutées de part et d'autre, le commerce continua et suffit pour relever la colonie bientôt tout à fait prospère.

« Vivant avec ce secours, les colons ne songeaient plus qu'à se bien établir; vivant sous la sage conduite de

M. d'Enambuc avec tant d'union et dans une si parfaite intelligence que tout était commun parmi eux ; ils avaient un bon prêtre véritablement louable pour son zèle et pour sa piété qui prenait beaucoup de peine à secourir les malades et à leur administrer les sacrements. Il n'y avait point de juge dans l'île, M. d'Enambuc terminait lui seul les différends qui pouvaient naître, avec tant de prudence, que tous se soumettaient à ses ordonnances avec autant de joie que de respect. »

Il ne montra pas moins de sagesse en même temps que de fermeté dans une contestation qui s'éleva entre les deux nations par suite des empiètements des Anglais. L'attitude énergique du gouverneur, qui arma jusqu'aux esclaves noirs, intimida les Anglais ; ils restituèrent les terres où se trouvait le fameux figuier dit de la *Pointe de sable*.

D'Enambuc avait pour lieutenant un certain l'Olive à qui il confia son projet de coloniser la Guadeloupe comme il avait fait de Saint-Christophe. L'Olive, abusant de cette confiance, vint en France, demanda et obtint du gouvernement et de la compagnie une commission pour la fondation d'un établissement à la Guadeloupe. S'étant associé un gentilhomme du nom de Duplessis, il s'embarqua avec lui et cinq cent cinquante émigrants qui devaient former le premier noyau de population. Le voyage fut heureux en ce sens qu'on n'eut point à souffrir de la mer constamment paisible. Mais, par suite de la mauvaise qualité des vivres et du manque suffisant d'approvisionnements, beaucoup des passagers tombèrent malades et plusieurs succombèrent. Ce fut bien pis encore après le débarquement ; car pendant cinq années, les colons, aux prises avec toutes les difficultés d'un premier établissement, eurent à souffrir d'une disette que du Tertre qualifie d'horrible.

A la
les sat
aussi t
protec
colons
pût se
ribles.

Cett
tion d
vues, c
« L'his
tophe
y a d
homme
les gar
n'écha
neuf ce
toute c
pâte, n
révolut
riture
quelqu
faute d

D'En
tout au
choisit
Saint-C
au tra
habiles
vivres,
Chacun
poudre.
nèrent

A la famine succéda la guerre, une guerre cruelle avec les sauvages, guerre provoquée par les procédés de l'Olive aussi téméraire et violent qu'imprévoyant, et il fallut une protection spéciale de la Providence, et de la part des colons une singulière persévérance pour que l'établissement pût se développer en dépit de tels obstacles et de si terribles contradictions.

Cette expérience profita à d'Enambuc pour la colonisation de la Martinique vers laquelle il avait tourné ses vœux, quand il comprit que la Guadeloupe lui échappait.

« L'histoire de l'établissement dans les îles de Saint-Christophe et de la Guadeloupe fait assez connaître combien il y a de difficultés quand il faut lever cinq ou six cents hommes à grands frais (en Europe) : la peine qu'il y a à les garder de peur que la plupart ne se dérobent et n'échappent avant que d'être embarqués, un trajet de dix-neuf cents lieues pour aller défricher et cultiver une terre toute couverte de bois et fort malsaine où il n'y a ni pain, ni pâte, ni maison, ni hôtellerie, et où il se fait une si étrange révolution d'humeurs, par ce grand changement de nourriture et de climat, que la plupart tombent malades quelques jours après leur arrivée et plusieurs y meurent faute de secours. »

D'Enambuc, qui n'ignorait rien de tout cela s'y prit tout autrement pour la colonisation de la Martinique. « Il choisit environ cent hommes des vieux habitants de l'île Saint-Christophe, tous gens de main, accoutumés à l'air, au travail, et à la fatigue du pays, et qui étaient très habiles à défricher la terre, à la cultiver et y planter des vivres, et forts adroits pour y dresser des habitations. Chacun de ces habitants fit provision de bonnes armes, de poudre, de balles, de toutes sortes d'outils... Ils se fournirent de plans de manioc, de patates pour planter,

de pois, de fèves et d'autres graines pour semer. »

D'Enambuc, s'étant embarqué avec eux, aborda, cinq ou six jours après, à la Martinique, où il fit construire immédiatement un fort nommé le fort *Saint-Pierre*, et une grande habitation. En même temps, sous ses yeux, se commençaient les défrichements pour semer la patate et le manioc. La colonie, fondée dans ces conditions, n'eut pas à souffrir des épreuves dont nous avons parlé plus haut ; elle devint rapidement prospère, grâce à l'intelligence et à l'énergie des deux premiers gouverneurs nommés par d'Enambuc, du Pont et après lui du Parquet dont M. de Poincy disait qu'il n'avait jamais connu un plus brave gentilhomme.

D'Enambuc ne vit qu'en partie ces heureux résultats, car il mourut vers la fin de l'année 1636. Ce fut une grande perte. « M. le cardinal de Richelieu, dit l'historien, qui avait un parfait discernement des esprits et qui ne donnait son approbation qu'à ceux qui s'en étaient rendus dignes par leur fidélité et leurs belles actions, s'affligea de sa mort et dit hautement, quand il en apprit la nouvelle, que le roi avait perdu un de ses plus fidèles serviteurs de l'État. Ce qui surpasse toutes les louanges que je lui pourrais donner de la part de tous les habitants des îles, parmi lesquels son illustre mémoire sera toujours en vénération, et demeurera plus longtemps gravée dans leurs cœurs par le souvenir de ses vertus et de sa bonne conduite qu'elle n'aurait duré sur les marbres de quelque superbe mausolée, la pauvreté du pays n'ayant pas encore permis qu'on lui dressât un tombeau. »

C

Le che
ce qu'on
dire qu'il
lavandière
en simple
en faisant
demeurai
l'enfanten
plus un g
à qui l'on
sur les fo
sous lequ
De bon
mer ; voic

LE

CHEVALIER PAUL

I

Un brave enfant.

Le chevalier Paul, comme le baron de la Garde, fut ce qu'on appelait autrefois un officier de fortune, c'est-à-dire qu'il devait tout à son mérite. Paul était fils d'une *lavandière*, disent en style poétique les biographies, ce qui en simple prose signifie une blanchisseuse. La jeune femme en faisant le trajet de Marseille au château d'If où elle demeurait, fut prise dans le bateau même des douleurs de l'enfantement; le bateau débarqua avec un passager de plus un gros garçon que le gouverneur du château d'If, à qui l'on conta l'aventure, se fit présenter et voulut tenir sur les fonds baptismaux. Il lui donna son nom, Paul, sous lequel notre héros est connu.

De bonne heure l'enfant laissa voir son goût pour la mer; voici comment il débuta dans la carrière maritime.

Grâce à un bon matelot que sa mine éveillée avait intéressé, il avait pu monter sur le pont d'un navire marchand, visité par lui de la cale à la pointe du grand mât, et qui lui semblait le plus beau bâtiment du monde. D'aventure, le capitaine se trouvait sur le pont. Il l'aborde d'un air résolu et tirant son bonnet lui offre ses services comme mousse. Le capitaine se met à rire.

— Hé ! petit, lui dit-il, y penses-tu ? Si jeune encore ? Tu me viens à peine à la cheville ! A peine tu sors de chez la nourrice ! Attends quelques années. Bien sûr tu n'as pas la permission du papa ou de la maman ?

— Tout de même ! ils savent que je veux être matelot et ils ne m'ont jamais dit : non ! Ce métier-là en vaut un autre.

— Il vaut mieux peut-être ; mais ce n'est pas un métier de paresseux, et tu me parais trop mignon pour en supporter les fatigues. Il faut attendre, prendre patience. Dans deux ou trois années, on pourra voir.

— Mais, capitaine, je vous assure, je vous promets... malgré mon air, je suis très fort et lesté.

— Tu m'as entendu, reprend le capitaine avec un accent moins paternel ; retourne près de ta mère.

Et il rentra dans sa cabine, laissant le bambin un peu désappointé, mais non découragé.

Les matelots étaient fort occupés aux préparatifs, car le bâtiment devait lever l'ancre le lendemain.

L'enfant auquel on ne faisait guère attention, en profita pour se glisser dans le vide laissé entre plusieurs gros ballots ; et là il s'endormit. Lorsqu'il se réveilla le bâtiment avait quitté le port. Il ne sortit cependant qu'au bout de quelques heures ; il fut aperçu par un officier et conduit au capitaine qui, en le voyant, fronça le sourcil et, avec un accent sévère, lui dit :

Pet
es-tu res
— Vo
trop s'in
fois à be
me gard
— Soi
te ferai
L'offic
fant et s
tit et n'e
tement u
à qui, pe
guère qu

Lorsqu
prendre
Malte. Pu
soldat da
Saint-Eln
Un due
carrière
A Malt

Petit drôle, comment te trouve-t-on ici ? Pourquoi es-tu resté ?

— Vous ne vouliez pas de moi, répondit l'enfant sans trop s'intimider, mais je voulais rester ; j'ai pensé qu'une fois à bord et le navire en route il faudrait bien que l'on me garde.

— Soit, mais au premier ilot que nous rencontrerons je te ferai mettre à terre.

L'officier et les matelots intervinrent en faveur de l'enfant et supplièrent le capitaine de le garder ; il y consentit et n'eut pas à le regretter ; car le jeune Paul fit promptement un mousse excellent, zélé, intelligent, intrépide, et à qui, pendant trois années qu'il resta à bord, on n'eut guère que des éloges à donner.

II

Glorieux exploits.

Lorsqu'il quitta le navire de commerce, ce fut pour prendre du service comme matelot sur une des galères de Malte. Puis, abandonnant son vaisseau, il s'engagea comme soldat dans une compagnie qui tenait garnison au fort Saint-Elme.

Un duel avec son caporal, qui fut tué, coupa court à sa carrière militaire.

A Malte, le duel était considéré comme un crime. Paul

fut arrêté, conduit en prison; mais des chevaliers marseillais qui le connaissaient, intervinrent auprès du grand-maitre en sa faveur. Le grand-maitre, cédant à leurs instances, fit grâce; l'engagement du jeune soldat fut rompu et il s'engagea comme matelot ou quartier-maitre sur un brigantin armé en course. Paul se retrouvait là dans son élément, et, dès la première rencontre qu'eut le navire avec un corsaire de Tunis ou d'Alger, il fit preuve d'un sang-froid, d'un courage qui lui concilièrent l'estime de l'équipage. Ce sentiment devint de l'admiration, de l'enthousiasme, alors qu'en mainte autre occasion il eût montré que nul n'était plus intrépide ni plus adroit. Aussi dans un des combats livrés aux corsaires turcs, le capitaine ayant été tué, Paul fut appelé à le remplacer, et il se montra digne de ce choix, faisant rude chasse aux musulmans auxquels son nom devint formidable et dont il poursuivait les vaisseaux jusque dans leurs ports. Jamais il ne revenait à Malte sans une nouvelle prise.

Un jour, assailli par une soudaine tempête, il vint abriter son navire près d'une sorte de rocher appelé *Mosconi*, non loin de l'ancienne Lesbos. Descendu à terre, tout joyeux d'avoir trouvé ce mouillage, il reconnut que, sur la hauteur dominant la baie, se trouvait une vielle tour qu'avec quelque travaux il serait facile de réparer. Il fit donc dans ce but un voyage à Malte, ramena des ouvriers, et, les murs relevés, les brèches fermées, il garnit les créneaux de canons avec lesquels il foudroyait les vaisseaux ennemis quand ils se risquaient de trop près. Un jour du haut du *Capitan-Paul*, comme on appelait la tour, il aperçut cinq galères turques en observation, mais qui se tenaient à distance respectueuse du canon.

Donnant l'ordre à ses hommes de s'embarquer, Paul courut audacieusement avec son seul brigantin sur les

galères
cruelle
exploit
grand-
et chev
cheval

Rich
deman
Paul er
nomma
qualité
Sourdi
de sa c
l'aveni
neveu
suivan
rieuses
Telam
deux p

Nom
fut env
brûlots
les col
s'était
bino st
temps
de Nap
croisiè
duc d'
turer p

Dix
rent de
plus fa

galères, les attaqua et, après leur avoir fait subir de cruelles avaries, les força à une fuite honteuse. Ce glorieux exploit, après tant d'autres, lui valut les félicitations du grand-maître de l'ordre qui le reçut frère servant d'armes et *chevalier de grâce*; dès lors on ne l'appela plus que le *chevalier Paul*.

Richelieu s'occupait de réorganiser la marine. Il fit demander Paul au grand-maître de Malte. Le chevalier Paul entra donc au service de la France; le cardinal le nomma d'emblée capitaine de vaisseau et il prit en cette qualité une part brillante à la bataille de Gatari gagnée par Sourdis en 1638. Richelieu lui fit écrire pour le féliciter de sa conduite dans cette circonstance et l'assurer pour l'avenir de son amitié. Celle du marquis de Maillé-Brezé, neveu du cardinal, sous lequel Paul alla servir l'année suivante, lui fut bientôt acquise et il fit avec lui les glorieuses campagnes qui se terminèrent par la bataille de Telamone où le jeune amiral, vainqueur, fut coupé en deux par un boulet (1646).

Nommé chef d'escadre quelque temps après, le chevalier fut envoyé avec une division de cinq vaisseaux et deux brûlots dans le golfe de Piombino avec mission d'assurer les communications du maréchal de la Meilleraye qui s'était établi à Porto-Longone dans l'île d'Elbe et à Piombino sur le continent italien. Il devait surveiller en même temps l'attitude et les mouvements de l'ennemi dans le port de Naples. Le chevalier Paul ne s'en tint pas à une simple croisière d'observation; bravant le vice-roi de Naples, le duc d'Arcos, il vint, jusque sous le môle de la ville, capturer plusieurs vaisseaux qui s'y trouvaient à l'ancre.

Dix galères espagnoles remorquant six vaisseaux, sortirent du port pour donner la chasse aux Français. Quoique plus faible, Paul attaque la flottille espagnole et la força à

chercher un refuge dans le port. D'Arcos donna l'ordre au général des galères de reprendre la mer.

Le lendemain les escadres se trouvaient de nouveau en présence, les galères remorquant les vaisseaux espagnols, amenés ainsi presque bord à bord des Français qu'ils saluèrent de toute leur artillerie et de leur mousqueterie. Le chevalier Paul répondit vigoureusement; mais il dut se borner à échanger à distance des balles et des boulets, faute d'une brise suffisante qui favorisât l'abordage, car il n'avait pas de galères pour remorquer ses vaisseaux. Il en fut ainsi pendant cinq jours. Mais le sixième jour, le vent se leva et le chevalier se disposait à en profiter pour s'approcher de la flotte ennemie lorsqu'il vit apparaître une nouvelle escadre de sept vaisseaux et une galère envoyés par le vice-roi pour renforcer sa flotte portée ainsi à treize vaisseaux et onze galères. Paul comprenant qu'il y aurait folie à lutter contre des forces aussi supérieures, donna le signal de la retraite; les ennemis n'osèrent pas le poursuivre.

Parti de Marseille, en avril 1650, sur le vaisseau amiral *la Reine*, Paul escortait des transports chargés de vivres et de munitions qu'on envoyait à Porto-Longone, lorsque tout à coup, entre le cap Corse et l'île Capraja, il se trouva en présence de cinq vaisseaux de guerre qui lui barraient le passage. Le chevalier entama résolument la lutte, et les Espagnols, qui avaient cinq vaisseaux contre un, durent se retirer, pendant que le chevalier faisait doubler les feux de ses fanaux, afin de bien constater que le champ de bataille lui restait.

Ces audacieux défis, où l'habileté de la manœuvre et le sang-froid doivent suppléer au nombre, plaisaient à l'aventureux marin. Une autre fois, se trouvant sur l'*Hercule* de 28 canons, séparé tout à coup de son escadre, et ayant à

bord le
haut ran
successi
comptai
cule se c
le chev
échappe
comptan
jour. Su
fanal da
tous ses
faction
recomm
sur la va

En ou
expédition
heur, re
lieutenar
tandis qu
sait les s
titre de c
en diam
envoya a
valeur d
sans dou
à Malte
de ce ge

Paul a
généreux
Louis X
Paul, en
Il monta
superbe

bord le duc de Beaufort et d'autres volontaires du plus haut rang, il fit rencontre de corsaires tunisiens rejoints successivement par d'autres, si bien qu'à la fin on en comptait vingt-cinq, toute une flotte contre laquelle l'*Hercule* se défendit un jour entier avec succès. La nuit venue, le chevalier s'avisa d'un ingénieux stratagème pour échapper aux ennemis qui le cernaient quoique à distance, comptant recommencer le combat dès que paraîtrait le jour. Sur le mât très élevé de sa chaloupe, il fit placer un fanal dans la direction du vent; puis l'*Hercule*, éteignant tous ses feux, prit une autre route. Grande fut la stupéfaction des corsaires quand le matin, se préparant à recommencer le combat, ils ne virent plus devant eux, sur la vaste mer, qu'une vieille chaloupe... vide.

En outre de ces merveilleux faits d'armes, diverses expéditions, exécutées avec autant d'habileté que de bonheur, rendirent populaire le nom du chevalier qui fut fait lieutenant-général et vice-amiral des mers du Levant, tandis que le grand-maitre de l'ordre de Malte récompensait les services qu'il continuait de rendre à l'ordre par le titre de *chevalier de justice* et le don d'une très belle croix en diamants. En échange de ce présent, le généreux Paul envoya au grand-maitre un vaisseau tout armé et d'une valeur de trois à quatre cent mille livres, quelque prise sans doute. Ce n'était pas la première fois qu'il envoyait à Malte comme remerciement et bon souvenir un cadeau de ce genre.

Paul au reste avait un cœur des plus nobles et des plus généreux. On raconte qu'à l'occasion de la majorité de Louis XIV, une brillante cavalcade eut lieu, à laquelle Paul, en ce moment à Paris, prit part et où il fut remarqué. Il montait, avec beaucoup d'aisance et de grâce, un superbe cheval dont la housse en velours était rehaussée

de perles et de broderies variées. Lui-même portait un magnifique juste-au-corps, brodé d'or et d'argent, sur lequel étincelait sa croix de Malte, et un large baudrier orné de figurines d'or en relief. Sa taille élevée, son profil caractéristique, que rendaient plus original la mouche et la moustache formant une sorte de croix de Malte, faisaient encore valoir son splendide costume et attiraient tous les regards.

En 1654, à la suite d'une nouvelle expédition dans le golfe de Naples et de la prise de Castel-à-Mare, le chevalier Paul vint de nouveau à la Cour et fut présenté par le duc de Vendôme au roi qui se plut à le féliciter de ses succès et en particulier de sa récente victoire. Quelques années après (1660), étant venu à Toulon, Louis rendit visite avec toute sa cour à l'amiral dans la villa qu'il habitait en dehors de la ville et s'élevant pittoresquement au milieu d'un grand jardin, vrai paradis terrestre, planté d'orangers et de grenadiers en pleine terre.

III

Nobles exemples.

Après une nouvelle et brillante campagne (1663) contre les corsaires tunisiens et algériens, campagne qui se termina par la victoire de Cherchell où la flotte algérienne, presque tout entière, fut anéantie, Paul revint en France se reposer dans sa villa pendant deux années.

Les
 campa
 nomm
 jusqu'
 Il s'
 l'inten
 valier
 état d
 sachar
 malad
 ses gr
 la *cas*.
 — I
 vant,
 mal p
 bon F
 d'auta
 Mais s
 viens
 moi de
 Vous
 tre, m
 cette h
 vous n
 sacrer
 souver
 monsie
 — I
 me ser
 j'en de
 savoir
 seil. Je
 gré qu

Les infirmités du chevalier, suite de ses longues et rudes campagnes, ne lui permettant plus le service actif, il fut nommé commandant du port de Toulon, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée quelques années après.

Il s'était brouillé, on ne sait pas pour quel motif, avec l'intendant d'Infreville. Celui-ci ayant appris que le chevalier Paul par suite de ses infirmités se trouvait dans un état de santé qui donnait de sérieuses inquiétudes, et sachant qu'il ne se trouvait en ce moment auprès du malade personne dont il pût recevoir conseil, oublia tous ses griefs et, faisant taire l'amour propre, se rend à la *cassine* de l'amiral.

— Excusez-moi, monsieur l'amiral, lui dit-il en arrivant, de vous déranger, mais j'ai appris que vous étiez mal portant, et il n'eût pas été d'un bon chrétien ni d'un bon Français de paraître l'ignorer et vous garder rancune, d'autant que je puis avoir eu tort, lors de notre querelle. Mais si je vous ai offensé en quelque chose, monsieur, je viens vous en demander pardon. Maintenant, permettez-moi de vous parler en ami, et j'ose dire que je le suis. Vous avez fait des actions qui ont rendu votre nom illustre, mais dont la gloire serait ternie si vous négligiez à cette heure les devoirs que tout chrétien doit remplir, si vous ne vous disposiez pas à la mort par la réception des sacrements. Avec un homme comme vous et qui a vu si souvent la mort en face on peut être sincère, je crains, monsieur, que vous soyez plus mal que vous ne pensez.

— En effet, répondit sans s'étonner le chevalier, je ne me sentais pas plus malade qu'il y a quelques mois, mais j'en dois juger mal. Vous avez raison et je ne puis que vous savoir beaucoup de gré de votre démarche et de votre conseil. Je vous en remercie et vous en sais d'autant plus de gré que j'en avais grand besoin, car il y a longtemps déjà

que je ne me suis confessé... Envers le bon Dieu aussi j'ai des torts à réparer.

« Quant à vous, monsieur, j'ai grand regret de ne vous avoir pas rendu toute la justice que vous méritiez ; car votre conduite prouve que vous avez toujours été mon ami. Je vous demande bien sincèrement pardon de ce que j'aurai pu dire ou faire qui vous causât quelque chagrin ; et comme marque de l'estime que j'ai pour vous et du cas que je fais de votre avis, je vais aujourd'hui même me mettre en état de remplir mes devoirs de chrétien. »

Et avant que l'intendant ne sortit, il faisait écrire au père Brémond, supérieur de l'Oratoire de Toulon, pour le prier de venir le voir sans retard. Le bon père, que probablement l'intendant avait averti de son côté, vint et fut consolé des dispositions dans lesquelles il trouva le vieux marin heureux de pouvoir se préparer à bien mourir. Paul vécut encore trois mois, pendant lesquels il édifia tous ceux qui l'entouraient par sa mâle et fervente piété. Il rendit le dernier soupir dans les bras du père Brémond, le 18 octobre 1667, à l'âge de soixante dix ans. Par son testament il instituait les pauvres ses héritiers, demandant à être enterré au milieu d'eux dans le cimetière commun. Une croix ou un monument modeste s'éleva sur la tombe, et les matelots et soldats, dont il n'était pas moins admiré qu'aimé, y gravèrent, dit-on, cette épitaphe où l'on sent le cœur, si la poésie laisse à désirer :

Passant qui vas si lentement
 Regarde cette sépulture,
 Et considère une aventure
 Digne de ton étonnement :
 Celui qui naquit pour combattre,
 Et qui vivait dans le combat ;
 Eau, feu, fer ne purent l'abattre ;
 Une fièvre lente l'abat.

Comm
 en toute
 de sa gé

Un jou
 nombreu
 hommes
 soit crai
 s'approc

— Po
 donc qu

Et lui
 escorte :

— Mes
 camarad
 navire, l
 ne l'en e
 moment

Le vic
 devenu
 s'inform
 s'il avait
 tristesse

— Va
 à m'y re
 les enfan

Peu d'
 dans son
 ment l'ai
 pressa d
 tendit la

— All
 deviné ju

— Qu

Comment n'eût-il pas été cher à ses marins, celui qui, en toute occasion, leur donnait des preuves de sa bonté, de sa générosité?

Un jour qu'il passait sur le port de Marseille avec une nombreuse et brillante escorte d'officiers et de gentilshommes, il aperçoit un matelot qu'il avait connu et qui, soit crainte, soit respect, se tenait à distance. Aussitôt s'approchant, il lui dit :

— Pourquoi donc me fuyez-vous, un tel ? Croyez-vous donc que la fortune me fasse oublier mes anciens amis ?

Et lui prenant la main qu'il serra, il se tourna vers son escorte :

— Messieurs, dit-il aux officiers, voilà un de mes anciens camarades, nous avons été mousses tous deux sur le même navire, la fortune m'a été favorable et à lui contraire ; je ne l'en estime pas moins. Souffrez que je m'entretienne un moment avec lui.

Le vice-amiral voulut savoir ce que ce matelot était devenu depuis le temps qu'ils s'étaient perdus de vue ; il s'informa de sa position, lui demandant, s'il était marié ! s'il avait des enfants ! Le matelot répondit avec un air de tristesse qui ne put échapper au chevalier.

— Va m'attendre chez toi, lui dit-il, je ne tarderai pas à m'y rendre. Je suis bien aise de connaître la femme et les enfants d'un vieux camarade.

Peu d'instants en effet après que le matelot fut rentré dans son logis dont le mobilier n'annonçait pas précisément l'aisance, il entendit frapper à la porte qu'il s'empressa d'ouvrir et l'amiral, seul, entra et le premier lui tendit la main.

— Allons, dit-il, en regardant autour de lui, j'avais deviné juste ; tu n'es pas riche, mon ami ?

— Que voulez-vous, monseigneur, un matelot ne gagne

guère, surtout quand la maladie le force à se croiser les bras.

— Je comprends, dit l'amiral ému. Mais nous tâcherons d'y pourvoir. Prenez courage, ma pauvre femme. Tenez, voici, ajouta-t-il en lui remettant sa bourse, qui vous permettra d'attendre l'emploi que j'ai demandé pour mon vieux et excellent camarade et qui suffira, j'espère, pour vous faire vivre à l'aise et élever honnêtement ces gentils enfants.

- Et l'amiral, après avoir embrassé les bambins, sortit comblé des bénédictions de l'heureuse famille.

On ne loue pas de pareils traits, on les raconte.

H

Henri
François
appelé p
plir les f
Mis ensu
véritable
aux Anç
notamm
1538), d
ces term
« Je n
nence, s
combatt
des capi
telle sor
blés de
sortis du
qu'ils m

HENRI DE SOURDIS

L'archevêque amiral.

Henri d'Escoubleau de Sourdis avait succédé à son frère François comme archevêque de Bordeaux, lorsqu'il fut appelé par Richelieu au camp de la Rochelle pour y remplir les fonctions peu canoniques d'intendant de l'artillerie. Mis ensuite à la tête d'une flotte, il se révéla tout à coup un véritable homme de mer, faisant la guerre aux Espagnols, aux Anglais, aux Algériens, presque toujours vainqueur notamment dans la glorieuse affaire de Gatari (22 août 1638), dont il rendait compte lui-même à Richelieu dans ces termes qui sentent plus le guerrier que le prélat :

« Je ne serais pas digne de tenir la place de Son Éminence, si j'avais su les ennemis si près de moi sans les combattre. Ils l'ont été par la grâce de Dieu et la valeur des capitaines qui commandent les vaisseaux du roi, de telle sorte que, de quatorze galions et trois frégates rassemblés de Dunkerque à la Corogne et de ceux qui étaient sortis du Passage chargés de trois mille hommes de pied qu'ils menaient à Saint-Sébastien, il ne reste plus ni hom-

mes ni vaisseaux en état de pouvoir nuire au service du roi, tout ayant été brûlé, à la réserve d'un qui est échoué tout percé de coups de canon et qui ne servira jamais. Pour les hommes, ce qui a pu échapper de l'eau et du feu est sans armes, sans habits et sans cœur, de sorte que vous pouvez vous assurer que vous voilà délivrés d'un secours de terre, et l'armée du roi de ce valeureux dom Lopez, lequel ne devait pas s'attaquer aux armes de Sa Majesté pour couronner les grandes victoires qu'on disait qu'il avait obtenues autrefois. »

Autant et plus martial encore est le langage qu'il tenait dans ce cartel célèbre adressé au duc de Fernandinez (1640), qui laissait dire qu'il ne pouvait rencontrer la flotte française devenue comme invisible tant elle prenait soin de l'éviter :

« Monsieur si vous êtes allé chercher aux îles Sainte-Marguerite les dix-huit galères que j'ai l'honneur de commander, avec pareil nombre, comme toute l'Italie le publie, je m'assure que vous aurez joie que je vienne pour vous en faciliter la rencontre. Les six vaisseaux qui les suivent ne vous doivent faire ombrage ; car on les peut tenir à distance en mer, ou les mettre en dépôt dans le port de Gènes. Que toute appréhension soit donc levée de ce côté. La générosité que vous professez et la valeur que vous avez toujours fait paraître, et que j'honore au plus haut point, m'ont fait venir de deux cents milles d'ici pour vous donner cette satisfaction, et vous témoigner, en ce faisant, que je suis votre très humble et obéissant serviteur. »

Le duc de Fernandinez ne sortit pas du port où il abritait sa flotte sous la protection des canons du fort.

Toutefois la carrière militaire de l'archevêque, si brillante qu'elle fut, n'avait pas l'approbation générale. L'archevêque, à la vérité, dans un mémoire rédigé pour répon-

dre à cer
tout tem
tions gu
le sang d
faire tuer

L'excus
que le pa
et l'arche
retourner
occupé q
salut de s
zélé et pi
dération
clergé de
même vil
peu après
Augustins

dre à certains reproches, disait pour sa justification : « De tout temps les prélats ont pu prendre part à des expéditions guerrières sans toutefois tremper leurs mains dans le sang de l'ennemi, en un mot ils ont pu s'exposer à se faire tuer sans tuer eux-mêmes les autres. »

L'excuse sans doute était plus spécieuse que solide puisque le pape, fit attendre son absolution ; enfin elle arriva et l'archevêque, renonçant aux expéditions maritimes, put retourner dans son diocèse où il ne parut plus dès lors occupé que des pacifiques devoirs de son ministère et du salut de ses ouailles. Le marin intrépide devint un prélat zélé et pieux, jouissant dans le clergé d'une grande considération puisqu'il fut choisi pour présider l'assemblée du clergé de France à Paris en 1645. Il mourut dans cette même ville ou plutôt à Auteuil, où on l'avait transporté peu après son arrivée. On lui fit, dans l'église des Grands-Augustins, de magnifiques funérailles.

Ce mar
trèrent le
la patrie
de Duque
capitaine
à suivre l
pleinemer
leçons d'u
truire les
sur des m
cours. Au
ans, estim
appelé au
faisait par
Sourdis, al
ils s'étaien

DUQUESNE

I

Duquesne et Ruyter.

Ce marin, l'un des plus célèbres entre ceux qui illustrèrent le règne de Louis XIV, était né en 1610, à Dieppe, la patrie glorieuse de tant de vaillants capitaines. Le père de Duquesne, marin lui-même, était parvenu au grade de capitaine de vaisseau, et il destina son fils, dès l'enfance, à suivre la carrière militaire. Le jeune Abraham répondit pleinement aux intentions de son père, et non content des leçons d'un si excellent maître, il parcourut pour s'instruire les différents ports de France; puis il fit sur des navires marchands plusieurs voyages de long cours. Aussi le voyons-nous, dès l'âge de vingt-cinq ans, estimé comme un officier des plus distingués, et appelé au commandement d'une galère. Ce bâtiment faisait partie de la flotte qui, sous les ordres de Sourdis, allait chasser les Espagnols des îles de Lérins dont ils s'étaient emparés. Vigoureusement attaqués, ils furent

forcés de capituler. Dans le sanglant combat qui eut lieu à cette occasion, Duquesne se fit particulièrement remarquer et mérita d'être complimenté par l'amiral.

L'année suivante, 1638, la flotte française, toujours commandée par Sourdis, arrivait devant Fontarabie pour appuyer les efforts de l'armée assiégeante. Bientôt parut la flotte espagnole et le combat s'engagea sur toute la ligne ; la victoire était encore indécise, lorsque Duquesne aborde le vaisseau amiral, y met le feu ; l'incendie tout aussitôt se communique à la plupart des vaisseaux espagnols dont quelques-uns seulement, tout fumants et désemparés, purent venir s'abriter dans la rade de Gatari. Dans les deux campagnes suivantes (1639-1640), Duquesne eut, plus d'une fois encore, l'occasion de se distinguer, en particulier à l'assaut de la ville de Lave-^{do} où, quoique blessé au visage, il fut l'un des premiers à pénétrer dans la ville.

Au commencement de l'année 1640, Sourdis fut remplacé dans son commandement par le duc de Maillé-Brezé, neveu du cardinal de Richelieu. Le jeune et illustre amiral prouva, par ses talents, son courage et en particulier sa mort héroïque, qu'il était digne du commandement. Maillé comme Sourdis honora d'une estime particulière notre héros qu'il n'avait pas tardé à distinguer lors des divers combats livrés aux Espagnols devant Barcelone (1643), et dans lesquels Duquesne, capitaine de vaisseau, fit preuve d'autant de bravoure que de capacité.

Pendant les troubles de la Fronde, qui ne permirent pas de continuer avec la même énergie la guerre maritime contre les Espagnols, Duquesne demanda et obtint d'aller servir la Suède, dont le roi avait réclamé le secours de la France. Nommé vice-amiral de la flotte suédoise, il attaqua devant Gothenbourg la flotte danoise et la met en fuite,

ce qui
Danema
attaquer
qui dura
ses man
s'empara
aurait ét
blessure
entre les
duc de F
flotte un
cepter. M
combat (c
ans), cou

Lors d
les Espa
ville. Du
il fit voil
il rencon
somma a

— Le
répond D
canon en
à la valet

Le can
les Angla
de battre
vint s'eml
Espagnol
sut appré
Duquesne
teau d'Inc
fin à la gu

ce qui força l'armée de terre à lever le siège. Le roi de Danemark Christian vint en personne à la tête de sa flotte attaquer la flotte suédoise. Un combat terrible s'engagea qui dura deux jours ; Duquesne triompha par l'habileté de ses manœuvres de la résistance opiniâtre de l'ennemi ; il s'empara du vaisseau amiral sur lequel le roi lui-même aurait été pris, s'il n'eût été forcé peu auparavant par une blessure de se retirer sur un autre navire. La paix faite entre les deux nations, Duquesne revint dans sa patrie. Le duc de Brezé, qui ne l'avait pas oublié, lui offrit dans sa flotte un commandement que Duquesne fut heureux d'accepter. Mais peu après, il eut le chagrin de voir périr, au combat de Telamone, le jeune amiral (il avait vingt-sept ans), coupé en deux par un boulet.

Lors de la révolte de Bordeaux en faveur des Princes, les Espagnols envoyèrent une escadre au secours de la ville. Duquesne, arma à ses frais une flottille avec laquelle il fit voile pour la côte de Guyenne. Mais à moitié route, il rencontra une escadre anglaise dont le commandant le somma arrogamment d'abaisser son pavillon.

— Le pavillon français, tant qu'il sera sous ma garde, répond Duquesne ne subira point un tel affront. Que le canon en décide ! Mais la fierté anglaise pourrait bien céder à la valeur française.

Le canon tonna aussitôt ; après un combat meurtrier, les Anglais, malgré la supériorité du nombre, furent forcés de battre en retraite. Duquesne alors continua sa route et vint s'emboîser dans la Gironde, ce qui ne permit pas aux Espagnols de pénétrer dans Bordeaux. Anne d'Autriche sut apprécier à sa valeur un tel service, et elle récompensa Duquesne par le grade de chef d'escadre et le don du château d'Indret (1659). Peu après, la paix des Pyrénées mit fin à la guerre contre l'Espagne.

Pendant les trois années qui suivirent, Duquesne, à part quelques expéditions contre les corsaires barbaresques, s'occupa surtout, avec Colbert, de réorganiser la flotte. Aussi celle-ci se trouva-t-elle en mesure d'entrer en lutte avec la marine de Hollande lorsque, en 1672, la France déclara la guerre à cette puissance.

Duquesne, lieutenant-général des armées navales, allait avoir à combattre un ennemi digne de lui, Ruyter, dont la réputation était européenne. Parti de Toulon avec vingt vaisseaux, le 17 décembre 1675, il se dirigea vers les îles Lipari où, d'après ce qu'il savait, se trouvait l'amiral hollandais. Celui-ci, interrogé par un capitaine anglais sur ce qu'il faisait dans ces parages, répondit :

— J'attends le brave Duquesne.

Duquesne ne se fit pas attendre longtemps, et les flottes se trouvèrent en présence; celle de Hollande comptait quatre navires de plus que la nôtre; mais Duquesne ne s'en inquiéta pas; il espérait, par l'habileté des manœuvres, secondée par le courage de ses marins, suppléer à l'infériorité du nombre. Le résultat ne trompa point ses espérances. La flotte ennemie fut battue. Un calme inattendu ne permit pas au vainqueur de tirer tout le parti possible de sa victoire, et les vaisseaux espagnols, mouillés devant Lipari, purent venir en aide aux navires hollandais dont la plupart étaient désemparés.

Trois mois après (22 avril 1676), Duquesne se retrouva en face de son illustre adversaire à qui s'était joint don Francisco Freyre de la Cerda, amiral-général espagnol, avec une forte escadre. Les deux flottes combinées s'élevaient à vingt-neuf vaisseaux, neuf galères et quatre brûlots; la flotte française comptait trente vaisseaux et huit brûlots. On voit que les forces se balançaient à peu près égales de part et d'autre. « L'amiral français, dit

M. L. C.
cadre
Gabare
bataille
bord a
l'amira
les Esp
Haan à

Pend
à joint
du can
avec se
soutien
et d'inc
diatem
terrible
Ruyter
momen
le corp
n'avoir
suivi d
Ruyter
la facil
vaissea
flottait

Celu
caressé
officier
Puis le
loppan
épais d
lueurs.
nations

M. L. Guérin, avait confié son avant-garde au chef d'escadre d'Almeiras, son arrière-garde au chef d'escadre Gabaret, et s'était réservé pour lui-même le corps de bataille, espérant ainsi se rencontrer de nouveau bord à bord avec Ruyter. Mais, par une combinaison inattendue, l'amiral hollandais avait pris pour lui l'avant-garde, plaçant les Espagnols à son corps de bataille et le vice-amiral de Haan à l'arrière-garde. »

Pendant que Duquesne, déçu dans son espérance, cherche à joindre l'escadre espagnole qui louvoie hors de la portée du canon, comme si elle voulait éviter le combat, Ruyter avec son avant-garde tombe sur la division d'Almeiras qui soutient bravement le choc, malgré un moment de trouble et d'indécision causés par la mort du chef d'escadre immédiatement remplacé par Valbelle qui répond par un feu terrible à l'artillerie et à la mousqueterie des Hollandais. Ruyter, qui voyait sa division s'éclaircir, put craindre un moment de se trouver coupé, lorsqu'enfin il fut rejoint par le corps de bataille et l'amiral d'Espagne qui semblait n'avoir manœuvré que dans ce but. Mais Duquesne l'avait suivi de près, et dans le pêle-mêle de ces mouvements, Ruyter, en voulant donner aux vaisseaux placés derrière la facilité de le rejoindre, tomba avec la *Concorde*, son vaisseau amiral, en travers du *Saint-Esprit*, sur lequel flottait le pavillon de Duquesne.

Celui-ci salue la réalisation de cette espérance longtemps caressée d'une exclamation d'heureux présage pour les officiers et les matelots qui lui répondent par leurs vivats ! Puis les canons tonnent des deux côtés à la fois, enveloppant les deux navires dans un nuage de plus en plus épais de fumée qu'illuminent par intervalles de rougeâtres lueurs. Les oreilles tintent au bruit assourdissant des détonations de l'artillerie et de la mousqueterie auxquelles se

mèlent les cris des blessés ou le râle des mourants et le fracas des mâts qui tombent coupés par les boulets et dont les voiles se déchirent. Cependant, au-dessus de cette formidable rumeur, domine toujours le bruit net et perçant du sifflet qui commande la manœuvre, et, par instants aussi, au milieu du tumulte, les braves marins savent distinguer, par l'habitude, la voix ferme de leurs amiraux qu'on pourrait voir, si la fumée le permettait, calmes, intrépides, héroïques, donner leurs ordres avec le même sang-froid que s'ils se fussent trouvés au milieu d'une fête où les canons grondent en signe de joie.

Mais tout à coup, au grand étonnement de Duquesne, il se fait comme un silence inattendu à bord de la *Concorde*, dont le feu s'est ralenti. Les tourbillons épais de fumée forment une espèce de muraille qui sépare les deux vaisseaux et les dérobe complètement l'un à l'autre. Mais au bout de quelques moments, quand cette fumée commence à se dissiper, du pont du *Saint-Esprit*, on aperçoit la *Concorde*, où cependant ne se remarque aucune avarie sérieuse, qui vire de bord et s'éloigne pendant que d'autres vaisseaux hollandais s'avancent pour protéger sa retraite.

— Il faut que Ruyter soit blessé ! dit l'amiral français à ses officiers ; car autrement il n'est pas homme à quitter ainsi la partie.

Duquesne ne se trompait pas ; au moment où l'illustre Hollandais commandait une nouvelle et hardie manœuvre, il était tombé sur son banc de quart, mortellement blessé. Un boulet lui avait emporté le pied droit en cassant les deux os de la jambe droite ; et dans la chute la tête avait porté. Ruyter néanmoins ne s'était point évanoui, malgré son sang qui coulait à flots ; et, placé sur un matelas, pendant qu'on l'emportait, il criait encore à ses marins : *Courage, mes enfants ! courage !*

Malgré
semaine,
étendu, le
que des b
bataille d
tants; faut
rendre au
aurais-je
toire nous
sauvé tou

En effet
le comma
fices, à dé
landaise
ramener d
plupart dé
Ils en sor
réparé leu
rencontrer
loin de Pa
binées fut
au terrible
sèrent d'ef
la plupart
et avec eu
dom Franc
ciers et les
Duquesne,
grand hon
gloire par
moire.

A la suite
dais. sauvé

Malgré ses terribles blessures, il survécut toute une semaine, et, paraît-il, sur le lit de douleur où il était étendu, le héros s'oubliait lui-même pour ne s'occuper que des blessés et des conséquences pour sa patrie de cette bataille devenue une défaite. « Ah ! s'écriait-il par instants; faut-il que je sois ici couché et que je ne puisse rendre aucun service à l'Etat ? Mais, ajoutait-il noblement, aurais-je pu mieux faire que le brave de Haan ? Si la victoire nous échappe, grâce à lui l'honneur est intact ; il a sauvé tout ce qui pouvait être sauvé ! »

En effet, le vice-amiral, qui avait succédé à Ruyter dans le commandement, parvenu, non sans de grands sacrifices, à dégager l'escadre espagnole et l'arrière-garde hollandaise fortement compromise, put, la nuit aidant, ramener dans le port de Syracuse ses vaisseaux, mais la plupart désemparés et trainés à la remorque des autres. Ils en sortirent au bout de quelques jours après avoir réparé leurs avaries et renforcé leurs équipages, et se rencontrèrent de nouveau avec les nôtres, le 2 juin, non loin de Palerme. Mais, cette fois, la défaite des flottes combinées fut un désastre pour longtemps irréparable, grâce au terrible effet des brûlots qui, habilement lancés, causèrent d'effroyables ravages. Douze vaisseaux hollandais et la plupart des galères espagnoles brûlèrent et sautèrent, et avec eux les amiraux de Haan, dom Diégo, d'Harra, dom Francisco de la Cerda, Florès, sans compter les officiers et les matelots. Rarement victoire fut plus complète. Duquesne, qui avait vaincu Ruyter estimé jusque-là le plus grand homme de mer de l'époque, mit le comble à sa gloire par l'hommage qu'il rendit à cette illustre mémoire.

A la suite du désastre de Palerme, les vaisseaux hollandais, sauvés des brûlots ou du naufrage, avaient fui le

champ de bataille, poursuivis vivement par les navires français qui ramenèrent entre autres prises une frégate dont le capitaine Kallemberg, après des efforts inouïs pour échapper, se voyant couper la retraite, avait amené son pavillon sans combat. Sur cette frégate se trouvait un précieux dépôt, le cœur de Ruyter, renfermé dans une urne d'argent pour être rapporté en Hollande.

Duquesne, averti de la prise, se fit conduire à bord de la frégate et descendit dans la chambre, toute tendue de noir, où reposait l'urne renfermant les glorieuses reliques. En s'inclinant devant elles, la tête découverte, il murmura :

— Voilà donc tout ce qui reste d'un grand homme !

Et pendant quelques moment il resta silencieux comme absorbé dans une grave méditation. Quand il en sortit, ce fut pour se tourner vers le capitaine Kallemberg qui l'accompagnait, et lui tendant la main, il lui dit :

— Monsieur, votre mission est trop respectable pour qu'on puisse songer à la troubler ; poursuivez en paix votre chemin.

Il lui fit donner un sauf-conduit et, quand la frégate s'éloigna, elle fut saluée par toute l'artillerie du vaisseau amiral français. De tels traits n'ont pas besoin de commentaires. Du reste il méritait ces respects et ces honneurs suprêmes ce grand capitaine qui fut en même temps un homme de bien et dont Louis XIV disait : « C'était un ennemi redoutable, je déplore sa mort cependant ; car cet homme faisait honneur à l'humanité. »

Ne po
parce qu
mager ; i
la terre
après co
Duque
donner l
ses avis
appelé u
éveillé l
choses u
moyens
les navir
ces terr
ports. La
ces proj
avoir pr
s'être en
pour qu'
en se chu
tenant g
après un

II

Alger bombardé.

Ne pouvant nommer Duquesne maréchal de France, parce qu'il était protestant, le roi s'efforça de le dédommager ; il érigea en marquisat sous le nom de Du Quesne la terre de Boucher, près d'Étampes, dont il lui fit don après conclusion de la paix.

Duquesne était du nombre des officiers choisis pour donner leur avis sur la réorganisation de la marine ; et ses avis étaient écoutés. Dans le conseil, un jour, fut appelé un jeune officier dont les idées nouvelles avaient éveillé l'attention de Colbert. Il proposait entre autres choses un système nouveau de constructions navales au moyens desquelles on pouvait, avec des bombes, incendier les navires ennemis et surtout ruiner, en les inondant de ces terribles projectiles, les fortifications des meilleurs ports. La plupart des membres du conseil repoussaient ces projets comme chimériques ; mais Duquesne, après avoir pris connaissance du Mémoire de Petit-Renau et s'être entretenu avec lui, n'hésita pas à l'appuyer. Il insista pour qu'on lui donnât les moyens de faire ses expériences en se chargeant d'y présider lui-même. L'autorité du lieutenant général entraîna la majorité du conseil, et bientôt après une occasion s'offrit de faire en grand l'essai du

nouveau système de galiotes que Petit-Renau avait été autorisé à construire.

Les corsaires barbaresques avaient recommencé leurs courses dans la Méditerranée ; une répression était nécessaire. Duquesne conduisit une flotte devant Tripoli dont les corsaires, châtiés rudement, se hâtèrent de demander la paix. Mais les Algériens, plus encore que les Tripolitains, avaient donné de graves sujets de plainte, et de nombreux prisonniers, enlevés sur les côtes de France et d'Italie, gémissaient dans le bagne et sur les chantiers, se voyaient condamnés aux travaux les plus rudes, aux services les plus humiliants ; il était donc encore plus nécessaire de châtier les forbans d'Alger. Au mois de juillet 1682, Duquesne partit de Toulon avec onze vaisseaux, quinze galères et cinq galiotes construites d'après le modèle donné par Petit-Renau. Il avait même été question à Versailles d'emmener sur la flotte ou sur des vaisseaux de transport des troupes de débarquement afin de s'emparer d'Alger et de la côte et d'y créer un grand établissement.

Duquesne, arrivé devant Alger, somma le dey de donner tous les captifs chrétiens qui se trouvaient dans le bagne. On lui répondit par un insolent refus, mais la punition ne se fit pas attendre grâce aux galiotes à bombes de Petit-Renau. Après un premier essai, qui réussit mal, une pluie de feu couvrit la ville à la grande terreur des habitants qui ne trouvaient de refuge ni dans leurs maisons ni dans les forts dont les toits s'effondraient sous le choc des bombes. La moitié de la ville ne fut bientôt plus que décombres, et le palais du dey même reçut plus d'une atteinte. Le mauvais temps malheureusement força Duquesne à suspendre ses opérations et à s'éloigner. Mais, au printemps de l'année suivante, il reparut avec sa flotte et le bombardement recommença plus terrible. Dans la

ville ce
Algérie
envoyé
que les
de ceux
français
liste co
rendus.
guerre
des per
riens.

Ces
et à se
bomba
plus tr
Mais la
rieur, l
nes, so
en foul
Morto
posses
ciation
subir c

Duq
faire a
la ville
couler
facile
qui fu
memb
navire
le per
vait d

ville ce n'étaient que ruines et débris fumants. Aussi les Algériens demandèrent-ils la paix. Un parlementaire fut envoyé à Duquesne qui exigea, avant toute négociation, que les prisonniers chrétiens fussent délivrés. Une partie de ceux-ci furent remis aux mains de M. Layette, l'officier français, qui revint le lendemain apportant une nouvelle liste contenant les noms des captifs qu'on n'avait pas rendus. En outre, il signifia qu'on payerait les frais de la guerre et qu'on dédommagerait les commerçants français des pertes que leur avaient fait subir les corsaires algériens.

Ces conditions parurent excessives au bey Baba-Assan et à ses conseillers qui se refusèrent à les accepter. Le bombardement, qui recommença tout aussitôt, les rendit plus traitables et ils entrèrent derechef en négociations. Mais la nouvelle de ces pourparlers qu'un officier supérieur, Mezo-Morto, répandit avec intention dans les casernes, souleva la populace et la soldatesque qui se portèrent en foule au palais du dey. Baba-Assan fut égorgé et Mezo-Morto proclamé à sa place ; il inaugura sa prise de possession en déclarant à l'envoyé français que les négociations étaient rompues et qu'il ne consentirait jamais à subir des conditions aussi humiliantes.

Duquesne à l'instant donna l'ordre à Petit-Renau de faire avancer ses galiotes et de nouveau l'incendie désola la ville. Le dey furieux, après avoir essayé vainement de couler les galiotes avec ses boulets, avisa un moyen plus facile de se venger. Il fit saisir plusieurs esclaves chrétiens qui furent attachés à la bouche des canons et dont les membres saignants vinrent tomber sur le pont de nos navires. Entre ces victimes, il faut citer particulièrement le père Levacher, religieux de la Miséricorde, qui se trouvait dans la ville pour le rachat des captifs. Le dey, pré-

tendant qu'il correspondait avec Duquesne au moyen de signaux, le fit, contre tout droit, arrêter. Puis il lui laissa le choix entre la mort ou l'apostasie. Il n'est pas besoin de dire que le bon religieux n'hésita pas dans son choix et, martyr de la foi, il fut attaché à un canon dont l'explosion mit son corps en lambeaux.

Voici un autre épisode dramatique du siège. Parmi les prisonniers se trouvait un officier de la flotte, M. de Choiseul, tombé par surprise aux mains des Algériens. Averti, par une lettre même de cet officier, qu'il avait été à plusieurs reprises attaché à la bouche du canon et menacé du dernier supplice s'il ne se faisait point musulman, Duquesne envoya un parlementaire pour offrir l'échange contre un ou plusieurs officiers algériens. Mais Mezo-Morto refusa avec opiniâtreté précisément parce qu'il voyait le commandant français témoigner plus d'empressement. S'il avait épargné le captif jusqu'alors même, ce n'était qu'à la prière d'un capitaine de corsaires, et qui, fait prisonnier sur la côte de Barcelone et mis sur le vaisseau où se trouvait M. de Choiseul, avait dû à cet officier, pour lui plein de courtoisie, sa liberté sans rançon.

Dès qu'il eut reconnu son bienfaiteur parmi les prisonniers, il accourut le serrer dans ses bras et l'assura qu'il lui sauverait la vie ; et en effet, Mezo-Morto consentit d'abord à épargner le prisonnier français. Mais furieux ensuite de n'avoir pu obtenir que le bombardement cessât, il donna l'ordre que M. de Choiseul et plusieurs autres fussent attachés à la bouche des canons. Le capitaine de corsaires qui, vainement, avait essayé d'ébranler sa résolution, quand il vit le Français attaché au canon dont s'approchait déjà l'artilleur avec la mèche allumée, ne put se contenir. Franchissant la haie des soldats, il s'élance vers le prisonnier, le prend à bras le corps et le tenant

étroitement
présent à

— Eh
vous sau-

Comme

Mezo-Mor-
de détach-
sauveur e-
lieu bien

Cepend-
nouveau
coûté la v-
niers ; et
sailles, se
l'avenir le
ment resp-

Cette m-
une autre
Gènes, vin-
ment diri-
qui avait
réponse d-
l'étonnait

— C'es-

Cet exp-
quoique à
résigner à
un homm-
que vous
la marine
encore vo-

étroitement embrassé, il s'écrie, en se tournant vers le dey présent à la scène :

— Eh bien ! mon cher bienfaiteur, puisque je n'ai pu vous sauver, du moins nous périrons ensemble.

Comme malgré eux tous les assistants applaudirent, et Mezo-Morto lui-même sentit tomber sa colère ; il ordonna de détacher M. de Choiseul qu'il remit aux mains de son sauveur en autorisant celui-ci à le faire échanger, ce qui eut lieu bientôt après.

Cependant les ravages causés par les bombes forcèrent le nouveau dey à subir les conditions dont l'acceptation avait coûté la vie à son prédécesseur. Il rendit tous les prisonniers ; et une ambassade vint, l'année suivante, à Versailles, solliciter le pardon du roi en promettant qu'à l'avenir les côtes de la Méditerranée seraient scrupuleusement respectées par les corsaires.

Cette même année, le château royal vit dans ses murs une autre ambassade plus solennelle encore : le doge de Gênes, vint avec quatre sénateurs, à la suite d'un bombardement dirigé par Duquesne, faire des excuses à Louis XIV qui avait eu à se plaindre de la république. On connaît la réponse du doge à quelqu'un qui lui demandait ce qui l'étonnait le plus à Versailles :

— C'est de m'y voir.

Cet expédition de Gênes fut la dernière de l'amiral qui, quoique âgé de plus de soixante-quinze ans, avait peine à se résigner à la retraite. « M. Duquesne, lui dit Louis XIV, un homme qui a servi aussi longtemps et aussi utilement que vous doit se reposer. Ceux qui vont commander dans la marine suivront vos leçons et vos exemples, ce sera encore vous qui conduirez nos flottes. »

L'enfant
ses premiers
der dès l'enfance
bien des
tueux, je
voulais d
me résist
Quand le
saient po
châtier, j
rigueur p

A peine
sa mère c
aller à l'a
se sauva

T.

FORBIN

Une jeunesse aventureuse.

L'enfance de Forbin fut agitée ; lui-même raconte ainsi ses premières années : « Il est certain qu'on dut me regarder dès lors comme étant destiné à recevoir et à donner bien des coups. Mon naturel étant vif, bouillant, impétueux, je ne m'occupais qu'à faire mille petites malices. Je voulais dominer sur mes compagnons, et pour peu qu'on me résistât, il fallait se prendre aux cheveux et batailler. Quand les coups de poing et les coups de pied ne suffisaient point, j'avais recours aux pierres. On avait beau me châtier, j'étais intraitable dès qu'on voulait employer la rigueur pour me corriger. »

A peine âgé de onze ans, Forbin s'avisa de demander à sa mère de lui compter sa légitime afin « qu'il pût s'en aller à l'armée ». Voyant sa proposition mal accueillie, il se sauva de dépit de la maison pour aller s'engager, mais

on le ramena à sa mère qui le mit en pension chez un curé du voisinage. Menacé pour une faute grave d'indiscipline d'un juste châtimement : « Comme je vis le maître venir à moi, dit-il, je m'élançai du haut en bas d'une terrasse qui avait plus de dix pieds de hauteur, préférant ainsi de me casser un bras ou une jambe au chagrin de subir un châtimement que je ne croyais pas mériter. Un tas de fumier qui était sous la terrasse me garantit des dangers d'un saut si hardi et, profitant de ma bonne fortune, je courus à perte d'haleine à Marseille chez le commandeur de Forbin-Gardanne (mon oncle) qui commandait une galère. Il me reçut avec plaisir, et m'ayant fait habiller en cadet, il me prit sur son bord où je commençai à paraître sous le nom de *chevalier de Forbin*. »

La galère de Forbin fit partie de la flotte qui, sous les ordres de Vivonne, alla secourir Messine assiégée par les Espagnols. Cette première campagne terminée, la compagnie de gardes de l'Étendard dont Forbin faisait partie ayant été supprimée, il entra dans la compagnie de mousquetaires que commandait le bailli de Forbin, un autre de ses oncles. Mais, dès l'année suivante, il rentra dans le service de mer.

Condamné à mort à la suite d'un duel, par le parlement d'Aix, Forbin obtint sa grâce par l'intervention de sa famille qui en même temps le fit substituer comme enseigne à son frère que l'état de sa santé forçait à quitter le service. Il fit en cette qualité une campagne aux Antilles, une autre à la Nouvelle-Bretagne, puis il se trouva au double bombardement d'Alger par Duquesne (1683). Dans cette dernière expédition, il donna des preuves nombreuses d'intrépidité et de sangfroid, ayant demandé à servir sur les galiotes à bombes.

Forbin fit partie de l'ambassade envoyée au royaume

de Siam
l'ambas
l'avait c
grand c

Ce tit
guère ;
aborda :

Ce vo
certain
mencé c
commar
premier
Jean Bai
Cette mi
conduis
que. ren
après un
conduits
On les c
Forbin s

Av
qui l'ani
d'Anglet

— Je
tain de r

Seigne
son cabin

— D'c

— D'A

— Ma

— Par

Le mir
cabinet,

de Siam. Il resta après le départ de celle-ci, par ordre de l'ambassadeur, M. de Chaumont, à qui le roi de Siam l'avait demandé pour faire du jeune officier français *son grand amiral et le généralissime de ses troupes*.

Ce titre était magnifique, mais la réalité n'y répondait guère ; aussi le grand amiral profita du premier navire qui aborda à la côte pour abandonner le pays.

Ce voyage ne nuisit point à Forbin auquel il donna un certain relief. Sur ces entrefaites, la guerre ayant recommencé entre la France et l'Angleterre. Forbin reçut le commandement d'une frégate de seize canons. Après une première croisière dans la Manche, il dut s'adjoindre à Jean Bart pour escorter un convoi qui se rendait à Brest. Cette mission remplie, ils revenaient tous deux du Havre conduisant un autre convoi de navires marchands, lorsque, rencontrés par des forces de beaucoup supérieures, après un combat sanglant, ils furent faits prisonniers et conduits à Plymouth. On sait comment ils s'échappèrent. On les croyait encore dans les prisons, quand un matin Forbin se présenta à l'audience du ministre de la marine.

— Avez-vous perdu l'esprit ? dit Seignelay à l'huissier qui l'annonçait, le chevalier de Forbin est dans les prisons d'Angleterre et non pas dans mon antichambre.

— Je connais le chevalier, Monseigneur, et je suis certain de ne pas me tromper. Lui-même d'ailleurs...

Seignelay dans son impatience entr'ouvrit la porte de son cabinet, et apercevant en effet Forbin :

— D'où venez-vous donc ? lui dit-il.

— D'Angleterre, Monseigneur.

— Mais où diable avez-vous passé ?

— Par la fenêtre. Monseigneur.

Le ministre se mit à rire, et l'ayant fait entrer dans son cabinet, voulut entendre de sa bouche le récit de son aven-

ture dont il fut si satisfait qu'à l'instant même il conduisit l'officier chez le roi qui ne prit pas moins de plaisir à la narration. Le lendemain, le ministre apprit à Forbin qu'il était nommé capitaine de vaisseau. L'élu s'empressa d'aller remercier le roi qui lui dit avec bienveillance :

— Continuez à me bien servir et j'aurai soin de vous.

Forbin s'inclina et tout en remerciant le prince, il lui dit : « Sire, je prends la liberté de faire observer à Votre Majesté qu'elle semble avoir oublié le sieur Bart, homme de mérite et qui n'a pas servi Votre Majesté avec moins de valeur et moins de zèle que moi :

Le roi s'arrêta et, se tournant vers M. de Louvois : « Le chevalier de Forbin, lui dit-il, vient de faire une action bien généreuse, et qui n'a guère d'exemple à la cour. »

Le jour suivant, Seignelay dit à Forbin : « Eh bien ! Monsieur, vous êtes satisfait, le roi m'a ordonné de traiter M. Bart tout comme vous ; l'action que vous fîtes hier m'a causé un sensible plaisir. Elle est plus belle et plus généreuse que celle que vous fîtes en exposant votre vie pour le salut de la France. »

Forbin ayant alors prié le ministre de se ressouvenir de son lieutenant, brave gentilhomme encore prisonnier à Plymouth :

— Vous êtes bien généreux, Monsieur, vous n'oubliez personne.

Forbin
che su
(1690)
anglo-
trouva
si glor
seaux
du co
Lors
charge
sion d
pour
pourr
en pa
repub
s'acqu
grand
instru
le por
chasse
prend
souri

II

Une heureuse disgrâce

Forbin cependant était impatient de prendre sa revanche sur les Anglais ; il ne le put que l'année suivante (1690), au combat de Wight livré par Tourville à la flotte anglo-hollandaise. Blessé grièvement à la Hogue, il se trouvait néanmoins, l'année d'après, à la journée de Lago si glorieuse pour Tourville ; il commandait un des vaisseaux d'avant-garde et contribua puissamment à la prise du convoi.

Lors de la guerre de la succession d'Espagne, il fut chargé avec une division de bâtiments légers d'une mission délicate et difficile, celle de croiser dans l'Adriatique pour intercepter les secours en vivres et munitions qui pourraient venir au prince Eugène des villes du littoral et en particulier de Venise, sans pourtant se brouiller avec la république qui n'avait point rompu avec la France. Forbin s'acquitta résolument et habilement de sa commission au grand dépit de l'ambassadeur autrichien qui, d'après les instructions de son gouvernement, s'occupait d'armer, dans le port de Venise même, un grand vaisseau pour donner la chasse à la division française et la détruire. Forbin l'apprend. Aussitôt il conçoit un projet dont l'audace aurait souri à Jean Bart.

« Il se dirige sur Venise, dit un biographe, et manœuvre de façon à n'y arriver que la nuit. Parvenu à l'entrée du port de Molomocco, il quitte son bâtiment avec 50 hommes qu'il embarque dans ses chaloupes, et se rend à l'endroit où était amarré le vaisseau, objet de son expédition ; il y arrive, l'aborde, tue tout ce qui résiste, fait prisonnier le capitaine et plusieurs officiers, puis se retire après avoir mis le feu au vaisseau en trois ou quatre endroits. » « Dans un moment, dit Forbin lui-même, le navire fut tout embrasé... Ce spectacle mit l'alarme dans le port, on voyait de la lumière partout : ce n'étaient que cris dans tous les vaisseaux et dans les maisons. Peu après, le trouble augmenta ; car le feu ayant gagné le dedans, les canons chargés à boulets commencèrent à tirer, à droite et à gauche, avec un fracas horrible ; enfin le feu, prenant aux poudres et mettant en pièces cette masse énorme, fit jouer au milieu du port la plus épouvantable mine qu'il soit possible d'imaginer. »

Ce trait d'audace causa dans Venise une véritable stupeur et les capitaines ne prenaient plus la mer sans s'être recommandés à saint Marc en disant : *Iddio ci guardi della bolina et del cavalierè di Forbino*. Pendant les deux campagnes suivantes 1706 et 1707, Forbin, croisant dans les mers du Nord, devint également la terreur des Anglais et des Hollandais auxquels il prit ou brûla plus de 180 vaisseaux. En récompense, il fut fait chef d'escadre.

Il se retira peu après, assez mécontent de n'avoir pas obtenu le grade de lieutenant général, que ses services méritaient, mais que son mauvais caractère put lui faire perdre. La retraite le calma et il finit ainsi par apprécier sa disgrâce :

« Je me retirerai à l'âge d'environ cinquante-six ans, après quarante-quatre ans de service, dans une maison de cam-

pagnè
jours c

« J'y
abond
à serv
merce
plus b
lagem
les far
soit er
porter

« C
viguet
dissip
santé
premi
dégoû
foi qu
puisq
aupar

Ces
trois
quels
de rés
cécité
d'un l
trop
guère

pagné que j'ai dans le voisinage de Marseille où j'ai toujours demeuré depuis.

« J'y respire un fort bon air, j'y passe dans une honnête abondance une vie douce et tranquille, uniquement occupé à servir Dieu et à cultiver des amis dont je préfère le commerce à tout ce que la fortune aurait pu me présenter de plus brillant. J'emploie une partie de mon revenu au soulagement des pauvres et je tâche de remettre la paix dans les familles, soit en faisant cesser les anciennes inimitiés, soit en terminant les procès de ceux qui veulent s'en rapporter à mon jugement.

« Ce genre de vie paisible m'a rendu ma première vigueur ; toutes mes incommodités se sont entièrement dissipées et, quoique dans un âge avancé, je jouis d'une santé presque aussi forte et aussi robuste que dans ma première jeunesse. Aussi bien loin de me plaindre des dégoûts que j'ai reçus de la cour, je reconnais de bonne foi qu'ils m'ont été bien plus profitables que nuisibles, puisque je leur dois un bonheur que je ne connaissais pas auparavant et que je n'aurais peut-être goûté de ma vie. »

C'est dans ces sentiments que mourut Forbin (1733), trois années après la publication de ses *Mémoires* auxquels on peut reprocher, dans certains détails, trop peu de réserve : « On pardonnera, dit-il, en faveur de ma sincérité ce qu'il peut y avoir de vicieux dans la narration d'un homme de guerre peu accoutumé à écrire et qui, sans trop s'embarrasser des ornements du discours, ne doit guère chercher qu'à se faire entendre. »



J E.

C'est une c
trées. Descen
plus illustre
Annibal d'Es
de son père c
Son mérite p
par des homi
mandèrent à
recommanda
1649, nous le
en 1655. Il fi
semblait ne p
le bâton de
carrière s'ouv

JEAN ET MARIE-VICTOR
D'ESTRÉES

I

Le père.

C'est une destinée assez étrange que celle de Jean d'Estrées. Descendant d'une famille des plus anciennes et des plus illustres de Picardie, fils du maréchal François-Annibal d'Estrées, il avait dû à sa naissance et aux services de son père de commander pour ses débuts un régiment. Son mérite personnel néanmoins le fit bientôt distinguer par des hommes tels que Condé et Turenne qui le recommandèrent à Louis XIV auquel par ses services il se recommanda lui-même mieux encore. Aussi, dès l'année 1649, nous le voyons maréchal de camp, lieutenant général en 1655. Il fit en cette qualité plusieurs campagnes, et il semblait ne plus attendre qu'une occasion pour conquérir le bâton de maréchal de France, lorsque une nouvelle carrière s'ouvrit pour lui.

Par suite de circonstances que l'histoire ne nous a pas fait connaître. Jean d'Estrées, âgé de près de cinquante ans, se prit de passion pour la carrière aventureuse du marin « qui convenait, comme le dit avec raison M. Guérin, à son caractère entreprenant et ami des grands périls. » Il obtint de s'embarquer sur une escadre qui faisait voile pour l'Amérique afin de s'opposer aux tentatives des Anglais contre nos colonies. A son retour, il se vit investi de la charge de vice-amiral du Ponant, récompense un peu hâtive que d'Estrées eut à cœur de justifier.

Dans les campagnes de 1672 et 1673, où la flotte française, de concert avec celle des Anglais, devait agir contre les Hollandais commandés par Ruyter, d'Estrées ne se montra pas au-dessous de sa position. A la bataille navale du 14 juin 1673 en particulier, il sauva les deux escadres anglaises menacées d'une entière défaite et assura leur retraite après les avoir dégagées. Sa conduite en cette circonstance lui mérita l'estime des deux amiraux ennemis, Ruyter et Tromp, à qui lui-même se plaisait à rendre justice. Il écrivait à Colbert : « Que Ruyter lui avait donné « de belles leçons et qu'il payerait volontiers de sa vie la « gloire que ce grand maître dans l'art de la marine venait « de s'acquérir. »

Il prouva qu'il avait su profiter de ces leçons, notamment dans sa campagne d'Amérique en 1676, la page la plus glorieuse sans contredit de son histoire. Citons quelques épisodes : Arrivé vers la fin de décembre devant Tabago, l'une des Antilles, qu'il voulait prendre, il reconnut que l'île était protégée, en outre de ses fortifications, par une escadre hollandaise embossée de telle façon que, pour arriver à elle, la flotte française devait passer comme par une sorte de détroit, les vaisseaux se suivant à la file. Néanmoins Jean d'Estrées, avec l'audace de ses résolutions

et un peu c
premiers de
lieu pour l'a
par vaisseau,
D'Estrées m
vers lequel d
il lui répondi

— Au plus

— A vos s

Peu d'insta
du vaisseau
toute son art
tant, moins é
terrible et d'
contre-amira
déjà retentiss
saluant cette
clameur sini
temps que s'é
annonçant qu
en effet avait

— A la ma
français à le
plus vite le r
réussi que, le
mi, il fit exp
débris enflam
même temps
enlevée. Debo
ensanglanté p
templait ce dé
chaloupes et c
le tumulte de

et un peu contre l'avis de ses officiers, persista dans ses premiers desseins. Il décida qu'un débarquement aurait lieu pour l'attaque du fort, tandis que l'escadre, vaisseau par vaisseau, entrerait dans le port et irait droit à l'ennemi. D'Estrées montait le *Glorieux* et le pilote lui demandant vers lequel des vaisseaux hollandais on devait se diriger, il lui répondit :

— Au plus grand et au plus fort.

— A vos souhaits, Monseigneur.

Peu d'instant après le *Glorieux* se trouvait bord à bord du vaisseau contre-amiral hollandais qui le saluait de toute son artillerie soutenue par les canons du fort. Pourtant, moins d'un quart d'heure après, à la suite d'un choc terrible et d'un abordage autant heureux qu'audacieux, le contre-amiral abaissait son pavillon. Sur le *Glorieux*, déjà retentissant les cris de *Vive le roi ! vive l'amiral !* saluant cette victoire si prompte, lorsque soudain une clameur sinistre s'entend à bord de la prise en même temps que s'élèvent des tourbillons de flamme et de fumée, annonçant que l'incendie s'y déclarait, un boulet rouge en effet avait pénétré dans la coque.

— A la manœuvre, à la manœuvre ! crient les officiers français à leurs matelots qui font effort pour dégager au plus vite le navire de la prise ; mais à peine avait-on réussi que, le feu ayant pris aux poudres du vaisseau ennemi, il fit explosion et couvrit le pont du *Glorieux* de débris enflammés qui lui communiquèrent l'incendie, en même temps que la plus grande partie de l'arrière était enlevée. Debout et appuyé contre le grand mât, le visage ensanglanté par suite d'une blessure grave, d'Estrées contemplait ce désastre ne sachant trop à quoi se résoudre, car chaloupes et canots avaient été engloutis à la fois. Dans le tumulte de la bataille et à travers l'épaisse fumée, les

signaux de détresse du *Glorieux* ne semblaient point avoir été aperçus des autres vaisseaux français d'ailleurs fort occupés chacun de leur côté.

— L'incendie gagne, il semble presque impossible de l'éteindre, disait d'Estrées paraissant répondre à un officier ; aussi, pour peu que le secours tarde, nous aurons le sort de ces pauvres Hollandais. Mieux eût valu mourir en combattant !

En ce moment, un garde-marine du nom de Berlier, les vêtements tout ruisselants d'eau de mer, s'approche le chapeau à la main :

— Monseigneur, dit-il, une chaloupe est là qui vous attend.

— Une chaloupe ? d'où vient-elle ? demande l'amiral surpris.

— Un matelot et moi, en gagnant à la nage un bâtiment hollandais, nous avons pu nous en emparer et vous l'amener.

— Braves jeunes gens ! merci ! dit l'amiral ému d'un tel dévouement, mais ne pouvant se résigner à en profiter et à quitter son bord. Il ne s'y décida que pressé par les officiers lui promettant d'aviser aux moyens de sauvetage pour leurs hommes et pour eux-mêmes ; car la chaloupe ne pouvait contenir qu'une quinzaine de passagers. Deux vaisseaux hollandais barrant le passage, elle dut se diriger vers la terre, et, après avoir failli être submergée par la chute d'un boulet, elle échoua à quelque distance du rivage où l'amiral ne put arriver que porté sur les épaules d'un matelot. On se trouvait à quelques cents pas du fort et de tous côtés se voyaient des ennemis. La situation ne pouvait être plus critique. Mais l'amiral, quoique grièvement blessé, avait gardé tout son sang-froid.

— Il faut prix.

Par son avance, arm ennemi le p

— L'ami air de confi déclarer qu que tous vo sinon vous

Convainc devait être supérieures vingt-dix c gnée d'hom qu'une cha d'Estrées et fût resté au mais moine quels ne re Pourtant, à remit à la et s'occupa cependant en effet l'a

Par un d tromper le presque sa l'année pré et en dépit risque de l une facilité dresser sa

— Il faut payer d'audace, dit-il, le salut n'est qu'à ce prix.

Par son ordre, un officier, qui savait le hollandais, s'avance, armé du drapeau parlementaire, vers le bataillon ennemi le plus rapproché.

— L'amiral français qui vient d'aborder, dit-il avec un air de confiance, m'envoie vers vous. J'ai l'ordre de vous déclarer qu'il vous fera bon quartier, mais à la condition que tous vous vous rendiez sans retard et à l'instant même, sinon vous ne devez attendre de lui ni grâce ni merci.

Convaincus que, pour tenir ce langage, l'amiral français devait être victorieux et se savoir appuyé par des forces supérieures, les soldats ennemis, au nombre de quatre-vingt-dix ou cent, mettent bas les armes devant cette poignée d'hommes. Peu d'instants après, on eut le bonheur qu'une chaloupe française abordât au rivage et recueillit d'Estrées et ses compagnons. Bien que l'avantage en réalité fût resté aux Français, leurs pertes étaient considérables, mais moindres de beaucoup que celles des Hollandais auxquels ne restaient plus que deux vaisseaux et désemparés. Pourtant, à cause du grand nombre des blessés, d'Estrées remit à la voile et gagna Grenade où il établit un hôpital et s'occupa du radoub de ses navires. Il ne renonçait pas cependant à reprendre Tabago devant laquelle il reparut en effet l'année suivante.

Par un de ces jeux de la fortune qui semble se plaire à tromper les calculs de la prévoyance humaine, il s'empara presque sans coup férir de cette forteresse qu'il n'avait pu, l'année précédente, enlever au prix de tant de sang répandu et en dépit de cette lutte acharnée où lui-même avait couru risque de la vie. Après avoir opéré son débarquement avec une facilité singulière et inattendue, il put tranquillement dresser sa première batterie sur une hauteur qui dominait

le fort et à titre d'essai fit lancer quelques bombes. La troisième tomba tout justement, en crevant la toiture, sur le magasin à poudre près duquel se trouvait le logement du gouverneur, le vice-amiral Binken. Celui-ci, en ce moment même, déjeunait avec ses officiers, et tous, sauf deux, sautèrent de compagnie. Étonné de cette explosion formidable, d'Estrées prit sa longue vue et put se rendre compte du désastre qui semblait lui livrer la ville. Il ordonnait l'assaut lorsqu'on vit un parlementaire sortir du fort et s'avancer vers le camp. Amené en présence de l'amiral, il lui dit que : « tout l'état-major ayant sauté à la fois, la garnison, restée sans chef, demandait à capituler. »

Bientôt après, le pavillon français flottait sur les murs de Tabago, comme il flottait déjà sur ceux d'Arguin et de Gorée, sur les comptoirs de Rufisque, de Portudal et de Jaad dont l'amiral s'était emparé chemin faisant. Par malheur, dans l'enivrement de ces éclatants succès, d'Estrées ne se tint pas assez en garde contre la fortune ou plutôt contre lui-même. Il avait résolu de profiter de sa victoire pour enlever Curaçao, le seul port qui restât aux Hollandais dans les Antilles, et sans perdre de temps, il voulut qu'on mit à la voile quoique la nuit fût proche, « et, dit un écrivain moderne, il donna l'ordre de courir toute la nuit sous une aire de vent qu'il marqua lui-même. »

Vers le milieu de la nuit, alors que les ténèbres étaient plus profondes, tout à coup on entendit un bruit sourd et formidable, de tous les côtés des craquements mêlés aux mugissements des vagues. L'escadre presque entière se trouvait engagée au milieu des rochers et des bancs de sables dont les îles *d'Aves* (ou des Oiseaux) sont hérissées. Douze vaisseaux presque en même temps touchèrent et s'entr'ouvrirent. Un seul parmi les vaisseaux de haut bord

et trois ou quatre purent virer équipages de seulement, s

Ce désastre pouvait trop d'Estrées, à maréchal de et celui d'A valurent à l' nouveaux h croix du Sai d'Amérique, que d'Estrée qu'à la fin il de sa volont

et trois ou quatre autres bâtiments de moindre tonnage purent virer de bord, et, le jour venu, aider à sauver les équipages des navires échoués. Néanmoins cent cinquante seulement, soldats et matelots périrent.

Ce désastre fut d'autant plus pénible à l'amiral qu'on pouvait trop en accuser sa téméraire confiance. Jean d'Estrées, à son retour, n'en reçut pas moins le bâton de maréchal de France. Le bombardement de Tripoli (1686) et celui d'Alger (1688), exécutés avec un plein succès, valurent à l'amiral, agréable entre tous à Louis XIV, de nouveaux honneurs de nouvelles dignités. En outre de la croix du Saint-Esprit, le roi le décora du titre de vice-roi d'Amérique, et lui donna le gouvernement de la Bretagne que d'Estrées garda jusqu'à sa mort arrivée en 1707. Jusqu'à la fin il conserva la vivacité de son esprit et l'énergie de sa volonté.

Jean d'Es
son fils, M
grâce sans
à des quali
vaisseau à
Marie-Vict
prit une pa
de laquelle
cutée avec
rembarqua
douze vaiss
d'un corps
cées, mais

Pendant
Marie-Vict
la rapidité
gique : sa
d'être cité
France, lui
de son côté
et le nom
lieutenant

T. I.

Le fils.

Jean d'Estrées avait eu la satisfaction de voir, lui vivant, son fils, Marie-Victor, promu aux plus hautes dignités, grâce sans doute à la bienveillance royale, mais aussi grâce à des qualités rares, à de glorieux services. Capitaine de vaisseau à dix-huit ans, lieutenant général à vingt-quatre, Marie-Victor sut justifier promptement cette faveur. Il prit une part glorieuse à la bataille de Beveziers à la suite de laquelle d'Estrées opéra en Angleterre une descente exécutée avec autant de promptitude que d'habileté : il ne se rembarqua qu'après avoir brûlé dans le port de Tyngmouth douze vaisseaux de guerre anglais, presque sous les yeux d'un corps de six mille hommes arrivant à marches forcées, mais qui ne put rien empêcher.

Pendant la guerre de la succession d'Espagne surtout, Marie-Victor prouva qu'il joignait, à la savante tactique, à la rapidité de coup d'œil, la résolution prompte et énergique : sa campagne navale de 1704 en particulier mérite d'être citée. Le roi, qui déjà l'avait fait maréchal de France, lui envoya le collier de tous ses ordres : Philippe V de son côté lui faisait remettre l'ordre de la Toison-d'Or et le nommait grand d'Espagne de première classe et lieutenant général de sa marine. L'amiral accepta le titre,

mais refusa le traitement considérable attaché à cette haute dignité ; Louis XIV s'en étonnant lui dit avec bienveillance :

— C'est pousser trop loin la délicatesse.

— Sire, répondit d'Estrées, j'ai accepté un rang et des dignités qui influent sur le service et le bien des deux couronnes ; mais il me paraît d'une trop dangereuse conséquence qu'un sujet, comblé des grâces de son roi, lié à lui par les lois de l'honneur et par la foi des serments, reçoive de l'argent d'aucun autre prince, fût-il, comme le roi d'Espagne, petit-fils de son maître. »

La signature de la paix d'Utrecht permit à d'Estrées de se reposer de ses laborieuses et glorieuses campagnes. Après la mort de Louis XIV, il fut appelé par le duc d'Orléans, régent, à la présidence du Conseil de la marine ; mais, se voyant impuissant à défendre la marine, il se tint à l'écart. De bonne heure il avait eu le goût des sciences et des lettres, et, devenu amateur passionné, il ne s'occupa plus que de recueillir des livres rares, des médailles antiques, des statues. D'après Saint-Simon, son hôtel à Paris comme son château d'Issy étaient encombrés de ces curiosités en tout genre, collectionnées à grands frais. L'Académie française comme l'Académie des inscriptions et belles-lettres tinrent à honneur d'appeler, dans leur sein, ce grand seigneur, protecteur éclairé des lettres et des arts et qui était un savant véritable.

Pendant la régence (1720), la Bretagne, à la suite de plusieurs années désastreuses, presque ruinée par les impôts et accablée de dettes « semblait n'avoir plus de ressources que dans le désespoir ». La révolte était imminente lorsque Victor d'Estrées y fut envoyé. La menace et les châtimens n'auraient fait qu'aigrir les esprits et provoquer peut-être l'explosion. Le maréchal, que son carac-

tère natu
mit en ra
la nobless
tention du
ner et qui
là, il voul
examina t
Il en déco
proposa l
non seule
trouva lib
vit ses rev
l'agricultu
« Les peu
lorsque les
sages et at

tère naturellement bienveillant inclinait à la douceur, se mit en rapport avec les personnages les plus influents de la noblesse et de la bourgeoisie. « Il les assura que l'intention du roi était d'agir en père tendre qui sait pardonner et qui veut soulager les peuples... Il ne s'en tint pas là, il voulut effectuer ses promesses... Pour y réussir, il examina tous les détails de la précédente administration... Il en découvrit les abus, les négligences, les infidélités et proposa les moyens d'y remédier. On les adopta... » Et non seulement, le calme partout rétabli, la province se trouva libérée promptement de toutes ses dettes, mais elle vit ses revenus s'augmenter d'un cinquième, pendant que l'agriculture et le commerce redevenaient plus florissants. « Les peuples sont heureux, dit judicieusement Richer, lorsque les rois confient leur autorité à des hommes aussi sages et aussi prudents que le maréchal d'Estrées. »

« Jean
1650 d'
non d'
Corneill
fut bles
Son pè
'professi
âge, Jea
l'appelle
firent q

« Jea
voulut
sient d
alla en
secondé

J E A N B A R T

La prison de Plymouth.

« Jean Bart, dit Richer, naquit à Dunkerque le 20 octobre 1650 d'une famille assez distinguée dans la bourgeoisie et non d'un pêcheur comme on l'a dit. Son aïeul, nommé Corneille Bart, commandait des vaisseaux en course : il fut blessé dans une affaire, et mourut peu de jours après. Son père, nommé aussi Corneille Bart, exerça la même profession et eut le même sort. Il laissa deux fils en bas âge, Jean et Gaspard, Jean était l'aîné. On s'accoutuma à l'appeler *Jean Bart* ; et ces deux noms par la suite n'en firent qu'un seul. »

« Jean Bart avait l'âme élevée : quoique jeune, il ne voulut pas rester dans l'inaction où ses parents paraissaient disposaient à le laisser après la mort de son père. Il alla en Hollande et se mit mousse. Une activité incroyable, secondée par un courage à toute épreuve, une force de

corps extraordinaire le firent admirer de tous ceux qui allaient en mer avec lui. Il servit sous le fameux Ruyter et devint bientôt un excellent homme de mer. »

Lorsque, en 1671, la guerre éclata entre la France et la Hollande, Jean Bart, malgré les offres avantageuses qui lui étaient faites, ne voulut pas servir contre sa patrie et revint à Dunkerque. Il s'embarqua sur un navire armé pour la course, et bientôt son courage le fit remarquer. « Ce vaisseau ne sortait jamais de Dunkerque sans rentrer avec des prises considérables. Officiers et soldats convenaient que c'était à Jean Bart qu'ils étaient en partie redevables de leurs succès et qu'il les excitait par son exemple. »

En 1675, voyant que ses prises lui avaient procuré une somme assez considérable, il résolut d'employer ses talents pour lui-même, équipa à ses frais une galiote, la monta de deux pièces de canon et de trente-six hommes, puis il se mit en course. Bientôt, il rencontre une frégate de dix-huit canons et de soixante-cinq hommes. Le nouveau capitaine, comptant sur le courage de ses marins, n'hésita pas, malgré l'infériorité des forces, à l'attaquer. Sans répondre aux décharges de l'ennemi, il avance sur la frégate et bientôt se trouve bord à bord avec elle,

— A l'abordage, mes enfants, à l'abordage ! s'écrie Jean Bart en sautant l'un des premiers sur le pont ennemi où s'engage un combat terrible, mais qui fut court. La hache et le sabre de Jean Bart font voler têtes et membres, et ses marins, électrisés par son exemple, se précipitent avec un courage indomptable sur les Hollandais qui, après une vaine résistance, décimés et terrifiés, sont forcés de se rendre. Jean Bart revint à Dunkerque avec sa prise qui fut suivie de plusieurs autres, ce qui lui permit de s'associer avec des armateurs pour de nouvelles entreprises. Monté sur une frégate de dix canons, il prend un navire hollan-

dais, l'Z
la mer
nombre
de cano
l'enlève
voiles
détruit

Cette
ans et
femme,
1776, n
la *Paln*
rencont
ment el
de dix-l
vingt-h
seconde
marcha
l'escort
pont, a
ter et
prise a
deux a
nent la
flotte n

« Au
seaux
Hollan
de ving
avec sc
étant
résista
matelo

dais, l'*Espérance*, de douze canons; puis va croiser dans la mer Baltique où il rencontre une flotte marchande très nombreuse escortée par deux frégates, l'une de douze pièces de canon, l'autre de dix-huit. Jean Bart va droit à celle-ci, l'enlève à l'abordage; et, pendant que l'autre fait force de voiles pour fuir, il tombe sur les navires marchands, en détruit une partie et s'empare du reste.

Cette même année, 1675, Jean Bart, âgé de vingt-cinq ans et quatre mois, épouse Nicole Gontier, sa première femme, qu'il devait perdre après six années de mariage. En 1776, nous le voyons, sur la frégate de dix-huit canons, la *Palme*, accomplir des exploits non moins étonnants. Il rencontre huit navires, qui venaient de Londres, richement chargés et escortés par trois vaisseaux de guerre, l'un de dix-huit canons et les deux autres de vingt-quatre et vingt-huit. Sitôt qu'il les aperçoit, il donne l'ordre à une seconde frégate qui l'accompagnait d'attaquer les vaisseaux marchands se réservant pour lui-même les trois formant l'escorte. Abordant le vaisseau zélandais, il saute sur le pont, abat d'un coup de hache le capitaine qui veut résister et force l'équipage terrifié à mettre bas les armes. Sa prise assurée, il remonte sur la *Palme* pour attaquer les deux autres vaisseaux; mais ceux-ci, sans l'attendre, prennent la fuite, laissant au pouvoir du vainqueur toute la flotte marchande.

« Au mois de mai 1677, Jean Bart rencontra seize vaisseaux marchands richement chargés qui se rendaient de Hollande en Angleterre et étaient escortés par une frégate de vingt-quatre pièces de canon. Il attaque cette frégate avec son intrépidité ordinaire: celui qui la commandait, étant courageux, opposa une résistance opiniâtre. Cette résistance excitait le courage de Jean Bart: il animait ses matelots par son exemple: enfin, après un combat de trois

heures, il se rendit maître de la frégate hollandaise, prit les vaisseaux marchands et revint à Dunkerque pour montrer les preuves de son triomphe. Trop vif et trop bouillant pour rester dans l'inaction, il se hâta de radouber sa frégate, se remet en course au mois de septembre de la même année, et rencontre un vaisseau nommé le *Neptune*, de trente-six canons, avec un équipage assez considérable, qui escortait plusieurs vaisseaux marchands. L'intrépide Jean Bart ne balance point à l'attaquer, l'aborde, renverse sous ses coups tous ceux qu'il rencontre, jette l'épouvante dans le vaisseau ennemi, s'en rend maître et enlève les vaisseaux marchands. Louis XIV, informé des belles actions de ce redoutable marin, lui envoie une médaille et une chaîne d'or. » (RICHER.)

Ces exploits et beaucoup d'autres non moins étonnants rendirent le nom de Jean Bart populaire dans nos ports, et à la cour même on s'entretenait du vaillant corsaire. Le roi, en outre du cadeau dont il a été parlé, lui fit donner le commandement d'une frégate; puis il le nomma lieutenant dans la marine royale (1683).

Jean Bart se montra digne de cette faveur et, dans la guerre avec l'Espagne (1683 à 1685), il fit preuve maintes fois d'autant de valeur que de capacité. C'est dans l'un des nombreux combats qu'il livra pendant ces glorieuses campagnes qu'eut lieu ce trait caractéristique dont la peinture s'est si souvent inspirée. Voulant faire de son fils un marin, il l'emmena avec lui dès qu'il eut une dizaine d'années. Lors de la première rencontre avec l'ennemi, Jean Bart crut s'apercevoir d'une certaine émotion qui ressemblait à de la frayeur chez l'enfant peu accoutumé encore au fracas du canon comme au sifflement des balles. Aussitôt il ordonne de l'attacher au grand mât où il le laisse pendant tout le combat. « Cette action,

dit avec
mier cou
aimait n
voir vivi

Cette
d'aller a
prêts à r
le traver
face de
canons c

Jean B
auxquel
anglais
l'autre;
qu'après
gaillard
second v
après un
la fuite.
rables pe
vaisseau
lement p
mais du
donner l
En effet,
frégates
pérée. L
capitaine
rasés de
rendre.
avaient p
plupart
vaisseau

dit avec quelque naïveté Richer, paraît barbare au premier coup d'œil ; mais un homme tel que Jean Bart aimait mieux que son fils périt dans une action que de le voir vivre en lâche. »

Cette même année, Forbin et Jean Bart reçurent l'ordre d'aller au Havre pour escorter vingt vaisseaux marchands prêts à mettre à la voile. Or, au milieu de la Manche, par le travers des Casquettes, ils se trouvèrent tout à coup en face de deux vaisseaux de guerre anglais de cinquante canons chacun.

Jean Bart fit alors armer trois des vaisseaux marchands auxquels il donna l'ordre d'attaquer l'un des vaisseaux anglais pendant que les deux frégates s'attacheraient à l'autre ; ce qu'elles firent en effet avec tant de succès qu'après avoir forcé l'ennemi à abandonner le pont et le gaillard d'arrière, elles allaient s'en emparer quand le second vaisseau vint à son secours, les navires marchands, après un semblant d'attaque, n'ayant pas tardé à prendre la fuite. Les chances du combat devinrent trop défavorables pour les deux frégates qui, ayant à combattre deux vaisseaux trois fois plus forts qu'elles, semblaient difficilement pouvoir résister. Jean Bart et Forbin le comprirent ; mais du moins ils prolongèrent leur défense de manière à donner le temps aux vaisseaux marchands de s'échapper. En effet, tous furent bientôt hors de vue, tandis que les frégates soutenaient avec acharnement cette lutte désespérée. La moitié des équipages avait succombé ; les deux capitaines étaient blessés, et les navires désemparés et rasés de l'avant à l'arrière. Il fallut bien se résigner à se rendre. Mais la victoire coûtait cher aux Anglais, qui avaient perdu bon nombre de marins et de soldats, la plupart des officiers et parmi eux le capitaine du premier vaisseau. Aussi le lieutenant qui prit le commandement à

sa place, irrité de ces pertes, traita peu courtoisement les prisonniers.

A Plymouth les deux officiers furent renfermés dans une chambre dont les fenêtres étaient grillées ; on mit en outre des gardes à la porte. Contre de tels prisonniers on ne jugeait pas qu'il fût trop de précautions. On conçoit en effet que des hommes du caractère de Jean Bart et Forbin ne cherchassent qu'une occasion d'échapper à la captivité. Elle ne tarda pas à se présenter. Un petit bâtiment pêcheur d'Ostende fut jeté par une tempête sur la côte d'Angleterre et forcé de se réfugier dans le port de Plymouth. Le patron de cette embarcation se trouvait d'aventure un peu parent de Jean Bart, et, à ce titre, le sachant prisonnier dans cette ville, il demanda qu'il lui fût permis de le voir. Le gouverneur donna l'autorisation sollicitée et les portes de la prison s'ouvrirent pour l'Ostendois à qui Jean Bart fit le plus cordial accueil. Tout naturellement on s'entretint de la position des prisonniers et ceux-ci ne dissimulèrent pas que la captivité leur pesait fort et qu'ils donneraient beaucoup pour se trouver libres. Le visiteur souriait d'une façon qui ressemblait fort à une adhésion, aussi Jean Bart lui dit :

— Tenez, camarade, je vois à votre air que vous comprenez à demi-mot, et que vous ne demandez pas mieux que de nous rendre service. Merci donc pour cette preuve de sympathie ! Mais comme après tout il y a des risques à courir, il ne faut pas, ainsi que disent nos matelots, que vous puissiez craindre de faire la guerre à vos dépens. Aidez-nous à sortir d'ici, et je vous promets en récompense une somme qui sera ronde, 1,200 livres vous suffiront-elles ?

— C'est plus que je ne demande, répondit le marin, car d'honneur je serais disposé à vous aider par pure amitié.

— Nor
mérite sa
d'abord,

— Den

En effe
nouvelle
lime don
jour, on
pain déti
pas eu b
d'évasior
lui-mêm
rentrer d
aux pris
gagner p
pas en v
s'approch

— Cap

— Laq

— Voi

nous avo
qui s'y t
un peu t
nous avo
qu'il se s
dans une

— Trè
rant la n

« Mair
nous ave
provisior
avant ca
levant n

— Non, non! tout service, et surtout quand il y a péril, mérite salaire. Marché conclu donc, ce qu'il nous faudrait d'abord, c'est une bonne lime pour les barreaux.

— Demain vous aurez la lime.

En effet, le lendemain, en faisant aux prisonniers une nouvelle visite, l'Ostendois, trouva moyen de passer la lime dont, dès la nuit suivante, on fit usage. Pendant le jour, on cachait les progrès du travail à l'aide de mie de pain détrempee avec de la suie. Les prisonniers n'avaient pas eu beaucoup de peine à faire entrer dans le complot d'évasion le chirurgien qui les soignait et qui, Français lui-même, saisissait avec empressement cette occasion de rentrer dans sa patrie. Deux mousses qu'on avait donnés aux prisonniers pour les servir s'étaient également laissés gagner par eux, et bientôt on eut la preuve qu'ils n'avaient pas en vain promis leur concours. Un matin, l'un d'eux s'approche de Jean Bart et lui dit à voix basse :

— Capitaine, une bonne nouvelle.

— Laquelle, mon garçon ?

— Voici : mon camarade et moi, en flânant sur le port, nous avons trouvé une barque de pêcheur dont le patron, qui s'y trouvait seul, s'était endormi pour s'être attardé un peu trop sans doute au cabaret, et si bien endormi que nous avons pu le transporter dans un canot vide, sans qu'il se soit réveillé. Alors, nous avons conduit la barque dans une crique solitaire où vous pourrez la trouver.

— Très bien, enfant, dit joyeusement Jean Bart en serrant la main du mousse.

« Maintenant il faut aviser de la chose le matelot dont nous avons reçu la visite, pour qu'il garnisse le canot des provisions nécessaires, et aussitôt nous préviennons, le tout avant ce soir; car il ne faut pas que demain le soleil levant nous retrouve ici.

— Bien, capitaine, cela sera fait selon votre désir.

« En effet, le matelot ostendois fit les préparatifs et vers le milieu de la nuit, une pierre lancée par lui avertit Bart et Forbin que le moment était venu. Les prisonniers avaient achevé de limer les barreaux qui furent enlevés à l'instant. Puis, à l'aide de draps de lit noués l'un à l'autre, les deux marins descendaient. Libres, ils se dirigèrent d'un pas rapide vers le rivage, guidés par l'Ostendois. Après avoir serré la main au brave marin, Jean Bart, Forbin et les autres s'élançèrent dans le canot qui se hâta de quitter le rivage. Forbin, gêné par ses blessures, s'assit au gouvernail, Jean Bart prit les rames. En traversant la rade, ils trouvèrent plusieurs vaisseaux anglais qui croisaient. On cria : *Où va le canot ?* Jean Bart, qui savait l'anglais, répondit : *fisher* (pêcheur).

« Un brouillard fort épais qui s'était élevé pendant la nuit favorisa leur fuite. Ils mirent deux jours et demi à traverser la Manche. Jean Bart était jeune et vigoureux ; il rama pendant tout ce temps avec un courage qui étonna le comte de Forbin : il ne discontinuait que pour manger et ses repas ne duraient pas longtemps. Ils arrivèrent enfin sur les côtes de Bretagne, après avoir fait 6½ lieues en mer, et abordèrent près d'un village nommé Harque, à six lieues de Saint-Malo. Ils y trouvèrent une brigade de six hommes, chargée d'arrêter les religionnaires qui passaient en Angleterre. Un de ces soldats reconnaît le comte de Forbin, le salue et lui dit que le bruit s'était répandu qu'ils étaient morts, Jean Bart et lui. Ils allèrent à Saint-Malo et trouvèrent plusieurs marchands qui leur offrirent de l'argent. Le comte de Forbin se rendit à la cour : Jean Bart qui n'y avait aucun appui ne voulut pas s'y rendre ; il craignait qu'on ne leur reprochât des'être mal défendus ; mais la renommée les y avait devancés. Ceux qui formaient

l'équipage
valeur d
c'était à
vation et
pour les

Jean E
protecteur
captivité
tendant
concert :
et Forbin

Louis
événement
une géné
commande
deux cer

la flotte
23 juin,
vue de

qu'un qu
pour aller
d'une n
petite ba
audacieux

dont il
encablure
ment en
alors tou
mis, co
petits ba
renseign
demain
à la retr

L'ami

l'équipage des vaisseaux marchands avaient vanté la valeur de Forbin et de Jean Bart ; ils avaient assuré que c'était à elle seule qu'ils étaient redevables de leur conservation et que ces deux braves officiers s'étaient sacrifiés pour les sauver. » (RICHER.)

Jean Bart se trompait en supposant qu'il manquait de protecteurs à la cour ; car à peine on eut appris à Paris sa captivité, que le ministre Seignelay se hâta d'écrire à l'intendant de Dunkerque (14 juin 1689) : « de travailler de concert avec M. de Louvigny à l'échange des sieurs Bart et Forbin, mais surtout du sieur Bart. »

Louis XIV, après s'être fait rendre compte des derniers événements, nomma Jean Bart capitaine de vaisseau avec une généreuse gratification. Bientôt après Bart prenait le commandement de l'*Alcyon* de quarante canons et de deux cents hommes d'équipage, qui alla rejoindre à Brest la flotte de Tourville. Cette flotte, qui mit à la voile le 23 juin, entra dans la Manche le 29, et bientôt on fut en vue de l'ennemi. Tourville s'inquiétant de trouver quelqu'un qui fût assez hardi et en même temps assez adroit pour aller reconnaître l'ennemi, Jean Bart s'offrit. Couvert d'une méchante cape de matelot, il se met dans une petite barque avec des filets et pendant la nuit, rame audacieusement dans la direction de la flotte ennemie dont il n'est bientôt plus qu'à la distance de quelques encablures. Hélé par l'un des navires, il répond bravement en anglais : *fisher* (pêcheur). On le laisse passer et alors tout à loisir il examine la position des navires ennemis, compte cinquante-sept vaisseaux de guerre, trente petits bâtiments, tant frégates que brûlots. Fort de ces renseignements, Tourville fit ses dispositions et le lendemain il attaqua la flotte anglo-hollandaise qu'il força à la retraite après avoir pris ou coulé bas quinze vaisseaux.

L'amiral dut ramener sa flotte au Havre à cause des

nombreux malades ou blessés. Jean Bart reprit presque aussitôt la mer, et alla croiser sur les côtes de Hollande où il détruisit plusieurs pêcheries et prit et rançonna quelques navires. Après diverses autres expéditions, Jean Bart se retira à Dunkerque pour y attendre les ordres du roi. Les Anglais et les Hollandais bloquaient le port avec une flotte de trente-cinq à quarante gros vaisseaux qui avaient surtout pour but de fermer les passes de la rade à une flotille armée par Jean Bart pour ruiner le commerce des Hollandais dans le nord. Une nuit, au moment où les navires ennemis s'y attendaient le moins, l'intrépide marin passa par les intervalles et sortit du port avec Forbin et sept frégates ; vainement la flotte des alliés voulut lui donner la chasse, il était trop tard. Au point du jour, l'escadre de Jean Bart était déjà hors de vue. Dès le lendemain, elle s'emparait, après une heure de combat de quatre bâtiments richement chargés pour la Russie et qu'escortaient deux vaisseaux de guerre. Jean Bart mit cette prise à l'abri en l'envoyant dans un des ports du royaume de Danemark et de Norwège. Deux jours après il enleva tout une flotte de pêcheurs hollandais. Faisant ensuite une descente sur les côtes d'Ecosse avec le capitaine Forbin, son vaillant compagnon, ils y incendièrent quatre villages. Puis ayant remis à la voile, ils allèrent débarquer à Bergen, en Norwège. C'est là qu'arriva à Jean Bart une aventure ainsi racontée par les Mémoires du temps.

« Pendant que Jean Bart était à Bergen un Anglais qui commandait deux vaisseaux y aborda ; il alla dans un lieu public où les étrangers avaient coutume de se rendre pour se rafraîchir. Apercevant un homme dont l'air fier et déterminé, la taille haute et robuste le frappèrent, et l'entendant parler facilement anglais, il eut la curiosité de

savoir qu
que c'éta

— C'e

« L'A
entretien
avait em

— Cel
munition

— Je

« Que
pour son
à la voil
traient l
trouvant
proquem
à son bo

— Le

qui nous
coups de

« Le c

conséque
anglais j
bord ; pi
capitaine

— Il e

— Vo

j'ai pron
terre.

« Jear
indignati
renversa

— No

sauter.

savoir qui il était. Ceux qu'il interrogea lui répondirent que c'était Jean Bart.

— C'est lui que je cherche précisément.

« L'Anglais lia conversation avec Jean Bart; après un entretien assez court, il lui dit qu'il le cherchait et qu'il avait envie d'en venir aux prises avec lui.

— Cela est facile, répondit Jean Bart; j'ai besoin de munitions et je partirai dès que je les aurai reçues.

— Je vous attendrai, répondit l'Anglais.

« Quelques jours après, Jean Bart ayant tout préparé pour son départ, avertit le capitaine anglais qu'il mettrait à la voile le lendemain. L'Anglais répondit qu'ils se battraient lorsqu'ils seraient en pleine mer; mais que se trouvant dans un port neutre, ils devaient se traiter réciproquement avec amitié, et l'invita à déjeuner le lendemain à son bord, avant de partir. Jean Bart lui répondit :

— Le déjeuner de deux ennemis comme vous et moi, qui nous rencontrons, doit être des coups de canon, des coups de sabre.

« Le capitaine anglais insista, Jean Bart était brave, par conséquent incapable de bassesse; il jugea du capitaine anglais par lui; accepta son déjeuner; se rendit à son bord; prit un peu d'eau-de-vie, fuma une pipe et dit au capitaine anglais :

— Il est temps de partir.

— Vous êtes mon prisonnier, lui répondit l'Anglais; j'ai promis de vous prendre et de vous amener en Angleterre.

« Jean Bart jeta sur lui un regard qui annonçait son indignation et sa fureur; alluma sa mèche, cria à moi! renversa quelques Anglais qui étaient sur le pont et dit :

— Non, je ne serai pas ton prisonnier; le vaisseau va sauter.

« Tenant sa mèche allumée, il s'élança vers un baril de poudre qu'on avait par hasard tiré de la sainte-barbe. Tout l'équipage anglais, se voyant près de périr, fut saisi d'effroi. Les Français, qui étaient dans les vaisseaux de Jean Bart, l'ayant entendu, se mirent promptement dans des chaloupes ; montèrent à l'abordage du vaisseau où il était, hachèrent en pièces une partie des Anglais ; firent les autres prisonniers ; s'emparèrent du vaisseau. En vain le capitaine anglais représenta qu'il était dans un port neutre, Jean Bart l'enleva et le conduisit à Dunkerque. Il laissa au port de Bergen l'autre vaisseau anglais qui n'était pas complice de la trahison du capitaine. » (RICHER.)

Jean Bart et Forbin revinrent ensuite à Dunkerque, ramenant avec eux des prises pour une valeur de plus de 500 mille écus. A leur arrivée, ils reçurent l'ordre de se rendre à Paris et de là à Versailles. Des biographes, Richer, en particulier, racontent, à l'occasion de ce voyage et de la présentation au roi, diverses anecdotes fort singulières dont de récents biographes ont contesté avec raison l'authenticité. Inutile donc de les répéter. Il suffit de dire que Jean Bart reçut du roi l'accueil le plus flatteur.

II

La France sauvée de la disette.

Jean Bart de retour à Dunkerque, reprend la mer et avec trois vaisseaux de guerre attaque dans la Baltique la flotte hollandaise chargée de grains, met en fuite l'escorte

qui la p
vante, s
navale
mence s
disette s
anglaise
une flot
devant
céréales
trois n
n'avait
et le co
conduis
vue, n'l
il n'ava
de l'enn
— M
combat
l'exige.
Dès q
— P
tolet su
donner
En ef
feu terr
tée de p
le signa
ennemi
contre-t
qu'il bl
les Holl
moins
pavillon
T.

qui la protégeait et s'empare de seize navires. L'année suivante, après avoir pris une part brillante à la bataille navale de Lago, glorieuse revanche de la Hogue, il recommence ses courses. En France on manquait de blé et la disette semblait imminente. Jean Bart, malgré les croisières anglaises, parvient à faire entrer dans le port de Dunkerque une flotte considérable chargée de grains; puis, il se rend au devant d'un convoi de plus de cent bâtiments, chargés de céréales, qui revenaient en France sous la protection de trois navires danois et suédois. Mais cette protection n'avait pu les empêcher de tomber au pouvoir de l'ennemi; et le contre-amiral Hide de Vries, avec huit vaisseaux, les conduisait dans les ports de Hollande. Jean Bart, à cette vue, n'hésite pas à attaquer malgré l'infériorité des forces: il n'avait avec lui que six vaisseaux moins forts que ceux de l'ennemi.

— Mes amis, dit-il à ses officiers, il faut avancer et combattre, c'est-à-dire vaincre. L'intérêt de la France l'exige.

Dès qu'on fut à portée de canon.

— Point de canons! point de fusils! le sabre et le pistolet suffisent! A l'abordage! à l'abordage! je vais vous donner l'exemple et me charge du contre-amiral.

En effet, il va droit à ce navire qui l'accueille par un feu terrible. Jean Bart, sans répondre, avance jusqu'à portée de pistolet, lâche sa bordée tout entière, puis donnant le signal de l'abordage, le premier il saute sur le pont ennemi. Là, tout d'abord, il se trouve face à face avec le contre-amiral lui-même, Hide de Vries, un brave marin qu'il blesse grièvement. La chute de leur chef décourage les Hollandais en même temps qu'elle exalte les Français: moins d'une demi-heure après, le navire abaissait son pavillon. Deux autres furent enlevés de la même manière,

Les autres s'enfuirent abandonnant au vainqueur la flotte chargée de blé.

Jean Bart, rentrant dans le port de Dunkerque, écrivit sur-le-champ la lettre suivante à M. de Pontchartrain, alors ministre de la marine.

« MONSEIGNEUR,

« Je prends la liberté de vous écrire pour vous informer
 « que, le 29 du mois passé, je rencontrai, à environ douze
 « lieues en mer, entre le Texel et la Meuse, huit vaisseaux
 « de guerre hollandais, dont l'un portait pavillon de
 « contre-amiral. Je les envoyai reconnaître aussitôt. On
 « me rapporta que ces vaisseaux s'étaient emparés
 « d'une flotte chargée de blés destinés pour la France ;
 « qu'ils avaient obligé tous les bâtiments qui la compo-
 « saient de les suivre, et transporté tous les patrons sur
 « leurs bords, je crus que, dans une telle conjoncture, il
 « était de mon devoir de combattre pour reprendre cette
 « flotte. En conséquence, j'assemblai tous les capitaines de
 « mon escadre, avec lesquels je tins conseil de guerre,
 « dans lequel il fut résolu de livrer combat. Pour donner
 « l'exemple, j'attaquai le premier ; j'allai sur le contre-
 « amiral, montai aussitôt à l'abordage, et quoi qu'il fut
 « armé de cinquante-huit canons, je m'en rendis maître,
 « après une demi-heure de combat, sans avoir désemparé
 « l'abordage. Dans ce peu de temps, les ennemis ont eu,
 « au moins, cent cinquante hommes tant tués que blessés.
 « Je n'ai perdu que trois hommes et n'en ai eu que vingt
 « de blessés. Au nombre de ceux qui ont été blessés parmi
 « les ennemis est le contre-amiral Hide de Vries. Il a fallu
 « lui couper le bras. Le *Mignon* a pris un vaisseau ennemi
 « de quarante-huit canons ; le *Fortuné*, un de trente-

« quatre
 « s'étan
 « enfuis
 « flotte
 « qu'il a
 « bâtim
 « en Ho
 « Le p
 « au cor

« D

L. jeu
 Pontchar
 ministre

— Le
 lui anno

— Ma
 costume
 cet état

— Il r
 excuse ;

voire en
 agréable
 Majesté

Il le fi
 la route
 senta le ;

— Sir
 fils de Je
 repris au
 est dans

« quatre. Les cinq autres vaisseaux de cette escadre,
 « s'étant aperçus que leur contre-amiral était pris se sont
 « enfuis. J'ai ramené dans ce port trente bâtiments de la
 « flotte chargés de blé... Le contre-amiral Hide m'a dit
 « qu'il avait ordre du prince d'Orange d'arrêter tous les
 « bâtiments chargés de blé pour la France et de les amener
 « en Hollande.

« Le porteur de la présente est mon fils qui s'est trouvé
 « au combat.

« Dunkerque, 3 juillet 1694. »

Le jeune Bart se rendit à Versailles, alla chez M. de Pontchartrain, et lui présenta la lettre de son père. Le ministre, après l'avoir lue, lui dit :

— Le roi est à Saint-Germain : il faut venir avec moi lui annoncer cette importante nouvelle.

— Mais, Monseigneur, dit le jeune officier, je suis en costume de voyage et ne puis guère me présenter dans cet état et tout poudreux devant Sa Majesté !

— Il n'importe, dit le ministre ; la circonstance vous excuse ; venez tel que vous êtes. Vous prouvez au roi votre empressement à lui apprendre une nouvelle aussi agréable pour lui que glorieuse pour votre père. Sa Majesté vous en saura gré. Venez.

Il le fit monter dans sa voiture qui prit au grand galop la route de Saint-Germain. En arrivant le ministre présenta le jeune homme au roi auquel il dit :

— Sire, j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté le fils de Jean Bart qui vient lui annoncer que son père a repris aux ennemis votre flotte chargée de blés, et qu'elle est dans vos ports. Les détails sont dans cette lettre.

Louis XIV la lut et demanda au jeune Bart s'il était monté à l'abordage.

— Sire, j'y suis monté avec mon père.

— Vous êtes cependant bien jeune, reprit le roi. Au reste, il n'est pas étonnant que le fils de Jean Bart soit brave. Dites à M. votre père que je lui donnerai des marques de ma satisfaction.

Une médaille fut frappée en mémoire de ce grand événement et peu après Louis XIV conféra à Jean Bart des lettres de noblesse en nommant son fils enseigne de vaisseau.

Les armes de Jean Bart sont un fond d'argent mi-parti d'une barre d'azur, sur laquelle est une fleur de lis d'or; au-dessus de la barre il y en a deux autres de sable en sautoir et au-dessous de la barre est un lion de gueules, marchant à droite, chargé en tête de front flamboyant, ayant au-dessus une main tenant un sabre nu. Jean Bart, en même temps que ses lettres de noblesse, reçut le brevet de chevalier de Saint-Louis (1694).

III

Jean Bart chef d'escadre. — La vraie gloire.

Le 17 mai 1696, Jean Bart remettait à la voile avec son escadre et trois armateurs de Dunkerque, jaloux de partager sa gloire et ses dangers.

Peu après, on rencontra la flotte ennemie composée de

cent six
servant
de Holl
tombe
le plus
propre
bèrent
ses pris
guerre
supérie
retraite
guerre
quième
que les
Dunker
promes
chands.
le vent
kerque.

Le se
lande.

Le pr
rencont
forma c

— Je

A ce
baisser

— S
suis sur

Dans
époque
le capit
ce mois

cent six navires marchands et de cinq vaisseaux de guerre servant d'escorte. Jean Bart les atteignit non loin des côtes de Hollande, alors qu'ils se croyaient hors de danger. Il tombe tout d'abord sur l'escorte, saute à l'abordage sur le plus grand des navires dont il blesse le capitaine de sa propre main. Quarante-cinq des navires marchands tombèrent au pouvoir de Jean Bart. Au moment où il ralliait ses prises, le vaillant marin aperçoit *treize* vaisseaux de guerre qui mettaient le cap sur lui. Devant des forces si supérieures, il n'était qu'un parti raisonnable, celui de la retraite. Jean Bart met le feu à quatre des navires de guerre après avoir fait passer les équipages sur le cinquième qu'il consent à laisser s'éloigner, sous la condition que les équipages, mis à terre, le navire serait ramené à Dunkerque. Des otages répondaient de l'exécution de la promesse. Il brûle également *trente* des vaisseaux marchands, et avec *quinze* autres richement chargés, il prend le vent sur les ennemis et rentre triomphant à Dunkerque.

Le seul nom de Jean Bart inspirait la terreur en Hollande.

Le prince d'Orange, ayant avec lui cinq vaisseaux, fut rencontré par quatre navires de guerre français. Il s'informa quel était celui qui les commandait.

— Jean Bart ! lui répondit-on.

A ce nom le prince parut soucieux et il ordonna de baisser son pavillon :

— Si cet homme ou ce démon, ajouta-t-il, sait que je suis sur ce navire, il risquerait tout pour le prendre.

Dans la *Gazette de la Haye*, à peu près à la même époque, on lisait (18 novembre 1694) : « On a appris que le capitaine Bart, qui était sorti de Dunkerque, le 13 de ce mois, avec cinq vaisseaux, pour aller, à ce qu'on disait,

du côté du Nord, était venu sur nos côtes... Sur cet avis le marquis de Camarthin, qui commande l'escadre venue d'Angleterre pour escorter le prince d'Orange, sera contraint d'attendre son retour, pour OSER PARTIR. »

L'année 1695 est surtout remarquable par l'attaque tentée par les Anglais et les Hollandais contre Saint-Malo, puis contre Dunkerque qui fut bombardé avec fureur.

« Depuis huit heures du matin jusqu'à sept heures du soir, dit un écrivain du temps, ils jetèrent dans la ville 1,200 bombes et tirèrent deux mille coups de canon qui ne firent que peu de dommage. MM. Bart et de Saint-Clair qui commandaient, le premier dans le fort de *Bonne-Espérance*, l'autre dans le fort *Vert*, y firent tout ce qu'on pouvait attendre de gens fermes et expérimentés. » Les Anglais durent se retirer.

Cette même année, le roi accorda à Jean-Bart une pension de 2,000 livres et récompensa son fils, quoiqu'il eut dix-huit ans à peine, par le grade de lieutenant. A cette occasion tous deux se rendirent à Versailles, où Louis XIV leur fit le plus bienveillant accueil, tout en disant à Jean Bart « qu'il n'avait point été aussi heureux cette campagne que la précédente. »

Jean Bart, l'année suivante, prit sa revanche de la façon la plus glorieuse dans l'expédition dont nous trouvons le récit dans la note suivante adressée en forme de *Memo-randum* au comte de Toulouse, amiral de France, au mois d'octobre 1696. Nous croyons qu'on nous saura gré de la reproduire textuellement, car l'homme s'y révèle :

1696. -

« L
 « l'hc
 « heu
 « sup
 « info
 « Q
 « nuit
 « vin
 « mo
 « E
 « flott
 « qu'il
 « seu
 « six
 « de t
 « esto
 « men
 « du
 « feu
 « mis
 « vin
 « avec
 « pes
 « que
 « env
 « A
 « lase
 « de g
 « Bar

1696. — RELATION DE LA NAVIGATION DU CHEVALIER BART

« Le roi ayant dit au chevalier Bart, lorsqu'il a eu
« l'honneur de saluer Sa Majesté, qu'il *n'avait été aussy*
« *heureux cette campagne que les précédentes*, il vous
« supplie très humblement, Monseigneur, de vouloir bien
« informer Sa Majesté :

« Qu'étant sorty de la rade de Dunkerque le 17 mai, la
« nuit, il fut obligé de traverser, le boutefeux à la main,
« vingt-deux vaisseaux de guerre anglais qui estoient
« mouillés hors des bancs pour lui boucher le passage.

« Ensuite après un mois de croisière, fit rencontre d'une
« flotte hollandaise, escortée par cinq vaisseaux de guerre,
« qu'il attaqua et s'en rendit maistre; brusla trente vais-
« seaux marchands, dont le moindre estoit de cinq ou
« six cents tonneaux, nonobstant une escadre hollandaise
« de treize gros vaisseaux de guerre et deux bruslots, qui
« estoient à trois lieues au vent de luy, quant il com-
« mença le combat, et qui se trouvèrent à deux portées
« du canon quand il fut finy, ce qui l'obligea à mettre le
« feu à quatre desdits vaisseaux de guerre, après avoir
« mis onze ou douze cents Hollandois dans une frégate de
« vingt-six pièces de canon qu'il renvoya. Il a de plus,
« avec une si petite escadre, empesché, cette campagne, la
« pesche du hareng de quatre ou cinq cents bastiments,
« que les Hollandois ont coutume de faire, n'en n'ayant
« envoyé cette année que trente ou quarante.

« Après quoy leur flotte, destinée pour Moscovie, a re-
« lasché en Norwége, quoyque escortée de huit vaisseaux
« de guerre parce qu'ils avoient appris que le chevalier
« Bart croisoit si fort au Nord, qu'ils n'en sont sortis que

« pour retourner en Hollande, sans avoir achevé leur voyage, après qu'ils l'ont secue arrivé à Dunkerque. Et leur grande flotte, qui avoit coutume tous les ans de faire trois ou quatre voyages dans la mer Baltique, en Norwége, n'en a fait qu'une celle-cy, et cela avec une très-grande escorte.

« En sorte que la petite escadre de Sa Majesté qu'il avoit l'honneur de commander, a obligé les ennemis pendant cinq mois, d'entretenir *cinquante-deux* vaisseaux divisés en trois escadres ; l'une commandé par le contre amiral bleu d'Angleterre, nommé Bemboo, l'autre par Mingder, et la troisième par Wanzel.

« Enfin, obligé de relascher à la fin de ses vivres, il fut aussi obligé de traverser les dites escadres de Bemboo et de Wanzel, de *trente-trois* vaisseaux qui l'attendoient sur son passage. »

Louis XIV sut reconnaître dignement les services de Jean Bart, dans cette campagne, car, bientôt après (1^{er} avril 1697), il le nomma chef d'escadre.

Cette même année (septembre 1697), Jean Bart fut chargé par le roi d'une mission d'honneur et de confiance, « mission aussi délicate que périlleuse et qu'il sut remplir avec bonheur ». La Pologne, après la mort du grand Sobieski, voyait en concurrence deux prétendants au trône : François-Louis, prince de Conti et neveu du grand Condé, avait été élu roi par une partie de la noblesse, tandis que Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, était choisi par l'autre. Jean Bart reçut l'ordre de conduire en Pologne le prince français.

L'escadre était composée de six vaisseaux et une frégate. Le sept, elle passa devant Ostende après avoir échappé à dix-neuf vaisseaux de guerre hollandais postés au nord de Dunkerque. Mais peu après, elle en rencontra deux

autres à
Tamise.
fièrement
de Cont

— S'
prendre

— Ce

— Co

— Pl

seau. Me
tout pré

— Hé

remède
servir, J

Jean I
contre fa

Dantzick
espérait,

semaine
remonta

même a

La pa
de ses lo

La gu

vie activ
trouvait

mandem
servir de

de soixa
Havre. J

se mena
ments, q
d'une pl

autres à la voile et neuf mouillés entre la Meuse et la Tamise. Jean Bart, se tenant sur la défensive, continua fièrement sa route. Lorsque le danger fut passé, le prince de Conti lui dit :

— S'ils nous avaient attaqués, ils auraient pu nous prendre.

— Cela était impossible, répondit Jean-Bart.

— Comment auriez-vous fait ?

— Plutôt que de me rendre j'aurais fait sauter le vaisseau. Mon fils se tenait par mon ordre à la sainte-barbe, tout prêt à y mettre le feu au premier signal.

— Hé, dit le prince, non sans quelque émotion, le remède est pire que le mal : je vous défends de vous en servir, Jean Bart, tant que je serai sur votre vaisseau.

Jean Bart s'inclina. Mais le navire ne fit aucune rencontre fâcheuse jusqu'au 26 où il entra dans la rade de Dantzick. Ce voyage d'ailleurs n'eut pas le résultat qu'on espérait, et le prince, ayant reconnu au bout de quelques semaines qu'il ne pouvait l'emporter sur son compétiteur, remonta sur l'escadre, et Jean Bart, le 10 décembre de la même année, le ramenait à Dunkerque.

La paix de Ryswick permit à Jean Bart de se reposer de ses longues fatigues au sein de sa famille.

La guerre de la succession (1702) rappela Jean Bart à la vie active. Louis XIV le chargea d'armer l'escadre qui se trouvait à Dunkerque et dont il devait prendre le commandement. En même temps, le roi lui envoyait, pour servir de vaisseau amiral, le *Fendant*, magnifique navire de soixante-dix pièces de canon construit récemment au Havre. Jean Bart, dans son impatience de prendre la mer, se ménagea si peu, en pressant l'armement de ses bâtiments, qu'il tomba malade et fut forcé de s'aliter. Atteint d'une pleurésie, il succomba au bout de quelques jours

(27 avril 1702), mourant en bon chrétien. Ce fut pour la France, dans les circonstances où l'on se trouvait, une perte irréparable, et pour Dunkerque en particulier un deuil immense. La ville entière suivit le convoi.

Jean Bart fut enterré dans la grande église de la ville. On voit son épitaphe au second pilier à main gauche du chœur. Aussi désintéressé que brave, le célèbre marin ne s'était point enrichi en faisant la course. Louis XIV le savait et donna au héros une preuve dernière de son estime. Peu de temps après sa mort, il fit délivrer à sa veuve, Marie-Jacqueline Tugghe, et à ses enfants le brevet d'une pension de 2,000 livres, somme considérable pour le temps.

« Jean Bart, a dit Richer, était grand, bien pris dans sa taille, avait l'air robuste. Tous ses traits étaient bien formés; il avait la physionomie agréable, le teint fort beau, les yeux bleus, grands, bien fendus, les cheveux blonds. Naturellement doux, il ne s'irritait que quand il était offensé. Il avait l'esprit juste, beaucoup de bon sens, mais peu d'usage du monde. Actif, vigilant, Jean Bart était toujours prêt à agir; le repos l'ennuyait. Ces qualités étaient soutenues par une valeur et un courage à toute épreuve, mais toujours guidées par la prudence.... Il était sobre, parlait peu; il était modeste et répondait à ceux qui le louaient :

— C'est la fortune qui m'a favorisé; ceux qui m'ont secondé méritent autant que moi. »

Tel est le portrait que Richer nous a laissé du héros et qu'il trace d'après Faulconnier, contemporain de Jean Bart, en empruntant à Forbin quelques traits. Mieux peut-être eût valu copier simplement Faulconnier dont voici le texte original : « Il avait la taille au-dessus de la médiocre; le corps bien fait, robuste et capable de résister à toutes les

fatigues formés, la physi beaucoup ferme e pide : a à donne avec cet semblait il l'a fait de gloire capacité

Nous lettre st au lend dit Van homme

« C'est bon Fra M. Bart midi, ap jour pr rable po bonheur ces mer qu'il av nous, d le regre tures. Il consom

fatigues de la mer. Il avait les traits du visage bien formés, les yeux bleus, le teint beau, les cheveux blonds, la physionomie heureuse et tout à fait revenante. Il avait beaucoup de bon sens, l'esprit net et solide, une valeur ferme et toujours égale. Il était sobre, vigilant et intrépide : aussi prompt à prendre son parti que de sangfroid à donner ses ordres dans le combat, où on l'a toujours vu avec cette présence d'esprit si rare et si nécessaire en de semblables occasions. Il savait parfaitement son métier, et il l'a fait avec *tant de désintéressement*, d'approbation et de gloire qu'il n'a dû sa fortune et son élévation qu'à sa capacité et à sa valeur. »

Nous ne pouvons mieux terminer qu'en reproduisant la lettre suivante écrite par M. Boursin à M. de Villermont, au lendemain de la mort de Jean Bart, et qui, comme l'a dit Vanderest, est une digne oraison funèbre de ce grand homme :

« Dunkerque, 28 avril 1702.

« C'est avec toute la douleur et telle que doit avoir un bon Français que je vous annonce la mort du pauvre M. Bart, qui expira hier entre trois et quatre heures après midi, après avoir été à l'agonie dès le soir du mercredi jour précédent. On peut dire que c'est *une perte irréparable* pour la France, à cause de sa grande valeur, de son bonheur, et de sa grande capacité dans la navigation de ces mers ici et du Nord, sans oublier sa grande réputation qu'il avait encore plus *parmi les étrangers* que parmi nous, de sorte que le roi ne peut faire autrement qu'il ne le regrette infiniment surtout dans les présentes conjonctures. Il est mort à cinquante-deux ans, ayant une carrière consommée; en un mot on le trouvera fort à regretter en

ce pays-ci dans la guerre où l'on va entrer, et à laquelle nous touchons du bout du doigt ; car jamais homme n'a été plus entreprenant ni plus heureux dans ses entreprises, prenant sur lui bien des choses que tout autre n'osera jamais tenter. Ainsi je doute qu'à l'avenir aucun marin ose sortir du port de Dunkerque avec cinq, six, sept et huit vaisseaux du roi, étant gardé par trente à quarante de ceux des ennemis comme le pauvre défunt a fait quatre à cinq fois pendant la dernière guerre. »

IV

Le petit-neveu de Jean Bart.

Jean-Bart laissait plusieurs fils. François-Cornil Bart, l'aîné, eut une carrière brillante ; il mourut vice-amiral en 1755. « Il n'a peut-être jamais existé d'officier de marine qui ait tant de fois exposé sa vie », dit Richer. Cet historien ajoute : « La valeur était naturelle dans la famille de Bart : Gaspard Bart, frère du héros, se distingua dans la marine de Dunkerque par un nombre considérable de prises sur les Anglais : son fils l'imita. Son petit-fils, Pierre Bart, marcha sur leurs traces et eut une fin glorieuse. »

En 1759, il reçut l'ordre de prendre le commandement de deux frégates de Dunkerque, la *Danaé* et l'*Harmonie*, pour porter des vivres et des munitions à Louisbourg, située à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, menacée d'un siège par les Anglais. Mais, instruit par des pêcheurs

que ceu
forces s
tien ave
ajoutant
guerre
à l'enne

La D
trèrent
seau de
riorité
l'Harm
port d'
ayant se
vaisseau

— N'
moins p
vos pièc

La c
encoura
cassant
le portà

— N
dont on
reste de
serai m
Mais se
français

Presc
son fils,
prit le
mortell
heures

Jean

que ceux-ci se préparaient à lui barrer le passage avec des forces supérieures, il se rendit à Paris et, dans un entretien avec le ministre, il lui fit part de ces difficultés, en ajoutant qu'avec deux vaisseaux qui n'étaient armés en guerre que pour moitié il ne pouvait guère espérer résister à l'ennemi. On lui dit de passer outre, il obéit.

La *Danaé* et l'*Harmonie*, ayant mis à la voile, rencontrèrent en haute mer une frégate anglaise et un grand vaisseau de la même nation qui les attaquèrent. Malgré l'infériorité des forces, on pouvait tenter de se défendre; mais l'*Harmonie* prit tout d'abord la fuite et se réfugia dans le port d'Ostende; la *Danaé* que commandait Pierre Bart, ayant son fils pour second, se trouva seule en face des deux vaisseaux, l'un et l'autre plus forts qu'elle.

— N'importe! dit Bart à son fils, il faut combattre au moins pour l'honneur du pavillon. Allons, mes enfants, à vos pièces! et feu sur l'Anglais!

La canonnade commença. Bart, debout sur le pont, encourageait ses marins lorsqu'un boulet le renversa en lui cassant les deux jambes; son fils accourut, et voulait qu'on le portât dans sa chambre pour se faire panser.

— Non, mon ami, dit le père, ma blessure est de celles dont on ne guérit pas. Mais tant que je conserverai un reste de vie je veux demeurer ici à mon poste. Quand je serai mort, vous prendrez ma place et le commandement. Mais souvenez-vous de soutenir l'honneur du pavillon français et celui de notre famille.

Presque aussitôt il expira. Fidèle à sa recommandation, son fils, dominant sa douleur pour ne songer qu'au devoir, prit le commandement; mais bientôt lui-même il tombait mortellement atteint. La *Danaé* dut se rendre après six heures d'une lutte acharnée.

Jean Bart n'aurait pas eu à rougir de son petit-neveu.

— Que
propre à :
fatigues d
C'est e
répondait
de la Roc
parent, al
nous fait

« Il ava
vifs, les tr
plutôt po
était dou
lui faisait
traire la
d'une forc

TOURVILLE

I

Un Adonis.

— Que voulez-vous que nous fassions d'un Adonis plus propre à servir les dames de la cour qu'à supporter les fatigues de la mer?

C'est en ces termes que le chevalier d'Hocquincourt répondait à la lettre de recommandation écrite par le duc de la Rochefoucauld en faveur du jeune Tourville, son parent, alors âgé de dix-sept à dix-huit ans, et dont Richer nous fait ce portrait :

« Il avait les cheveux blonds, les yeux bleus, mais très vifs, les traits réguliers, le teint si beau qu'on le prenait plutôt pour une fille que pour un garçon ; son caractère était doux et prévenant, tout le monde l'admirait. L'âge ne lui faisait rien perdre de sa beauté ; il développait au contraire la régularité de ses traits et de sa taille. Il était d'une force et d'une agilité surprenantes. »

Malgré sa réponse au duc de la Rochefoucauld, d'Hocquincourt garda sur son bord le jeune Tourville (Anne-Hilarion), qui appartenait par sa naissance à l'une des plus anciennes et des plus nobles familles de Normandie. Parmi ses ancêtres il comptait Louis-Guillaume de Cotentin qui accompagna saint Louis dans sa première croisade à la Terre-Sainte. Le père de Tourville occupait un haut rang à la cour, premier gentilhomme de la chambre de Louis XIII et premier chambellan du prince de Condé. Malheureusement, enlevé par une mort prématurée, il laissa sa femme, Lucie de la Rochefoucauld, veuve avec sept enfants tout jeunes encore, car Anne-Hilarion, le troisième, n'avait guère que cinq ans. Tourville ne parlait jamais qu'avec attendrissement de la sollicitude de cette mère à la fois si tendre et si éclairée, qui, malgré son affection pour ce fils, ne chercha point à le retenir près d'elle et à contrarier une vocation qui paraissait des plus sérieuses malgré les préventions du chevalier d'Hocquincourt; celui-ci en eut bientôt la preuve, aussi bien que les camarades du garde-marine que, dans les premiers temps, volontiers entre eux ils appelaient *la Demoiselle*.

D'Hocquincourt, ayant levé l'ancre, se dirigea vers Malte pour y prendre la bannière de l'Ordre et guerroyer sous ce pavillon contre les corsaires du Levant. Dans le port, d'Hocquincourt trouva un corsaire français, Cruvelier, commandant une frégate de vingt-quatre et qui lui offrit d'être son matelot, ce qu'il accepta avec grand plaisir. Après avoir pris à bord quelques chevaliers jaloux de faire cette campagne avec eux, les deux capitaines mirent à la voile. Ils croisaient déjà depuis quelques jours lorsqu'ils rencontrèrent, non loin de Venetica, deux grands vaisseaux turcs qui leur avaient été signalés dans le port de Zante. Bien que ces navires, l'un de quarante-deux

canons
forts qu
sitèrent

Le co
d'autan
d'Hocqu
attendit
du com
la fois,

« Aus
tiens le
par ce f
et de jet
réussire
d'Hocqu
volontai
chevalie
Tures q
instant

Les A
et décou
posaien
politain
renfort
ment se
en plus
nemi, le
ou à pe
désemp
résolut
quelque
dont le
taires :

T.

canons et l'autre de trente-quatre, fussent beaucoup plus forts que leurs frégates, d'Hocquincourt et Cruvelier n'hésitèrent pas à les attaquer.

Le combat commença par une canonnade terrible qui fit d'autant plus de ravages sur le pont de l'ennemi que d'Hocquincourt, après avoir évité ses premières bordées, attendit que l'on fût vergue à vergue pour donner le signal du combat. Alors l'artillerie et la mousqueterie tonnait à la fois, il n'y eut pas un coup qui ne portât.

« Aussi les Algériens, dit Richer, voyant que les chrétiens leur détruisaient une quantité prodigieuse de monde par ce feu si bien nourri, résolurent d'en venir à l'abordage et de jeter les grappins ; repoussés trois fois avec perte, ils réussirent enfin à monter sur le vaisseau du chevalier d'Hocquincourt ; alors le combat devint furieux. Tous les volontaires donnèrent des marques de valeur ; mais le chevalier de Tourville les surpassa ; il renversa tous les Turcs qui se présentèrent pour le combattre et fut dans un instant environné de corps morts »

Les Algériens se virent ainsi rejetés sur leurs navires, et découragés par des pertes déjà considérables, ils se disposaient à la retraite lorsque parurent deux vaisseaux tripolitains attirés par le bruit du combat. A la vue de ce renfort inespéré, les Algériens reprirent l'offensive hardiment secondés par les Tripolitains. La lutte devint de plus en plus furieuse. Malgré la supériorité numérique de l'ennemi, les Français combattaient en gens résolus à vaincre ou à périr. D'Hocquincourt, voyant son navire presque désemparé, la moitié de son équipage hors de combat, résolut d'en finir par un coup désespéré. Remarquant quelque désordre à bord du Tripolitain, son adversaire, dont le capitaine venait d'être tué en effet, il dit aux volontaires :

— Mes enfants, il y a trop longtemps que cela dure ! A l'abordage sur ce navire ! Il faut avant peu qu'il soit à nous !

Les braves jeunes gens lui répondent par leurs acclamations. On aborde le vaisseau ennemi sur lequel Tourville s'élançe le premier bientôt suivi de ses camarades. Quoique blessé, il ne paraît pas s'apercevoir que son sang coule. Il sabre tout ce qui lui fait obstacle ; et chacun de ses coups étend un ennemi sur le carreau. Les Tripolitains bientôt jettent bas les armes et demandent grâce.

D'Hocquincourt, resté sur son navire, avait suivi de loin les détails du combat ; l'affaire terminée, il n'hésita pas à déclarer que c'était au jeune Tourville qu'était due la prise du vaisseau. Un second navire ayant été coulé, les deux autres cherchèrent leur salut dans la fuite.

Le grand nombre des blessés sur les deux navires força de relâcher à Siffanto où Tourville dut faire un assez long séjour pour se guérir de ses blessures. Grâce à l'habileté d'un chirurgien en réputation dans l'île, en peu de semaines il se trouvait en état de prendre le commandement de la prise que d'Hocquincourt n'hésita pas à lui confier. Pendant six années, tantôt seul, tantôt en compagnie de d'Hocquincourt, il continua ses courses dans les mers du Levant contre les Turcs et les Algériens et rendit des services tels au commerce de Venise en particulier qu'en 1666 le doge qui remit un brevet dans lequel il était qualifié d'*invincible* et *protecteur* du commerce maritime. Le parchemin était accompagné d'une médaille et d'une chaîne d'or d'une grande valeur.

Pendant le bruit des exploits des deux corsaires avait retenti en France, et Tourville reçut une lettre de sa mère qui le priaît de revenir dans sa patrie où il serait bien accueilli. En effet, lorsqu'il arriva à Versailles, au prin-

temps
présen
il lui a
de so
dans l
ans et
choix
l'expé
la Hol
comm
ci, dan
du jeu
en 167
tenant
il avai
lorsqu
tains e
ces ex

En
lande,
lustre
glorieu
mande
sidéra
le plus
des gr
de la t
les ma
d'œil
hasard

temps de 1667, le roi voulut qu'il lui fût immédiatement présenté, et, après l'avoir félicité sur son glorieux passé, il lui annonça que, désirant se l'attacher d'une façon digne de son courage, il l'avait nommé capitaine de vaisseau dans la marine royale. Tourville n'avait que vingt-quatre ans et la faveur était grande. Il avait à cœur de justifier le choix du monarque, et il le prouva bientôt, soit lors de l'expédition de Candie en 1669, soit dans la guerre contre la Hollande en 1671. A la bataille navale de South-Bay, il commandait un des vaisseaux du comte d'Estrées et celui-ci, dans son rapport au roi, fit une mention toute spéciale du jeune capitaine. Ses nouveaux services lui méritèrent en 1676 le titre de chef d'escadre, en 1682, celui de lieutenant général des armées navales. Duquesne, avec lequel il avait déjà fait plusieurs campagnes, l'appela près de lui lorsqu'il reçut l'ordre d'aller châtier les corsaires tripolitains et Algériens, et Tourville prit une part brillante à ces expéditions comme à celle de Gènes.

En 1688, la guerre fut de nouveau déclarée à la Hollande, et ici commence, dans la carrière militaire de l'illustre marin, une seconde phase qui ne sera pas la moins glorieuse. Maintenant, presque toujours chargé du commandement en chef de grandes escadres ou de flottes considérables, il tempère sa fougue, il montre avec le sang-froid le plus intrépide, avec le calme imperturbable au milieu des grands périls, une habileté pratique, une connaissance de la tactique, un génie merveilleux dans l'art de remuer les masses, en même temps que cette sûreté de coup d'œil qui sait tout voir et ne veut rien abandonner au hasard.

II

La bataille de la Hogue.

Le roi Jacques II, chassé du trône d'Angleterre par son gendre et sa fille, avait cherché un refuge en France. Louis XIV devait soutenir celui qu'il considérait comme son allié et comme la victime de son zèle pour la foi catholique. Après avoir fourni au prince les moyens de passer en Irlande où il comptait de nombreux partisans, il chargea Trouville de lui porter des secours et des munitions, ce qu'il fit heureusement en présence d'une flotte anglo-hollandaise de soixante-dix vaisseaux qui n'osa pas l'attaquer.

Sa mission remplie, Tourville revint à Brest. L'année suivante, il sortit de Toulon avec une flotte de soixante-six vaisseaux que Château-Renault rallia avec six autres et de concert ils allèrent à la recherche de l'armée ennemie qu'ils rencontrèrent près de l'île de Wight et qui ne comptait pas moins de cent douze bâtiments. Les Anglo-Hollandais se trouvaient donc de beaucoup supérieurs en force. Tourville n'en résolut pas moins d'attaquer. Les Anglais combattirent assez mollement et soutinrent à peine le feu pendant trois heures ; il n'en fut pas de même des Hollandais qui, bien que restés seuls, prolongèrent la lutte de neuf heures du matin à cinq heures du soir. Ils eurent un

grand
leurs
pris
dirent
s'élev

Tou
vaisse
trées,
que c
mouil
puren
passèr
remir
anglai

L'a
dite d
gemen
toutes
qu'il e
même
partis
preuv
valure
ce qu
au mi
opinic

L'ar
qu'on
Louis
raient
cherel
contre
batail

grand nombre d'hommes tués ou blessés et la plupart de leurs vaisseaux démâtés, sans compter ceux qui furent pris ou brûlés au nombre de quinze. Les Français perdirent seulement quatre cents hommes tués et les blessés s'élevèrent à cinq cents.

Tourville sut profiter de sa victoire. Il détacha neuf vaisseaux de sa flotte, et, de concert avec le comte d'Estrées, il se dirigea vers la baie de Tingsmouth, où il savait que douze vaisseaux et un convoi considérables étaient mouillés. Les Anglais, surpris par cette attaque imprévue, purent à peine se mettre en défense. Les marchandises passèrent de leurs navires sur les vaisseaux français qui remirent à la voile après qu'on eût brûlé les vaisseaux anglais.

L'année suivante, 1691, fut marquée par la campagne dite du *Large*. Tourville, ayant l'ordre d'éviter tout engagement, en tenant pourtant la mer libre, sut contenir toutes les forces navales de l'Angleterre et de la Hollande qu'il empêchait d'aller secourir les Espagnols alors que lui-même faisait passer en Irlande de nouveaux secours aux partisans de Jacques II. La prudence et l'habileté dont fit preuve Tourville dans cette remarquable campagne lui valurent l'admiration des ennemis eux-mêmes, confirmant ce qu'il écrivait dans une lettre où il expliquait ses projets au ministre : « Je suis assuré que les ennemis auront bonne opinion de nous. »

L'année suivante fut marquée par la défaite de la Hogue, qu'on peut dire glorieuse pour Tourville. Jacques II et Louis XIV se croyaient assurés que des défections produiraient dans la flotte anglaise. Tourville reçut l'ordre de la chercher et de l'attaquer, fut-il le plus faible ; il obéit. Un contre-ordre fut expédié, mais trop tard. Le 29 mai, la bataille de la Hogue était livrée par Tourville aux deux

flottes ennemies ne comptant pas moins de quatre-vingt-dix-neuf vaisseaux de ligne et trente-sept frégates, portant sept mille canons et quarante mille hommes, soldats et marins. Nos forces n'allaient pas à la moitié de celles de l'ennemi.

Tourville commandait le corps de bataille, composé de seize vaisseaux en tête desquels se trouvait le *Soleil royal* portant le pavillon blanc et le guidon de l'amiral. D'Amfreville, sur le *Formidable*, commandait l'avant-garde au pavillon blanc et bleu, et Gabaret l'arrière-garde; sur son navire, le *Merveilleux*, flottait le pavillon bleu.

La canonnade, dont un vaisseau hollandais avait donné le signal, commença, et pendant quatorze heures elle se continua toujours aussi violente. La nuit venue, on se battit aux clartés de la lune comme à la lueur des flammes. Pendant tout ce temps, Tourville avec sa division avait eu constamment à se défendre contre des forces triples; par l'habileté de ses manœuvres, comme par le courage de ses officiers et des équipages, il avait résisté vigoureusement, même il avait pu couler bas un des navires ennemis tandis qu'un autre sautait, sans qu'aucun des siens eût éprouvée d'avarie sérieuse.

Mais à un signal donné par l'amiral anglais Russell, vingt-cinq navires viennent se joindre à ceux qui attaquaient le corps de bataille français, et celui-ci se trouve complètement cerné. Tourville dans cette position critique encourageant ses équipages du geste et de la voix, reste calme, serein, intrépide, sur le pont de son navire démâté, désarmé, tout couvert de débris, de morts et de mourants! D'autres vaisseaux n'avaient pas moins souffert, l'*Ambitieux* en particulier. La situation devenait grave, quand Coëtlogon et Gabaret, avertis du péril de l'amiral,

parvier
et déga

Le co
désava
leurs e
L'honr
de la j
pouvai
perdu
ceux n
de teni
de plus
tous ce

Tour
pour a
trouva
hors de
traires
vaissea
et de li
pu être
pages c

Le de
se bon
pouvai
pas su
« Je n
exécut
le mal
ont fac

Ces
tion po
sell lui

parviennent avec l'arrière-garde à rompre la ligne anglaise et dégagent la division.

Le combat continua quelque temps encore, mais sans désavantage pour les nôtres ; et les Anglais, voyant tous leurs efforts inutiles, rejoignirent le gros de la flotte. L'honneur de la France était plus que sauf, si le résultat de la journée n'était pas une victoire, bien moins encore pouvait-on l'appeler une défaite, car Tourville n'avait pas perdu un seul de ses vaisseaux et il n'en était pas un de ceux mêmes qui avaient le plus souffert qui ne fût en état de tenir la mer. L'ennemi au contraire regrettait la perte de plusieurs navires coulés à fond ou brûlés sans compter tous ces brûlots consumés inutilement.

Tourville, ralliant ses vaisseaux, profita de la nuit pour opérer sa retraite en bon ordre, et au matin, il se trouvait avoir assez d'avance sur les Anglais pour se croire hors de toute atteinte. Malheureusement des vents contraires se levèrent qui dispersèrent la flotte, et quinze vaisseaux, mal abrités dans les rades foraines de Cherbourg et de la Hogue, furent brûlés par les Anglais. Ils avaient pu être dégarnis auparavant de leurs agrès par les équipages qui sur les chaloupes avaient gagné la terre.

Le désastre, trop exagéré par quelques écrivains du temps, se bornait donc à la perte de ces quinze vaisseaux qui ne pouvait être imputée à Tourville ; celui-ci ne se rendait pas suffisamment justice quand il écrivait au ministre : « Je n'ai manqué que par une trop grande ponctualité à exécuter les ordres contenus dans mon instruction et par le malheur des vents qui, m'ayant retardé de mon côté, ont facilité en même temps la jonction des ennemis. »

Ces ennemis eux-mêmes témoignaient de leur admiration pour l'illustre marin et l'amiral anglais Édouard Russell lui écrivit une lettre des plus sympathiques. L'ac-

cueil qui attendait Tourville à Versailles ne devait pas être pour lui un moindre dédommagement. Le roi, quand on lui apprit le désastre de la Hogue, s'écria tout d'abord :

— Tourville est-il sauvé?

— Oui, sire,

— A la bonne heure! car des vaisseaux on en peut retrouver, mais on ne retrouverait pas facilement un officier comme lui.

Aussi quand l'amiral, la campagne terminée, vint se présenter devant lui, il l'accueillit comme il eût fait d'un vainqueur et lui dit de l'air le plus bienveillant :

— Comte de Tourville, j'ai eu plus de joie d'apprendre qu'avec quarante-quatre de mes vaisseaux vous en avez battu plus de cent de mes ennemis pendant un jour entier que je ne me sens du chagrin de la perte que j'ai faite.

Louis XIV ne pouvait ignorer que Tourville avait livré la bataille contre son propre sentiment pour se conformer à ses instructions, et jamais il ne l'oublia. On rapporte qu'un jour se trouvant sur son balcon de Versailles et apercevant Tourville dans une allée, il le montra au maréchal de Villeroi en disant :

— Voilà l'homme qui m'a obéi à la Hogue.

L'année suivante (1693), Tourville fut fait maréchal de France, et bientôt après, il eut l'occasion de prendre une glorieuse revanche du désastre de la Hogue. Chargé avec sa flotte d'intercepter un convoi de bâtiments anglais et hollandais se dirigeant vers l'Espagne et l'Italie, il le rencontra à la hauteur du cap Saint-Vincent non loin de la baie de Lago. Il attaqua résolument cette flotte nombreuse à laquelle il prit vingt-sept vaisseaux, après en avoir brûlé soixante, sans ceux qui se brisèrent sur la côte et plusieurs autres qui furent brûlés sous le canon même du fort de Cadix et près du môle de Malaga. On évalue à plus de

cent les
valeur c

Après
tance et
France
paix de
de sa sa
sait une
de servi

Lors
pensa t
flotte d
de cette
regret d
malade

Sa m
en part
là pour

cent les navires pris ou détruits et à trente-six millions la valeur des marchandises perdues pour l'ennemi.

Après quelques autres expéditions de moindre importance et qui avaient pour but de protéger les côtes de France contre les corsaires ennemis, Tourville profita de la paix de Ryswick pour prendre enfin quelque repos. L'état de sa santé, à la suite de fatigues si multipliées, lui en faisait une nécessité, et même il dut renoncer à toute espèce de service actif.

Lors de la guerre de la succession (1701), Louis XIV pensa tout d'abord à lui pour le commandement de la flotte de l'Océan; mais Tourville, en remerciant le roi de cette nouvelle marque de confiance, lui exprima son regret de ne pouvoir accepter; déjà il se sentait gravement malade et, peu de temps après il succombait (27 mai 1701).

Sa mort fut un deuil public et le roi, plus que personne, en parut affecté; il ne dissimula point qu'à ses yeux c'était là pour l'État une perte immense.

D U

Nous avo
des détails
même nous
vie militair
simplicité q
modestie :
la main d'u
instruit des

Voici ce
éducation :
famille acc
commandai
tantôt pour
et s'était ec
fort entendi

DUGUAY-TROUIN

Débuts maritimes.

Nous avons ce bonheur pour Duguay-Trouin qu'en outre des détails transmis par les historiens du temps, lui-même nous a laissé des *Mémoires* où il nous raconte sa vie militaire et un peu l'autre avec une sincérité et une simplicité qui n'excluent pas l'énergie quoiqu'il dise avec modestie : « Mon style fera connaître qu'ils sont écrits de la main d'un soldat incapable de farder la vérité et peu instruit des règles de l'éloquence. »

Voici ce qu'il nous apprend de sa naissance et de son éducation : « Je suis né à Saint-Malo, en 1673, d'une famille accoutumée au commerce maritime. Mon père y commandait des vaisseaux tantôt armés en guerre, et tantôt pour le commerce, suivant les conjectures des temps, et s'était acquis la réputation d'un très brave homme et fort entendu au fait de la marine. Il me fit étudier au col-

lège de Rennes et ensuite tonsurer dans le dessein de m'envoyer en Espagne auprès de l'évêque de Malques, prélat de rare mérite qui aimait et protégeait ma famille. La vue de mes parents était de m'obtenir par son crédit quelque bon bénéfice, mais la Providence en ordonna différemment. Mon père mourut comme je faisais ma rhétorique à Rennes et ma mère m'envoya à Caen faire ma philosophie et mes exercices. »

Là Duguay-Trouin avait commencé une vie de folie, que son frère aîné interrompit heureusement en l'embarquant sur la frégate la *Trinité*, armée par sa famille. La campagne fut rude, cela ne le dégoûta pas du métier, car bientôt après il s'embarquait de nouveau sur la *Trinité*, et il prouvait qu'un combat sanglant terminé par un terrible abordage ne pouvait ébranler son courage encore qu'il parût un moment s'étonner. « Ayant remis en mer dit-il dans ses *Mémoires*, nous rencontrâmes un corsaire flessinguois de même force que nous : nous lui livrâmes combat, et l'ayant abordé, je me présentai des premiers pour m'élancer à son bord ; mais ayant vu notre maître d'équipage, près duquel j'étais, tomber entre les deux vaisseaux qui, en se joignant, écrasèrent sa cervelle et ses membres, j'avoue que cet objet effrayant m'arrêta, d'autant plus que n'ayant pas comme lui le pied marin, je crus qu'il me serait impossible d'éviter ce genre hideux de mort. Cependant le corsaire ennemi, après avoir soutenu trois abordages consécutifs, fut enlevé l'épée à la main, et l'on trouva que, pour un novice, j'avais témoigné d'assez de fermeté. »

On voit que notre héros parle de lui modestement ; c'est avec la même simplicité qu'il raconte d'autres exploits. Il s'était embarqué toujours en qualité de volontaire, sur la frégate le *Grenadeau*, de vingt-huit canons, qui rencon-

tra une frégate portant dix-huit canons, et la plupart de sa troupe de manière que je ne pus m'en tirer ; mais je suis sûr que mon honneur et celui de mon pays sont certainement très riches en faits d'armes. Les lunettes de Duguay-Trouin furent attaquées et prises, pendant l'abordage, par le premier sergent de la frégate, capitaine de vaisseau, maître du

Le pavillon de Duguay-Trouin fut de ses couleurs, et s'avance vers le vaisseau. Mais la chute de la précipitation de la sence d'opération manœuvrée par quelque chose par les pieds de cette coupe de sauter lever. Cet événement va

Le coup de vent auquel rencontra le page, lui fit perdre d'une frégate deux navires

tra une flotte de *quinze* vaisseaux marchands anglais, portant depuis quatorze jusqu'à vingt-huit canons. « La plupart des officiers les croyaient vaisseaux de guerre, de manière que le capitaine balançait à prendre son parti : mais je sus lui représenter avec force qu'il y allait de son honneur de ne pas perdre une si belle occasion, et que certainement ces navires étaient des vaisseaux marchands très riches. Sur des observations que je lui fis faire avec des lunettes d'approche, il déféra à mes prières et nous attaquâmes hardiment cette flotte. Le vaisseau commandant, portant vingt-huit canons, fut abordé ; je sautai le premier sur son bord, et, après avoir essuyé le feu du capitaine que je blessai d'un coup de sabre, je me rendis maître du navire. »

Le pavillon amené, le capitaine de la *Trinité* cria à Duguay-Trouin de repasser sur son bord avec une partie de ses hommes. Le jeune homme, prompt à obéir, s'avança sur le bossoir pour de là s'élaner de l'autre côté. Mais la chute du mât de beaupré et une fausse manœuvre le précipitèrent à la mer avec un autre volontaire ; sa présence d'esprit le sauva. « Pour moi qui tenais une manœuvre à la main je ne la quittai point et fus raccroché par quelques matelots de notre équipage qui me tirèrent par les pieds à bord du vaisseau. Tout étourdi que j'étais de cette chute et mouillé par-dessus la tête, je ne laissai pas de sauter à bord de l'ennemi et de contribuer à l'enlever. Cette seconde action fut suivie de la prise d'un troisième vaisseau à laquelle j'eus assez de part. »

Le courage dont le volontaire avait fait preuve, et auquel rendaient témoignage à l'envi le capitaine et l'équipage, lui valut, malgré sa jeunesse, le commandement d'une frégate de quatorze canons, avec laquelle il brûla deux navires ennemis et s'empara sur la côte d'Irlande

d'un château défendu cependant par une assez nombreuse garnison. En 1692, avec la frégate de dix-huit canons, le *Coëtquen*, il attaque et force à se rendre deux frégates anglaises qui escortaient trente vaisseaux marchands, et quelques jours après, il prend encore six vaisseaux. Son frère cependant avait sollicité et obtenu pour lui le commandement de la frégate du roi le *Profond*, de trente-deux canons ; Duguay-Trouin se rendit en toute hâte à Brest et, son armement à peine terminé, il prit la mer. Cette campagne fut moins heureuse que les précédentes. Pendant trois mois, il croisa sans rien rencontrer qu'un grand vaisseau suédois qui, à cause de la nuit, le prenant pour un algérien, le canonna non sans qu'il en résultât d'assez grandes avaries.

II

La mort d'un frère.

La campagne suivante, que Duguay-Trouin fit sur l'*Hercule*, de vingt-huit canons, le dédommagea de tant de fâcheux contre-temps. Après une assez longue croisière dans la Manche, il fit cinq ou six prises, soit sur les Anglais, soit sur les Hollandais ; il s'empara notamment de deux grands navires venant de la Jamaïque, chargés de sucre, d'indigo, et même d'or et d'argent. A propos de cet événement l'auteur des *Mémoires* raconte ce fait assez sin-

gulier. Le page qu'il qu'avant l par quelq inconnue qu'il en se je vis en s sur nous.

levai et se ma vue au furent deu les même

L'année quarante tomba dans taine voul un combat taque à la fond de c grand nom forcés de r feu prend et le fait ét pavillon al repr sente il frémit, boulet l'at sance. Le c lui céder s L'escadre r

Sur la p Duguay-Tr d'où, par l

gulier. Les vivres presque épuisés, il avait obtenu de l'équipage qu'il consentit à se laisser rationner, promettant qu'avant huit jours ils seraient amplement récompensés par quelque capture. « J'étais en cela poussé par une voix inconnue à laquelle il m'était impossible de résister. Quoi qu'il en soit, le hasard voulut qu'au bout de ces huit jours, je vis en songe deux gros vaisseaux venant à toutes voiles sur nous. L'aube du jour commençait à paraître, je me levai et sortant en même temps sur le gaillard, je portai ma vue autour de l'horizon. Le premier objet qui la frappa furent deux vaisseaux réels dans la même situation et avec les mêmes voiles que ceux que j'avais vus en dormant. »

L'année suivante, il commandait la *Diligente*, frégate de quarante canons. « Auprès de Sorlingues, la *Diligente* tomba dans une escadre de six vaisseaux anglais. Le capitaine voulut se défendre et soutint pendant quatre heures un combat trop inégal. Un vaisseau de soixante-dix l'attaqua à la portée du pistolet. L'équipage effrayé se cache à fond de cale. Duguay-Trouin indigné y fait jeter un si grand nombre de grenades que la plupart de ses gens sont forcés de remonter sur le pont. Son vaisseau est démâté, le feu prend au magasin à poudre ; Duguay-Trouin y descend et le fait éteindre ; mais quand il remonte il trouve son pavillon abaissé. Il veut qu'on le relève. Ses officiers lui repré sentent que toute résistance serait désormais inutile ; il frémit, il se désespère, il hésitait encore lorsqu'un boulet l'atteint légèrement et le renverse sans connaissance. Le capitaine anglais, admirant sa bravoure, voulut lui céder sa propre chambre et le fit mettre dans son lit. L'escadre relâcha à Plymouth. »

Sur la plainte d'un autre capitaine moins courtois. Duguay-Trouin fut enfermé dans une prison assez étroite d'où, par l'entremise et l'adresse d'une jeune marchande

qu'intéressa son malheur, il trouva moyen de s'échapper. Embarqué avec cinq de ses compagnons de captivité dans un canot acheté à un capitaine suédois, et qui n'échappa que par miracle aux croisières anglaises, Duguay-Trouin aborda enfin sur la côte de Bretagne, à deux lieues de Tréguier. « La joie de me voir échappé à tant de périls, dit-il, fit que, tout las que j'étais, je me jetai légèrement sur le rivage pour embrasser ma terre natale et ensuite, agenouillé, rendre grâce au ciel. Nous eûmes le temps avant la nuit de gagner le village voisin où nous trouvâmes du lait, du pain et de la paille fraîche. »

A peine reposé, Duguay-Trouin apprit que son frère armait, à son intention, le vaisseau du roi, le *Français*, de quarante-huit canons. Aussitôt, dans son impatience de prendre sa revanche, il se fait conduire en poste à Rochefort où se trouvait le navire, embrasse et remercie son frère, et met à la voile. Croisant sur les côtes d'Angleterre, il s'empare d'abord de dix bâtiments chargés de sucre, de tabac, de pelleteries et séparés depuis deux jours d'une flotte de soixante voiles escortée par deux vaisseaux de guerre, l'un le *Sans-Pareil* de cinquante pièces de canon, et l'autre, le *Boston*, de trente-huit. Dès que ces vaisseaux parurent, Duguay-Trouin n'hésita pas à les attaquer; il eut le bonheur, dès les premières bordées, de démâter le *Boston*, ce qui lui permit, en le laissant en arrière, d'aborder le *Sans-Pareil* qui, après une résistance opiniâtre, fut forcé de se rendre. Ce n'était pas une prise ordinaire; car dans la chambre du capitaine on retrouva les brevets de Jean Bart et Forbin, gardés comme un précieux trophée en souvenir du combat dans lequel ces deux illustres marins avaient été faits prisonniers par ce navire. « Il était digne de Jean Bart d'être vengé par Duguay-Trouin! » a dit très bien Guérin.

« Le
à récon
après e
accomp
chartra

Après
précède
faire ce
comme
il, pour
personn
m'étais
M. de P
et mon
Il daign
sortis de
noblesse
actions.

estime e

Aussi
se rendi
conquêt
un jeun
brillam
bientôt
d'années
prouve
une vra
n'avait p

« Je
canons,
jeunes fi
marques

T.

« Le feu roi (Louis XIV), ajoutent les *Mémoires*, attentif à récompenser le zèle et la bonne volonté, me fit la grâce, après cette action, de m'envoyer une épée; je la reçus accompagnée, d'une lettre très obligeante de M. de Pontchartrain, alors secrétaire d'Etat de la marine. »

Après la campagne de 1695, non moins heureuse que la précédente, Duguay-Trouin se rendit à Paris afin de se faire connaître au comte de Toulouse, grand amiral, comme au ministre de la marine, « mais encore plus, écrit-il, pour me donner la satisfaction de voir à mon aise la personne du roi pour lequel, dès ma tendre jeunesse, je m'étais senti un grand fonds d'amour et de vénération. M. de Pontchartrain voulut bien me présenter à Sa Majesté; et mon admiration redoubla à la vue de ce grand monarque. Il daigna paraître content de mes faibles services, et je sortis de son cabinet le cœur pénétré de la douceur et de la noblesse qui régnaient dans ses paroles et ses moindres actions. Le désir que j'avais de me rendre digne de son estime en devint plus ardent. »

Aussi, après un court séjour à Paris, le vaillant marin se rendit à Brest d'où il appareilla avec le *Sans-Pareil*, sa conquête, et la *Lénore*, de seize canons, commandée par un jeune frère de Duguay-Trouin. La campagne s'ouvrit brillamment : mais ces premiers et rapides succès furent bientôt attristés par une catastrophe racontée, après tant d'années, dans les *Mémoires*, avec un accent ému qui prouve qu'à un courage héroïque Duguay-Trouin joignait une vraie sensibilité et une tendresse de cœur que l'âge n'avait pu refroidir :

« Je fis en même temps équiper une frégate de seize canons, dont je confiai le commandement à l'un de mes jeunes frères qui m'avait donné en plus d'une occasion des marques d'une capacité au-dessus de son âge. Nous mimes

ensemble à la voile et fûmes croiser sur les côtes d'Espagne. Nous y consommâmes la plus grande partie de nos vivres sans rien trouver et comme nous manquions d'eau, j'allai mouiller entre le port de Vigo et les îles de Bayonne ; je m'attachai à découvrir un endroit qui fût propre à faire de l'eau. Dans ce but, nous nous embarquâmes, mon frère et moi, dans mon canot, avec quelques volontaires, et, ayant remarqué une anse à main droite d'où paraissait couler un ruisseau, nous avançâmes pour le reconnaître de plus près. Mais tout aussitôt nous fûmes salués de plusieurs coups de fusil qu'on nous tira des retranchements qui bordaient le rivage. Ma première pensée, et plutôt à Dieu que je l'eusse suivie, fut de retourner à bord de mes vaisseaux et de mépriser de pareilles canailles ; mais mon frère, jeune et ardent aux occasions d'honneur, me représenta qu'il serait honteux de se retirer pour de misérables paysans qui n'étaient pas capables de tenir devant nous ; qu'il fallait les aller attaquer, et faire en même temps signal à nos vaisseaux de nous envoyer le secours que j'avais ordonné qu'on y tint prêt en cas de besoin. J'avouerai qu'une mauvaise honte et un ridicule point d'honneur l'emportèrent sur la répugnance que j'avais à suivre ce conseil ; je mis donc pied à terre, suivi d'une vingtaine de jeunes gens qui étaient dans mon canot ; nous forçâmes, l'épée à la main, les retranchements d'où l'on avait tiré pour nous y établir après en avoir chassé ceux qui les gardaient. Bientôt arrivèrent de nos vaisseaux cent cinquante hommes bien armés ; j'en laissai vingt à la garde des retranchements, sur lesquels je fis mettre les pierriers de nos chaloupes pour assurer notre retraite. J'en donnai cinquante autres à commander à mon frère avec ordre d'aller prendre à revers un gros bourg où j'avais remarqué que les milices espagnoles s'étaient assemblées,

tan lis q
me resta
battant,
tance : r
courage,
premier,
enleva d
reçut, er
quet qu
temps de
ments, j
vingt Esj
reçus cet
point j'e
plus cher
que par
après qu
un déses
sacrifiai
gens s'al
cavalerie
la plus gr
coursus c
terre et
caractèr
l'embrass
emporter
l'accompa
l'état dép
soin de fa
premier
d'assurer
fort peu d

tanlis que je l'attaquerais de front avec cent hommes qui me restaient. Dans cette résolution, je m'avançai, tambour battant, vers l'endroit où je croyais trouver plus de résistance : mon frère, se laissant emporter à l'ardeur de son courage, pressa sa marche plus que moi, et attaqua, le premier, à ma vue, les retranchements de ce bourg qu'il enleva dans un moment ; sa valeur lui devint funeste ; il reçut, en les franchissant le premier, un coup de mousquet qui lui traversa l'estomac. Je combattais en même temps de mon côté ; et ayant aussi forcé les retranchements, j'étais occupé à faire donner quartier à quatre-vingt Espagnols qui avaient mis les armes bas. Quand je reçus cette triste nouvelle, il est difficile d'exprimer à quel point j'en fus pénétré ; cet infortuné frère m'était encore plus cher par son intrépidité et par son caractère aimable que par les liens du sang. Je restai d'abord immobile, après quoi, devenant tout à coup furieux, je courus comme un désespéré vers ceux des ennemis qui résistaient et j'en sacrifiai plusieurs à ma douleur. Pendant que tous mes gens s'abandonnaient au pillage, il parut une troupe de cavalerie sur la hauteur. Je repris mes sens, et rassemblant la plus grande partie de mes soldats avec promptitude, je courus chercher mon frère. Je le trouvai couché sur la terre et baigné dans son sang qu'on s'efforçait en vain d'arrêter ; un objet si touchant m'arracha des larmes, je l'embrassai sans avoir la force de lui parler, et je le fis emporter sur-le-champ à bord de mon vaisseau, où je l'accompagnai ne pouvant me résoudre à le quitter dans l'état déplorable où je le voyais. Je laissai aux officiers le soin de faire rembarquer tous nos gens ; et j'ordonnai au premier lieutenant de mon vaisseau de les couvrir et d'assurer notre retraite qui se fit sans confusion et avec fort peu de perte.

« Mon frère ne vécut que deux jours, et rendit son dernier soupir entre mes bras, avec de grands sentiments de religion et une fermeté héroïque ; la tendresse et la douleur me rendirent éloquent à l'exhorter dans ces moments, et je demeurai dans un accablement extrême. J'ordonnai qu'on levât l'ancre et qu'on mit à la voile pour porter son corps à Viana, ville portugaise, sur la frontière d'Espagne, où je lui fis rendre les derniers devoirs, avec tous les honneurs dus à sa valeur et à son mérite qui certainement n'étaient pas communs. Toute la noblesse des environs assista à ses funérailles, et parut sensible à la perte d'un jeune homme qui emportait les louanges et les regrets de tous nos équipages.

« Après m'être acquitté de ce triste devoir, je repris la mer pour consommer le reste de mes vivres ; et ayant rencontré un vaisseau hollandais venant de Curaçao, je m'en rendis maître et le conduisis à Brest. J'y désarmai mes deux vaisseaux ; j'avais l'esprit continuellement agité de l'idée de mon frère expirant dans mes bras. Cette cruelle image me réveillait en sursaut toutes les nuits et pendant longtemps elle ne me laissa pas un moment de repos. »

A la suite de cet événement, Duguay-Trouin, rentré au port, fut pris d'une sorte de découragement ; plus de six mois s'écoulèrent avant que, cédant aux instances de M. Descluseaux, intendant de la marine royale, il se rembarquât sur le *Saint-Jacques des Victoires*, de quarante-huit canons, que suivaient le *Sans-Pareil* et la *Lénore*, pour aller à la rencontre de la flotte marchande de Bilbao. Ce ne fut qu'au bout de sept ou huit jours qu'on se trouva en vue de cette flotte, qu'escortaient trois vaisseaux de guerre hollandais, commandés par le baron de Wassenaer, vice-amiral. Ces vaisseaux étaient le *Delf*, le *Honstaërdick*,

tous de
huit. I
Duguay
qu'aprè
Saint-J
page. L
marcha
les bless
ce « red
lifie, qu
si chère
A la s
pensé p
royale.
navire l
années,

La gr
Duguay
il inaug
seau de
coûta la
plus gra

tous deux de cinquante canons et un troisième de trente-huit. La disproportion des forces ne put empêcher Duguay-Trouin d'engager le combat ; il ne triompha qu'après une lutte acharnée qui coûta en particulier au *Saint-Jacques des Victoires* plus de la moitié de son équipage. Les trois vaisseaux de guerre furent pris et douze marchands. Le vainqueur s'honora par son humanité pour les blessés et prisonniers ennemis et en particulier pour ce « redoutable baron de Wassenaer » comme il le qualifie, qui par son habileté comme par son courage avait fait si chèrement acheter la victoire.

A la suite de cette campagne, Duguay-Trouin fut récompensé par le titre de capitaine de frégate dans la marine royale. Il se disposait à prendre le commandement de son navire lorsque la paix de Ryswick vint, pendant quatre années, le condamner au repos.

III

La prise de Rio-Janeiro.

La guerre de la succession d'Espagne (1702) rendit Duguay-Trouin à la vie active. Nommé capitaine en second, il inaugure son nouveau titre par la prise d'un grand vaisseau de guerre hollandais, après un terrible abordage qui coûta la vie au capitaine ennemi, à tous ses officiers et à la plus grande partie de l'équipage. Les campagnes suivantes,

1703, 1704, 1705, 1706, etc., ne furent pas moins glorieuses. Dans la campagne de 1705, Duguay-Trouin eut encore la douleur de perdre un frère, plus jeune que lui, atteint malheureusement d'une balle ennemie sur le pont du navire la *Valeur*, qu'il commandait. Le blessé arriva mourant à Brest où « il succomba peu de jours après avec une fermeté et une résignation parfaite, » dit Duguay-Trouin, dans les bras duquel le jeune homme expira.

L'année suivante, Duguay-Trouin commandait le *Jason*, accompagné de l'*Auguste*, il croisait sur les côtes d'Angleterre lorsque, entraîné avec trop d'ardeur à la poursuite du vaisseau anglais le *Chatam* et trompé par le brouillard, il tomba tout au milieu de l'escadre anglaise composée de plus de vingt vaisseaux, la plupart de haut bord. Pendant que l'*Auguste* se défendait de son mieux, le *Jason* essayait prudemment de faire retraite quand il se vit attaqué par le *Worcester*, de soixante canons, qui avait pu le joindre. Mais Duguay-Trouin était prêt à le recevoir ; il avait donné l'ordre aux canonnières de pointer sans se presser et de la première décharge on tua ou blessa aux ennemis plus de cent hommes. Le désordre qui s'ensuivit à bord ne permit au *Worcester* de reprendre le combat qu'après un temps assez long. La canonnade recommença, sans grand résultat pourtant, jusqu'à la nuit où les ennemis cessèrent leur feu, convaincus que le *Jason* cerné de toutes parts, ne pouvait leur échapper et que, le jour venu, ils s'en rendraient maîtres avec moins de risques.

Duguay-Trouin voulait que sa défaite fût glorieuse. Il rassembla ses officiers et leur dit qu'il n'y avait point d'apparence de sauver le vaisseau, mais qu'au moins fallait-il sauver l'honneur, et il termina en disant que son dessein était, aussitôt le soleil levé, d'aller aborder le comman-

dant de
s'en ren

Tous
commu
enthousi
la derniè
sence d
ordres p
disent le
prendre
je revins
vaisseau
occupati
jour, qu
noir aug
venir de

L'habi
Toutes s
d'appare
quoi l'or
dormai
vers la fl
s'aperçu
échappa
dames a
nous vo
Je me pi
nuer ma

L'exp
rière act
En 1710
vaisseau
cette co

dant de l'escadre, sans s'occuper des autres navires, et de s'en rendre maître ou de périr avec lui.

Tous les officiers applaudirent à cette résolution qui, communiquée à l'équipage, fut accueillie avec le même enthousiasme. On attendait cette matinée qui pouvait être la dernière. Il n'en fut point ainsi pourtant grâce à la présence d'esprit du capitaine. « Quand j'eus donné mes ordres pour rendre cette scène plus vive et plus brillante, disent les *Mémoires*, je me crus plus tranquille et voulus prendre un peu de repos ; mais je ne pus fermer l'œil et je revins sur mon gaillard d'où je regardais tristement les vaisseaux qui m'entouraient. Au milieu de cette morne occupation, je crus m'apercevoir, une demi-heure avant le jour, qu'il se formait un point noir à l'horizon ; ce point noir augmentait peu à peu, je jugeai que le vent allait venir de ce côté. »

L'habile marin sut profiter de cette chance inattendue. Toutes ses voiles basses étant carguées, il donna l'ordre d'appareiller et orienter sans bruit toutes les autres, ce à quoi l'on ne songeait guère sur les navires ennemis où tous dormaient. Le *Jason* glissant, rapide et en silence à travers la flotte, se trouva presque hors de portée lorsqu'on s'aperçut de sa fuite. Grâce à sa marche supérieure, il échappa heureusement aux Anglais. « Nous nous regardâmes alors comme des gens ressuscités, après avoir cru nous voir ensevelis sous les ruines de mon pauvre *Jason*. Je me prosternai pour en rendre grâce à Dieu et continuer ma route. »

L'expédition si célèbre de Rio-Janerio termina la carrière active de Duguay-Trouin et mit le sceau à sa renommée. En 1710, le capitaine Duclerc, parti de France avec cinq vaisseaux et environ un millier de soldats, avait attaqué cette colonie appartenant aux Portugais. Il échoua, fut

fait prisonnier et avec six ou sept cents des siens, fut plongé dans des cachots où la plupart périrent de faim et de misère. Duguay-Trouin conçut la pensée de venger l'honneur du pavillon, et en même temps d'arracher à la captivité nos infortunés compatriotes. Mais lorsqu'il proposa son projet au ministre, celui-ci répondit que la pénurie du trésor et la situation de l'État épuisé par dix années de guerre ne permettaient pas de l'accueillir.

Duguay-Trouin fit hardiment appel au patriotisme comme à l'intérêt privé. Une compagnie de négociants se forma qui fit les fonds nécessaires et, le 9 juin 1711, une escadre, préparée et armée dans le plus grand secret, mettait à la voile. Le 12 septembre, elle arrivait devant Rio-Janeiro protégée par des fortifications que les Portugais jugeaient inexpugnables et qui, en onze jours, étaient emportées, quoique défendues par douze ou treize mille hommes de bonnes troupes sans compter les noirs. La petite armée que commandait Duguay-Trouin, et qui ne s'élevait pas à plus de trois mille trois cents hommes, soldats et matelots, suppléa par l'audace, par l'intrépidité, à l'infériorité du nombre.

« Dès que les ennemis eurent commencé à tirer sur nos chaloupes, je mis moi-même le feu au canon qui devait servir de signal, lequel fut aussitôt suivi d'un feu continu des batteries et des vaisseaux qui, joint aux éclairs redoublés et au bruit du tonnerre, rendait cette nuit des plus affreuse et jeta dans la ville une consternation générale... Le 21, à la pointe du jour, je m'avançai à la tête des troupes pour commencer l'attaque de la Conception, tandis que le chevalier du Gouyon devait attaquer d'un autre côté... Sur ces entrefaites, le sieur de la Salle, ci-devant aide de camp de feu M. Duclerc, s'étant échappé de la ville, vint se rendre à nous pour nous donner avis

que la population de nos batteries sauta pendant la terreur que d'abandonner la terreur, s'étaient avoués avoir été laissés des Jésuites à diriger nos troupes.

« Toutes ces choses incroyables et firent pressentir une résistance de forts, donna

Duguay-Trouin conquit, et 610 mille cru dont il avait des tions exactes de la ville et remplit avec Duclerc

« J'avais dans mes Mémoires, à la fin de la terreur et les autres sieurs grands dépôts aux p... l'évêque du coup à sauver le verneur à la fond en com... roi de Portugal

que la populace et les milices, effrayées du grand feu de nos batteries, et persuadées que nous allions donner l'assaut pendant la nuit, en avaient été tellement frappées de terreur que, dès ce temps-là, elles avaient commencé d'abandonner la ville, avec une confusion étonnante. Cette terreur, s'étant communiquée aux troupes réglées, elles avaient été entraînées par le torrent ; mais en se retirant, elles avaient mis le feu aux magasins les plus riches et laissé des mines sous les forts des Bénédictins et des Jésuites à dessein de faire périr au moins une partie de nos troupes.

« Toutes ces circonstances, qui d'abord parurent incroyables et qui se trouvèrent cependant vraies, me firent presser notre marche. Je me rendis maître sans résistance des retranchements et je m'emparai de tous les forts, donnant ordre d'éventer les mines. »

Duguay-Trouin, jugeant qu'il ne pouvait conserver sa conquête, consentit à se retirer moyennant une somme de 610 mille cruzades, en outre des vivres et des bestiaux dont il avait besoin pour ses équipages. Toutes ces conditions exactement remplies, Duguay-Trouin fit évacuer la ville et rembarquer ses troupes avec 500 des soldats pris avec Duclerc dont il avait exigé avant tout la mise en liberté.

« J'avais fait ramasser, dit Duguay-Trouin dans ses *Mémoires*, avec grand soin tous les vases sacrés, l'argenterie et les ornements des églises qui furent mis dans plusieurs grands coffres, et, avant que de partir, je confiai ce dépôt aux pères jésuites, les chargeant de les remettre à l'évêque du lieu. Ces habiles pères contribuèrent beaucoup à sauver cette colonie florissante en portant le gouverneur à racheter la ville, sans quoi je l'aurais rasée de fond en comble. Cette perte aurait été irréparable pour le roi de Portugal. »

L'expédition eut en Europe un immense retentissement et en France, le héros, lors de son retour, fut sur toute sa route l'objet de continuelles ovations. A Paris le peuple s'empressait sur son passage et le saluait de chaleureuses acclamations; ce n'était pas le peuple seul, car un jour, une dame qu'on avait vue descendre d'un brillant équipage, et dont la riche toilette annonçait une personne d'un rang élevé, se frayant un passage à travers la foule, arriva jusqu'au premier rang et se trouva ainsi tout à coup en face de l'illustre marin. Comme celui-ci la considérait d'un air étonné, elle lui dit en souriant :

— Monsieur, ne soyez point surpris, je suis bien aise de voir un héros en vie.

« Le roi, disent les *Mémoires*, se plut à me témoigner une grande satisfaction de ma conduite et beaucoup de dispositions à m'en procurer la récompense; il eut la bonté de me gratifier d'une pension de deux mille livres sur l'ordre de Saint-Louis, en attendant ma promotion de chef d'escadre. »

Au mois d'août 1713 eut lieu cette nomination que le roi voulut lui-même annoncer à l'illustre marin dont la joie fut mêlée de tristesse en remarquant sur le visage du prince les ravages de la maladie qui le minait et à laquelle il ne devait pas tarder à succomber. « J'étais à Versailles, dit Duguay-Trouin, lors de cette catastrophe. La douleur que j'en ressentis ne peut s'exprimer : la bonté et la confiance dont il avait daigné m'honorer m'auraient fait sacrifier mille fois ma vie pour conserver ses jours. »

Duguay-Trouin se souvenait avec gratitude que le roi, dans leurs entretiens particuliers, lui avait donné les preuves d'un intérêt sincère et d'une sympathie personnelle. Une jolie anecdote sur ce sujet. Louis XIV aimait à entendre de la bouche de l'intrépide marin le récit

de ses act
mencé cel
la *Gloire*.

— J'or

— Et e
charmant

La long
pas perdu
et des réfl
les livres
lèbre : tar
une leçon
command
il veille su
s'énervé,
vale, obje
(THOMAS.

Avec un
auprès des
époque, v
s'entreti
de préside
mort de c
moins de
1728, lieu
En 1731, i
dans le L
trop longt
d'Alger, à
niers chré
comme cel
donner sat

En 1733

de ses actions. Un jour que Duguay-Trouin avait commencé celui d'un combat où se trouvait un vaisseau nommé la *Gloire*.

— J'ordonnai, dit-il, à la *Gloire* de me suivre.

— Et elle vous fut fidèle ! interrompit le roi avec un charmant à-propos.

La longue paix qui suivit la mort de Louis XIV ne fut pas perdue par le héros : « Tantôt par des études savantes et des réflexions plus utiles pour un homme de génie que les livres même, il approfondit cet art qui l'a rendu célèbre : tantôt il s'occupe à écrire ces *Mémoires* qui seront une leçon éternelle pour la postérité. Dans les ports où il commande, il maintient l'ordre qui est l'âme du service : il veille sur la discipline qui dans la paix tend toujours à s'énerver, il s'étudie à perfectionner l'architecture navale, objet le plus important peut-être de la marine. »
(THOMAS.)

Avec un zèle infatigable, il plaide en faveur de celle-ci auprès des ministres, auprès du régent qui, à une certaine époque, voulait que Duguay-Trouin vint chaque semaine s'entretenir avec lui de ce grand intérêt et l'avait chargé de présider le conseil de la Compagnie des Indes. Après la mort de ce prince, le cardinal de Fleury ne témoigna pas moins de considération pour l'illustre marin nommé, en 1728, lieutenant-général et commandeur de Saint-Louis. En 1731, il eut le commandement d'une escadre envoyée dans le Levant pour y montrer notre pavillon qui depuis trop longtemps n'avait point paru sur ces mers. Le dey d'Alger, à la première sommation, lui rendit des prisonniers chrétiens enlevés à la côte d'Italie, et le bey de Tunis comme celui de Tripoli ne furent pas moins empressés de donner satisfaction à la France.

En 1733, quand la guerre fut déclarée à l'empire auquel

semblait vouloir s'allier l'Angleterre, le cardinal fit armer à Brest une escadre dont Duguay-Trouin fut prié de prendre le commandement. Malgré son âge et l'état fâcheux de sa santé, il partit en toute hâte pour se rendre à son poste. « Jamais, dit le supplément aux *Mémoires*, officier dans la fleur de l'âge, dans la soif la plus grande de réputation, n'a montré plus d'ardeur et d'activité que ne fit Duguay-Trouin en cette circonstance, et par l'espoir prochain de pouvoir signaler son zèle pour le service de l'État. »

La paix, qui se fit presque aussitôt, rendit tout ce zèle inutile, et, à son grand regret, Duguay-Trouin dut ramener au port les vaisseaux quand ils venaient de le quitter à peine et sans avoir combattu. Mais par suite des fatigues extrêmes de ces dernières semaines, il revenait malade, épuisé, et il dut se faire transporter en toute hâte à Paris où les médecins consultés donnèrent peu d'espérance de guérison. Depuis plus de quinze ans, Duguay-Trouin souffrait d'infirmités graves et douloureuses qu'il supportait avec une fermeté rare.

IV

La fin d'une noble carrière.

Quand la décision des médecins ne permit plus au vaillant marin de se faire illusion, il écrivit au cardinal de

Fleury, pr
fille aux b
dévoueme
qu'à se pr
combats,
effrayé qu
daient dar
ce qu'il l'
d'alarmes.
courage pé
de la relig

Un biog
a dit de
annoncent
rien que d
proportion
un goût et
occasions.
tait mieu
réussir un
aucune de
jetait, il se
qu'il ne du
cutait, il p
rité... le c
le désirer
rite; jama
plus haut
plus dou
changé se
avec ses a

La mod
désintéres

Fleury, premier ministre, une lettre pour recommander sa fille aux bontés du roi, et en même temps témoigner son dévouement à l'État et au prince, puis il ne songea plus qu'à se préparer à la mort. « Cette mort méprisée dans les combats, dit le supplément aux *Mémoires*, mais qui a effrayé quelquefois les plus grands capitaines qui l'attendaient dans leur lit, ne parut pas à M. Duguay différente de ce qu'il l'avait vue si souvent et ne lui causa pas plus d'alarmes. Il l'attendit avec toute la fermeté qu'un grand courage peut donner, et, après avoir rempli tous les devoirs de la religion, il expira le 27 novembre 1736. »

Un biographe qui avait connu particulièrement le héros a dit de lui : « Il avait une de ces physionomies qui annoncent ce que sont les hommes, et la sienne n'avait rien que de grand à annoncer. Il était d'une taille bien proportionnée, et il avait pour tous les exercices du corps un goût et une adresse qui l'avaient servi dans plusieurs occasions. Son esprit était vif et juste ; personne ne sentait mieux que lui tout ce qui était nécessaire pour faire réussir une entreprise ou ce qui pouvait la faire manquer ; aucune des circonstances ne lui échappait. Lorsqu'il projetait, il semblait qu'il ne comptait pour rien sa valeur, et qu'il ne dut réussir qu'à force de prudence ; lorsqu'il exécutait, il paraissait pousser la confiance jusqu'à la témérité... le caractère de M. Duguay était tel qu'on aurait pu le désirer dans un homme dont il aurait fait tout le mérite ; jamais homme n'a porté les sentiments d'honneur à un plus haut point, et jamais homme n'a été d'un commerce plus doux. Jamais ni ses actions ni leurs succès n'ont changé ses mœurs. Dans sa plus grande élévation, il vivait avec ses amis comme par le passé. »

La modestie de Duguay-Trouin n'avait d'égale que son désintéressement. Après tant d'occasions qu'il avait eues

de s'enrichir, après l'expédition de Rio-Janeiro en particulier, d'où il rapporta tant de trésors, il mourut ne laissant qu'une fortune médiocre. Ses parts de prise le plus souvent lui servaient à encourager les équipages, ou à venir en aide aux officiers pauvres. En 1707, après un brillant combat entre la flotte anglaise et les deux escadres de Duguay-Trouin et Forbin réunies, le roi décida qu'une pension de 4,000 livres serait accordée au premier sur son trésor royal. Aussitôt Duguay-Trouin écrit au ministre en le priant de transporter cette pension à M. de Saint-Auban, son capitaine en second qui avait eu la cuisse cassée à l'abordage du *Cumberland* et qui, forcé d'abandonner sa carrière et pauvre, avait plus besoin que lui de pension : « Je suis trop récompensé, dit-il en terminant, si j'obtiens l'avancement de mes officiers. »

Au-dessus du sentiment étroit de la jalousie, Duguay-Trouin se plaisait à rendre justice au mérite. Il suffira de rappeler sa conduite envers Cassart.

Un jour Duguay-Trouin se trouvait à Versailles dans l'antichambre du roi où il s'entretenait avec plusieurs personnes. Tout à coup il avisa dans un coin un homme dont l'extérieur trahissait la misère, c'était Cassart. A peine Duguay-Trouin l'eut reconnu qu'il quitta brusquement les seigneurs dont il était entouré pour aller serrer la main de Cassart avec lequel il resta à causer près d'une heure. Lorsqu'enfin il revint, les courtisans, avec l'air de l'étonnement, lui demandèrent quel était celui pour lequel il témoignait une estime si singulière et dont la conversation paraissait l'avoir si fort intéressé.

— Comment ! s'écria Duguay-Trouin, ne le connaissez-vous pas ? C'est Cassart, le plus grand homme de mer que la France possède aujourd'hui.

Je termine par une dernière page empruntée aux

*Mémoires
de Duguay*

« En ter
certaines r
de mes dif

« Je cor
ment a be
et des sol
l'exemple
sais et de
vent empli
fier au sor
quand ils s

« J'ai te
exacte dis
ses devoirs
sous quelq
une fois de

« D'aille
sition que
mes équip
dans une s
Je joignis
conserver
propos ; a
manquaier
la mer, soi
leur avais
avec plus
gnais pas
parce que
mettraient
je les/ai fa

Mémoires (Edit. Villepontous) et qui a pour titre: *Maximes de Duguay-Trouin*.

« En terminant ces *Mémoires* je crois devoir ajouter ici certaines maximes qui n'ont pas peu contribué au succès de mes différents combats et expéditions.

« Je commencerai par assurer que mon désintéressement a beaucoup servi à me gagner le cœur des officiers et des soldats; il est vrai que, loin de m'attacher sur l'exemple de plusieurs autres à piller les prises que je faisais et de m'enrichir de ce qui ne m'était pas dû, j'ai souvent employé ce qui m'appartenait légitimement à gratifier au sortir d'une action les officiers, soldats ou matelots quand ils s'y étaient distingués.

« J'ai toujours été fort attentif à faire observer une exacte discipline ne souffrant jamais qu'on se relâchât sur ses devoirs ou sur la régularité du service et qu'on éludât, sous quelque prétexte que ce fût, les ordres que j'avais une fois donnés.

« D'ailleurs, par l'arrangement, le bon ordre, la disposition que j'établissais avant le combat, j'ai toujours mis mes équipages dans le cas d'être braves par nécessité et dans une sorte d'impossibilité d'abandonner leurs postes... Je joignis encore à ces précautions une grande attention à conserver mes équipages et à ne les exposer jamais mal à propos; aussi en étaient-ils si bien persuadés qu'ils ne manquaient presque jamais d'exécuter avec activité, soit à la mer, soit à terre, les ordres et les mouvements que je leur avais marqués. Était-il question de joindre et d'éviter avec plus de vitesse les vaisseaux ennemis? Je ne craignais pas de faire mettre tous mes gens à fond de cale, parce que j'étais assuré qu'à mon premier signal ils se mettraient à leurs postes sans y manquer. Souvent même, je les ai fait coucher tout d'un coup le ventre sur le pont,

dans la vue de les épargner, et j'ai toujours remarqué qu'ils en combattaient après cela avec plus d'ardeur et de confiance.

« Quoique ces différentes maximes soient d'elles-mêmes assez estimables, j'avouerai à ma honte que je les ai quelquefois un peu ternies par une vivacité trop outrée dans les occasions où j'ai cru qu'on n'avait pas bien rempli son devoir. Ce premier mouvement m'a souvent emporté à des procédés peu convenables à la dignité d'un commandant qui doit se posséder et n'employer jamais son autorité qu'avec modération et sangfroid.

« Ceux qui liront ces Mémoires et qui réfléchiront sur la multitude de combats, d'abordages et de dangers de toute espèce que j'ai essuyés, me regarderont peut-être comme un homme en qui la nature souffre moins à l'approche du danger que la plupart des autres. Je conviens que mon inclination est portée à la guerre, que le bruit des fifres, des tambours, celui du canon, du fusil, enfin tout ce qui en retrace l'image m'inspire une joie martiale ; mais je suis obligé d'avouer en même temps que, dans beaucoup d'occasions, la vue d'un danger pressant m'a causé souvent des révolutions étranges, quelquefois même des tremblements involontaires dans toutes les parties du corps. Cependant le dépit et l'honneur, surmontant ces indignes mouvements, m'ont bientôt fait recouvrer une nouvelle force dans ma plus grande faiblesse ; c'est alors que, voulant me punir moi-même de m'être laissé surprendre à une frayeur si honteuse, j'ai bravé avec plus de mérite les plus grands dangers. C'est après ce combat de l'honneur et de la nature, que mes actions les plus vives ont été poussées au delà de mes espérances...

« Mon style fera connaître que ces Mémoires sont écrits de la main d'un soldat. »

Nous ne
une histo
Charles V
l'œuvre d
même pe
français »
nombreu
Notre but
pléter, da
M. Bathil
oubliés, l
d'être mis
mais briè
plus gran
Nous pe
humbles,
çaise ; no
Florent de
de saint L
sur quelq

S U P P L É M E N T :

DE CHARLES V A LOUIS XIII

Nous ne nous proposons pas, dans ce supplément, de faire une histoire même sommaire de la marine française de Charles V à Louis XIV ; cela ne concorderait pas avec l'œuvre de M. Bathild Bouniol ; nous ne nous proposons même pas d'offrir une galerie complète des « marins français » ; cela nous serait impossible, tellement ils sont nombreux les marins qui ont vaillamment servi la France. Notre but est plus modeste : nous voulons seulement compléter, dans une certaine mesure, l'intéressante galerie de M. Bathild Bouniol ; pour cela, nous choisirons, parmi les oubliés, les noms qui nous paraissent les plus dignes d'être mis en lumière ; nous rappellerons leurs exploits, mais brièvement, de manière à pouvoir en faire entrer un plus grand nombre.

Nous passons donc, comme l'a fait M. Bouniol, sur les humbles, mais curieux commencements de la marine française ; nous passons sur le « premier amiral de France. » Florent de Varennes qui conduisit la deuxième croisade de saint Louis ; nous passons également, non sans regret, sur quelques batailles navales de la guerre de Cent ans,

notamment sur le combat de la Rochelle, où les flottes unies de la Castille et de la France détruisirent la flotte anglaise, pour arriver aux « marins français » qui les premiers, précédant les navigateurs portugais, firent des voyages de découvertes sur les côtes occidentales de l'Afrique.

Les marins Dieppois à la côte d'Afrique.

Ce n'est pas sans une certaine hésitation, que M. Bouniol, dans le chapitre qu'il a consacré à André de Brue et aux Français au Sénégal, a revendiqué pour les marins dieppois l'honneur d'avoir reconnu et occupé divers points des côtes occidentales de l'Afrique. Bénéficiant de la réputation de leurs grands navigateurs, et notamment de Vasco de Gama qui, le premier, avait doublé le cap de Bonne-Espérance, les Portugais s'étaient attribué la gloire des premières découvertes ; cela leur avait été d'autant plus facile que, par suite des guerres malheureuses du long règne de Charles VI, l'attention des marins normands s'était détournée des expéditions lointaines et que toute trace de leurs premiers établissements avait disparu. L'usurpation portugaise était si bien établie que l'un des plus consciencieux historiens de la marine française, Léon Guérin, que nous aurons occasion de citer souvent dans ce supplément,

avait accep
Portugais.
des conclu
nouvelles
« A la fa
sur les me
mencemen
entrepren
gations alc
établisse
péen n'en
port d'une
ne datait q
1364, de c
de Noël jus
portait enc
avoir parcc
Siera-Leon
Portugais l
blance qu'
leur ville r
lieu décou
1365, des c
armèrent e
traiter dep
autres aller
plan subit
résultat, fu
Grand-Sest
où il prit u
fiqua à la
d'où il rap
peuples de

avait accepté, dans une première édition, la priorité des Portugais. Une étude nouvelle de la question, l'a amené à des conclusions contraires qu'il résume ainsi dans les nouvelles éditions de son livre.

« A la faveur de la sécurité que Charles V avait répandue sur les mers, et d'une marine qui florissait encore au commencement du règne de Charles VI, les Français purent entreprendre, dans l'intérêt de leur commerce, des navigations alors réputées difficiles et lointaines et former des établissements sur des côtes où aucun autre peuple européen n'en avait encore. Le port d'Arques était devenu le port d'une ville nouvelle, celle de Dieppe, dont l'enceinte ne datait que de 1360, lorsque deux navires firent voile en 1364, de cette ville vers les Canaries, arrivèrent au temps de Noël jusqu'au cap Vert, mouillèrent dans une baie qui portait encore en 1666 le nom de Baie de France, et après avoir parcouru la côte aujourd'hui connue sous le nom de Siera-Leone, s'arrêtèrent au lieu nommé plus tard par les Portugais Rio-Sestos. Il paraît que, frappés de la ressemblance qu'ils trouvaient entre cette situation et celle de leur ville natale, les navigateurs dieppois nommèrent le lieu découvert par eux Petit Dieppe. L'année suivante, 1365, des commerçants de Rouen s'étant associés à eux, ils armèrent en compagnie quatre navires, dont deux devaient traiter depuis le cap Vert jusqu'au Petit Dieppe et les deux autres aller plus avant pour découvrir les côtes. Mais ce plan subit quelques modifications qui néanmoins, en résultat, furent favorables; l'un des navires s'arrêta au Grand-Sestre qu'il nomma Paris, sur la côte de Malaguette où il prit une charge considérable de poivre; l'autre trafiqua à la côte des Dents et poussa jusqu'à la côte d'Or, d'où il rapporta beaucoup d'ivoire et un peu d'or. Les peuples de ces rivages n'ayant pas fait aux navigateurs un

accueil aussi hospitalier que ceux de la côte de Malaguette, la compagnie résolut de fixer désormais ses établissements au Petit-Dieppe et à Paris d'Afrique. Des expéditions furent faites tous les ans pendant la durée du règne de Charles V et les premières années du règne de Charles VI. Des comptoirs, que l'on appelait *loges*, furent établis. En 1383 un comptoir fut créé par les Français à la côte d'Or; on l'appela la *Mine*. D'actives relations commerciales existèrent entre Dieppe et la Guinée jusqu'aux années calamiteuses du règne de Charles VI, qui devaient entraîner la ruine de la marine française et l'abandon des comptoirs dieppois et rouennais sur les côtes occidentales de l'Afrique, et permettre un jour aux Portugais de prétendre à la priorité sur ces côtes, priorité plus que contestable, car on voit dans un savant auteur de la première moitié du dix-septième siècle, et qui avait même appartenu au seizième, cette phrase significative : « Le siècle précédent, avant que
 « les Portugais nous eussent enlevé le château de la Mine,
 « toute la Guinée était remplie de nos colonies, qui por-
 « taient les noms des villes de France dont elles étaient
 « sorties (1). » D'où l'on doit conclure qu'au quinzième siècle, les Français prétendaient encore être les légitimes possesseurs de certaines positions sur la côte occidentale d'Afrique, et qu'au seizième et dans la première moitié du dix-septième siècle, on tenait les Portugais pour les usurpateurs de ces positions, de même que pour des navigateurs venus à la suite des Français, et longtemps après ceux-ci (2). »

(1) Georges Fournier, *Hydrographie*. p. 202.

(2) Léon Guérin, *Histoire maritime de France*. Tome 1^{er}, p. 187.

Dans la
 n'est pas a
 prétendent
 1789; ils
 comme des
 presque re
 noms actue
 portant le
 vice, le nor
 ment, et le
 C'est ain
 nos bâtime
 Beaucoup
 qui ne dev
 D'une pa
 un des plus
 qui, avec
 contribué
 moment il
 Prégent de
 dirigeait. P
 la dernière

II

Les deux Prégent.

Dans la marine, on est respectueux des traditions ; ce n'est pas aux marins qu'on ferait admettre que, comme le prétendent les révolutionnaires, la France ne date que de 1789 ; ils conservent fidèlement le souvenir des vieilles comme des nouvelles gloires de la France et l'on pourrait presque refaire l'histoire maritime de la patrie avec les noms actuels de nos bâtiments de guerre. Lorsqu'un navire portant le nom d'un glorieux marin est mis hors de service, le nom est bientôt rendu à quelque nouveau bâtiment, et le souvenir reste toujours vivant.

C'est ainsi que l'on ne manque pas de compter parmi nos bâtiments de guerre le *Prégent*. Que rappelle ce nom ? Beaucoup l'ignorent, et cependant il évoque des souvenirs qui ne devraient pas être oubliés.

D'une part, c'est l'amiral de France, Prégent de Coëtivy, un des plus vaillants serviteurs de Charles VII, un de ceux qui, avec Jeanne d'Arc, l'héroïne libératrice, ont le plus contribué à chasser les Anglais de cette France dont un moment ils avaient pu se croire les maîtres définitifs. Prégent de Coëtivy tomba au moment du triomphe ; il dirigeait l'artillerie de la marine au siège de Cherbourg, la dernière place restée aux Anglais en Normandie ; le

vaillant soldat fut mortellement frappé avant la soumission de la ville qui rendait pour jamais la Normandie à la France.

Le second Prégent est Prégent de Bidoux, un marin qu'on retrouve non seulement dans toutes les guerres françaises de la fin du quinzième et du commencement du seizième siècles, mais aussi dans toutes les expéditions des chevaliers de Rhodes contre les Musulmans. Commandeur de l'ordre de Rhodes, Prégent de Bidoux lorsque quelque trêve permettait à la France de se passer de son épée, allait sur les galères de son ordre donner la chasse aux Musulmans, que le bruit seul de sa présence effrayait.

En 1501, Prégent commandant quatre galères, fait partie de l'escadre française qui sous les ordres de Philippe de Clèves-Ravenstein, doit agir contre les Turcs de concert avec les galères vénitiennes ; deux attaques contre Métellin échouent, en grande partie par la faute des Vénitiens qui donnent mollement ; l'amiral français revient, mais en laissant Prégent avec ses quatre galères. Toujours mal secondé par les Vénitiens, le capitaine français reprend la route d'Italie, mais dans l'intervalle la guerre avait éclaté entre les Français et les Espagnols. d'abord alliés, et Prégent qui l'ignorait, se trouve pris dans une flotte espagnole trois fois plus nombreuse. Il manœuvre si habilement qu'il passe avec ses quatre galères et gagne le port d'Otrante où il devait compter sur l'appui des Vénitiens. Mais ceux-ci ont abandonné la France, et le gouverneur d'Otrante menace de ses canons les galères françaises. Prégent brûle ses bâtiments, débarque avec sa troupe et se fait jour les armes à la main.

En 1503, nous retrouvons Prégent à la mer, c'est son terrain favori ; il est capitaine général des galères et amiral

du Levant pendant qu'une flot lorsque Pr se réfugiait des bâtime et l'amiral Gonsalve, Naples a re force, offri veau s'enl Gaète.

En 1506 Gènes révé génoise, su Venero ; i comptaien l'époque.

Quatre e adversaire tille de or Prégent n' vénitienne elle n'ose

La guer tanément appelé da 25 août 1 en présen amiral d' frégates d vaisseaux combat q

du Levant ; il doit avec sa flotille bloquer Naples par mer pendant qu'une armée française l'attaque par terre ; il n'a qu'une flotte inférieure à celle des Espagnols, mais ceux-ci lorsque Prégent fait mine de les attaquer, disparaissent en se réfugiant dans une rade dont ils barrent l'entrée avec des bâtiments coulés à cet effet. Prégent retourne à Naples et l'amiral espagnol va bloquer Gaète qu'assiège par terre Gonsalve de Cordoue. Prégent que la levée du siège de Naples a rendu libre, vient, quoique toujours inférieur en force, offrir le combat à la flotte espagnole qui de nouveau s'enfuit, lui laissant toute liberté pour ravitailler Gaète.

En 1506, Prégent entre de vive force dans le port de Gênes révoltée et force la ville à la soumission ; l'escadre génoise, supérieure à la sienne, s'était réfugiée à Porto-Venero ; il l'y suit et la soumet ; et cependant les Génois comptaient, à juste titre, parmi les meilleurs marins de l'époque.

Quatre ans après, les Vénitiens, de nouveau alliés aux adversaires de la France, dirigent contre Gênes une flottille de onze galères portant un corps de débarquement ; Prégent n'a que six galères, mais cela suffit ; la flottille vénitienne ne fait qu'apparaître dans le golfe de Gênes ; elle n'ose même pas attendre les six galères de Prégent.

La guerre est finie en Italie ; les Français ont momentanément renoncé à leurs projets de conquête ; Prégent est appelé dans la Manche pour combattre les Anglais ; le 25 août 1513, il se trouve, avec quatre galères seulement en présence d'une flotte anglaise considérable. « Le grand amiral d'Angleterre, Edouard Howard, ayant aperçu les frégates de Prégent, leur donna la chasse avec tous ses vaisseaux et les joignit. Prégent n'avait semblé fuir le combat que pour prendre une position qui lui permit de

le soutenir avec quelques chances favorables. L'anse du Conquet, non loin de Brest, lui avait procuré cette position, en ne permettant pas aux gros vaisseaux ennemis de s'approcher de ses galères. L'amiral Edouard Howard cependant, qui avait deux galères dans sa flotte, confia l'une à lord Ferrers, passa de sa personne sur l'autre, et se faisant accompagner de plusieurs grandes chaloupes armées, n'en poursuivit pas moins les Français dans l'anse. Soudain Prégent tourne la proue et fait tête à l'ennemi. Edouard Howard croit que c'est une proie qui lui appartient, ordonne de forcer de rames vers la galère de Prégent, de la presser vivement et de l'enlever à l'abordage. Il s'élançe en effet des premiers, l'épée à la main, suivi de plusieurs qu'un si noble exemple enflamme. Mais Prégent est aussitôt en face de lui et le reçoit non moins bravement. Prégent commande : Edouard Howard et ses Anglais sont entourés d'une ceinture de piques françaises qui leur ferme toute issue pour la retraite ; lui-même il va droit au grand amiral et dans une lutte corps à corps, il l'étend à ses pieds ; il présente alors une main généreuse à son ennemi, le relève et lui offre la vie, mais Howard se précipite dans la mer et se noie. D'attaqué Prégent se fait attaquant, coule bas la galère que montait naguère Edouard Howard, force à une fuite précipitée celle de lord Ferrers et disperse toutes les chaloupes armées d'Angleterre. Bientôt, il aperçoit un vaisseau qui s'est détaché du gros de la flotte ennemie, et qui, non pas menaçant, mais silencieux et morne, vogue vers lui, déployant de loin le drapeau blanc en signe de paix. Ce vaisseau portait trois médiateurs de rang illustre qui venaient demander des nouvelles du grand amiral d'Angleterre et de ses compagnons. Prégent ne peut répondre aux envoyés anglais qu'en leur montrant la mer et des cadavres encore flottants. La flotte anglaise,

après avoir
amiral, n
annoncer
profit la d
sachant le
sûreté par
Une temp
autres, ma
cette galè
trouble sur
reusement
qu'après a
rables aux
Howard, f
glorieuse

Quelque
avec ses ga
nous auro
rieuse de
faisait sur
moins heu

La paix
aux camps
combattre
espagnoles
envahirent
vieux Prég
défense de
France.

On doit
maintenir

après avoir acquis la certitude de la mort de son grand amiral, ne songea plus qu'à retourner dans ses ports annoncer cette nouvelle à Henri VIII. Mais Prégent mit à profit la démoralisation de ses ennemis et les poursuivit; sachant les côtes de France pour quelque temps mises en sûreté par ses soins, il alla attaquer celles d'Angleterre. Une tempête sépara la galère qu'il montait des trois autres, mais ne le fit pas renoncer à son dessein. Avec la seule galère qu'il eut encore à sa disposition, il jeta le trouble sur la côte du comté de Sussex où il débarqua heureusement et où il recueillit un grand butin. Ce ne fut qu'après avoir perdu un œil et devant des forces considérables aux ordres du grand amiral d'Angleterre, Thomas Howard, frère d'Edouard, que Prégent se décida à rentrer glorieusement dans le port de Brest (1). »

Quelques mois après, le vaillant marin prenait part, avec ses galères au combat naval du mois d'août sur lequel nous aurons à revenir plus loin en racontant la mort glorieuse de Primoguet, et poursuivant la flotte anglaise il faisait sur les côtes anglaises une nouvelle descente, non moins heureuse que la première.

La paix conclue entre la France et l'Angleterre mit fin aux campagnes de Prégent dans la Manche, et il retourna combattre les Musulmans. En 1524, lorsque les troupes espagnoles, conduites par le connétable de Bourbon, envahirent la Provence et vinrent assiéger Marseille, le vieux Prégent accourut et prit une part importante à la défense de la ville. Ce fut son dernier service à la France.

On doit reconnaître que la marine a raison de toujours maintenir à un des bâtiments de la flotte le nom de Prégent.

(1) Léon Guérin, *Histoire maritime de France*. Tome I^{er}, p. 225.

gent en souvenir de Prégent de Coëtivy et de Prégent de Bidoux.

III

Primoguet et la « Belle Cordelière ».

Comme celui de Prégent, le nom du capitaine breton Primoguet est soigneusement conservé dans la marine. Le 10 août 1513, la flotte anglaise rencontra à la hauteur de Saint-Malo la flotte française qui se composait principalement de vaisseaux normands et bretons et qui était bien inférieure. Pas un instant les Français n'eurent la pensée d'éviter le combat; leur courage devait suppléer au nombre. « La flotte française, à laquelle Prégent de Bidoux était venu se joindre avec ses galères, eut soin de conserver l'avantage du vent; puis elle se décida franchement à l'abordage, fracassant ou coulant à fond la moitié des vaisseaux de l'ennemi. Au milieu de cette attaque générale faite par les Français, on remarquait surtout une grande et belle caraque superbement ornée; elle avait déjà coulé à fond plusieurs vaisseaux ennemis, et maintenant elle se voyait entourée de douze vaisseaux anglais qui avaient réuni tous leurs efforts contre elle. C'était la *Belle Cordelière*, que la reine de France, Anne de Bretagne, avait fait construire elle-même à grands frais à Morlaix, et dont elle avait confié le commandement au vaillant

capitaine avec courage elle en mit d'autres. Un vaillant chevalier Ch... par la *Belle Cordelière*, qu'une masse tant. Une sauver d'après avoir désormais prières de sa vie. Sa lui avait c... la *Régente* Knevet, et de vice-amiral *Belle Cordelière* vaste tor enflammé le vaisseau tandis que désastre, fumée, s'agit Primoguet

(1) Léon

capitaine breton Primoguet. La *Belle Cordelière* luttait avec courage ; sur les douze vaisseaux qui l'entouraient, elle en mit plusieurs hors de combat et en écarta quelques autres. Un gros vaisseau anglais, commandé par le chevalier Charles Brandon, avait été complètement démâté par la *Belle Cordelière*, dont le triomphe allait être complet, quand de la lune d'un vaisseau ennemi on lui jeta une masse de feux d'artifices qui l'embrasèrent en un instant. Une partie des soldats et des matelots purent se sauver dans des chaloupes ; mais le capitaine Primoguet, après avoir laissé à chacun le droit de quitter une partie désormais désespérée, ne voulut point user, malgré les prières des siens, de la possibilité où il était de sauver sa vie. Sa vie, elle était liée à l'existence du vaisseau que lui avait confié la reine. Soudain la *Belle Cordelière* avisa la *Régente*, de 1,000 tonneaux, sur laquelle était Thomas Knevet, écuyer de Henri VIII, qui remplissait les fonctions de vice-amiral d'Angleterre ; comme un volcan flottant, la *Belle Cordelière* va sur la *Régente*, elle l'accroche et, vaste torche incendiaire, elle la revêt de sa robe enflammée : la poudrière de la *Régente* saute et avec elle le vaisseau ennemi, le vice-amiral et tout l'équipage, tandis que la *Belle Cordelière*, superbe encore dans son désastre, éclate aussi et, comme une tombe de feu et de fumée, s'abîme dans les flots avec son immortel capitaine Primoguet (1). »

(1) Léon Guérin, *Histoire maritime de France*. Tome 1^{er}, p. 227.

IV

Les armateurs : Jacques Cœur : Ango.

A côté des marins, les armateurs ont leur place marquée ; n'est-il pas juste de rappeler les noms de quelques-uns de ces hardis personnages qui, au quinzième et au seizième siècles, étendirent le commerce français et fournirent à la France des vaisseaux et des marins ? Nous en nommerons au moins deux : Jacques Cœur, « l'argentier du roi », et Jean Ango de Dieppe.

Originaire de Bourges, où son souvenir est resté vivant et où son vieil hôtel est devenu l'hôtel de ville, Jacques Cœur était arrivé à force d'activité et d'intelligence à une fortune immense pour le temps. De Montpellier où il avait placé le centre de ses opérations commerciales et maritimes, il entretenait douze navires pour son seul commerce avec l'Égypte et le Levant ; armait à ses frais une escadre de galères qu'il envoyait au secours des chevaliers de Rhodes menacés par les Musulmans. En même temps, l'argentier du roi fournissait à Charles VII l'argent nécessaire pour la reprise de la Normandie. Disgracié malgré ses services et même condamné, Jacques Cœur fut réhabilité. Ni les épreuves, ni l'âge n'avaient diminué son activité, et il se préparait à prendre le commandement d'une escadre qu'il avait préparée et armée de concert

avec le gr
mans, lor

Jean Ar
tait distin
ditions ha
qu'il eut l
qu'il envo
commerc
véritable
demanda
Ce prince
dédaigner
après lui
guerre, au
équipages
bâtiments
revenant
furent ins
cela fût l'
se plain
L'accord s
été donné
poise a é
vicomte d
gois 1^{er} or
tines de r
représail
des pertes

Quoiq
vraie, Jea
services à
en le fais
de Dieppe

avec le grand pape Pie II pour aller combattre les Musulmans, lorsque la mort le frappa.

Jean Ango était le fils d'un armateur de Dieppe qui s'était distingué dans les voyages de découvertes et les expéditions hasardeuses ; il avait débuté sous ses ordres. Dès qu'il eut hérité de son père, il arma de nombreux navires qu'il envoya aux Indes Orientales et en Amérique. Son commerce se développa si bien qu'il finit par avoir une véritable flotte. Ayant eu à se plaindre des Portugais, il demanda vainement justice au roi de Portugal, Jean III. Ce prince qui avait tenu tête à Charles-Quint crut pouvoir dédaigner un armateur français. Mal lui en prit. Ango, après lui avoir envoyé une véritable déclaration de guerre, arma un certain nombre de vaisseaux, dont les équipages furent renforcés par de hardis volontaires ; des bâtiments portugais furent enlevés, sortant du Tage ou revenant des Indes ; les côtes portugaises elles-mêmes furent insultées. On ne pouvait croire à Lisbonne que cela fût l'œuvre d'un simple particulier, et le roi Jean III se plaignit au roi François I^{er} qui le renvoya à Ango. L'accord se fit facilement du moment que satisfaction eut été donnée aux justes griefs d'Ango. Cette tradition dieppoise a été contestée, mais un historien portugais, le vicomte de Santarem, constate lui-même qu'en 1530 François I^{er} ordonna aux gouverneurs de ses provinces maritimes de ne point s'opposer à ce que Jean Ango usât de représailles contre les navires du Portugal comme indemnité des pertes occasionnées à cet armateur par les Portugais.

Quoiqu'il en soit de la tradition, au moins en partie vraie, Jean Ango, comme Jacques Cœur, rendit de grands services à la France, et le roi François I^{er} l'en récompensa en le faisant vicomte et commandant de la ville et château de Dieppe.

V

Les chevaliers de Rhodes et de Malte.

Encore moins que les armateurs, peut-on oublier l'ordre des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, devenus successivement chevaliers de Rhodes et chevaliers de Malte. Les sept fondateurs des hospitaliers furent des chevaliers français. Lorsque, après la chute du royaume français de Jérusalem, les ordres militaires des Hospitaliers et des Templiers durent quitter la Terre Sainte, conquise par les Musulmans, pendant que les seconds se retiraient dans leurs commanderies d'Occident pour avoir la fin que l'on sait, les premiers, mieux inspirés et plus fidèles à leur mission, continuèrent à combattre les infidèles. Etablis dans l'île de Rhodes, dans l'île de Malte ensuite, ils faisaient avec leurs galères une rude guerre aux Musulmans. De ces chevaliers un grand nombre étaient français ; il n'est pas de famille française qui n'ait eu son nom inscrit sur les registres de l'Ordre. Souvent les jeunes gentilshommes, sans entrer dans l'Ordre, allaient faire leurs débuts maritimes sur ses galères, et la France leur dut plusieurs de ses plus vaillants hommes de mer. Prigent de Bidoulx était chevalier de Rhodes ; Tourville avait servi sur les galères de Malte : le plus grand des marins de Louis XVI, Suffren, était chevalier de Malte. A côté de

ces noms, appartient d'Aubusse Musulman Montcalm l'Isle Adar Musulman aux vainq seur de Ma chrétienne puissance elle ne s'es il y avait a Mais la Fr premiers lers de do apparten Il y a qu à Malte ; il anciens ch français ét dans une d

D'E

Les îles l point défen

ces noms, combien on en pourrait, on en devrait citer qui appartiennent à la France ; parmi les grands maîtres, d'Aubusson de la Feuillade qui repoussa les attaques des Musulmans ; Dieudonné de Goyon, de la même famille que Montcalm, l'héroïque défenseur du Canada ; Villiers de l'Isle Adam sous lequel Rhodes tomba entre les mains des Musulmans, après une défense qui imposa l'admiration aux vainqueurs eux-mêmes ; La Valette, le vaillant défenseur de Malte. A la bataille de Lepante, où toutes les flottes chrétiennes se trouvaient réunies contre les Turcs, dont la puissance maritime éprouva ce jour-là une défaite dont elle ne s'est jamais relevée, la flotte française manquait ; il y avait alors alliance entre le sultan et le roi de France. Mais la France n'était pas complètement absente ; un des premiers marins de l'époque figure parmi les conseillers de don Juan, c'était Romegas, un chevalier de Malte appartenant à la Provence.

Il y a quelque vingt ans, l'auteur de ces lignes passait à Malte ; il put voir dans l'église cathédrale les tombes des anciens chevaliers avec leurs noms et leurs armoiries ; les français étaient si nombreux qu'on aurait pu se croire dans une des salles du palais de Versailles.

VI

D'Harcourt : Reprise des îles Lérins.

Les îles Lérins, sur la côte de Provence, étaient peu ou point défendues ; une flotte espagnole s'en empara sans

coup fêrir. Attachant avec raison une grande importance à cette position, qui leur permettait de couper les communications entre les ports français de la Méditerranée, les Espagnols fortifièrent les îles, de telle manière qu'ils les disaient imprenables. Selon les expressions d'un écrivain du temps, « il n'y avait pas un espace ou une motte de terre où il n'y eut citadelle, retranchement, redoute ou fossé ». Une première expédition en 1636, commandée par le comte d'Harcourt et l'archevêque de Bordeaux, Sourdis, ne put attaquer ces îles ; elle vint braver la flotte espagnole, au moins aussi forte, mais ne put la décider à accepter le combat, « quoique le comte d'Harcourt paraissant en pourpoint sur le pont de son vaisseau amiral et faisant un grand bruit de toute son artillerie, la défilât de toute manière. »

Les Espagnols triomphèrent de cette première tentative avortée ; avec leur exagération habituelle, ils disaient volontiers qu'un oiseau seul pourrait pénétrer dans les îles de Lérins, si bien fortifiées. Une deuxième expédition, toujours sous les ordres du comte d'Harcourt et de l'archevêque Sourdis, fit justice de ces fanfaronnades. Le 24 mars 1687, la flotte française s'approchait, à portée de pistolet, de l'île Sainte-Marguerite, la plus forte des deux îles, et battait en brèche le retranchement extérieur. La brèche fut bientôt faite. Immédiatement le débarquement commença : des bateaux plats chargés de soldats d'infanterie, vinrent audacieusement s'échouer sur la côte, malgré le feu de l'infanterie et de l'artillerie espagnoles. Pendant qu'une partie des soldats de ces bateaux répondaient aux feux de l'ennemi, les autres, les enfants perdus, dressant des échelles, jetant des ponts volants, montaient à l'assaut des retranchements battus en brèche. Bientôt les Espagnols furent débusqués de deux de leurs principales posi-

tions, dai
Les autre
les Espag
durent ca
le sort de
plus un s
quinze ga
mais elle

Dans ce
d'Harcour
des plus
Agé de vi
flotte fran
lement off
vaisseau a
Suède. Du

L'archev
avec une fl
pendant qu
Un officier
contre-ami
espagnole

T. I.

tions, dans lesquelles s'établirent solidement les Français. Les autres positions furent successivement attaquées, et les Espagnols, après avoir défendu le terrain pied à pied, durent capituler. L'île Saint-Honoret, moins forte, suivit le sort de Sainte-Marguerite. Au mois de mai, il ne restait plus un seul Espagnol aux îles Lérins. Une flotte forte de quinze galères était venue porter secours aux assiégés, mais elle n'avait pas osé attaquer la flottille française.

Dans cette expédition, qui fit grand honneur au comte d'Harcourt, apparaît pour la première fois le nom d'un des plus grands marins français, Abraham Duquesne. Agé de vingt ans, il commandait un des bâtiments de la flotte française, lorsqu'il apprit la mort de son père, également officier de marine, tué par les Espagnols sur son vaisseau avec lequel il escortait un convoi venant de Suède. Duquesne fit payer cette mort aux Espagnols.

VII

L'incendie de Gatari.

L'archevêque Sourdis se trouvait devant Fontarabie avec une flotte superbe comptant soixante-quatre voiles, pendant qu'une armée faisait par terre le siège de la ville. Un officier distingué, Montigny, qui faisait fonction de contre-amiral, fut envoyé à la recherche de la flotte espagnole avec huit vaisseaux, quelques flûtes et deux

brulots ; il la rencontra près de la rade de Gatari. L'amiral don Lopez avait quatorze galions et quatorze frégates. Malgré la supériorité des forces, il n'osa pas attaquer l'escadre de Montigny qui pouvait être soutenue, et se retira à Gatari.

Prévenu par Montigny, Sourdis partit avec dix vaisseaux et cinq brulots pour attaquer la flotte espagnole ; il avait notamment avec lui le chevalier Paul et Duquesne. Un des plus habiles marins de l'époque, le capitaine Giron, monté sur un brigantin, donna la chasse aux pinasses et chaloupes de la flotte ennemie, dont il vint audacieusement reconnaître la position. Protégé par les batteries de la côte qui commandaient toute la rade, l'amiral espagnol se croyait inattaquable, et ses marins défiaient ceux de la flotte française qui semblaient condamnés à l'impuissance. Tout à coup un vent favorable se lève qui permet aux vaisseaux français de se diriger vers la rade. Immédiatement l'attaque est décidée dans un conseil de guerre que préside Sourdis. Les navires français entrent successivement dans la rade suivis des cinq brulots ; ils étaient moins nombreux, et l'espace était si restreint que Sourdis n'aurait pu en employer d'autres ; plusieurs vaisseaux français durent même rester en seconde ligne, prêts à porter secours à ceux qui en auraient besoin.

La canonnade s'était engagée à demi-portée, les vaisseaux français répondant aux vaisseaux espagnols et aux batteries de la côte ; elle durait depuis un quart d'heure, lorsque deux brulots furent poussés par le vent sur la flotte espagnole ; les matelots purent se retirer après avoir jeté les grappins et allumé leur artifices. Bientôt les brulots sont en feu ; les flammes gagnent les galions espagnols ; deux autres brulots arrivent qui mettent le feu à d'autres bâtiments ; toute la flotte espagnole ressemble à

une forêt de poudrières sent.

Seul le capitaine Des Jardins son gouvernail met le feu à la chaloupe espagnole qu'elle qui saute : la diée. On vit treuse pour lots, s'enveloppe de sua

Le g

Pontcourlai lieu ; cette ha ment, mais si position dans avait été l'obj

une forêt qui brûle ; les pavillons, les mats tombent ; les poudrières sautent ; trois mille matelots ou soldats périssent.

Seul le galion amiral, portant don Lopez, était intact. il se défendait contre un vaisseau français la *Vierge*, capitaine de Casenac. lorsqu'on voit le dernier brulot, commandé par des Jardins de Brouage, se diriger vers lui Des Jardins est arrêté par le feu de l'artillerie qui lui coupe son gouvernail ; ne pouvant plus diriger son brulot, il met le feu à sa propre chaloupe qu'il abandonne au vent : la chaloupe est poussée au milieu des embarcations espagnoles qu'elle embrase et le feu gagne le galion amiral qui saute : la ville elle-même de Gatari est en partie incendiée. On vit, dans cette journée du 22 août 1738, si désastreuse pour la marine espagnole, des officiers, des matelots, s'envelopper pour mourir dans leurs pavillons en guise de suaires.

VIII

Le général des galères Pontcourlai.

Pontcourlai était proche parent du cardinal de Richelieu ; cette haute parenté ne dut pas nuire à son avancement, mais si elle le servit en le portant à une grande position dans la marine, il sut justifier les faveurs dont il avait été l'objet. Le cardinal, du reste, n'admettait pas

que ses parents se crussent autorisés à faire moins bien que les autres. Ayant soupçonné, à tort ou à raison, son neveu Pontcourlai d'avoir dans une expédition montré peu d'empressement, il lui exprima son mécontentement en termes si vifs que celui-ci chercha et trouva une occasion de réparer cette faute peut-être imaginaire.

Pontcourlai avait su que quatorze galères d'Espagne et de Sicile étaient passées en Italie, portant trois mille cinq cents hommes de troupes d'élite; il avait lui-même quatorze galères; il forma le dessein de les surprendre dans le port de Vado alors qu'elles auraient leurs troupes à terre. Le mauvais temps déjoua ses projets et empêcha la surprise. Lorsqu'il arriva en vue du port de Vado, il vit les galères espagnoles sortir en ordre de bataille avec toutes leurs troupes. C'était une bataille en règle et dans des conditions d'infériorité pour le nombre de soldats au lieu d'une surprise.

La rencontre eut lieu le 1^{er} septembre 1648 à peu de distance de Gènes. Les deux flottes, d'égale force, étaient partagées chacune en deux divisions, les deux galères capitaines au milieu. Pontcourlai avec la *Guisarde* se dirigea sur la capitaine espagnole; il ne fit jouer son canon qu'à portée de pistolet, de sorte que les pièces de la galère ennemie furent démontées et ses artilleurs tués. En même temps, les galères françaises et espagnoles s'abordaient; la *Patronne de France* enlevait la *Patronne de Sicile*, mais en perdant son capitaine Montolieu qui naviguait depuis quarante ans; la *Cardinale* perdait tous ses officiers et était commandée à la fin du combat par un volontaire, le chevalier de Margart; l'*Aiguebonne* enlevait la *Sainte Marie d'Espagne*, mais le baron de la Garde, petit-fils de l'illustre général des flottes de François I^{er}, était tué en s'élançant à l'abordage; la *Valbelle*, commandée par le

capitain
après a
atteint
son mâ
avant l
mais la
capitan
à la pro
faisait s
nuait s
Velasq
tomba,
l'étend
espagne
trois ga
mains c
Le 18
à Marse
que les
guidons
avait li

Voici
Pontcou

capitaine Valbelle dont elle portait le nom, succombait après avoir pris deux galères ennemies ; le vieux Valbelle, atteint de plusieurs coups de feu, s'était fait attacher à son mât pour continuer à donner ses ordres ; il était mort avant la perte de sa galère. L'avantage était aux Français, mais la lutte continuait acharnée entre les deux galères capitaines ; le chevalier de Luxembourg, qui commandait à la proue de la galère française, mortellement blessé, se faisait soutenir par deux Turcs de la chiourme et continuait à commander. Pontcourlai et don Rodriguez de Velasquez, l'amiral espagnol, se rencontrèrent ; celui-ci tomba, et cela détermina la chute de sa galère. Voyant l'étendard français arboré sur leur capitane, les galères espagnoles s'enfuirent en désordre sur Gènes emmenant trois galères françaises, mais elles en laissaient six aux mains des Français.

Le 18 octobre, Pontcourlai faisait son entrée triomphale à Marseille ; les galères françaises étaient pavoisées, tandis que les galères capturées suivaient, avec leurs bannières, guidons et étendarts trainants. Le cardinal de Richelieu avait lieu d'être satisfait de son neveu.

IX

Armand de Maillé-Brézé.

Voici encore un neveu du cardinal de Richelieu ; comme Pontcourlai, sa parenté lui servit certainement pour arriver

jeune aux commandements les plus élevés, mais il s'en montra digne. En 1639, à peine âgé de vingt-deux ans, il remplace le comte d'Harcourt dans le commandement de la flotte de la Méditerranée. Celui-ci revenu, il garde le commandement des galères et malgré une flotte espagnole supérieure, s'empare de Villafranca. En 1640, commandant la flotte du Ponant, il attaque à la sortie du port de Cadix la flotte des Indes occidentales, et la repousse en désordre dans le port après avoir coulé le vaisseau amiral et brûlé plusieurs bâtiments richement chargés. « Pendant cette glorieuse affaire, raconte Léon Guérin, le jeune amiral s'était honoré par un caractère de générosité et d'humanité qui mérite d'être signalé : on l'avait vu envoyer en grande hâte ses chaloupes au secours de huit cents malheureux Espagnols qui se noyaient par suite de l'incendie de leurs vaisseaux. Cette magnanimité ne brilla pas moins après la victoire; le neveu de l'amiral d'Espagne s'étant fait reconnaître parmi les prisonniers, Brézé lui donna un de ses habits et un riche badrier et le renvoya, avec nombre de ses compatriotes, le chargeant d'engager l'amiral son oncle à user de cet exemple pour ne point maltraiter désormais les Français qui pourraient tomber entre ses mains. »

En 1642, Brézé qui commandait la flotte de la Méditerranée, contribua à la conquête définitive du Roussillon, en empêchant les Espagnols de secourir les places assiégées. Le 29 juin, dans un combat livré à la hauteur de Barcelone, il traversa avec sa galère la flotte ennemie, lui déchargeant des coups de canon de ses deux bords. Dans cette bataille, où il avait avec lui le chevalier Paul et le capitaine de Cangé qui sauta avec deux vaisseaux ennemis, la victoire fut complète; les Espagnols se réfugièrent en désordre sous le canon de l'île Majorque.

Nommé grand maître et surintendant général de la navigation et du commerce de France, Brézé, le 9 août 1643 battait la flotte espagnole et lui enlevait six vaisseaux ; le 3 septembre dans un combat près de Carthagène, où il était inférieur en forces, il enlevait à l'abordage le vice-amiral espagnol, brûlait l'amiral napolitain et plusieurs autres vaisseaux. En 1645, il se présentait devant Orbitello que le prince Thomas de Savoie, notre allié, assiégeait par terre ; une flotte espagnole, plus forte, était envoyée de Naples pour chasser la flotte française ; après une violente canonnade de trois jours, la victoire semblait assurée aux Français, lorsque Brézé fut tué à l'âge de vingt-sept ans. La bataille resta indécise. C'était une grande perte pour la France. Brézé se montrait sur mer le digne émule de son beau-frère, le grand Condé.

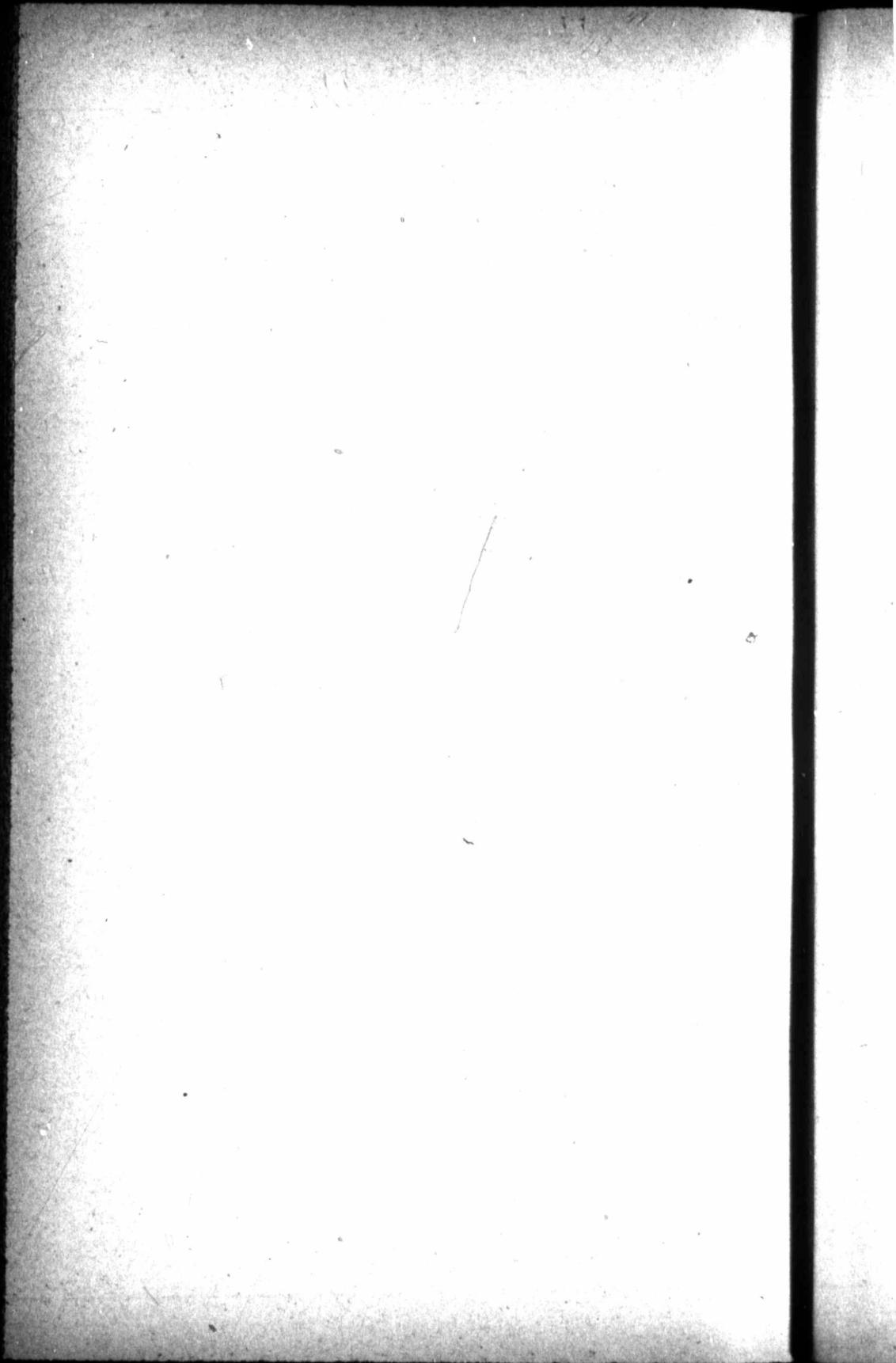


TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE DE LA NOUVELLE ÉDITION.....	5
PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION.....	7

HUE QUIÉRET

I. — Les origines de la flotte.....	13
II. — La bataille de l'Ecluse.....	17

BÉTHENCOURT

I. — L'honneur des premières découvertes.....	21
II. — Un traître.....	24
III. — Les Prétentions de Gadifer.....	28
IV. — Les îles Fortunées.....	34
V. — Un législateur chrétien.....	38

JEAN DE VIENNE

I. — De fâcheux alliés.....	45
II. — Deux croisades.....	59

LAUDONNIÈRE

	Pages.
I. — La Floride.....	61
II. — Odieuse agression.....	67
III. — La vengeance.....	76

VILLEGAGNON

Villegagnon.....	81
------------------	----

J. DE LÉRY, YVES D'ÉVREUX ET CLAUDE
D'ABBEVILLE

I. — Quelques notes biographiques.....	91
II. — Un paradis terrestre.....	95
III. — Les cannibales.....	105
IV. — Les missionnaires.....	113

FRANÇOIS PYRARD

François Pyrard.....	117
----------------------	-----

LE CAPITAINE PAULIN

I. — Le jeune volontaire.....	127
II. — Les caprices de la Fortune.....	131

ANDRÉ DE BRUE

LES FRANÇAIS AU SÉNÉGAL

I. — Premiers établissements en Afrique.....	135
II. — Ce que peut un homme.....	139

JACQUES CARTIER

I. — Les sauvages du Canada.....	145
II. — L'épidémie.....	150

TABLE DES MATIÈRES. 379

SAMUEL CHAMPLAIN

Pages.		Pages.
61	I. — Algonquins, Iroquois, Hurons, etc.....	161
67	II. — Un vrai grand homme	170
76		

LES FRANÇAIS AUX ANTILLES

LA GRANDE FLIBUSTE

81	I. — Flibustiers et boucaniers.....	181
	II. — MONTAUBAN.....	188
	III. — L'OLONAIS.....	195
	IV. — MONTBARS L'EXTERMINATEUR.....	205
	V. — BERTRAND D'ORGERON.....	218

D'ENAMBUIC

91	Saint-Christophe et la Martinique.....	233
95		
105		
113		

LE CHEVALIER PAUL

117	I. — Un brave enfant.....	242
	II. — Glorieux exploits.....	245
	III. — Nobles exemples.....	250

HENRI DE SOURBIS

127	L'archevêque amiral.....	255
131		

DUQUESNE

135	I. — Duquesne et Ruyter.....	259
139	II. — Alger bombardé.....	267

FORBIN

145	I. — Une jeunesse aventureuse.....	273
150	II. — Une heureuse disgrâce.....	277

JEAN ET MARIE-VICTOR D'ESTRÉES

	Pages.
I. — Le père.....	281
II. — Le fils.....	284

JEAN BART

I. — La prison de Plymouth.....	293
II. — La France sauvée de la disette.....	304
III. — Jean-Bart chef d'escadre. — La vraie gloire.....	308
IV. — Un petit-neveu de Jean-Bart.....	316

TOURVILLE

I. — Un Adonis.....	319
II. — La bataille de la Hogue.....	324

DUGUAY-TROUIN

I. — Débuts maritimes.....	331
II. — La mort d'un frère.....	334
III. — La prise de Rio-Janeiro.....	339
IV. — La fin d'une noble carrière.....	346

SUPPLÉMENT

DE CHARLES V A LOUIS XIII

I. — Les marins dieppois à la côte d'Afrique.....	353
II. — Les deux Prégent.....	357
III. — Primognet et la <i>Belle Cordelière</i>	362
IV. — Les armateurs : Jacques Cœur ; Ango.....	364
V. — Les chevaliers de Rhodes et de Malte.....	366

TABLE DES MATIÈRES.

381

	Pages.
VI. — D'Harcourt : Reprise des îles Lérins	367
VII. — L'Incendie de Gatari	369
VIII. — Le général des galères Pontcourlai	371
IX. — Armand de Maillé-Brézé	373

Pages.
281
284

293
304
308
316

319
324

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

331
334
339
346

353
357
362
364
366